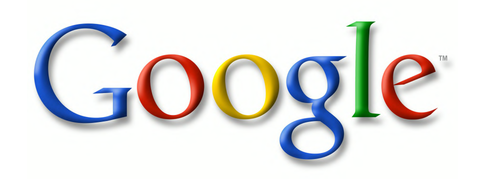
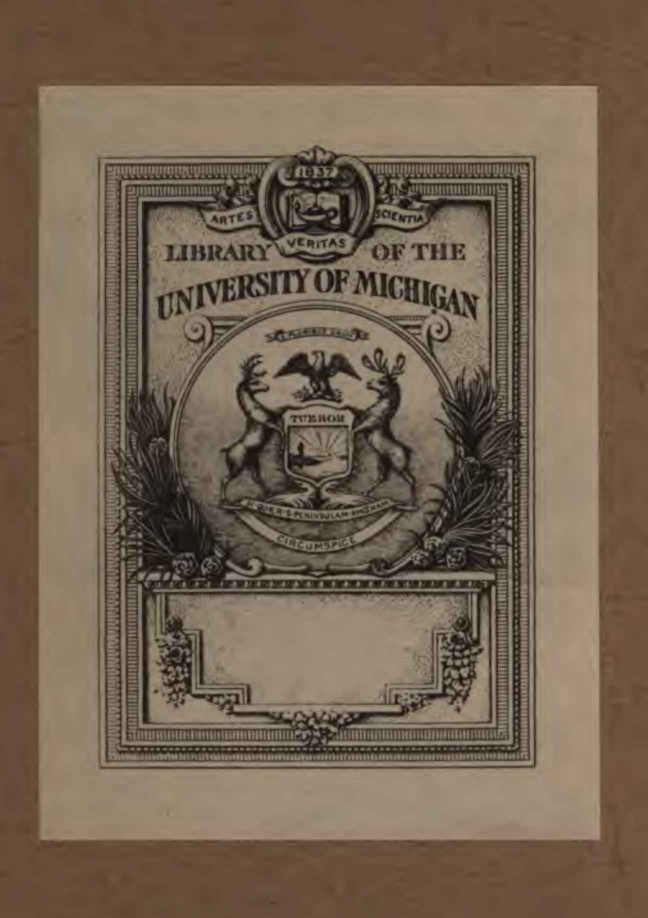



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





RHÉTORIQUE ET PROSODIE

DES

LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN

RHÉTORIQUE ET PROSODIE

DES

LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DE L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PAR

Joseph Héliodore Sagesse Vertu

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

SECONDE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI VOLTAIRE, 15

—

MDCCCLXXIII

PARIS. — IMPRIMERIE ORIENTALE DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE,

A

M. AMÉLIE SÉDILLOT

SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
ET DU COLLÉGE DE FRANCE, ETC.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Il y a longtemps que je désirais pouvoir vous donner un témoignage public de mon affection et de mon estime pour vos érudites publications. L'occasion s'en présente aujourd'hui en vous priant d'accepter la dédicace de ma « Rhétorique et Prosodie des langues de l'Orient musulman. » Il me semble en effet tout naturel de vous dédier cet ouvrage, car je dois en grande partie mon goût pour la poésie asiatique aux leçons de votre savant et respectable père, à qui ses beaux travaux sur l'astronomie des Orientaux, que vous avez continués et complétés, valurent un des prix décennaux, et qui plus tard faisait avec distinction le cours de turc à notre École. Ce cours, que je suivis avec assiduité en même temps que les cours d'arabe et de persan, me fit aimer la poésie turque, qui offre, comme la poésie hindoustanie, un reflet des pro-

ductions persanes, avec lesquelles elle rivalise dans ce qu'elles ont de plus gracieux et de plus sentimental, ainsi qu'on peut s'en assurer, sinon dans l'original, du moins dans l' « Histoire de la Poésie ottomane » de J. de Hammer, ou seulement dans « la Muse ottomane » de Servan de Sugny, où on admirera sans doute nombre de morceaux parfaits de pensée et d'expression.

Agréez donc cet hommage, Monsieur et cher ami, et croyez-moi

Votre affectionné et dévoué

GARCIN DE TASSY.

AVIS PRÉLIMINAIRE

Ce travail est fondé sur un ouvrage intitulé *Hadâyïc ul-balâgat* حدایق البلاغة, *les Jardins de l'éloquence*, qui est un traité persan de rhétorique d'après le système des Arabes, système qui a été adopté par tous les peuples musulmans. Cet ouvrage a une grande célébrité dans l'Orient. Il est plus spécial que le *Mukhtaçar ul-maanî*[1], autre traité de rhétorique rédigé en arabe sur un plan différent, et qui n'est que le développement du *Talkhîs ul-miftâh*[2], de Jalâl-uddîn Muhammad.

[1] Cet ouvrage a été imprimé à Calcutta par les soins de Th. Lumsden en 1813, in-4°. Ce qu'en dit l'éditeur peut s'appliquer, à bien plus forte raison, au texte persan d'après lequel j'ai fait mon travail : « It cannot be read in the original, without exciting « in the mind of the reflecting reader, a very favorable impres- « sion of the state of *perfection* to which the science of rhetoric « has been carried by the Arabs. »

[2] Il sera aussi quelquefois question, dans ce travail, du *Mutauwal*, commentaire du même ouvrage, dont le titre, qui signifie *long*, contraste avec celui de *mukhtaçar*, *court* ou *abrégé*, donné au second. Ils sont dus l'un et l'autre à Maçûd ben-Omar, connu sous le nom de Saad-Taftâzânî.

Le *Hadâyic ul-balâgat* est divisé en six parties : 1° *l'exposition*, بيان ; 2° *les figures*, بديع ; 3° *la métrique*, عروض ; 4° *la rime*, قافية ; 5° *les énigmes et les allusions*, معمّا ; 6° *les plagiats*, سرقات.

L'auteur, Mîr Schams-uddîn-Faquîr, de Delhi, qui mourut vers le milieu du siècle dernier, a laissé d'autres écrits qui sont tous estimés. J'ai eu l'occasion d'en parler dans le tome I[er] de mon *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie*, page 442 de la seconde édition.

Je traduis ici en français cet ouvrage, qui n'a jamais attiré l'attention particulière d'aucun orientaliste, ce qui le rend entièrement neuf pour les Européens. Ma traduction, quelquefois un peu libre[1] pour être intelligible, offrira quelques coupures, et sera parfois un peu abrégée, afin que mon travail ait le moins d'étendue possible. C'est uniquement par cette considération que j'ai retranché beaucoup de citations, m'étant généralement fait une loi de ne donner qu'un seul exemple en vers à l'appui des règles, quoique dans l'original il y en ait souvent plusieurs.

J'ai déplacé la métrique عروض et la rime قافية, et j'en ai fait un traité à part, dont les matériaux sont pris principalement, comme pour la Rhétorique, dans le *Hadâyic ul-balâgat*. J'y ai ajouté mes propres recherches, et j'ai aussi profité des travaux des Européens qui ont écrit sur ce

[1] Dans cette seconde édition, j'ai suivi plusieurs bienveillantes indications du savant musulman Tantawî, de Saint-Pétersbourg, et quelques autres de M. Alex. Chodzko, professeur au Collége de France.

sujet [1]. Tel qu'il est conçu, mon traité est un travail neuf; il comble un *desideratum* de la littérature orientale. En effet, le premier j'ai appliqué les règles de la prosodie arabe aux diverses langues de l'Orient musulman, et spécialement à l'arabe, au persan, au turc et à l'urdû; le premier, j'ai donné de nombreux exemples, tous traduits [2], à l'appui des règles et pour en faciliter l'intelligence [3].

L'importance de la prosodie, pour ceux qui veulent lire et surtout éditer des poëtes orientaux, n'a pas besoin d'être prouvée. Je répéterai même, après mon illustre maître [4], que la connaissance des règles de la métrique arabe est absolument nécessaire à l'intelligence des poésies de l'Orient musulman comme moyen de critique, soit pour s'assurer du sens, puisqu'il dépend le plus souvent de la manière dont on doit prononcer les mots qui entrent dans la composition d'un vers, soit pour corriger les fautes des copistes, fautes qui sont d'ordinaire plus communes dans la poésie que dans la prose, à cause de l'obscurité qui

[1] Spécialement S. le Clerc, S. de Sacy, G. Freytag et F. Gladwin. Les trois premiers n'ont traité que de l'arabe, et le dernier du persan seulement; aucun d'eux n'a parlé du turc. Je ne mentionne pas M. Ewald, qui, dans son *Abhandlungen*, etc., et dans le *Brevis metrorum doctrina*, qui termine sa *Grammaire arabe*, a exposé la métrique arabe au point de vue européen, ce qui ne me paraît pas devoir en faciliter l'intelligence.

[2] S. le Clerc n'a jamais donné la traduction des exemples arabes qu'il a cités, et Freytag ne l'a pas toujours fait.

[3] S. de Sacy, pour abréger, n'a cité aucun exemple, ce qui rend quelquefois son traité peu intelligible.

[4] S. de Sacy, *Traité élémentaire de la prosodie et de l'art métrique des Arabes.*

règne souvent dans les vers orientaux par suite des métaphores qui y abondent et des expressions peu usitées que la mesure et la rime y amènent.

C'est pour avoir négligé de s'occuper de la prosodie que d'éminents orientalistes ont commis quelquefois de graves erreurs dans les textes qu'ils ont publiés. Je me contenterai de citer en ce genre le célèbre W. Jones, qui, dans sa *Grammaire persane*, avait donné fautivement nombre de vers qu'il m'a été facile de corriger dans la nouvelle édition que j'ai publiée de cet ouvrage, en les scandant avec soin.

RHÉTORIQUE

DES

LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN

PREMIÈRE PARTIE

DE L'EXPOSITION, بيان

La science de l'exposition (بيان) consiste en certains principes et règles dont l'intelligence donne la facilité d'exprimer la même chose, معنى, de plusieurs manières différentes. Or, ces différentes indications, دلالت, peuvent être plus ou moins claires, et on les distingue en trois espèces. La première est positive, وضعى[1]; elle consiste en une expression qui indique tout le sens de l'objet, موضوع, dont il s'agit. C'est comme lorsqu'on

[1] A la lettre, relative au وضع « le sens propre ». (Bulletin hist. et ph. de l'Ac. imp. des sciences de Saint-Pétersbourg, t. XII, p. 243).

désigne l'*homme* sous le nom d'*animal raisonnable*. La deuxième est elliptique, تضمّنى ; c'est lorsqu'on ne désigne qu'une partie de l'objet, comme, par exemple, lorsqu'on dit seulement que *l'homme est un animal*, ou bien, seulement encore, qu'il *est raisonnable*. La troisième est *annexe*, التزامى, et on veut désigner par là une expression relative à un sens qui est en dehors de l'état réel de l'objet, mais qui s'y rattache. Ainsi, c'est, par exemple, lorsqu'on se sert du mot *vieux* pour indiquer un homme.

Quand on veut exprimer une chose de plusieurs manières différentes, on ne peut pas employer l'indication positive, وضعى, qui ne se produit que d'une seule façon, وتيرة, et ne peut être, par conséquent, ni plus ni moins complète. Ainsi, les mots اسد, ليث, غضنفر, حارث, qu'on emploie, en arabe, pour désigner *le lion*, شير, ne représentent cependant pas tout à fait ce dernier mot, parce que quelques-unes de ces expressions sont plus claires que d'autres pour désigner l'animal dont il s'agit.

Toutefois, on peut exprimer ces différents sens par l'indication *elliptique*, تضمين, ou *annexe*, التزام ; car un objet, ملزوم, peut avoir plusieurs qualités annexes, لوازم, dont quelques-unes sont *proches*, قريب, à cause qu'elles s'y rattachent immédiatement, سبب قلت وسايط, et d'autres *éloignées*, بعيد, parce que leur liaison avec l'objet dont il s'agit n'est que médiate, سبب كثرت وسايط

Or, cette proximité ou cet éloignement sont une cause de *clarté*, وضوح, ou d'*obscurité*, خفا. Ainsi, quand on

appelle « long de baudrier, » طويل النجاد, un « homme de haute taille », دراز قد, et « abondant en cendres », كثير الرماد, « un hôte généreux », la qualité exprimée dans la première comparaison est *proche*, et dans la seconde *éloignée;* car l'abondance de la cendre dépend de ce qu'on brûle beaucoup de bois, ce qui tient à ce qu'on fait beaucoup de cuisine, par conséquent, qu'on reçoit souvent des hôtes; ce qui indique enfin « un hôte généreux ».

Une chose, چيز, peut avoir plusieurs parties, جزو, et ces parties se subdivisent encore. Or, l'indication d'une portion de l'objet est plus claire que celle d'une partie de la portion. Ainsi, l'emploi du mot *corps*, جسم, en parlant d'un *animal*, حيوان, est une indication plus claire que le même mot en parlant d'un *homme*, انسان [1].

Il est évident, d'après ce qui précède, que le but, مرجع, de la science de l'exposition, بيان, c'est la considéra-

[1] Parce que le corps est en quelque sorte une portion de l'animal et l'animal une portion de l'homme. On appelle *homme*, dit Imâm Bakhsch, qui a développé en urdu les mêmes règles de rhétorique, l'être *doué de la parole*, c'est-à-dire celui qui est à la fois *animal* et *doué de la parole ;* et on nomme *animal* un *corps* susceptible de croissance sensible, et qui se meut de lui-même. Un tel être est donc une portion de l'homme (quant à ses qualités), de même qu'un *corps* n'est aussi (quant à ses qualités) qu'une portion de l'*animal ;* et ainsi le *corps* est la portion de la portion de l'homme. Donc indiquer l'*animal* par le mot *corps*, qui en est la portion (d'après ce qui vient d'être dit), c'est une indication claire ; mais le même mot, en parlant de l'homme, est une indication moins claire, puisque le corps n'est qu'une portion de la portion de l'homme.

tion, اعتبار, des dépendances, ملازمات, ou des rapports des choses, معانى, entre elles. Or, cette connexité, لزوم, peut se trouver des deux côtés, comme, par exemple, celle qui existe entre *l'imâm* et *le fidèle*, ou d'un seul, comme entre *la science* et *la vie*, *la bravoure* et *le lion*. Si, pour exprimer une *qualité annexe* à la chose dont il s'agit, on emploie un accompagnement, قرينه, en l'absence de la désignation précise de l'objet, on appelle cette expression une *métaphore*, مجاز, et si on présente l'objet lui-même d'une manière métaphorique, جایز, on nomme cela *métonymie*, کنایه. Or, le rapport qu'il y a entre la métaphore et la métonymie est celui du *simple*, مفرد, au *composé*, مرکب, parce que, dans la métaphore, مجاز, on exprime la qualité annexe, لازم, sans mentionner l'objet lui-même, ملزوم; et, dans la métonymie, on peut les exprimer l'un et l'autre. Ainsi la métaphore représente une partie de la chose, tandis que la métonymie la représente toute. Dans la métaphore, il faut qu'il y ait dépendance ou correspondance, علاقه, entre le sens réel, حقیقی, et le métaphorique, مجازی. Or, si c'est une dépendance de comparaison, on nomme cela un *trope*, استعاره[1]; et s'il y a encore autre chose que comparaison, on le nomme *métaphore médiate*, à la lettre, *renvoyée*, مجاز مرسل[2].

[1] C'est-à-dire l'emploi d'un mot dans un sens figuré, ou plutôt, ainsi que le dit Gladwin (*Dissert. on the Rhet. etc.*, p. 58), une sorte de similitude, comme lorsqu'on nomme *lion* un *homme brave*.

[2] On trouvera en son lieu l'explication détaillée de ce genre de métaphore.

On voit par là que le fond de la science de l'exposition, بيان, consiste en quatre points principaux : 1° la *comparaison*, تشبيه ; 2° le *trope*, استعارة ; 3° la *métaphore médiate* ou *renvoyée*, مجاز مرسل ; 4° la *métonymie*, كناية

CHAPITRE Ier.

DE LA COMPARAISON, تشبيه

Le mot *comparaison*, تشبيه, signifie *assimilation de deux choses en un seul sens*. On nomme la première de ces deux choses l'*objet comparé*, مشبه, la seconde, l'*objet auquel on compare*, مشبه به, et le point qui les réunit, le *sujet de la comparaison*, وجه شبه. De plus, entre l'objet comparé et celui auquel on le compare, il faut qu'il y ait *association* ou *parité*, اشتراك, en quelque chose, et, sous un autre rapport, qu'il y ait *éloignement* ou *disparité*, افتراق. En effet, ces objets doivent être différents dans leur essence, حقيقت, et pareils quant à leurs qualités, صفت, ou *vice versa*. S'il n'y a aucune espèce de différence dans les deux objets, il y a alors *pluralité*, تعدّد ; mais la comparaison est nulle.

On a aussi nécessairement un *but*, غرض, dans la comparaison, car on ne l'emploie que dans un dessein quelconque. En outre, elle offre *éloignement*, بعد, ou *proximité*, قرب ; *répulsion*, ردّ, ou *acceptation*, قبول. Enfin, il y a encore l'instrument, ادات, de la comparaison. Nous avons ainsi à expliquer plusieurs choses : 1° la chose comparée, مشبه, et l'objet de la comparaison, مشبه به ; 2° le sujet de la comparaison, وجه شبه ; 3° le but de la comparaison, غرض تشبيه ; 4° les espèces différentes de

comparaison, اقسام تشبيه ; 5° l'instrument de la comparaison, ادات تشبيه. Ce sera l'objet de cinq différentes sections.

SECTION Ire

Des deux objets de la comparaison, مشبه ومشبه به

L'objet qui est comparé, مشبه, et celui auquel on le compare, مشبه به, peuvent être atteints ou par un des cinq sens extérieurs ou par l'esprit. Dans le premier cas, ils peuvent l'être d'abord par la vue, comme dans ce vers de Hakîm-Açadî-Tûcî[1] :

عذاری چو گل خاطر افروز دید
فروزنده چون صبح نوروز دید

Il vit une joue comme la rose, Cette joue qui enflamme l'imagination, il la vit pareille à l'aurore brillante du *nau roz*[2].

Ils peuvent l'être, en second lieu, par l'ouïe, comme dans cet hémistiche de Khâcânî :

گه چو حلی دلبران مرغ کند نواگری

Tantôt l'oiseau fait un gazouillement semblable au tintement des anneaux des pieds de celles qui enlèvent les cœurs...

La comparaison peut se rapporter à l'odorat, comme dans ce vers de l'auteur :

[1] Ou le docteur Açadî de Tûs. (Voyez sur ce poëte persan célèbre, contemporain de Firdaucî, J. de Hammer, *Geschichte der sch. Redek. Persiens*, p. 49.)

[2] Le premier jour de l'équinoxe du printemps et le jour de l'an des Persans.

زان می گلگون که بید سوخته پرورد
بوی گل ومشك بید خام بر آمد

Par ce vin couleur de rose, et qui nourrit le saule noirâtre[1], cet arbre sans valeur a acquis l'odeur de la rose et du musc.

La comparaison peut avoir trait au goût, comme dans le vers suivant de l'auteur :

شرابی داشت ساقی دوش در جام
که بردی لذت تسنیم ازو کام

Hier l'échanson avait dans sa coupe un vin tel, que le palais trouvait qu'il avait le goût agréable de l'eau merveilleuse du paradis.

Voici, pour le toucher, un vers de Khâcâni comme exemple :

برچون پرند لیك دلش گونهٔ پلاس
من بر پلاس صبرکنم از پرند او

Son sein est aussi doux que la plus fine étoffe de soie, mais son cœur ressemble au dur canevas (*pâlas* = filasse). Toutefois je me contente du canevas à cause de la soie.

Une autre espèce de comparaison relative aux sens, c'est lorsque, par un effort de l'imagination, on effectue une réunion d'objets sensibles, réunion qui ne saurait avoir une existence matérielle. Or, comme les choses

[1] L'auteur veut parler ici, je pense, du saule muscat, بید مشك dont les fleurs odorantes fournissent une huile suave. (Voyez une note sur ce végétal dans mon ouvrage intitulé : *les Oiseaux et les Fleurs*, allégories arabes, p. 142 et suiv.)

accessibles à l'imagination ne sont pas en dehors des sens, on compte aussi cette comparaison au nombre de celles qui sont relatives aux sens. En voici un exemple dans le vers suivant :

كانّ محمّر الشقيق اذا تصوّب او تصعّد
اعلام ياقوت نشرن على رماح من زبرجد

Lorsque la rouge anémone[1] s'incline (par l'effet du vent) et se relève ensuite, on croirait voir des drapeaux de rubis déployés sur des piques d'émeraude.

Les drapeaux de rubis et les piques d'émeraude n'ont pas d'existence matérielle (ou extérieure, خارج); mais ce dont ces objets se composent, savoir : les drapeaux et les rubis, les piques et les émeraudes, sont accessibles au sens de la vue.

Quant à la comparaison intellectuelle, عقلى, c'est celle que l'esprit seul peut atteindre, et non les sens, comme lorsqu'on assimile, par exemple, *la science* à *la vie*, et comme dans ce vers d'Azraquî[2] :

ذكاى طبع تو گوى كه لوح محفوظ است
كه ذرّهٔ نبود جائز اندرو نسيان

[1] Dans le *Mukhtaçar ul-maanî* où ce vers arabe est aussi cité, il est dit que le شقيق, au pluriel شقايق, est une *fleur*, ورد (ce mot, qui signifie proprement *rose* en arabe, se prend aussi pour *fleur*, comme گل, en persan), rouge, mais noire au milieu, qui croît dans les montagnes. (Voyez *les Oiseaux et les Fleurs.* p. 142 et suiv.

[2] Poëte persan du XII[e] siècle, auteur du *Sindibad-nameh*, poëme sur lequel feu Forbes Falconer a donné une notice intéressante dans l'*Asiatic Journal* en 1841.

La perspicacité de ton esprit est comme la table des destinées conservées dans le ciel ; l'atome de l'oubli ne doit pas y trouver place.

Ici *la perspicacité* est l'objet comparé, et *la table mystérieuse* l'objet de la comparaison; or, l'un et l'autre ne sont accessibles qu'à l'esprit, et non aux sens.

Quant aux comparaisons dont l'intelligence dépend de la réflexion, comme s'il s'agit, par exemple, du plaisir ou de la peine, de la détresse ou de l'abondance, etc., on les compte parmi les comparaisons *intellectuelles*, عقلى. En voici un exemple dans le vers suivant de l'auteur :

الم عشق لذت دگر است
رنج عشاق راحت دگر است

Les tourments de l'amour sont une autre jouissance; les peines des amants sont de nouveaux plaisirs.

On compte aussi parmi les comparaisons intellectuelles celles qui consistent en des choses auxquelles on donne une forme *conjecturale*, وهم. Or, la différence qu'il y a entre les choses *de conjecture*, وهمى, et celles *d'imagination*, خيالى, c'est que celles d'imagination résultent de la réunion de choses accessibles aux sens, que combine la force imaginative, comme dans l'expression علم ياقوت, *le drapeau de rubis*, employée plus haut, tandis que les choses de conjecture, وهمى, ne résultent pas d'une réunion de choses accessibles aux sens; mais elles prennent une forme particulière que leur donne la puissance imaginative : c'est comme, par exemple, lorsqu'on se figure *un homme à dix têtes* ou *un ogre à figure et à dents de lion.*

Voici un vers d'Amrulcaïs qui servira d'exemple à ce que nous disons :

ايقتلنى والمشرفى مضاجعى
ومسنونة زرق كانياب اغوال

Me tuera-t-il, moi qui ai sous mon chevet mon épée du Yémen, et qui possède des flèches aiguës et bien trempées (bleues), semblables aux dents des ogres[1] ?

Le savant Taftazânî, dans son ouvrage intitulé *Mutawwal*[2], établit une différence entre la comparaison *conjecturale*, وهمى, et l'*imaginative*, خيالى, et il l'explique comme nous l'avons fait. Toutefois, au premier coup d'œil, on n'aperçoit pas cette différence; car l'idée d'un *homme à dix têtes et à dix chevelures*, d'un *ogre à figure et à dents de lion*, paraît absolument pareille à celle d'un *drapeau de rubis*, علم ياقوت, et de *lances d'émeraude*, رماح زمرّد, ce qui a été cité parmi les comparaisons imaginatives, خيالى. En effet, les éléments constitutifs, اجزاى, de ces deux espèces de comparaison sont empruntés aux objets sensibles, محسوسات, et l'imagination les a associés. Toutefois, la *conjecture*, وهم, à proprement parler, c'est l'attribution d'une forme à une chose qu'on n'a pas vue, tandis que l'*imagination*, خيال, se forme d'une réunion de choses sensibles. En consé-

[1] Conf. Diwan d'Amrulcaïs par M. le baron de Slane, page ٦١, 34 et 77; et de Sacy, *Chrest. arabe*, t. III, p. 52.

[2] Célèbre traité arabe de rhétorique dont le titre complet est مطول معانى وبيان. L'auteur mourut en 1389 de l'ère chrétienne.

quence, la conjecture, وهم, juge des choses qui ne tombent pas sous les sens, et l'*imagination*, خيال, ne va pas au delà de ce qu'ils atteignent. Ainsi, lorsqu'on se figure *un ogre, un ange*, ou un autre être qu'on n'a pas vu, c'est une conjecture, وهم, car l'imagination est insuffisante à se représenter ces sortes d'objets.

Il peut se faire qu'un des deux points de la comparaison soit *sensible*, حسى, et l'autre *intellectuel*, عقلى, comme lorsqu'on assimile la *justice* à une *balance*, et l'*essence de roses* à un *naturel généreux*. En voici un exemple dans le vers suivant de Khâcânî :

عمر پلی است رخنه سرحادثه سیل پل شکن
کوش که نا رسیده سیل از پل رخنه بگذری

La vie est un pont délabré qu'un torrent menace de détruire. Tâche de traverser la brèche du pont avant l'arrivée du torrent.

Dans ce vers, l'objet comparé est intellectuel, et celui auquel on le compare est sensible.

Le résultat de ce qui précède, c'est que, dans la comparaison, les objets comparés peuvent être de quatre sortes : 1° tous les deux sensibles, حسى ; 2° tous les deux intellectuels, عقلى ; 3° l'objet comparé sensible et l'autre intellectuel ; 4° le contraire de ce dernier cas.

SECTION II.

Sur le sujet, وجه, de la comparaison.

On entend par là l'espèce de parité, اشتراك, qui est exigée entre les objets qui sont comparés. Or, il faut

savoir que ces objets sont pareils quant aux qualités essentielles, mais différents quant aux qualités extérieures, ou *vice versa.* C'est comme, par exemple, deux corps pareils, mais dont l'un est noir et l'autre blanc, ou, au contraire, deux choses longues l'une et l'autre, mais dont l'une est un corps solide et l'autre une simple ligne.

Ces qualités, صفت, peuvent avoir d'abord rapport aux sens, مستند بحس, ou à l'esprit, عقل. On range dans la première catégorie les qualités du corps relatives à la couleur, à la forme, à la dimension, مقدار, au mouvement, à la voix, au goût, à l'odeur, à la grossièreté, خشونت, à la finesse, ملاحت, à la dureté, à la douceur, à la lourdeur, à la légèreté, à la chaleur, à la froideur, à l'humidité, à la sécheresse, et autres choses semblables qui sont accessibles aux cinq sens. On range dans la seconde les qualités morales, كنيات نفسانى, telles que la perspicacité, la science, l'intelligence, la puissance, la générosité, la munificence, la douceur, la colère, la bravoure, et autres qualités analogues qui sont accessibles à l'esprit.

D'un autre côté, la qualité, صفت, peut être *produite par le raisonnement*, اعتبارى (ou *dépendante*, اضافى) : telle est la comparaison *d'un directeur spirituel au soleil*, parce que l'un et l'autre écartent les ténèbres (spirituelles ou matérielles)[1]. La qualité que l'auteur de la comparai-

[1] L'exemple que je cite ici est emprunté à l'ouvrage d'Imâm Bakhsch. Il est destiné à éclaircir l'obscurité de la théorie toute seule.

son a en vue est évidemment une qualité d'*argumentation*, صفت حجة, car il faut raisonner pour la découvrir.

On peut qualifier aussi une chose purement imaginative, تصورى, et conjecturale, وهمى, comme les *dents des ogres*, qui ont été mentionnées dans le vers, cité plus haut, d'Amrulcaïs.

La qualité peut se rapporter, enfin, à une ou à plusieurs choses, et la vérité qu'on exprime peut être ou simple, بسيط, ou composée, مركب

Ainsi le sujet de la comparaison est de différentes espèces, متنوع, conformément à ce qui précède. Il est *unique*, واحد, ou *multiple*, متعدد; et, dans ce dernier cas, les choses dont il se compose peuvent être réunies en masse, در حكم واحد, ou rester séparées.

L'objet de la comparaison unique est ou *sensible*, حسى, ou *intellectuel*, عقلى. Pour le sensible, il est nécessaire que les deux objets comparés soient l'un et l'autre sensibles, parce que le sujet, وجه, de la comparaison se tirant aussi bien de l'objet comparé que de celui auquel on le compare, si un d'eux est *intellectuel*, عقلى, il ne peut pas cesser de l'être. Mais, lorsque l'objet, وجه, de la comparaison est intellectuel, il n'est pas nécessaire que les deux objets de la comparaison soient l'un et l'autre intellectuels, parce que l'esprit peut atteindre les objets sensibles, tandis que les sens sont incapables d'atteindre les choses intellectuelles. Aussi les rhétoriciens assurent-ils que la comparaison dont le sujet est intellectuel est plus commune que celle dont le sujet est sensible.

La comparaison dont le *sujet* est unique et sensible,

c'est, par exemple, *la couleur rouge* dans la comparaison de la joue à la rose; *la douceur du son* dans la comparaison du murmure de la voix au bruit lointain des pieds des chameaux; *la bonne odeur* dans la comparaison des boucles de cheveux à l'ambre; *le goût agréable* dans la comparaison de l'eau de Kauçar au vin; *la finesse* dans la comparaison de la peau (d'une femme) à la soie.

La comparaison dont le sujet est unique et intellectuel, c'est, par exemple, *la bravoure* dans la comparaison d'*un brave à un lion; la vivification* dans la comparaison de *la science à la vie; la direction* dans la comparaison de *la science à la lumière; la satisfaction* (qu'on éprouve) dans la comparaison d'une bonne odeur à un naturel généreux.

La comparaison dont le sujet est multiple, متعدد, mais en un seul faisceau, et, par conséquent, composé, مركب, est aussi ou *sensible*, حسي, ou *intellectuelle*, عقلي. Lorsqu'elle est sensible, elle peut être de plusieurs sortes.

La première, c'est lorsque les objets de la comparaison sont uniques et que le sujet de la comparaison est multiple. Comme dans la comparaison de *l'étincelle* à *l'œil du coq*, quant à la rondeur, à la rougeur et à la dimension, et comme aussi dans ce vers d'Abû-'lfarah :

بارهٔ در زیر ران چو هیکل چرخ
چتر بر فوق سر چو خرمن ماه

Le coursier rapide sur lequel il est monté est pareil à la voûte du ciel; le parasol qui garantit sa tête de l'ardeur du soleil ressemble au halo de la lune.

Ici le sujet de la comparaison est d'assimiler le *cheval* au *ciel* quant à la majesté, à l'élévation de la taille et à la célérité de la course; et le *parasol* au *halo*, quant à la rondeur et à l'éclat.

La deuxième espèce de comparaison composée et sensible, c'est lorsque les trois objets (l'objet comparé, celui auquel on le compare, et le sujet de la comparaison elle-même) sont composés et sensibles, comme dans ce vers arabe de Baschschâr[1], où il décrit un combat :

كأنّ مثار النقع فوق روسنا
واسيافنا ليل تهادى كواكبه

La poussière qui vole au-dessus de nos têtes et de nos épées scintillantes ressemble à une nuit dont les astres marchent en se succédant.

Ici l'intention du poëte est de comparer la poussière et l'éclat d'une épée qui brille au milieu d'elle à une nuit pendant laquelle des étoiles tombantes traversent successivement le ciel; et tout cela est réuni sous un seul aspect, l'auteur ne comparant pas séparément la poussière à la nuit, et l'épée à l'étoile tombante.

La troisième espèce de comparaison composée et sensible, c'est lorsque l'objet qui est comparé est *simple*, مفرد, et sensible, et que celui auquel on le compare, ainsi que le sujet de la comparaison, sont composés et sensibles, comme lorsqu'on compare le soleil à un mi-

[1] Sur ce poëte, on peut consulter le Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallican. (Voyez tome I, p. 254 de la traduction de M. le baron de Slane.)

roir que tient une main tremblante, car ici, la comparaison est d'un seul aspect, parce qu'il résulte à la fois de la rondeur, de l'éclat et du mouvement convulsif des deux objets dont il s'agit.

On trouve un exemple de ce genre de comparaison dans cet hémistiche d'Abd-ul-Wâcî-Jabalî :

رخسار تو شیری[1] ست بر آمیخته با مل

Tes joues sont du lait mêlé à du vin.

Ici on veut comparer la joue à du lait mêlé avec du vin. Le sujet de la comparaison est donc le mélange de la couleur rouge avec la blanche.

La quatrième espèce, c'est lorsque l'objet auquel on compare est simple, et que l'objet comparé, ainsi que le sujet de la comparaison, sont composés, comme dans ce vers de Khâcâni :

چون ریم آهن بزخم آهن
صد چشمه کنند چشم دشمن

Les yeux de l'ennemi font, par la blessure des armes, cent ouvertures pareilles à la plaie purulente produite par le fer.

Ici, l'objet que l'on compare, ce sont les cent ouvertures que l'œil de l'ennemi produit par la pointe des lances, et l'objet auquel elles sont comparées, c'est la blessure purulente faite par le fer. Le premier objet est composé, le second est simple, et le sujet de la compa-

[1] Ici le ی d'*unité* répond tout à fait au mot anglais *some;* ainsi شیری signifie, mot à mot, *some milk.*

raison, semblable à une ruche d'abeilles, forme un ensemble qui se présente sous un seul aspect.

Quant à la comparaison dont le sujet est *composé*, مركب, et *intellectuel*, عقلی, c'est celle, par exemple, que contient le vers suivant d'Anwarî :

در جهانی واز جهان پیشی
همچو معنی که در بیان باشد

Tu es dans le monde et tu es avant le monde, comme un sens qui se trouve dans l'explication.

Dans cet exemple, le sujet de la comparaison, c'est la supériorité de la chose comprise, محاط (*comprehensa*) sur celle qui comprend, محیط (*comprehendens*). Ici encore, il n'y a qu'un seul aspect, یك هیات.

Quand le sujet de la comparaison est d'un seul aspect, mais se compose de plusieurs *parties*, اجزا, soit *sensibles*, soit *intellectuelles*, on ne doit pas, dans la comparaison, avoir en vue quelques-unes de ces portions seulement et en laisser d'autres; car, dans ce cas, la comparaison serait défectueuse. Les exemples qui précèdent feront comprendre cette observation.

Lorsque le sujet de la comparaison n'est *pas unique*, غیر واحد, mais *multiple*, متعدد, et c'est ainsi, dans ce cas, qu'il se nomme, il se compose de différentes choses dont chacune d'elles isolément est peu importante. C'est le contraire du sujet de comparaison composé, mais sous un point de vue unique.

On compte trois différentes espèces de la comparaison dont le sujet est multiple. La première, c'est lorsque

les différentes choses, چیزها, dont il se compose sont sensibles, comme dans ce vers arabe de Khâcâni :

اين اين الكؤس والاقداح
اين اين الشموس والاقمار

Où sont les coupes et les verres, les soleils et les lunes ?

Le sujet de la comparaison dans l'assimilation de la coupe et du verre au soleil et à la lune, c'est la rondeur, l'éclat et la circulation à la ronde.

La deuxième espèce, c'est lorsque ces mêmes choses sont toutes intellectuelles, comme quand on compare certains oiseaux au corbeau sous le rapport de la vue perçante, de l'extrême circonspection et de la pudeur dans les rapports sexuels.

La troisième espèce, c'est lorsqu'une partie de ces choses est sensible et l'autre intellectuelle, comme dans ce vers de Nizâmî :

گهی خوردن می چون خون بدخواه
گهی تکیه زدن بر مسند شاه

Tantôt boire du vin pareil au sang du méchant, tantôt se reposer sur le trône du roi.

Le sujet de la comparaison dans l'assimilation du vin au sang du méchant, c'est la rougeur et le désir qu'on éprouve (de boire du vin et de répandre le sang de son ennemi); or, le premier est sensible et le second intellectuel.

Quelquefois, en voulant exprimer le contraire, تضاد

(du sens ordinaire des mots), on dépouille, par suite, le sujet de la comparaison (de sa valeur première). Ceci a lieu lorsqu'on compare deux choses opposées, et qu'on prend pour sujet de la comparaison le sens opposé qui se trouve dans ces deux choses qui sont réunies. On met ainsi l'*opposition*, تضاد, à la place de la *conformité*, تناسب. Le but qu'on se propose par ce genre de comparaison, c'est la plaisanterie et l'enjouement, ou la dérision et la moquerie, comme lorsqu'on dit qu'*un poltron est un lion*, ou *un avare*, *un Hâtim* [1].

Il est nécessaire que le sujet de la comparaison comprenne les objets comparés, هر دو طرف (les deux côtés), c'est-à-dire qu'il doit *être vrai*, صادق, tant pour l'objet comparé que pour celui auquel on le compare. S'il n'est pas exact pour un de ces deux objets, la comparaison est défectueuse, فاسد. Par exemple, si, dans cette phrase, النحو في الكلام كالملح في الطعام, « la grammaire est pour le discours ce qu'est le sel pour les mets [2], » le sujet de la comparaison est qu'il est bon d'employer ce dont il s'agit, et mal de ne pas l'employer; ces deux choses sont vraies, et la comparaison est bonne, parce que les mets sont bons si on les assaisonne avec du sel, et mau-

[1] Chef arabe dont la générosité est proverbiale dans l'Orient, et dont on raconte une foule d'aventures plus ou moins merveilleuses, qui font le sujet de plusieurs romans persans, hindoustanis, etc. Un de ces romans a été traduit en anglais par feu Duncan Forbes. Hâtim était chrétien; mais sa fille se fit musulmane.

[2] Ces mots servent d'épigraphe à l'Appendice de mes Rudiments hindoustanis.

vais si on l'oublie. De même, la correction du discours a lieu par l'emploi des règles de la grammaire, نحو, et son incorrection par la négligence de ces mêmes règles. Mais si le sujet de la comparaison est de vouloir dire que beaucoup de sel gâte les mets, et qu'un peu les rend agréables au goût, ce sens n'est pas vrai pour la grammaire, et la comparaison est défectueuse, parce que si, dans le discours, on suit quelques règles de grammaire et qu'on néglige les autres, il est incorrect et irrégulier.

SECTION III.

Sur le but, غرض, de la comparaison.

Le but de la comparaison est généralement relatif à l'objet qu'on compare, et il est ainsi de plusieurs espèces.

La première, c'est lorsque le but de la comparaison est d'expliquer la possibilité de l'existence de l'objet qu'on compare, lorsque le contraire peut se soutenir, comme dans ce vers d'Abou-Taïyib[1] :

فان تفق الانام وانت منهم
فان المسك بعض دم الغزال

Si tu surpasses les hommes tout en étant de leur nombre (cela peut bien être), puisque le musc est une portion du sang de la gazelle.

[1] Il s'agit ici d'Abou-Taïyib, plus connu sous le nom d'Al-Mutanabbî. (Voyez la trad. d'Ibn-Khallican, par M. le baron de Slane, t. I, p. 102.

La deuxième, c'est lorsque le but de la comparaison est de développer l'état de l'objet qu'on compare, comme quand on compare une chose avec une autre quant à la noirceur, à la blancheur, ou à une autre qualité. Dans ce cas, il faut que l'état de l'objet auquel on compare soit évident, ظاهر ; autrement, la comparaison ne peut servir à développer l'état de l'objet comparé. Le vers suivant d'Abû'lfarah en offre un exemple :

دل از وداع رفیقان چو دیگ بر آتش
تن از غریو عزیزان چو مرغ در مضراب

Par le départ de mes compagnons, mon cœur est comme un chaudron sur le feu ; à cause des exclamations de mes amis, mon corps est comme un oiseau dans un lieu où il est assailli de coups.

On veut exprimer, par cette comparaison, l'état du cœur et du corps dans de pénibles adieux.

La troisième, c'est lorsque le but de la comparaison est d'expliquer l'état de l'objet qu'on compare quant au *volume*, مقدار [1], comme dans ce vers d'Anwarî :

حدیث سرین ومیانش چه گویم
که دیده است کوهی معلق بکاهی

Quel récit ferai-je de ses hanches et de sa taille, si ce n'est qu'on voit une montagne (*koh*) suspendue à une paille (*kâh*) ?

Ici le but de la comparaison, c'est d'expliquer l'*am*-

[1] Et, ajoute l'auteur, qui a développé le même sujet en urdu, quant au plus ou au moins, à la force et à la faiblesse.

pleur, فربهی, des hanches, et la *finesse*, لاغری, de la taille.

La quatrième, c'est lorsque la comparaison a pour but de fixer l'état, حال, et la manière d'être de la chose qu'on compare, comme lorsqu'on compare des efforts insensés à un dessin qu'on tracerait sur la surface de l'eau. On emploie cette comparaison parce que, comme l'homme est plus habitué aux choses sensibles qu'aux choses intellectuelles, ce dont il se rend raison par le moyen des sens se fixe et se grave plus promptement dans son esprit.

Le vers suivant de Khâcâni offre un autre exemple de ce genre de similitude :

هر طرب را برابر است کرب
هر یمین را مقابل است یسار

A chaque plaisir correspond une peine, comme avec la main droite contraste la main gauche.

La cinquième, c'est lorsque le but de la comparaison est d'embellir l'objet qu'on compare, lorsque, par exemple, on compare un visage noir à la prunelle de la gazelle. En voici un autre exemple dans un vers de Nizâmî :

تن صافش که می غلطید در آب
چو غلطد قاقمی بر روی سنجاب

Son corps blanc[1], qui flotte dans l'eau, est pareil à l'hermine ondoyante au milieu d'une fourrure grise.

[1] A la lettre, *propre*.

La sixième, c'est lorsque le but de la comparaison est d'exposer les défauts de l'objet dont il s'agit, comme si on compare les marques qu'ont laissées des boutons purulents sur un visage, à un tas de bouse de vache sur lequel s'est exercé le bec d'un coq. En voici un autre exemple dans ce vers de Sanâî [1], contre les savants qui recherchent les honneurs :

چون کمیز شتر زباز پســـان
رنجه دارند همچو خرمگسان

Ils sont comme les ordures du chameau, qui incommodent ceux qui le suivent, et les grosses mouches qui vous tourmentent.

La septième, c'est lorsque le but de la comparaison est de donner une idée de la nouveauté, تازگی, et de la singularité de la chose qui est comparée, comme si on compare un morceau de charbon dont une partie serait enflammée à un océan de musc (c'est-à-dire noir) dont les vagues seraient d'or. Plusieurs métaphores pareilles à celle-ci ont été mentionnées à l'article de la comparaison *conjecturale*, وهمی, et *imaginative*, خیالی.

Toutes les fois que le but de la comparaison est d'embellir, تزيين, d'enlaidir, تقبيح, ou de singulariser, استطراف, l'objet comparé, il est nécessaire que l'objet auquel on le compare soit plus connu, معروف, et plus complet, تمام, que le premier. Lorsqu'on a pour but,

[1] Madj-uddîn-Hakîm-Sanâî est un poëte persan célèbre par plusieurs ouvrages mystiques, entre autres, le نامه الاهي, ou *le livre divin ;* le حديقه, ou *jardin*, et un diwân estimé.

dans la comparaison, d'expliquer le volume, la quantité ou la valeur de l'objet comparé, il faut que ces deux objets soient également connus. Lorsque le but de la comparaison est le développement de la possibilité de l'objet comparé, il faut que l'objet auquel on le compare soit d'une possibilité certaine et reconnue. Enfin, quant à la singularité, on doit faire attention de n'employer pour objet de la comparaison, مشبه به, qu'une chose difficile à se figurer.

Telle est l'explication des différents genres dans lesquels le but de la comparaison se rapporte à l'*objet comparé*, مشبه. Quelquefois aussi le but de la comparaison se rapporte à l'objet auquel on compare, مشبه به, et cela a lieu de deux manières.

La première, c'est lorsque, de ce qui est défectueux dans le sujet de la comparaison, on en fait l'objet auquel on compare, مشبه به, dans le but de faire ressortir la perfection, أكمليت, de ce dernier objet, comme dans ce vers arabe :

وبدا الصباح كأنّ غرّته
وجه الخليفة حين يمتدح

La blancheur de l'aurore qui se lève est semblable au visage du khalife lorsqu'on le loue.

Le but de cette comparaison, c'est de mettre l'éclat et l'épanouissement du visage de la personne qui est louée au-dessus de l'éclat de l'aurore.

Le seconde manière, c'est lorsqu'on emploie pour objet de comparaison, مشبه به, une chose plus remar-

quable (que celle qui lui est comparée). Dans ce cas, le but de la comparaison est d'appeler l'attention sur l'importance de la chose à laquelle on compare. Le vers suivant de l'auteur en offre un exemple :

گدا از بسکه دیده قحط احسان
هلال عید را داند لب نان

Comme le mendiant a éprouvé la disette des bienfaits, il prend pour le bord du pain le disque de la lune, qui annonce la fin du jeûne.

La comparaison est véritable, متحقق (positive), lorsque l'objet auquel on compare est, relativement au sujet de la comparaison, plus parfait et plus fort, قويتر, que l'objet qui lui est comparé; mais, lorsque tous les deux sont égaux, on ne doit plus l'appeler *comparaison*, تشبيه, mais *similitude*, تشابه (ressemblance). En effet, dans la similitude, à l'opposé de ce qui a lieu dans la véritable comparaison, on doit rendre égal l'objet auquel on compare, مشبه به, avec l'objet qui lui est comparé, مشبه, comme dans ces deux vers d'Abû-Nowâs [1] :

رق الزجاج ورقت الخمر　　تشابها وتشاكل الامر
فكانما خمر ولا قدح　　وكانما قدح ولا خمر

Transparent est le verre, transparent est le vin ; mais l'affaire est obscure et ambiguë. Tantôt on dirait que c'est plutôt le vin que la coupe, et tantôt que c'est la coupe, et non le vin [2].

[1] Sur ce poëte, voyez S. de Sacy, *Chrest. ar.* t. I, p. 42 et suiv.

[2] C'est-à-dire qu'on ne sait pas lequel est le plus transparent du vin ou de la coupe.

SECTION IV.

Sur les circonstances, احوال (états), de la comparaison et leurs différentes espèces.

Si on considère la comparaison relativement aux trois choses qui ont été développées dans les sections précédentes, on en distingue différentes espèces qui se rangent en plusieurs classes.

§ I. — Classement de la comparaison relativement à l'objet comparé et à celui auquel on le compare, مشبه به.

Sous ce point de vue, la comparaison se subdivise en plusieurs espèces. La première, c'est lorsque les deux objets de la comparaison sont l'un et l'autre simples, مفرد, et qu'il n'y a pas de lien entre eux, غير مقيد, comme dans la comparaison de la joue à la rose, du brave au lion, de la science à la lumière, etc. La deuxième, c'est lorsque les deux objets de la comparaison sont simples, mais liés, مقيد, entre eux, comme dans la comparaison des efforts sans utilité à un dessin qu'on voudrait tracer sur l'eau.

La troisième, c'est lorsque les deux objets sont simples, mais que le lien, قيد, entre eux n'a lieu que de la part d'un seul de ces objets, comme dans ce vers d'Anwarî :

رخساره چوگلستان خندان
زلفین چو زنگیان لاعب

Ses joues sont comme un riant parterre de roses ; les tresses de ses cheveux sont pareilles (quant à la coulour) aux nègres enjoués.

La quatrième, c'est lorsque les deux objets sont composés, comme dans ce vers de Khâcânî :

دیده باشی عکس خورشید آتش انگیز از بلور
از بلورین جام عکس می همان انگیخته

Tu auras vu dans le cristal (de la coupe) le reflet enflammé du soleil, et aussi le reflet du vin se montrer dans cette même coupe (de cristal).

La cinquième, c'est lorsqu'un des deux objets est simple et l'autre composé. On en a vu plus haut des exemples.

La sixième, c'est lorsque les deux objets de comparaison sont l'un et l'autre nombreux, متعدد, auquel cas la comparaison peut être ou *réunie* (*pêle-mêle*) ملفوف, ou *séparée*, مفروق. Elle est réunie, quand on mentionne d'abord quelques objets qu'on veut comparer, et puis qu'on énonce de la même manière quelques objets auxquels on compare les premiers, comme dans ce qu'on nomme, en termes de grammaire arabe, لف ونشر مرتب, *réunion et dispersion symétrique*. En voici un exemple dans le vers suivant d'Abd-ul-Wâcî-Jabalî :

تافته زلف وشکفته رخ وزیبا قد او
مشك سارا وگل سوری وسرو وچمن است

Ses boucles de cheveux tortillés, ses joues épanouies et sa taille élégante, sont le musc pur, la rose rouge, le cyprès et le jardin [1].

[1] Le musc se rapporte aux cheveux, tant à cause de leur noirceur qu'à cause des parfums dont ils sont imprégnés ; la rose se rapporte aux joues, et le cyprès à la taille.

Dans l'espèce de comparaison qu'on nomme *séparée*, on mentionne d'abord un objet qu'on veut comparer à un autre, puis celui auquel on le compare ; ensuite, on énumère pareillement d'autres objets qu'on veut comparer et ceux auxquels on les compare [1]. En voici un exemple dans un rubâî de Kamâl-Ismâîl :

رویت دریای حسن ولعلت مرجان
زلفت عنبر صدف دهن در دندان
ابرو کشتی وچین پیشانی موج
گرداب بلا غبغب وچشمت طوفان

Ton visage est l'océan de la beauté, tes lèvres sont du corail, tes cheveux sont de l'ambre [2] ; ta bouche est l'huître et tes dents en sont les perles ; ton sourcil est la nacelle [3] ; les plis de ton front, les flots ; la fossette de ton menton, le tourbillon du malheur ; ton œil, la tempête.

La septième, c'est lorsqu'un des deux objets de la comparaison est unique et l'autre nombreux. Si c'est l'objet qu'on compare qui est unique, et celui auquel on compare qui est nombreux, on nomme cette comparaison *comparaison de pluralité*, تشبیه جمع. Le vers suivant de Jâmî en offre un exemple :

عارض است این یا قمر یا لالهٔ حمراست این
یا شعاع شمس یا آئینهٔ دلهاست این

[1] C'est simplement une série de comparaisons.
[2] Quant à la couleur et à l'odeur.
[3] Quant à la forme.

Est-ce une joue que ceci, ou la lune, la rouge tulipe, les rayons du soleil, le miroir des cœurs?

Si le contraire a lieu, on nomme cette comparaison *comparaison d'égalité*, تشبيه تسوية. Le vers arabe suivant en offre un exemple :

صدغ الحبيب وحالي كلاهما كالليالي

Les boucles des cheveux de mon amie et mon état (désolé) sont également comme la nuit (noire).

§ II. — Classement de la comparaison relativement au sujet de la comparaison.

Sous ce rapport, la comparaison se subdivise aussi en plusieurs espèces.

La première est nommée comparaison de *similitude*, تمثيل (exemple), c'est lorsque le sujet de la comparaison est formé de plusieurs choses, comme il a été expliqué plus haut (à propos du sujet de la comparaison composée [1]).

La deuxième, nommée comparaison de *non-similitude*, غير تمثيل, est celle dont le sujet n'est pas composé de

[1] Les rhétoriciens arabes ne sont pas du même avis à ce sujet. Abd-ul-Câdir-Jurjâni, dans son ouvrage intitulé اسرار البلاغة, *les Secrets de l'éloquence*, dit que pour qu'il y ait تمثيل, il faut que le sujet de la comparaison résulte de plusieurs choses intellectuelles. Au contraire, on lit dans le *Miftâh* et le *Mutauwal*, traités de rhétorique dont nous avons parlé dans la note préliminaire de ce travail, que les choses desquelles se tire le sujet de la comparaison peuvent être sensibles aussi bien qu'intellectuelles.

plusieurs choses. Nous en avons donné des exemples en traitant du sujet de la comparaison.

La troisième, nommée comparaison *abrégée*, مجمل, est celle dans laquelle le sujet de la comparaison n'est pas mentionné, et elle se subdivise en plusieurs espèces: 1° lorsque le sujet de la comparaison, quoiqu'il ne soit pas mentionné, est évident et facile à comprendre, comme par exemple lorsqu'on compare *un brave au lion*, il est évident que le sujet de la comparaison c'est *la bravoure;* 2° lorsque le sujet de la comparaison est *caché*, خفی (obscur), en sorte que les gens d'esprit ou d'une éducation distinguée seulement peuvent le trouver, comme dans ce vers de Khâcânî :

بی نضج دولت او سرسامی است عالم
کز فتنه هر زمانش بحران تازه بینی

Son royaume est désorganisé, le monde est en délire; car tu peux voir chaque jour de nouvelles crises de révolte.

Ici le sujet de la comparaison, c'est le trouble et la confusion des choses. Or, on a besoin de réfléchir pour le savoir.

3° Lorsqu'il n'y a ni de l'objet qu'on compare, ni de celui auquel on compare aucune description (وصف) qui puisse servir à l'indication du sujet de la comparaison, comme dans ce vers de Khâcâni :

از عارض وروی وزلف داری   طاوس وبهشت ومار باهم

De sa joue, de son visage, de ses cheveux, tu as à la fois le paon, le paradis et le serpent[1].

4° Lorsque, au contraire, on indique d'une manière détournée le sujet de la comparaison. Ainsi, lorsqu'on dit, par exemple : « Le brave[2] Zaïd est un lion, » l'expression *brave* découvre le sujet de la comparaison, qui est *la bravoure*. Le vers suivant de Khâcânî fournit un autre exemple de ce genre d'indication.

خنجر سبزش چو سرخ آید بخون
خضرم ومی را نشان بینی بهم

Lorsque son poignard, d'un vert (foncé), devient rouge par l'effet du sang, tu vois en même temps les traces de l'eau saumâtre et du vin.

Par les mots *rouge* et *vert*, qui décrivent l'objet qu'on compare, il est évident que le sujet de la comparaison, c'est la réunion de la couleur rouge et de la couleur verte.

5° Lorsque l'objet qui est comparé est seul décrit, comme dans ce vers d'Abd-ul-Wâcî-Jabalî :

خیده قامت ورخ پر سرشك ودل پر نار
زجور گردن بد خواه تو چو گردون باد

[1] Allusion au péché originel. Selon les musulmans, le paon accompagna le serpent dans le paradis terrestre. La joue lui est comparée, le visage est assimilé au paradis, et le serpent aux tresses de cheveux.

[2] Proprement, *vertueux*, فاضل.

Sa taille est courbée, des larmes sont sur ses joues, son cœur est plein de feu : que le cou de celui qui te veut du mal soit courbé comme le firmament à cause de sa tyrannie [1].

6° Lorsqu'on mentionne seulement la description de l'objet auquel on compare, comme dans ce vers de Nâbigah [2] :

فانك شمس والملوك كـــواكـــب
اذا طلعت لم يـبدُ منهن كوكب

Tu es un soleil, et les (autres) rois (sont) des étoiles. Lorsque le soleil paraît, aucune d'elles ne se montre.

7° Lorsqu'on mentionne la description des deux objets qui sont comparés, comme dans ces deux vers de Rûdakî [3] :

چاکرانت بگه رزم چوخیاطان اند
گرچه خیاط نیـند ای ملك کشور گیر
بگز نیـزه قـد خصم تـو مى پیمایند
که بـبرند بشمشیـر وبدوزند به تیر

Tes serviteurs, ô roi conquérant, sont comme des tailleurs au jour du combat, quoiqu'ils ne soient pas tailleurs de leur métier.

[1] La voûte du ciel est comparée à la taille courbée ; les larmes c'est la pluie ; le feu du cœur, ce sont les éclairs.

[2] Sur ce poëte arabe célèbre, voyez la *Chrest. ar.* de Silv. de Sacy, t. II, p. 404 et suiv. et t. III, page 261.

[3] Un des poëtes persans les plus anciens, sur lequel on peut consulter J. de Hammer, *Geschichte der Sch. Redek. Pers.* p. 39.

Avec la mesure de leur lance, ils mesurent la taille de tes ennemis; puis ils coupent avec leurs épées et ils cousent avec leurs flèches.

Ici les mots mesurer, couper, coudre, décrivent élégamment l'objet auquel on compare (مشبه به), et la pique, l'épée, la flèche, l'objet qu'on compare (مشبه).

La quatrième espèce de comparaison, dans le classement relativement au sujet, se nomme *comparaison détaillée*, مفصل; c'est celle dans laquelle on mentionne le sujet de la comparaison, ou bien ce qui en dépend, ou y est annexé, مستلزم. Le vers suivant de Salman, de Sâwa [1], offre un exemple du premier cas :

لغزد خرد زلعل تو چون از شراب پای
لرزد دلم زچشم تو چون از خمار دست

Par l'effet de tes lèvres de rubis, la sagesse bronche, comme le pied par l'effet du vin. Mon cœur tremble par l'effet de ton œil, comme la main par l'effet de l'ivresse.

Le sujet de la comparaison dans ce vers, c'est le bronchement et le tremblement.

Un exemple du second cas se trouve dans cette sen-

[1] En Irâc ajamî. Ce poëte, du XIIIe siècle de notre ère, est auteur d'un diwân estimé et de plusieurs autres poésies. Azur le cite avec éloge dans son copieux *Tazkira*, intitulé *Atasch kadah*, dont je possède un exemplaire lithographié que je dois à la libérale amitié du raja Kali Krischna. On peut voir, sur cette biographie persane, le plus étendu de tous les ouvrages du même genre, l'intéressante notice que N. Bland a donnée dans le journal de la Société Royale Asiatique de Londres en 1843; et Sir Gore Ouseley (*Biog. Notices of Pers. poets*), p. 117.

tence arabe : الكلام الفصيح كالعسل فى الحلاوة « Le discours éloquent est comme le miel pour la douceur. » Ici le sujet de la comparaison, c'est la propension naturelle (qu'excitent l'éloquence et le miel), ce qui dépend de la douceur (qui y est inhérente).

La cinquième espèce, c'est la comparaison *proche*, قريب, et *commune*, مبتذل (triviale). On en distingue plusieurs espèces, selon les différentes causes qui déterminent ce caractère :

1° Lorsque le sujet de la comparaison est *unique*, comme la *noirceur* dans la comparaison d'un *nègre* avec le *charbon*, et la *blancheur* dans celle du *miel* à la *neige;* 2° lorsque l'objet auquel on compare a un rapport prochain (ou *naturel*) avec l'objet qu'on lui compare, comme dans la comparaison de la *jujube*[1] à la *pomme;* 3° lorsque l'objet auquel on compare se présente souvent à l'esprit, comme la comparaison des cheveux à la nuit; d'un beau visage au soleil, etc. Au surplus, dans la comparaison *proche*, le sujet de la comparaison n'offre pas de détails, ou du moins ils n'y sont qu'en petit nombre, comme dans la comparaison du soleil au miroir, quant à la rondeur et à l'éclat.

La sixième espèce, c'est la comparaison *excentrique*, بعيد (éloignée), et *extraordinaire*, غريب, et il y en a aussi plusieurs espèces, d'après les différentes causes

[1] كنار. C'est, selon le *Burhân-i câti*, un fruit de couleur rouge qui ressemble à la jujube, mais qui est plus gros. On le nomme, ajoute l'auteur de ce dictionnaire, سدر en *arabe*, et بير en *hindî*. Or, ce dernier mot est simplement le nom de la jujube en hindoustani.

d'excentricité et de singularité de la comparaison : 1° lorsque le sujet de la comparaison est multiple ou composé de plusieurs choses, comme il a été dit plus haut; 2° lorsqu'il n'y a qu'un rapport éloigné entre l'objet comparé et celui auquel on compare, comme dans ce vers de Mukhtarî :

زابر سیاه وبرف سفید وزمین سبز
طوطی همی بدید شد از بیضهٔ غراب

Dans ce noir nuage, cette blanche neige et cette verte terre, on voit le perroquet sortir de l'œuf du corbeau[1].

Il est évident que le nuage, la neige, le corbeau et l'œuf n'ont pas entre eux les rapports qui existent ordinairement dans les objets mis en comparaison.

3° C'est lorsque l'objet auquel on compare ne se présente que rarement à l'esprit, à cause qu'il est du nombre des choses conjecturales et d'imagination. On en a un exemple dans les expressions : *les dents des ogres*, *les drapeaux de rubis*, et autres du même genre.

4° C'est lorsque le sujet de la comparaison est composé et intellectuel. En effet, plus le sujet de la comparaison est composé de diverses choses, plus la comparaison est excentrique et singulière. Cependant, cette dernière comparaison est plus commune que celle dont la composition (تركيب) est conjecturale ou d'imagination.

La comparaison *éloquente*, بليغ, est la même que si

[1] Le corbeau se rapporte au nuage noir, l'œuf à la neige, le perroquet à la terre verte. Il y a là aussi la figure orientale nommée لف ونشر.

elle était *éloignée*, بعيد, et *extraordinaire*, غريب, et elle est le contraire de la *prochaine* قريب et de la *commune* مبتذل; car cette dernière est la moins considérée dans l'*éloquence*, بلاغه, parce que nous préférons ce qui est loin de nos idées ordinaires [1]. C'est comme l'homme altéré qui éprouve plus de plaisir (qu'un autre) à boire de l'eau froide.

Quelquefois la comparaison *commune*, مبتذل, se trouve, par une qualification *particulière*, تصرّف, empreinte de singularité, comme dans ce vers de Mukhtarî :

ماهی اگر ماه را زسرو بود قد
سروی اگر سرو را از ماه بود بر

Ce serait une lune, si la lune avait la taille du cyprès; ce serait un cyprès, si le cyprès avait un sein de lune.

La comparaison d'une jeune femme à la lune et au cyprès est commune; mais, à cause de la condition que le poëte y a ajoutée, elle devient rare.

§ III. — Sur la division de la comparaison par rapport au but, غرض

Sous le point de vue du but, la comparaison se divise en deux espèces : celle dont le but est *reconnu* ou *accepté*, مقبول, et celle dont le but est *écarté* ou *rejeté*, مردود. La première, c'est lorsque la comparaison est complète, quant à la désignation du but, et que l'objet auquel on compare est, relativement à l'objet comparé, évident, complet, rationnel, et qu'il est d'une possibilité recon-

[1] Omne ignotum, pro magnifico.

nue par celui à qui on s'adresse. La seconde est celle qui est défectueuse sous ces divers points de vue.

SECTION IV.

Sur l'*instrument* ادات[1] de la comparaison.

On nomme *immédiate* ou *énergique*, موكّد, la comparaison dont l'instrument n'est pas exprimé, et celui dont l'instrument est exprimé se nomme *médiate* ou *privée d'énergie, substituée*, مرسل.

On distingue deux espèces de la première. En effet, on peut supprimer simplement l'instrument de la comparaison, comme dans ce vers de Khâcânî :

می آفتاب زر فشان جامش بلورین اسمان
مشرق کف ساقیش دان مغرب لب یار آمده

Le vin est le soleil qui dore (la nature) ; la coupe de cristal qui le contient, c'est le ciel. Sache (encore) que la main de l'échanson qui verse ce vin, c'est l'orient, et que l'occident c'est la lèvre de l'amie (qui le boit).

Ou bien on supprime l'instrument de la comparaison, et on unit par l'annexion l'objet auquel on compare (مشبه به) à l'objet comparé (مشبه)[2], comme dans ce vers arabe :

[1] C'est-à-dire la particule, حرف, ou plutôt le mot employé pour unir les objets comparés, ainsi qu'on le verra plus loin.

[2] C'est la figure favorite de la Bible : *la fille de Sion*, *le casque du salut*, *le bouclier de la foi*, etc., pour *Sion comme une jeune fille*, *le salut comme un casque*, *la foi comme un bouclier*, etc. A ce sujet, on peut consulter mon « Coup d'œil sur la littérature orientale ».

والريح يلعب بالغصون وقد جرى
ذهب الاصيل على لجين الماء

Le zéphir se joue dans les branches, tandis que l'or du soleil couchant passe sur l'argent de l'eau.

Ici l'intention du poëte est de comparer les rayons du soleil couchant à l'or, et l'eau à l'argent, et il a mis ensemble ces deux expressions, faisant de l'objet auquel on compare (مشبه به) *l'antécédent*, مضاف, et de l'objet comparé (مشبه) le *conséquent*, مضاف اليه. De là, l'expression *l'or du soleil couchant*, c'est-à-dire *le soleil couchant semblable à l'or;* et *l'argent de l'eau*, c'est-à-dire, *l'eau pareille à l'argent.*

La comparaison médiate ou renvoyée est celle dans laquelle on emploie l'instrument de la comparaison. Or, cet instrument est en arabe un des mots ك, *comme;* كانّ, *de même que;* مثل, *ressemblance*, et autres expressions analogues. En persan : مانند, *ressemblance;* چون, *comme;* برنك, *pareil* (*à la manière de*); بسان, *semblable* (*en parité*); كويا [1], *on dirait*, etc. Les poëtes persans emploient quelquefois d'autres expressions au lieu de ces mots, comme dans ce vers de Nazîrî [2] :

بوی یار من ازین سست وفا می آید
کلم از دست بکیرید که از کار شدم

A cette fidélité équivoque, je reconnais l'odeur (la manière d'agir) de mon ami. Prenez ces roses de ma main ; car elles me sont désormais inutiles.

[1] On emploie aussi كو, *dis.*
[2] Poëte du Khoraçan cité dans l'*Atasch kadah.*

Le but de cette comparaison est d'assimiler l'ami la rose, et l'odeur (ou la manière) de l'ami qui s'approche remplace *l'instrument* de la comparaison.

Nous terminerons ce chapitre par la classification de la comparaison sous le point de vue de la *force*, قوة, et de la *faiblesse*, ضعف; mais, auparavant, nous devons faire observer que la comparaison ne peut être exprimée que de huit façons (قسم) différentes. La première, c'est lorsqu'on exprime les deux objets de la comparaison, et qu'on supprime le sujet et l'instrument. Exemple : *Zéïd est un lion.* La deuxième, c'est lorsqu'il y a interrogation, et qu'on retranche aussi l'objet qui est comparé مشبه, comme si on demande : *Qu'est-ce que Zéïd?* et qu'on réponde : *Un lion.* La troisième, c'est lorsqu'on retranche seulement l'instrument de la comparaison. Exemple : *Zéïd est un lion quant à la bravoure.* La quatrième, c'est lorsqu'il y a interrogation, et qu'on retranche, outre l'instrument, l'objet qui est comparé, comme plus haut. La cinquième, c'est lorsqu'on supprime le sujet (وجه) de la comparaison. Exemple : *Zéïd est semblable à un lion.* La sixième, c'est lorsqu'il y a interrogation et qu'on supprime, outre le sujet de la comparaison, l'objet qu'on veut comparer. La septième, c'est lorsqu'on exprime les quatre choses qui constituent la comparaison complète. Exemple : *Zéïd est semblable à un lion quant à la bravoure.* La huitième enfin, c'est lorsqu'on supprime seulement l'objet qui est comparé; ce qui a lieu quand il y a interrogation.

Or, de ces huit espèces, les deux premières sont les plus énergiques (اقوى), et les deux dernières les plus

faibles (اضعف). Les autres tiennent le milieu entre la force et la faiblesse. La suppression de l'instrument ou du sujet de la comparaison la rend plus énergique (forte), parce que, dans le premier cas, il semble qu'on veut dire que l'objet qui est comparé est véritablement بعينه l'objet lui-même auquel on le compare, et dans le second cas, il n'y a alors qu'une indication générale (عموميت). Ainsi, lorsqu'on n'énonce pas ces deux choses dans une comparaison, elle en devient plus forte (قوى تر) ou plus énergique. Lorsqu'on n'exprime qu'une seule de ces deux choses, elle est *moins forte* (ou *faible*, ضعيف, relativement à la première), et enfin lorsqu'on les exprime toutes les deux, la comparaison est sans énergie ou très-faible, اضعف.

CHAPITRE II

DU TROPE, استعاره[1].

Comme le trope est une espèce de métaphore, nous devons expliquer d'abord ce qu'on entend par *réalité*, حقيقت, et par *métaphore*, مجاز.

Dans la terminologie arabe, on donne le nom de *réalité* au mot qu'on emploie dans le sens propre qui lui est attribué, معنى موضوع له, dans le dictionnaire, ou comme une expression technique de jurisprudence ou d'art, et on donne le nom de *métaphore* au mot qui n'est pas employé dans le sens qui lui est originairement

[1] Proprement *emprunt*.

attribué, معنى غير موضوع له. Or, ce sens figuré ne peut être connu s'il n'y a dans le contexte *quelque chose qui y corresponde*, قرينه (un accompagnement), tandis que le sens propre nommé وضع, *position*, est évident de lui-même sans avoir besoin d'expression qui lui serve d'accompagnement, قرينه. La métaphore doit donc nécessairement avoir un lien, علاقه, réel ou métaphorique avec l'objet qu'on veut désigner; dans le cas contraire, la métaphore est fautive. Si on dit, par exemple : خذ هذا الفرس, « prends ce cheval, » et qu'on montre un *livre*, l'emploi de cette expression n'est pas exact, parce qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux objets.

La réalité, حقيقت, et la métaphore, مجاز, sont ou verbales, c'est-à-dire fixées par la lexicographie, لغوى, ou relatives aux lois, شرعى, ou spécialement notoires, عرفى خاص, c'est-à-dire relatives à quelque science ou à quelque art particulier, ou généralement notoires, عرفى عام, et on les classe selon cette nomenclature.

Ainsi, par exemple, l'emploi du mot *lion*, اسد, pour un animal particulier, est une réalité verbale ou lexicographique, حقيقت لغوى, et en parlant d'un *brave*, شجاع, c'est une métaphore de la même espèce, مجاز لغوى. De même le mot صلوة, prière, pris pour عبادت, dévotion, est une *réalité de jurisprudence*, حقيقت شرعى ; et employé pour *invocation*, دعا, c'est une *métaphore de jurisprudence*, مجاز شرعى. Ainsi encore, dans la terminologie des grammairiens, فعل est un mot spécial, لفظ مخصوص, signifiant *verbe*, c'est ce qu'on nomme une réalité notoire spéciale, حقيقت عرفى خاص ; mais pris dans le sens de *créer*, حدث, c'est une métaphore

notoire spéciale, مجاز عرفی خاص. Enfin le mot دابه, pris pour signifier un *quadrupède*, چهارپا, est une réalité généralement notoire, حقیقت عرفی عام, et appliqué à l'homme, انسان, c'est une métaphore généralement notoire, مجاز عرفی عام. Les mots اسد, صلوة, فعل et دابه, qui ont été cités, sont à la fois des exemples de réalité et de métaphore, et les mots سبع et شجاع, عبادت et دعا, sont des لفظ مخصوص, et حدث, چهارپا et انسان, qui ont aussi été mentionnés, indiquent le sens réel et métaphorique des quatre premières expressions.

Il a été dit plus haut que la métaphore, مجاز, doit avoir nécessairement un lien, علاقه, quelconque avec l'objet qu'on veut désigner. Si ce lien est autre qu'un rapport de comparaison, c'est-à-dire, par exemple, s'il est relatif à la cause, سببية, s'il est nécessaire, لزوم, etc., on nomme la métaphore, مرسل [1]. Si c'est au contraire un rapport de comparaison, تشبيه, on nomme la métaphore *trope*, استعاره. Dans ce dernier cas, quand on omet l'objet comparé, مشبه, et qu'on mentionne celui auquel on compare, مشبه به, on nomme cette figure *trope évident*, استعاره بالتصريح ; en voici un exemple dans ce vers d'Açadî [2] :

مهش مشك ساى و شكر مى فـــروش
دو نرگس كمان كش دو گل درع پوش

[1] Proprement *médiate* ou *privée d'énergie*. Voy. plus haut, Ire partie, ch. Ier, sect. IV.

[2] Il s'agit d'Açadî, surnommé Tûci, c'est-à-dire de la ville de Tous, en Khoraçan. Voy. sect. 1re, ch. Ier.

Sa lune [1] est parfumeuse [2], son sucre est marchand de vin [3], ses deux narcisses [4] sont des tireurs d'arcs, ses deux roses sont *cuirassées* [5].

Si au contraire on laisse l'objet auquel on compare et qu'on mentionne l'objet comparé, on nomme cette métaphore *trope par métonymie*, استعارة بالكناية. On en trouvera plus loin des exemples.

L'essence du trope est de mettre l'objet auquel on compare, مشبه به, au lieu et place de l'objet comparé, مشبه, tellement, qu'il est peu important que ce dernier objet soit ou ne soit pas exprimé. Dans ces deux cas, on nomme l'objet auquel on compare *l'objet qui est emprunté*, مستعار منه, et l'objet comparé, *l'objet duquel on emprunte*, مستعار له.

Les rhétoriciens diffèrent d'opinion sur la question de savoir si le trope est du nombre des *métaphores verbales*, مجاز لغوى (figures de mots), ou des *métaphores intellectuelles*, مجاز عقلى (figures de pensées). Ceux qui pensent que le trope est une figure de mots donnent pour raison que dans cette phrase, par exemple, رايت اسدًا يرمى, « j'ai vu un lion qui lançait des flèches », phrase où le mot *lion* signifie un homme brave, ce mot, qui est employé dans l'origine pour désigner un animal

[1] C'est-à-dire, son visage.

[2] A la lettre, *frotteuse de musc*.

[3] C'est-à-dire, ses lèvres douces comme le sucre, ressemblent au vin par leur incarnat.

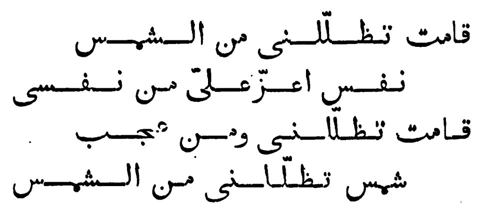
[4] C'est-à-dire, ses deux yeux.

[5] C'est-à-dire, ses deux joues sont couvertes par les boucles de ses cheveux.

particulier, est ici *l'objet auquel on compare*, مشبه به, et n'est pas *l'objet comparé*, مشبه, qui est le brave. Dans ce cas, l'emploi de ce mot, quant à la lexicographie, est fait dans un sens qui ne lui appartient pas, et c'est ce qui constitue la figure de mots.

Les rhétoriciens de l'avis contraire disent en faveur de leur opinion que lorsqu'on emploie le mot *lion* pour indiquer *l'objet comparé*, qui est *le brave*, on met en son lieu et place *l'objet auquel on le compare*, c'est-à-dire *un animal particulier*. Or, dans ce cas, le mot *lion* est pris pour *le brave* lui-même, et non pour autre chose. Et comme cette manière d'employer le mot *lion* a rapport à l'esprit, عقل, et non à *l'expression*, لغت, le trope est, disent-ils, *une métaphore intellectuelle*, c'est-à-dire une figure de pensées et non de mots.

Si dans le trope on n'emploie pas pour l'objet comparé, مشبه, même, celui auquel on le compare, مشبه به, il n'est pas exact d'accompagner l'emploi du trope d'une expressi^n d'étonnement, comme, par exemple, dans ces de. vers arabes[1] :



Elle est debout me garantissant du soleil, cette âme qui m'est plus chère que ma propre âme.

[1] Mirzâ Tantawî m'a appris que ces vers, cités aussi dans le *Mutauwal*, sont d'Abû-'l-Fazl, fils d'Amîd.

Elle est debout me garantissant, et j'ai lieu de m'étonner qu'un soleil me garantisse du soleil.

Si le poëte ne prend pas la personne dont il parle pour le soleil lui-même, l'expression d'étonnement n'est pas juste; mais des auteurs pensent que, dans l'espèce, on ne peut pas prétendre que *le soleil* soit pris dans le sens qui lui est ordinairement attribué, موضوع له, car on sait bien que l'homme n'est pas identique avec le soleil; auquel cas, le poëte a pu avec raison exprimer l'étonnement du fait dont il s'agit.

La différence entre le *trope*, استعاره, et le *mensonge*, كذب, c'est que le fondement du trope repose sur une sorte d'explication, تاويل, car on attribue à l'objet comparé, مشبه, *la qualité*, جنس, de l'objet auquel on le compare, مشبه به, et on y joint un *accompagnement*, قرينه, pour indiquer que l'expression ne doit pas être prise dans le sens qui lui est ordinairement attribué, موضوع له, ce qui est contraire au mensonge, où il n'y a ni explication ni accompagnement.

Quelquefois ce que je nomme *accompagnement*, قرينه, consiste en une seule chose, comme dans ce vers d'Açadi :

روانرا بشمشاد پوینده رنج
خرد را بمرجان گوینده گنج

L'âme est troublée par ce buis qui marche; la raison trouve un trésor dans ce corail qui parle.

Les mots پوینده, « marchant, » et گوینده, « parlant », sont l'accompagnement, قرینه, des mots شمشاد, « buis », pris pour la *taille de la maîtresse*, et de مرجان, « corail », pris pour les *lèvres*.

Quelquefois cet accompagnement, qui équivaut à ce qu'on nomme le contexte, consiste en plusieurs choses, comme dans ce vers de Khâcânî :

چون از مه نو زنی عطارد
مریخ هدف شود مر آنرا

Lorsque, au moyen du croissant de la lune, tu voudras frapper Mercure, ce sera Mars que tu atteindras.

Ici les mots هدف, « but », et زدن, « frapper », sont des accompagnements, قراين, qui indiquent que, par le *croissant de la lune*, il faut entendre l'*arc*.

On divise le trope, استعاره, de la même manière que la comparaison, تشبيه, eu égard aux considérations suivantes :

1° Relativement à l'objet qui est emprunté, مستعاره منه, et à celui pour lequel on emprunte, مستعاره له.

2° Relativement au sujet de la comparaison, وجه شبه, ce qu'on nomme dans le trope *sujet comprenant*, وجه جامع, c'est-à-dire, l'idée commune aux deux objets que réunit le trope.

3° Relativement à la réunion de ces trois choses.

4° Enfin, par rapport à des considérations autres que les trois précédentes.

Ces quatre considérations seront développées dans quatre sections différentes.

SECTION PREMIÈRE.

Classement du trope relativement à l'objet qui est emprunté et à celui pour lequel on emprunte.

Sous ce point de vue, le trope se divise en deux espè-

ces. La première, nommée وفاقيه, « concordante », est celle dans laquelle on peut réunir en la même personne ou chose les deux objets du trope, comme, par exemple, dans le verset suivant du Coran, où le trope consiste à employer *vivification*, احيا, pour *direction*, هدايت[1] : أَوَ مَن كَانَ مَيْتًا فَأَحْيَيْنَاهُ, « n'avons-nous pas vivifié celui qui était mort », ce qui signifie « n'avons-nous pas dirigé celui qui était égaré. » Dans cette comparaison, la *vivification* est l'objet emprunté, et la *direction* l'objet pour lequel on emprunte. Or la réunion de ces deux choses dans la même personne est possible.

La seconde espèce, nommée *opposante*, عناديه, est celle dans laquelle les deux objets du trope ne peuvent pas être réunis dans la même personne ou chose. C'est, par exemple, lorsque l'on compare à un *vivant*, un *mort* dont les belles actions sont restées sur la page du siècle; ou bien à un *mort*, un *vivant* qui est ou insensé, ou sans énergie, ou endormi. Il est évident que dans ces deux cas la réunion de l'idée de *vie* et de *mort* dans le même individu est impossible.

Une variété de cette espèce de trope, c'est l'emploi qu'on en fait par manière de plaisanterie ou de dérision, ce qui a déjà été expliqué précédemment à propos de la comparaison[2], lorsqu'on dit, par exemple : رايت اسدًا, « j'ai vu un lion », et qu'on veut parler d'un poltron, et رايت حاتمًا, « j'ai vu un Hatim », en voulant désigner un avare.

[1] Surat, VI, verset 122.

[2] A la fin de la section II du chapitre 1er, Ire partie.

SECTION II.

Classement du trope par rapport à l'idée commune qui en réunit les deux objets[1].

Sous ce point de vue le trope se divise en quatre classes.

La première se compose des tropes dont le sujet, وجه جامع, ou l'idée commune, est à la fois comprise et dans l'objet emprunté et dans celui pour lequel on emprunte, comme, par exemple, le mot قطع dans ce verset du Coran[2]: وقطعناهم فى الارض امما, « nous les avons divisés (coupés) en nations sur la terre. » En effet, le mot قطع est employé pour signifier *couper* (*séparer*) *l'un de l'autre des corps qui sont réunis*. Or, dans le verset que nous venons de citer, la *division des nations*, تقطيع امم, est l'*objet pour lequel on emprunte*, et la *séparation des corps*, تقطيع اجسام, l'*objet emprunté*. L'idée commune, c'est la dissolution de la jonction et de l'union, et elle se trouve comprise dans les deux objets du trope; mais elle a plus d'énergie dans l'objet emprunté que dans l'autre[3].

[1] وجه جامع à la lettre, *le sujet comprenant* ou *réunissant* (les deux objets du trope); ce qui équivaut à ce qu'on nomme dans la comparaison وجه شبه, le sujet de la comparaison des deux objets.

[2] VII, 167.

[3] L'auteur du *Mutauwal* dit à ce sujet que tel est le trope qui consiste à assimiler à la reprise, ضمّ, d'une déchirure dans un vêtement, la réparation, ضمّ, des mailles d'une cuirasse. L'idée

En voici un autre exemple emprunté à Abd ul-Wâci Jabalî :

بر سیرت لطیف تو گفتار تو دلیل
بر نسبت شریف تو کردار تو گواه

Ton discours est la preuve de ta conduite délicate ; tes action témoignent de la noblesse de ton lignage.

Ce vers signifie : « tes discours et tes actes attestent ta conduite délicate et ton noble lignage. » Or cette attestation est exprimée dans le trope par les mots گواه, « témoignage », et دلیل, « preuve ».

La seconde espèce est celle dans laquelle le sujet qui réunit les deux objets du trope, وجه جامع, n'est compris ni dans l'un ni dans l'autre, comme, par exemple, lorsqu'on se sert du mot *lion* pour indiquer un homme brave; car ici l'idée commune, c'est la *bravoure*, chose qui n'est réellement comprise ni dans l'homme ni dans le lion.

Le vers suivant, de Hakîm Ansarî [1], offre un exemple de ce genre de trope :

در دست زمان سفید شد زاغت
کس زاغ سفید کرد جز جادو

Ton corbeau est devenu blanc dans la main du temps. Rien autre que la magie n'a pu changer ainsi sa couleur.

commune الجامع est ici de rattacher, ضم, et elle est comprise dans les deux objets du trope ; mais elle a plus d'énergie dans le premier.

[1] Sur ce poëte, voy. de Hammer, *Gesch. der Redek. Pers.* page 46.

Ici l'auteur entend par le *corbeau* la *jeunesse*, et le sujet du trope, c'est la *noirceur*.

La troisième espèce, c'est lorsque le sujet qui réunit les deux objets où l'idée commune est manifeste à la première vue, comme dans ce vers de Nizâmî :

هنوزت هندوان آتش پرستند
هنوزت چشم چون ترکان مستند

Tes nègres adorent encore le feu ; tes yeux sont encore ivres comme des Turcs.

Le trope consiste ici à désigner, par les nègres, les grains de beauté, et par le feu, la joue. Or l'idée commune est, dans le premier cas, la *noirceur*, et, dans le second, l'*éclat*, ce qui est évident au premier coup d'œil.

La quatrième espèce, c'est lorsque le *sujet réunissant*, وجه جامع est caché, et que les gens seulement d'un esprit cultivé peuvent le deviner.

Le vers arabe suivant, où l'auteur parle de son cheval, qui était bien dressé, offre un exemple de ce trope, nommé *extraordinaire*, غريبة :

واذا احتبى قربوسه بعنانه
علك الشكيم الى انصراف الزائر

Il (le cheval) ronge son frein (paisiblement), jusqu'au retour du visiteur[1], lorsque ce dernier a lié sa bride à l'arçon de sa selle[2].

[1] C'est-à-dire du cavalier qui l'a laissé pour aller faire une visite.

[2] D'après le *Mutauwal*, ce vers est d'Yazîd ben-Muslamat ben-'Abd ul-malik.

Dans le trope de *lier l'arçon de la selle avec la bride*, la chose empruntée مستعار منه, c'est le mot احتبا, qui signifie proprement *lier le pied au genou de manière à former un anneau*, ce qui est dit ici de la bride qu'on attache à la selle. Or le sujet de la réunion des deux objets est caché.

Quelquefois le trope ordinaire, عاميه, et commun, مبتذل, acquiert de la singularité, غرابت, par l'application qu'on en fait[1], comme dans ce vers de Khâcânî, qu'il adresse au soleil :

از فیض تو در دو گاهواره
دو هندوی طفل شیرخواره

De ton abondance, les deux petits nègres, dans leurs deux berceaux, se nourrissent de lait.

Ici le poëte, par les deux petits nègres, entend la prunelle de l'œil, et par le lait, l'éclat du soleil. Il veut dire : la prunelle de l'œil tire du soleil sa faculté de voir, de même que l'enfant tire sa force du lait qui le nourrit. Or, quoique les choses qui sont mentionnées dans ce trope soient isolément communes, toutefois, à cause de leur réunion, elles acquièrent de la singularité ; car ici le *sujet réunissant*, c'est le profit que retire une chose noire et petite d'une chose blanche et brillante, et non pas simplement le noir et le blanc.

[1] La même chose a lieu pour la comparaison. Voyez à la fin du § 2, section IV du chapitre Ier.

SECTION III.

Classement du trope, tant par rapport à la chose pour laquelle on emprunte que pour la chose empruntée, et relativement à l'idée qui les réunit.

Les deux objets du trope, مستعار له و مستعار منه, peuvent être l'un et l'autre sensibles, حسی, ou l'un et l'autre intellectuels, عقلی, et aussi un des deux peut être sensible et l'autre intellectuel. Quant au sujet qui réunit les deux objets et qu'on nomme *sujet réunissant*, وجه جامع, il peut être de trôis sortes, savoir : ou *sensible*, ou *intellectuel*, ou *varié*, مختلف, c'est-à-dire intellectuel et sensible à la fois, parce que les sens ne peuvent atteindre à l'intelligence, tandis que l'intelligence peut atteindre les sens, ainsi qu'il a été expliqué à l'article du sujet de la comparaison[1]. Ces différentes conditions forment six genres de tropes distincts.

Le premier, c'est lorsque les trois choses dont le trope est formé sont sensibles, comme dans ce vers de Khâcânî :

گاو سفالین که آب لالهٔ تر خورد
ارزن زرینش از مسام بر آید

Le millet doré sort des pores du flacon de terre qui a absorbé l'eau de la fraîche tulipe.

Ici le poëte compare le vin à la tulipe, et l'humidité qui transpire du vase de terre, au millet doré. Ce qui

[1] Chapitre I[er], section II, I[re] partie.

réunit ces deux objets, c'est la couleur, la forme et la quantité, et ces trois choses sont sensibles.

Le second, c'est lorsque les deux objets du trope sont sensibles, et que le sujet réunissant, وجه جامع, est intellectuel, comme dans ce passage du Coran : واية لهم الليل نسلخ منه النهار, « et un signe pour eux[1], c'est la nuit, de laquelle nous arrachons le jour. » Ici, l'objet de l'emprunt, مستعار له, c'est l'apparition des ténèbres de la nuit, et la chose empruntée, مستعار منه, c'est un individu auquel on aurait arraché la peau ; enfin, le lien des idées, وجه جامع, c'est l'agencement de l'apparition des ténèbres de la nuit et de la disparition du jour, qui est pareil, en quelque façon, à l'écorché après l'écorchement. Or, la combinaison de ces choses est une affaire de l'esprit et non des sens.

La troisième, c'est lorsque l'objet de l'emprunt, مستعار له, est sensible, et que l'objet emprunté, مستعار منه, et le sujet réunissant, وجه جامع, sont intellectuels, comme dans ce vers de Maçûd-i Sad[2] :

كوه پوينده درمصاف فلك
مرگ تابنده از نيام برآر

[1] C'est-à-dire une marque de notre puissance, propre à faire une impression sur eux (c'est Dieu qui parle). Ces mots sont tirés de la surate xxvi, v. 37.

[2] C'est-à-dire Maçûd, fils de Sad ; car entre deux noms propres l'*izafat* remplace le mot بن fils. Sur cet idiotisme, voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, page 17. Maçûd, fils de Sad, est un ancien poëte persan, dont J. de Hammer parle dans son Histoire de la poésie persane, page 42.

Lance dans les rangs (de l'ennemi) la montagne mouvante (ton cheval); tire du fourreau la mort éclatante (ton épée).

Ici le poëte représente l'épée par la mort, et l'idée commune, c'est que l'une et l'autre font périr.

La quatrième, c'est lorsque l'objet emprunté, مستعار منه, est sensible, et que celui pour lequel on fait l'emprunt, مستعار له, ainsi que ce qui les lie, وجه جامع, sont intellectuels, comme dans ce vers de Khâcânî :

تیغ او آبستن فتح است اینك بنگرش
نقطهای چهره بر آبستنی دارد گواه

Son épée est grosse de la victoire; la voilà, regarde-la; les taches de sa face témoignent de sa grossesse.

Ici le poëte a employé le trope de la grossesse en parlant de l'épée qui va remporter la victoire, pour signifier qu'elle se prépare, et qu'elle est sur le point d'avoir lieu, et l'idée commune, وجه جامع, c'est la disposition et la préparation.

La cinquième, c'est lorsque les trois choses sont intellectuelles. Ex : من بعثنا من مرقدنا « Qui nous a réveillés de notre sommeil » (c'est-à-dire de notre mort)? Or le sommeil et la mort sont intellectuels ainsi que le sujet réunissant, c'est-à-dire le réveil (Tantawî).

La sixième, c'est lorsque le *sujet réunissant*, وجه جامع, étant composé, il y a quelque chose de sensible et quelque chose d'intellectuel, et que l'objet pour lequel on emprunte, مستعار له, et celui qui est emprunté, مستعار منه, sont tous les deux sensibles, comme lorsqu'on dit : رایت شمسًا *j'ai vu un soleil*, c'est-à-dire un homme pareil

au soleil par sa position brillante et son importance. Un tel trope est du nombre de ceux qui se distinguent par leur singularité, ندرت. D'ailleurs, à la rigueur, il y a ici deux tropes, et c'est pour cela que Sukâkî[1], dans son *Miftâh ul-ulûm*, ne compte que cinq espèces de tropes ou *emprunts*, استعارة, savoir : l'emprunt de la chose sensible pour la sensible, استعارة محسوس لمحسوس, par un lien commun sensible, بوجه حسى, ou intellectuel, او بوجه عقلى ; l'emprunt de la chose intellectuelle pour l'intellectuelle, استعارة معقول لمعقول ; celui de la chose sensible pour l'intellectuelle, استعارة محسوس لمعقول ; et enfin, l'emprunt de la chose intellectuelle pour la sensible, استعارة معقول لمحسوس.

SECTION IV.

Classement du trope, d'après des considérations différentes des trois précédentes.

En premier lieu, eu égard à l'expression empruntée, لفظ استعارة, le trope est de deux espèces, le *réel* ou *original*, اصليه, et le *dépendant* ou *secondaire*, تبعيه. Le premier est celui dont l'expression empruntée est un nom générique, اسم جنس, comme quand on emploie le mot *lion* pour signifier « un homme brave », et le mot *rose* pour signifier « la joie ». Il en est de même d'un nom propre qui s'emploie comme nom générique dans un

[1] Surnom du célèbre rhétoricien Sirâj uddîn Abû-Yacûb Yûçûf, qui a écrit en arabe le مفتاح العلوم ou « la Clef des sciences, » ouvrage didactique, dont on donne ici un passage.

sens connu, comme lorsqu'on appelle tropologiquement *Hâtim* un homme généreux, et *Rustam*, un brave.

Sukâkî dit à ce sujet, dans l'ouvrage cité plus haut : « On nomme cette espèce de trope réel ou original, اصلية, parce que le trope est fondé sur la comparaison de la chose pour laquelle on emprunte, المستعار له, à la chose empruntée, المستعار منه ; mais la comparaison n'est autre chose que la qualification, وصف, de l'objet comparé, مشبه, ce qui a lieu par son assimilation, بكونه مشاركا, sous un point de vue, avec l'objet auquel on le compare, مشبه به. Or, la réalité ou l'originalité, اصل, dans la chose qualifiée, الموصوفية, ce sont les vérités, حقائق, qui la font connaître. Ainsi, nous nommons *blanc*, ابيض, un corps, à cause de sa blancheur manifeste, صافي. De là, le nom d'*original* ou *réel* se donne aux tropes qui expriment les vérités dont il s'agit. »

Le trope dépendant ou secondaire, تبعية, est celui dans lequel l'expression empruntée, لفظ مستعار, est, ou un verbe, ou un mot qui y ressemble, شبه فعل[1] ou une particule, حرف ; et on l'appelle ainsi parce que ni le verbe ni la particule n'ont la propriété de pouvoir être qualifiés (à la manière des substantifs), et cependant l'essence du trope gît dans la qualification بناى استعارة بر موصوفيه, comme Sukâkî l'explique dans le passage qui

[1] C'est-à-dire le nom d'agent, ou participe présent اسم فاعل, et le nom de patient ou participe passé اسم مفعول. S. de Sacy, dans sa Grammaire arabe, tome II, page 527, 2e édition, donne ce nom à un simple adjectif lorsqu'il peut être considéré comme représentant le verbe.

précède. Or, dans le trope dépendant ou secondaire, l'objet qualifié, موصوف, c'est le sens du nom d'action du verbe et les dépendances du sens des particules. Ainsi, l'*emprunt*, استعارة, n'a lieu que par dépendance, تبعيت, et n'est ni original, ni réel[1].

Il résulte de ce qui précède, que la comparaison dans le trope formé au moyen d'un verbe ou de ses dépendances, se tire du sens du nom d'action de ce verbe, et, dans le trope formé au moyen d'une particule, de celui qui en dépend. Or, ce qui dépend du sens de la particule, c'est la chose contre laquelle on l'échange, comme par exemple, lorsqu'on dit : « من, *de*, sert (en arabe) pour exprimer le point du départ; الى, *à*, pour exprimer la fin ou le terme; في *dans*, pour exprimer la circonstance de lieu; كي, *afin que*, pour exprimer le *but*, etc. » Or, le commencement, la fin, la circonstance de lieu, le but, tout cela n'est pas le sens de ses prépositions; mais ce sont des dépendances de leur sens. Aussi les grammairiens ont-ils défini les prépositions, « ce qui indique le sens qui est dans une autre chose, » ما دل على معنى في غيره.

On peut donner, pour exemple du trope formé d'un verbe ou de ce qui est assimilé au verbe, le vers suivant de Sanâyî[2] :

[1] C'est-à-dire l'emploi du verbe ou de la particule dans le sens figuré est basé sur la comparaison dans le sens de nom d'action et sur les dépendances du sens des particules. Tel est le vrai sens de تبعية. (Tantawî.)

[2] Sur ce poëte, voyez section III du chapitre I[er].

دهن مملوك تو نخندد خوش
تا سر تيغ تو نگريد زار

La bouche de ton esclave ne sourira pas agréablement, tant que le tranchant de ton épée ne pleurera pas *abondamment*.

Ici le poëte a employé l'expression de pleurer, pour indiquer le sang qui dégoutte de l'épée, et le mot emprunté est *un verbe à l'aoriste*, accompagné de la négation.

Dans l'expression arabe, الحال ناطقة بكذا, *la circonstance s'exprime ainsi*, c'est-à-dire *indique telle chose*, دالة بكذا, le mot emprunté est ناطقة, nom d'agent ou participe présent, et le mot remplacé est دالة. La comparaison a lieu entre *l'action de parler*, نطق, et *l'indication*, دلالت, et non entre *parlant*, ناطق, et *indiquant*, دال.

On trouve un exemple du trope exprimé par une particule dans ce verset du Coran[1] : فالتقطه آل فرعون ليكون لهم عدوًّا وحزنًا. « Les gens de Pharaon le prirent (Moïse), afin qu'il fût pour eux un ennemi et un chagrin. » Or, ici, dans ليكون, la conjonction ل, que les Arabes nomment *le lâm de motif ou causal*, لام تعليل, est employé *tropiquement*, ou plutôt : le sens qui en dépend. En effet, le but que Pharaon se proposa en prenant Moïse, ne fut pas la haine et le chagrin, mais bien l'amitié et l'intention de l'adopter pour son fils. Toutefois, comme en définitive cela se changea en haine et en chagrin, on a remplacé par ces deux choses, dans le texte du Coran, l'amitié et l'adoption, et le mot emprunté à cet effet,

[1] Sur. XVIII, v. 7.

لفظ مستعار, c'est la conjonction ل; mais le trope se trouve en réalité dans le sens qu'on a en vue et qui dépend de ل, sens que cette conjonction amène par voie de conséquence, تبعيت, et non par voie d'originalité ou de réalité, اصالت.

Dans le trope dépendant ou secondaire, *l'équivalent* ou *l'analogue*, قرينه, de l'emprunt, استعاره, c'est donc ou le sujet, فاعل, ou le régime, مفعول, ou un mot dépendant d'une particule, مجرور. Par ex. : dans l'expression نطقت الحال بكذا, « la circonstance a ainsi parlé, » la *relation*, اسناد, de نطق, *parler*, à حال, *état, circonstance*, est l'équivalent ou l'analogue, قرينه, du trope ou emprunt, استعاره, parce qu'en effet, نطق, *parler*, ne se rapporte réellement pas à حال, *état*. Et ceci offre un exemple du trope dépendant d'un nom d'agent, فاعل. Voici un vers arabe où il dépend d'un nom de patient, مفعول :

جمع الحق لنا فى امام
قتل البخل و احيا السماحا

La justice s'est concentrée, à notre égard, en un imâm qui a tué l'avarice et vivifié la générosité.

Le rapport, نسبت, qui est ici entre قتل, *tuer*, et بخل, *l'avarice*, entre احيا, *vivifier*, et سماح, la *générosité*, est un rapport *d'analogie*, قرينه, et les mots *tuer* et *vivifier* sont des tropes ou des emprunts, استعاره.

Les paroles du Coran : فبشّرهم بعذاب اليم « Annonce-leur un châtiment douloureux[1], » offrent un exemple de l'emploi, dans ce cas, du mot dépendant d'une par-

[1] Sur. III, v. 20.

ticule. En effet, le mot عذاب, *punition*, qui est un génitif, est l'analogue ou l'équivalent, قرينه, d'un autre mot; car بشاره, *l'annonce*, dans ce verset, est un trope ou emprunt, pour انذرهم, *menace-les*.

En second lieu, les objets du trope peuvent être ou ne pas être indiqués d'une manière détournée. C'est ce qu'on nomme تجريد, dépouillement, et ترشيح, indication détournée (proprement *distillation*). Sous ce point de vue, le trope se divise en trois espèces :

1° Le trope non lié, استعاره مطلقه, où rien de ce qui a rapport aux attributions, ملايمات, ni aux qualités, صفات, de l'objet pour lequel on emprunte, مستعار له, ni de celui qui est emprunté, مستعار منه, ne se trouve mentionné, comme dans ce vers d'Abd ul-Wâcî Jabalî :

شكوفه بر سر شاخ است چون رخسارهٔ جانان
بنفشه بر لب جويست چون جرارهٔ دل بر

La fleur sur le rameau est pareille à la joue des belles. La violette au bord du ruisseau est comme le scorpion d'une beauté qui enlève le cœur.

Dans ce vers, le poëte a employé le trope du scorpion pour les moustaches naissantes, et il n'a mentionné en aucune façon les attributions, ملايمات, des deux objets du trope, المستعار له والمستعار منه.

2° Le trope dépouillé, استعارهٔ مجرده, où l'on mentionne seulement les qualités et les attributions de l'objet de l'emprunt, مستعار له, comme par exemple dans ce vers de Khacânî :

از شورش آه من همه شب
بادام تو دوش نا غنوده

A cause du bruit de mes soupirs, tes amandes n'ont pas dormi pendant toute la nuit dernière.

Ici le poëte a employé le trope de *l'amande* pour *l'œil*, et le verbe *dormir* est mentionné comme une des attributions, ملايمات, de l'œil.

3° Le trope indiqué d'une manière détournée, à la lettre, *distillé*, استعارهٔ مرشحه, où on mentionne seulement les qualités et les attributions de l'objet qu'on emprunte. Dans ce cas, il faut entendre par qualité, صفت, une expression qui en remplace une autre, قايم بغير, et non un qualificatif, نعت, proprement dit; car Ibn-Hâjib[1] dit en effet, dans son *Tarîf*, que le qualificatif, النعت, est un appositif, تابع, qui indique le sens du mot qu'il suit.

Le vers suivant d'Anwarî offre un exemple du trope indiqué d'une manière détournée, مرشحه :

در خفیه گر نه عزم خروج است باغ را
چون آبگیرها همه پر تیغ و جوشن است

Si le jardin n'avait pas secrètement le dessein de faire une attaque, les étangs seraient-ils tous pleins d'épées et de cuirasses?

Ici le poëte a employé comme trope *l'épée* et la *cuirasse*, pour *les flots de l'étang*. Or, *l'attaque* est une des

[1] Jurisconsulte qui vivait dans la première moitié du XIII[e] siècle. Voyez Ibn Khallican, traduction de M. le baron M. G. de Slane, tom. II, pag. 193.

attributions de l'épée ; et ce dernier mot, ainsi que la cuirasse, exprime l'objet emprunté, المستعار منه.

Sukâkî[1] dit : Le propre du ترشيح, c'est de paraître oublier, تناسى, la comparaison, تشبيه, et de détourner l'attention de ce qui la rappelle, comme dans ce vers d'Abû Tamâm[2] :

ويصعد حتى يظنّ الجهول
بان له حاجة في السماء

Et il monte jusqu'à ce que les insensés s'imaginent qu'il a affaire dans le ciel.

Ici l'action de monter ou l'ascension exprime la dignité élevée de la personne dont il s'agit, et le second hémistiche est l'attribution de cette expression tropique, مستعار منه.

Quelquefois le dépouillement, تجريد, et l'indication détournée, ترشيح, se trouvent réunis l'un et l'autre dans un même trope, comme dans ce vers de Khâcânî :

بدرد جيب آسمان وبُرد
گوی زرآشكار بندد صبح

La balle d'or déchire la robe du ciel et la coupe ; elle arrête manifestement l'aurore.

Ici le poëte a employé, au lieu de *soleil*, l'expression *balle d'or ;* or les mots *ciel* et *aurore* sont convenables, ملايم, à l'objet pour lequel on emprunte, مستعار له, qui

[1] Voyez la note de la page 55.
Célèbre poëte arabe. Voyez S. de Sacy, *Chrest. arabe.* t. III, pag. 35.

est le soleil, et les expressions *robe* et *déchirer* s'adaptent à l'objet emprunté, مستعار منه, qui est *la balle.*

L'indication détournée, ترشيح, dans le trope, استعاره, est plus éloquente que le dépouillement, تجريد, et que le retranchement absolu, اطلاق, parce que le trope n'est que l'énergie de la comparaison, مبالغه در تشبيه, c'est-à-dire qu'on substitue tout à fait l'objet auquel on compare, مشبه به, à l'objet qui est comparé, مشبه. Or, la mention des qualités qui conviennent, ملايم, au premier, augmente naturellement l'éloquence de ce genre de comparaison.

Sukâkî dit à ce sujet dans le *Miftâh* : « Pour le trope réel, الاستعاره التحقيقيه, il faut que la comparaison entre les deux objets, dont l'un remplace l'autre, soit évidente par elle-même, ou qu'on puisse facilement la concevoir; sans cela, le trope n'est plus trope, il rentre dans la classe de l'énigme, تعميه, et des mots énigmatiques, الغاز. »

Une autre espèce de trope est celle qui a lieu par mode de similitude; بر سبيل تمثيل, c'est lorsque les objets du trope, مستعار له ومستعار منه, et l'idée commune qui les unit, وجه جامع, sont chacun tirés, منتزع, de plusieurs choses, comme par exemple lorsqu'on dit à une personne qui hésite sur un point : انى اراك تقدّم رجلا وتوخّر اخرى. « Je vois que tu avances un pied et que tu le recules ensuite. » Et comme aussi dans ce vers d'Anwarî :

خرد زان تيره گشت الحق مرا گفتا كه با من هم
بگز مهتاب پيمائى بگل خورشيد اندائى

Ma raison s'est obscurcie[1]; en vérité, elle m'a dit : Tu veux donc, à mon égard, mesurer la lune avec un *gaz*[2], et couvrir le soleil de boue ?

Enduire le soleil de boue et mesurer la lune, c'est un trope pour exprimer un acte insensé.

L'auteur du *Talkhîs* appelle cette espèce de trope, *métaphore composée*, مجاز مركب. Sukâkî dit à ce sujet, dans le *Miftâh :* « Ce qu'on nomme la *comparaison de similitude*, تشبيه التمثيل, est une sorte de trope; car toutes les comparaisons sont des similitudes à la manière du trope; il n'y a pas au fond de différence[3]. »

Le trope par métonymie, كناية[4], est celui où on exprime l'objet comparé, مشبه, et où celui auquel on le compare, مشبه به, n'est exprimé que par un analogue, قرينة. Or, dans ce cas, cet analogue est un trope d'imagination, استعارة تخييلية. Le mode de ce trope consiste donc à mentionner l'objet comparé, مشبه, et à indiquer

[1] Je ne traduis pas زان, qui est pour ازآن « à cause de cela, » ou « à cause de lui ou d'elle », parce que ces mots se rapportent à ce qui précède dans la pièce de poésie d'où ce vers est tiré.

[2] Nom d'une mesure persane et de l'instrument qui sert à la déterminer.

[3] Taftazânî raisonne ainsi pour prouver l'identité de ces comparaisons عدم تغيرات تمثيلات : « Dans le trope, dit-il, la chose empruntée المستعار doit être le mot qui appartient à l'objet auquel on compare المشبه به, et qui a été emprunté عارية à l'objet comparé المشبه ; si ce mot changeait, il ne serait pas le mot qui particularise le مشبه به, et il ne serait plus عارية.

[4] Sukâkî dit, dans le *Miftâh*, que le trope par métonymie doit avoir le parfum, رائحة, de la comparaison.

quelques-unes des circonstances inhérentes à l'objet auquel on le compare, مشبه به, et qui est supprimé. Ainsi, la mention de l'objet comparé, مشبه, et la suppression de celui auquel on compare, حذف مشبه به, tel est le trope par métonymie, كنايه; et énoncer, en rapport avec l'objet comparé qui est exprimé, les circonstances inhérentes, لوازم, à l'objet auquel on compare, qui est supprimé, telle est la définition du trope d'imagination, استعارۀ تخييليه.

Cette espèce de trope se subdivise en trois variétés, à cause que les circonstances inhérentes, لوازم, qui sont particulières à l'objet auquel on compare, مشبه به, et qu'on exprime en vue de l'objet comparé, براى مشبه, sont au nombre de trois : 1° ou bien elles constituent l'objet auquel on compare, مشبه به; 2° ou bien l'objet auquel on compare en dépend tout à fait; 3° ou bien enfin aucun de ces deux cas n'a lieu.

Exemple du premier cas :

فلسان حالى بالشكاية انطق

La langue de mon état[1] exprime ma plainte mieux (que je ne pourrais le faire réellement).

Dans cet hémistiche arabe, on compare l'*état* à une personne qui parle, ce qui est un trope par métonymie, استعارۀ بالكنايه, et la mention de la *langue*, sans laquelle on ne saurait parler, c'est le trope d'imagination استعارۀ تخييليه.

[1] Sur cette expression, voyez la préface de mon ouvrage intitulé : *les Oiseaux et les Fleurs*, page 8.

Exemple du deuxième cas : مخالب المنية نشبت به « les griffes de la mort sont tombées sur lui ».

Dans cette expression métaphorique, la mort est comparée à un *lion;* mais on n'a pas mentionné *l'objet de la comparaison*, مشبه به, qui est cet animal, et c'est ce qui constitue le trope par métonymie. En second lieu, on a parlé des *griffes* qui rendent complet le corps du lion et en font partie, pour signifier la mort, c'est-à-dire *l'objet comparé*, مشبه, ce qui est le trope d'imagination.

Exemple du troisième cas : زمام الحكم في يده « la bride du commandement est dans ses mains ».

Ici la sagesse est comparée à une chamelle par un trope de métonymie, استعاره بالكنايه, et la bride, qui est une dépendance non constitutive, غير مقومه, de l'objet auquel on compare, مشبه به, est mentionnée pour l'objet comparé, مشبه, et c'est un trope d'imagination, استعارة تخييليه.

Au reste, les rhétoriciens éminents ne sont pas d'accord sur cette distinction du trope par métonymie et du trope d'imagination. On trouve leurs opinions exposées, avec les preuves à l'appui, dans le *Mutauwal* de Saad-Taftâzânî.

CHAPITRE III.

DE LA MÉTAPHORE SUBSTITUÉE, مجاز مرسل.

On entend par là une expression qui est employée dans un sens différent de celui qui lui est ordinairement attribué, موضوع له, mais dans laquelle le rapport,

علاقه, entre le sens réel et le métaphorique n'est pas une comparaison. C'est comme lorsqu'on dit, par exemple : فلانی درین کار دستی دارد « un tel a la main (une main) pour cette affaire », c'est-à-dire : Il a pour cette affaire une aptitude, قدرتی, particulière. Ici le rapport entre les deux sens est celui de la chose, حال, avec le lieu où elle se passe, محل ; car la main est le lieu, محل, de la manifestation dont il s'agit. Le rapport doit être général, نوعی, et non individuel, شخصی. Il y en a plusieurs espèces ; nous allons en mentionner quelques-unes.

La première, c'est lorsqu'on donne au tout le nom de la partie, comme dans ce vers de Sanâyî :

عشق را بحر بود دل را کان
شرع را دیده بود دین را جان

Il fut un océan pour l'amour et une mine d'or pour le cœur, un œil pour la loi et une âme pour la religion.

Ici le but de l'assimilation, تمثیل, c'est d'employer le mot *œil* dans le sens de *gardien.*

La seconde espèce, c'est lorsqu'on désigne la partie par un mot qui désigne le tout, comme dans ce verset du Coran[1] : يجعلون اصابعهم فى اذانهم « Ils mettent leurs doigts dans leurs oreilles, » c'est-à-dire *l'extrémité de leurs doigts.*

La troisième espèce, c'est lorsqu'on exprime l'effet, مسبب, par le nom de la cause, سبب, comme dans ce vers de Sanâyî :

[1] Sur. II, vers. 18.

ای زخود گشته سیر جوع این است
وی دوتا از ندم رکوع این است

O toi qui es satisfait de toi-même, ce n'est pas la satiété mais la faim ; ô toi que courbe le repentir, c'est la prosternation.

Être rassasié, est pris ici dans le sens d'*être satisfait*, et le rassasiement occasionne le dégoût de la nourriture.

La quatrième espèce consiste à donner à la cause, سبب, le nom de l'effet, مسبب, comme dans cette expression arabe, امطرت السماء نباتا « Le ciel fait pleuvoir des végétaux ».

Par *végétaux* on entend ici la pluie, qui est la cause de leur développement.

La cinquième espèce, c'est lorsqu'on donne à une chose un nom qui ne lui convenait que dans un temps écoulé, comme dans ce vers de Attâr[1] :

حمد بیحد مر خدای پاك را
آنکه ایمان داد مشت خاك را

Louange infinie au Dieu de toute pureté qui a donné la foi à une poignée de terre !

Par cette dernière expression, le poëte entend Adam, qui fut d'abord en effet une poignée de terre.

La sixième, c'est lorsqu'on donne à une chose un nom

[1] Farîd-uddîn, surnommé Attâr, est un célèbre poëte mystique, dont l'ouvrage intitulé *Pand-nâma*, ouvrage qui ressemble à l'Ecclésiaste de Salomon, et encore plus à l'Ecclésiastique, a été publié et traduit en français par S. de Sacy. Attâr est aussi auteur du *Mantic uttaïr* « le Langage des oiseaux », dont j'ai publié le texte et la traduction.

qu'elle aura postérieurement, comme dans ce passage du Coran[1] : انى ارانى اعصر خمرًا « Je me vois pressant du vin ». Par le vin, on entend ici le raisin, dont le suc devient ensuite du vin.

La septième, c'est lorsqu'on indique le lieu, محل, à la place de ce qui s'y trouve, حال (c'est-à-dire le contenant pour le contenu), comme dans ce verset du Coran[2] : فليدعُ ناديه : « qu'il convoque son assemblée », c'est-à-dire les gens de son assemblée.

La huitième, c'est lorsqu'on nomme la chose, حال, pour le lieu où elle se passe, محل, comme dans cet autre passage du Coran[3] : واما الذين ابيضّت وجوههم ففى رحمة الله : « Quant à ceux dont les visages blanchiront (au jour de la résurrection), ils seront dans la miséricorde de Dieu ». Par le mot *miséricorde* on entend ici le *Paradis*, qui est le lieu de la miséricorde de Dieu.

La neuvième, c'est lorsqu'au lieu de la chose on nomme son instrument, comme dans ce vers de Sanâyî :

متوسط دميان صورت وهوش
شده زين سو زبان وزان سو كوش

Elle tient le milieu entre le corps et l'esprit. De ce côté-ci il y a la langue, et de celui-là l'oreille.

Ce vers est la description complète de la parole, نفس. Le poëte veut dire que la parole retire ses avantages de

[1] [illegible]e XII, intitulé *Surâte de Joseph*, verset 36.
[2] [illegible]CVI, vers. 17.
[3] [illegible] vers. 103.

l'esprit, عقل, et les procure au corps; or, la langue est l'instrument de l'enseignement, et l'oreille, de l'instruction qu'on reçoit.

En résumé, dans le rapport, علاقه, de la métaphore substituée, مجاز مرسل, il faut qu'on puisse trouver une relation nécessaire entre les objets, استلزام , از, نوعى, et qu'on puisse s'autoriser de l'exemple des écrivains éloquents.

CHAPITRE IV.

DE LA MÉTONYMIE, كنايه.

Ce mot, كنايه, est le nom d'action d'un verbe arabe signifiant *laisser la clarté*, ترك تصريح, *s'exprimer d'une manière obscure*. Mais comme expression technique, il signifie donner au *sujet*, لازم, le sens qui convient à l'*attribut*, ملزوم, ce qui est le contraire de la métaphore, مجاز, où on ne s'occupe que de l'attribut, ملزوم, comme nous l'avons expliqué plus haut.

La métonymie est de trois espèces : la première, c'est lorsque, par cette figure, on veut seulement faire connaître l'essence même du sujet, موصوف (l'objet qualifié). La deuxième, c'est lorsqu'on veut indiquer une qualité, صفتى, d'entre les qualités du sujet. Et ici, par l'expression de qualité, صفت, il faut entendre une chose, معنى, qui est mise à la place d'une autre, et non pas ce qu'on entend, en terme de syntaxe, par le mot *qualité*, صفت, qui signifie proprement un adjectif. La troisième, c'est lorsque le but de la métonymie est

l'affirmation, اثبات, ou la négation, نفی, d'une qualité du sujet.

Quant à la première espèce de métonymie, celle dans laquelle on a pour but l'essence même du sujet, ذات موصوف, elle se subdivise en prochaine, قریب, et éloignée, بعید. La prochaine, c'est lorsqu'on mentionne une qualité qui est particulière au sujet spécial qu'on a en vue, et qu'on a seulement l'intention d'indiquer par là l'essence même de l'objet, comme dans ce vers de Khacânî, où il s'adresse au soleil :

بالات شجاع ارغوان تن
زیرت تنبو عروس ارغنون زن

Au-dessus de toi est le brave au corps d'argawân[1], en bas la mariée musicienne.

Par la première expression le poëte entend la planète Mars, qui est au-dessus du soleil, et par la seconde, Vénus, qui est au-dessous.

La métonymie éloignée, بعید, c'est lorsqu'on mentionne quelques qualités propres en tant que réunies à un sujet spécial. Le but qu'on se propose par là, c'est de pouvoir particulariser le sujet dont il s'agit, comme, par exemple, dans le vers suivant de Maçûd-i Saad[2] :

[1] C'est-à-dire rouge. Selon le *Burhân-i câti*, l'argawân est un arbre dont les fleurs sont très-rouges et odorantes, et qui possède des qualités médicinales décrites dans ce célèbre dictionnaire persan. Il faut entendre par là *l'arbre de Judée* (*Cercis siliquastrum*).

[2] A la note sur ce poëte persan, page 53, je dois ajouter qu'il

بخواه آن طبع را قوّت بخواه آن کام را لذت
بخواه آن چشم را لاله بخواه آن مغزرا عنبر

Demande cette chose qui fortifie le tempérament; demande cette satisfaction du gosier; demande cette tulipe pour les yeux; demande cet ambre pour le cerveau.

Par la réunion de ces qualités, le poëte veut désigner le vin. Il est clair qu'une seule ne serait pas suffisante pour l'indiquer.

La seconde espèce de métonymie, كنايه, celle par laquelle on veut seulement exprimer la qualité elle-même, نفس صفت, et non l'essence du sujet, نفس موصوف, se divise aussi en *prochaine* et *éloignée*. La première est celle qui exprime sans intermédiaire, بی وسايط, c'est-à-dire médiatement, le transport, انتقال, du sujet, لازم, à l'attribut, ملزوم, et cette première espèce se subdivise encore en deux variétés : 1° celle dans laquelle la métonymie est évidente, واضح ; 2° celle dans laquelle elle est cachée, خفى. On trouve un exemple du premier cas dans l'expression citée page 3, طويل النجاد « long de baudrier », pour signifier *de haute taille*. Le vers suivant, de Sanâyî, en fournit un autre exemple :

طينتى نى ازو مخمر تر
سالكى نى ازو مشمر تر

Il n'y avait pas de caractère plus actif que le sien, il n'y avait pas de faquir qui retroussât davantage sa robe.

a aussi écrit en hindoui et que je lui ai consacré un article dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », 2e édition, t. II, p. 390 et suiv.

Retrousser sa robe ou la relever dans sa ceinture, c'est une métonymie pour signifier, se préparer à la vie spirituelle.

Le proverbe arabe, عريض القفا « large d'occiput », nous offre un exemple de la seconde variété; c'est une métonymie pour indiquer un sot[1].

La métonymie éloignée, بعيد, de la subdivision dont il s'agit, est celle dans laquelle le transport du sujet, لازم, à l'attribut, ملزوم, a lieu par des intermédiaires, وسايط, comme dans l'exemple cité page 3, كثير الرماد « abondant en cendres, » pour indiquer un *hôte généreux*.

En voici un autre exemple, dans le vers suivant de Nizâmî :

بزرگی بایدت دل در سخا بند
سر کیسه به برگ گندنا بند

S'il te faut la grandeur, attache ton cœur à la générosité, et ferme le sac de ton argent avec des feuilles de persil.

Serrer l'ouverture d'un sac d'argent avec des feuilles de persil, c'est une métonymie de l'empressement dans la générosité; or ici il y a transport, انتقال, du sens d'attacher avec des *feuilles de persil* à celui de *n'être pas serré*, en parlant de l'ouverture d'un sac d'argent; parce que, de cette manière, le sac est promptement ouvert, et qu'ainsi on en distribue le contenu sans retard.

La troisième espèce de métonymie, كنايه, avons-

[1] Les Provençaux disent aussi en proverbe : « Grosso testo paou de sen. »

nous dit, c'est lorsqu'on a pour but d'affirmer, اثبات, ou de nier, نفى, une qualité, صفتى, dans le sujet. On trouve un exemple de l'affirmation des qualités dans ce vers arabe :

ان السماحة والمروة والندى
فى قبة ضربت على ابن الحشرج

La bonté, la générosité, la libéralité, tout se trouve dans une tente qu'on a dressée pour le fils de Haschraj.

L'intention du poëte est ici d'affirmer que les qualités qu'il a énoncées se trouvent dans la personne qu'il loue; mais il ne s'exprime pas d'une manière claire.

Voici actuellement un exemple de la négation de qualités dans ce vers de Hakîm Açadî[1].

نكو گفت دانا كه دختر مباد
چو باشد بجز خاكش افسر مباد

Oh! qu'a bien dit ce sage : Périssent les filles, qu'elles n'aient que la terre en partage, et pas de couronne[2]!

On distingue encore dans la métonymie, كنايه, quatre espèces d'indications[3], savoir : 1° l'indication détournée, تعريض, lorsque le sujet, موصوف, n'est pas mentionné, مذكور; ainsi, lorsqu'on dit, en parlant d'un individu qui persécute la religion musulmane, المسلم من سلم المسلمون من يده ولسانه « Le fidèle est celui par la main et par la langue de qui les musulmans sont

[1] Sur cet auteur, voy. une note antérieure, page 6.
[2] C'est-à-dire « qu'elles soient sous terre, qu'elles meurent ».
[3] تعريض تلويح رمز اشارت.

délivrés. » Par cette façon de s'exprimer, on a l'intention de nier qu'un tel individu qui persécute la religion musulmane soit un fidèle.

L'auteur du *Kaschschâf* dit que la métonymie, الكناية, consiste à mentionner la chose sans employer l'expression qui lui est propre, et que l'indication détournée consiste à mentionner une chose qui en indique une autre qu'on ne mentionne pas. C'est comme lorsque quelqu'un vient demander l'aumône à un autre, et qu'il lui dit : جيتك لاسلم عليك « je suis venu pour te saluer », mais que le ton qu'il prend, et la manière dont il s'exprime indiquent suffisamment sa vraie intention.

2° La désignation lointaine, تلويح[1], c'est lorsque, dans la métonymie, le transport du sujet, لازم, à l'attribut, ملزوم, a lieu par le moyen de plusieurs intermédiaires, وسايط, comme dans l'exemple déjà cité, كثير الرماد[2] « abondant en cendres », pour signifier *un hôte généreux.*

3° L'allusion, رمز, c'est lorsque la métonymie a peu d'intermédiaires, ou que dans la réunion du sujet et de l'attribut, ou des deux objets assimilés, il n'y a pas d'obscurité, comme dans l'exemple cité plus haut, عريض القفا, « large d'occiput ».

4° L'indication, ايما, ou l'allégorie, اشارت, lorsqu'il n'y a ni obscurité, خفا, ni plusieurs intermédiaires, وسايط, comme dans ce vers arabe :

[1] Le mot تلويح signifie proprement « faire briller de loin ».

[2] Pages 3 et 73.

اوما رايت المجد القى رحله
فى آل طلحة ثم لم يتحول

N'as-tu pas vu la gloire décharger ses bagages dans la famille de Talha, et ne pas se retirer ?

L'expression *décharger ses bagages*, en parlant de la gloire, est une métonymie, كنايه, pour exprimer la gloire de la famille dont il s'agit, et l'expression *ne pas se retirer*, est une autre métonymie pour signifier la durée et la continuité de cette gloire.

Les rhétoriciens conviennent tous que la métaphore, مجاز, et la métonymie, كنايه, sont plus éloquentes, بليغ تر, que la réalité, حقيقت, et l'évidence, تصريح, et que le trope, استعاره, est plus éloquent encore, قوى تر, que la comparaison, تشبيه. Ils disent que la cause pour laquelle la métaphore, مجاز, et la métonymie, كنايه, sont plus éloquentes que la simple énonciation des choses, c'est que, dans ces figures, on transporte *l'attribut*, ملزوم, au *sujet*, لازم. Ainsi, lorsqu'on dit : آفتابى را ديدم « j'ai vu un soleil », et qu'on a l'intention de désigner une belle femme, c'est une expression plus éloquente que de dire simplement : معشوقى[1] ديدم « j'ai vu une belle femme » ; car ceci est pareil à une instance en justice sans témoins pour l'appuyer. En effet, l'existence de tout attribut, ملزوم, démontre celle du sujet, لازم, à cause qu'on ne saurait séparer le sujet de l'attribut.

[1] A la lettre, *une maîtresse*, une femme digne d'être une maîtresse.

Et le motif pour lequel le trope, استعاره, est plus éloquent, قوى تر, que la comparaison, تشبيه, c'est parce qu'il suffit que le sujet de la comparaison, وجه شبه, soit plus parfait, كامل تر, dans l'objet auquel on compare, مشبه به, que dans l'objet comparé, مشبه, tandis que dans le trope, استعاره, on emploie l'objet comparé, مشبه, précisément à la place de celui auquel on le compare, مشبه به, sans qu'il y ait la moindre comparaison, تشبيه; et en outre il faut qu'il y ait un accompagnement, قرينه, pour remplacer l'objet auquel on compare, مشبه به, ce qui est pareil à une action juridique, appuyée par des témoins.

IIe PARTIE.

LA SCIENCE DES FIGURES, علم البدايع والصنايع.

On entend par là l'art d'employer convenablement pour l'embellissement, تحسين, du discours, et non par nécessité, certains tours d'éloquence nommés figures de paroles ou de mots, لفظ, et figures de sens ou de pensées, معنى[1].

Ces deux classes de figures formeront deux chapitres distincts, et nous commencerons par les figures de pensées, puisque la pensée précède l'expression.

[1] On distingue ces figures de celles dont il a été fait mention dans la première partie ou Exposition, بيان, c'est-à-dire de la comparaison, du trope, de la métaphore substituée et de la métonymie.

CHAPITRE Ier.

DES FIGURES DE PENSÉES.

SECTION Ire.

De l'antithèse, طباق.

On nomme antithèse, طباق ou مطابقة, et contraste, تضاد, la figure qui consiste à employer dans le discours deux mots, dont le premier a un sens opposé ou contraire au second. Les deux mots dont il s'agit ici peuvent être l'un et l'autre des noms, اسم, des verbes, فعل, des particules, حرف, ou l'un un nom et l'autre un verbe, et ils peuvent être employés ou affirmativement, بطريق ايجاب, ou négativement, بطريق سلب.

On trouve un exemple de l'antithèse d'un nom avec un nom dans ce passage du Coran[1] : تحسبهم ايقاظا وهم رقود « vous les croyez éveillés et ils sont endormis » ; et dans ce vers d'Abd ul Wâcî-Jabalî[2] à la louange d'un cheval, vers où se trouve réunie la mention des quatre éléments :

ای سوی بالا چو آتش سوی پستی همچو آب
خاك وصفی در درنگ وباد رنگی در شتاب

[1] Sur. XVIII, vers. 17.

[2] Sur ce poëte distingué, on peut consulter l'intéressant ouvrage de feu sir Gore Ouseley intitulé : *Biographical Notices of Persian poets*, pag. 108 et suiv.

O toi qui t'élèves en haut comme le feu et qui descends en bas comme l'eau ! Toi qui as la qualité de la terre quant à la solidité, et celle du vent quant à la vitesse.

L'antithèse d'un verbe avec un verbe se trouve dans ces mots du Coran[1] : يحيي ويميت « il vivifie et il fait mourir » ; et dans ce vers de Salmân-Sâwajî :

چو خیزد شعلهٔ تیغت نشیند آب بر آتش
چو خندد ساغر بزمت بگرید ابر بر دریا

Lorsque la flamme de ton épée *s'élève* (*se lève*), l'eau *se place* (*s'assoit*) sur le feu. Lorsque la coupe de ton banquet *sourit*, le nuage *répand ses larmes* dans la mer.

L'antithèse d'une particule avec une particule se remarque dans ce passage du Coran[2] : لها ما كسبت وعليها ما اكتسبت « *à* elle (l'âme) *sera compté* le bien qu'elle aura acquis, et *contre* elle le mal dont elle se sera chargée » ; et dans ce vers hindoustani de Saudâ cité par Imâm-Bakhsch :

وہ مرغ ناتواں ہوں کہ صحن چمن سے میں
بے نردباں پہنچ نہ سکوں آشیاں تلک

Je suis ce faible oiseau qui *de* l'emplacement du jardin ne puis arriver sans échelle *jusqu'à* mon nid.

On trouve un exemple de l'antithèse négative ou de spoliation, طباق سلبی, dans ce vers de Nizâmî :

[1] Sur. II, vers. 260.
[2] Sur. II, vers. 286.

زسوز عشق بهتر درجهان چیست
که بی اوگل نخندید ابر نگریست

Qu'y a-t-il de mieux dans le monde que d'être consumé d'amour? Car sans lui la rose ne sourit pas et le nuage ne pleure pas.

Selon l'auteur du Talkhîs[1], on doit distinguer deux sortes d'antithèses, l'affirmative, ايجابى, et la négative, سلبى, et comme exemple de cette dernière espèce, il cite ce passage du Coran[2] : فلا تخشو الناس واخشونى « ne craignez pas les hommes, mais craignez-moi ». Cette opinion est soutenue par plusieurs autres rhéteurs, entre autres par Sahbâyî (Imâm-Bakhsch), dans le traité de rhétorique qu'il a rédigé en faveur des habitants de l'Inde[3]; mais l'auteur du traité persan qui sert

[1] Le *Talkhîs ul-miftâh*, par Jalâl-uddîn Mahmûd Cazwînî, est l'abrégé du *Miftâh ul-ulûm* de Sukâkî. Ce dernier traité a été commenté par Taftâzânî dans deux ouvrages différents, le *Mukhtaçar* (court), et le *Mutauwal* (long), et ces ouvrages ont été commentés à leur tour par d'autres auteurs. C'est au *Mutauwal* et au *Mukhtaçar* que fait allusion Walî dans ce vers (pag. 21, ligne 24 de mon édition) :

هر شب تیری زلف سوں مطوّل کی بحث تهی
تیری دهن کوں دیکهہ سخن مختصر کیا

« Chaque nuit, on traitait de tes longs cheveux avec le Mutauwal (c'est-à-dire longuement); mais, en voyant ta *petite* bouche, on parlait du Mukhtaçar (c'est-à-dire petitement, en rapport avec la petitesse de ta bouche). »

[2] Sur. v; vers. 48.

[3] Ce traité, qui porte le même titre que l'ouvrage de Faquîr,

de base à mon travail n'est pas d'avis de distinguer l'antithèse en affirmative et négative. Il pense qu'il doit y avoir à la fois, dans toute antithèse, affirmation et négation, et que l'affirmation ou la négation seule ne constitue pas véritablement cette figure, mais que c'est la réunion de ces deux choses qui la constitue. Par exemple, dit-il, dans le passage cité précédemment : يحيى ويميت, « il vivifie et il fait mourir », on n'a pas seulement en vue l'affirmation, ايجاب, mais on a aussi en vue la négation, سلب.

On appelle *ornement*, تدبيج, une espèce d'antithèse où l'on mentionne les couleurs, الوان, pour louer ou blâmer sous forme de *métonymie*, كنايه, ou d'*insinuation*, ايهام (*faire soupçonner*)[1]. Dans ce cas, il n'est pas nécessaire d'employer plusieurs couleurs, mais une seule

ouvrage qu'Imâm-Bakhsch a pris pour base de son travail, sans s'astreindre à le suivre servilement, encore moins à le traduire, a été lithographié en 1845 à Dehli par les soins de F. Boutros, alors principal du collége établi en cette ville et secrétaire du *Vernacular Translation Society*. Une des choses qui donnent le plus d'intérêt et de nouveauté au travail de Sahbâyî, c'est qu'il a partout remplacé les vers arabes et persans des traités antérieurs par des vers hindoustanis, qui souvent éclaircissent mieux que les premiers l'obscurité de la théorie. Au surplus, voyez l'article *Sahbâyî* dans le t. III, pag. 22 de la seconde édition de mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie ».

[1] Sahbâyî nous apprend qu'on entend par ايهام une expression qui a deux sens : un sens proche ou commun, قريب, et un sens éloigné ou rare, بعيد, et qui est employée dans le cas dont il s'agit, non pas dans le sens proche, mais dans le sens éloigné. Il cite comme exemple le mot مهر, *mihr*, qui signifie communément *soleil*, et rarement *amour*.

suffit. Le vers suivant de Açadî-Tûcî offre un exemple de cette figure :

زشمشیر او لعل جای کمین
زابر کفش زرد روی زمین

Le lieu de l'embuscade est rouge par son épée, la terre est jaune par la pluie de sa main.

La première expression employée dans ce vers est une métonymie pour indiquer de nombreux massacres, et la seconde est une autre métonymie pour signifier la générosité qui répand l'or à pleines mains.

Une autre espèce d'antithèse consiste à réunir deux choses dont l'une dépend d'une autre qui est contraire à la première. Dans ce cas, il suffit d'une seule espèce de dépendance, تعلق, qu'elle soit relative à la cause, سببیه, inhérente au sujet, لزوم, ou qu'elle soit tout autre. On trouve un exemple de cette figure dans ce passage du Coran[1] : اشداء على الكفار رحماء بينهم « ils (les croyants) sont féroces envers les infidèles et compatissants entre eux. »

La violence, شدت, n'est pas l'opposé de la compassion, رحمت, mais de la douceur, لین, et celle-ci, qui en est l'opposé, est la cause de la compassion.

Le vers suivant d'Azraquî offre un autre exemple de cette variété d'antithèse :

ربود چشم من از لعل تو گهر ریزی
گرفت زلف تو از کار من پریشانی

[1] Sur. XLVIII, vers. 29.

Mon œil a emprunté à ton rubis *l'usage* de *répandre des perles* [1] ; ta chevelure a emprunté son désordre à celui de mon état.

Répandre des perles n'est pas l'opposé du désordre dont il s'agit dans le second hémistiche de ce vers, mais la tranquillité et le bonheur, qui y sont opposés, sont cause qu'on jette des perles.

Une autre espèce d'antithèse est celle qu'on nomme ايهام تضاد, *faire soupçonner le contraste.* Elle consiste à exprimer deux choses qui ne sont pas opposées l'une à l'autre, par deux mots dont le sens réel est en contraste. Le vers suivant de Faquîr offre un exemple de cette figure :

شب وصل تو به پایان آمد
صبح میخندد ومن میگریم

La nuit que j'ai passée en ta compagnie s'est terminée ; l'aurore sourit et moi je pleure.

Il n'y a pas d'opposition ni de contraste entre l'aurore et pleurer, mais entre la métaphore descriptive de l'aurore et pleurer.

Sukâkî distingue de l'*antithèse* une figure nommée proprement *opposition*, مقابلة, et qui consiste à énoncer

[1] Le *rubis* signifie, par métaphore, *les lèvres*, et les *perles* indiquent *les larmes*. L'expression *répandre des perles* signifie proprement la cérémonie appelée نثار, et usitée dans le mariage ; et, au figuré, *les perles du discours* expriment l'*éloquence*, ou plutôt ce que nous nommons *les fleurs du discours*. Par le *niçâr*, Tantawî dit qu'il faut entendre jeter des dragées et des fruits confits à l'occasion d'un mariage ; ce qui n'empêche pas qu'on ne jette aussi des pièces de monnaie.

une ou plusieurs choses concordantes entre elles, et à exprimer ensuite, parallèlement dans le même ordre, des contrastes à ces choses; comme, par exemple, dans ce passage du Coran[1] : فليضحكوا قليلاً وليبكوا كثيراً « qu'ils rient peu, car ils pleureront beaucoup ». Les mots *rire* et *peu* exprimés d'abord, n'offrent pas d'opposition entre eux, mais ils sont en contraste avec *pleurer* et *beaucoup*, qui ont été employés dans le second membre de la phrase.

Voici un autre exemple de cette figure dans le vers suivant d'Amîr-Mazî :

ولی درخط فرمانش عزیز از طالع فرخ
عدو در بند وزندانش ذلیل از اختر واژون

Ses amis qui exécutent fidèlement ses ordres sont honorés à cause de leur heureux horoscope; ses ennemis sont enfermés dans ses prisons, étant avilis à cause de leur mauvais sort.

Malgré l'opinion de Sukâkî, les auteurs du *Talkhîs* et du *Mutauwal* ont compté cette figure parmi les variétés de l'antithèse, ce qui paraît plus exact, puisqu'elle exprime, en effet, l'opposition et le contraste.

SECTION II.

Convenance, تناسب.

Cette figure, nommée proprement مراعاة النظير, ce qui signifie *avoir égard aux analogues*, et aussi appelée توفيق ou *accord*, consiste à réunir dans le discours des choses

[1] Sur. IX, vers. 83.

qui ont entre elles un rapport de convenance et non de contraste et d'opposition. Le vers suivant d'Anwarî en offre un exemple :

ساقیا خیزکه گل رشك رخ جوزا شد
بوستان جنت ومی کوثر وطوبی است چنار

O échanson, lève-toi! car la rose *s'est épanouie et* a fait honte à la constellation d'Orion ; le jardin est le paradis ; le vin, l'eau du Kauçar ; et le platane, le tubâ.

SECTION III.

Insinuation de la convenance, ایهام تناسب.

Cette figure consiste à mentionner deux choses en se servant de deux expressions différentes dont l'une a deux sens, celui qu'on a en vue, et l'autre qu'on n'a pas en vue, mais qui est en rapport avec le sens de la première expression; comme dans ce passage du Coran[1] : والشمس والقمر يحسبان والنجم والشجر يسجدان « le soleil et la lune *se meuvent* d'une manière calculée, les plantes et les arbres se courbent pour *adorer Dieu.* »

Ici le mot نجم est pris dans le sens de *plante*, ou plutôt d'herbe sans tige, par opposition à شجر, qui exprime un végétal ayant une tige, et on n'a pas en vue sa signification plus ordinaire d'*étoile*, signification qui s'accorde néanmoins avec la mention du soleil et de la lune.

Le vers suivant de Khâcânî offre un autre exemple de cette figure :

[1] Sur. LV, vers. 4 et 5.

از دم خلق تو در مسدّس گیتی
بوی مثلث بهر مشام برآمد

Ton souffle embaumé fait parvenir à l'odorat de tous, dans le mónde hexagone, le parfum du muçallas.

Ici le mot مثلث est employé pour désigner un parfum qui ressemble à l'encens, et on n'a pas en vue l'autre sens plus ordinaire de ce mot, à savoir la figure de géométrie nommée *triangle;* mais ce dernier sens est en rapport avec le mot مسدّس, *hexagone.*

SECTION IV.

Ressemblance ou conformité, مشاكله.

Cette figure consiste à exprimer une chose par le nom d'une autre chose, parce que les choses dont il s'agit sont mentionnées ensemble. Les passages suivants du Coran[1] offrent des exemples de cette figure : وجزاء سيّئة سيّئة ومكروا ومكر الله « la rétribution du mal est le mal; ils trompèrent, et Dieu les trompa. »

Dans ces deux versets, les mots سيّئة, *mal*, et مكر, *tromperie*, ont le sens de عذاب, *punition*, parce que ces expressions ont été employées par conformité, مشاكله, avec le *mal* et la *tromperie* qui ont eu lieu de la part des infidèles. Ainsi le sens du premier verset est celui-ci : « La rétribution du mal est la punition; » et celui du second est : « Les infidèles usèrent de ruse, et Dieu les punit. »

[1] Sur. XLII, vers. 38; et Sur. III, vers. 27.

Le vers suivant de Sâïb[1] offre un troisième exemple de cette figure :

لب سوال سزاور بخیه پیشتر است
عیث بخرقهٔ خود بخیه میزند درویش

Il vaut mieux pour le derviche que les lèvres de la demande soient cousues, que de faire des reprises à son froc.

Par « la couture des lèvres » le poëte a voulu exprimer le silence, et son intention est de le recommander.

SECTION V.

Accouplement, مزاوجه,

Cette figure consiste à exprimer d'abord deux choses en rapport de *condition*, شرط, et de *rétribution*, جزاء (*à la condition*), puis à employer la même combinaison pour deux autres choses. Le vers suivant de Faquîr en offre un exemple :

چون مرا بيني شود لطفت مبدل با عتاب
چون ترا بينم شود صبرم بدل با اضطراب

Lorsque tu me vois, ta douceur se change en colère; lorsque je te vois, ma patience se change en agitation.

Le but du poëte, dans ce vers, c'est de mettre en relief la différence de l'état de la maîtresse et de celui de

[1] Mirzâ Muhammad Alî Sâïb (صایب) Tabrézî, c'est-à-dire de Tauris, est un poëte persan très-distingué, et dont le Dîwân jouit d'une assez grande célébrité. Il vivait dans le XVII[e] siècle de notre ère. (Voyez Hammer, *Redek. Pers.* pag. 393.)

l'amant, et il a employé, à cet effet, la figure de rhétorique nommée مزاوجه.

SECTION VI.

Indication, ارصاد.

Cette figure, qu'on nomme aussi تسهيم, *jet d'une flèche*[1], consiste à employer au commencement d'une phrase une expression qui fait comprendre qu'une autre expression terminera cette phrase. En voici un exemple dans ce passage du Coran[2] : وما كان الله ليظلمهم ولكن كانوا انفسهم يظلمون « Dieu n'était pas capable de les traiter injustement, mais ils se traitaient injustement eux-mêmes. »

Ici, l'emploi dans la première partie de la phrase de l'expression *traiter injustement*, annonce l'emploi de la même expression dans la seconde. Dans le vers suivant, qui est tiré d'un cacîda d'Amru ben-Madîkarb[3], il en est de même pour le mot تستطع :

اذا لم تستطع امرا فدعه
وجاوزه الى ما تستطيع

[1] Cette expression a quelque analogie avec celle dont on se sert quelquefois en français lorsqu'on dit : « Il a jeté une pierre dans son jardin, » pour signifier : « Il lui a adressé indirectement un mot piquant ».

[2] Sur. IX, vers. 71.

[3] Ce poëte était fils du plus vaillant des Arabes, Madikarb, qui vivait sous Omar, le deuxième khalife. Son épée, la plus célèbre, à cette époque, de tout l'Orient, se nommait *Samsâm* صمصام, et notre poëte en hérita. (D'Herbelot, *Bibl. or. etc.*)

Lorsque tu ne peux réussir dans une affaire, abandonne-la et passe à ce qui t'est possible.

SECTION VII.

Rebours, عكس.

Cette figure, qu'on nomme aussi تبديل ou *inversion*, consiste à mentionner une chose avant une autre, puis à mettre la dernière avant la première et celle-ci à la place de la dernière, comme dans ce passage du Coran[1] : يخرج الحى من الميت ويخرج الميت من الحى « il tire le vivant du mort et il tire le mort du vivant » ; et dans ce vers d'Anwarî :

دلى دارم هميشه همدم غم
غمى دارم هميشه همدم دل

J'ai un cœur qui sympathise toujours avec le chagrin ; j'ai un chagrin qui sympathise toujours avec le cœur.

SECTION VIII.

Retour (sur ce qui a été dit), رجوع.

Cette figure consiste à annuler une chose qu'on d'abord dite, et à l'appliquer à un autre objet pour en tirer un bon mot ou une expression heureuse. Le vers suivant d'Ansarî[2] en offre un exemple :

[1] Sur. xxx, vers. 18.
[2] Ansarî est un des poëtes persans auxquels on donne le titre de *Malik uschschuarâ* ou *roi des poëtes*. Il vivait dans la première moitié du IIe siècle. (Voyez Hammer, *Redek. Pers.* pag. 46.)

چو ماه بود وچو سرو وند ماه بود وند سرو
قبا ندارد سرو وكمر نبندد ماه

Elle était comme une lune et un cyprès; non, elle n'était ni une lune ni un cyprès, car le cyprès n'a pas de robe et la lune ne se serre pas avec une ceinture.

Le but du poëte, en revenant sur ce qu'il a dit, c'est d'exalter la femme qu'il aime au-dessus de la lune et du cyprès.

SECTION IX.

Dissimulation, تورية.

Cette figure, qu'on nomme aussi ايهام, *insinuation*, c'est-à-dire insinuer ce qu'on veut dire, le faire conjecturer, consiste à employer une expression qui ait deux significations, une prochaine, et l'autre éloignée, et à employer cette expression dans sa signification éloignée, en s'appuyant sur une analogie cachée, قرينة خفية. Il y en a deux espèces : 1° celle qui est dépouillée, مجردة, de ce qui pourrait indiquer le sens qu'on a en vue; 2° *celle dont le sens découle*, مرشحة, du contexte.

On trouve un exemple de la première dans ce passage du Coran[1] : الرحمن على العرش استوى « le miséricordieux s'est assis sur son trône. » Ici le mot استوى est pris dans le sens de استيلا, *dominer*, *être au-dessus de*, etc., mais cette signification est éloignée, car استوى signifie proprement *être égal* ou *pareil*, et elle n'est indiquée dans le contexte par aucune expression qui convienne à ce sens.

[1] Sur. xx, vers. 4.

On trouve un exemple de la seconde espèce dans cet autre passage du Coran[1] : والسماء بنيناها بايد, « nous avons bâti le ciel avec puissance ». Ici le mot يد, dont ايد (ايدي) est le pluriel, mot qui, au sens proche ou propre, signifie *main*, est pris dans le sens éloigné ou figuré de *puissance*, et l'expression بنيناها convient à cette dernière signification.

SECTION X.

Asservissement, استخدام.

Cette figure consiste à paraître vouloir employer dans un sens une expression qui a deux significations, et à rappeler l'autre sens par un pronom qui se rapporte à cette expression ; comme dans ce vers arabe :

اذا نزل السماء بارض قوم
رعيناه وان كانوا غضابا

Lorsque la pluie tombe sur la terre d'une tribu, nous avons fait paître cela, quoique cette tribu fût en colère contre nous.

Le mot سماء, *ciel*, est pris ici dans un sens métaphorique pour signifier *pluie*, et le pronom suffixe, qui dans l'expression رعيناه se rapporte, راجع, à ce mot, est pris pour *les plantes*, نبات.

SECTION XI.

Réunion et dispersion, لف ونشر.

Cette figure consiste à exprimer d'abord différentes

[1] Sur. LI, vers. 47.

choses d'une manière ou détaillée, مفصّلا, ou sommaire, مجملا, puis à mentionner, sans désignation particulière, ce qui se rapporte à chacune d'elles. Dans le premier cas, elle est ou régulière, مرتب, ou irrégulière, غير مرتب. Elle est régulière, lorsque l'arrangement de la première partie de la phrase, c'est-à-dire de la réunion, لف, est conforme à celui de la seconde partie ou de la dispersion, نشر ; comme dans ce vers de Mukhtarî :

چون جود وجلال وهنر وطبع وكف او
ابر وفلك واختر ودريا ومطر نيست

Le nuage, le firmament, les astres, l'Océan, la pluie, ne sont pas comparables à sa bonté, sa majesté, son habileté, son caractère, sa générosité[1].

[1] Ce n'est pas seulement dans l'Orient musulman que cette figure est employée :

En voici deux exemples tirés de Pope, *Essai sur l'homme*.

Annual for me the grape, the rose renew,
The juice nectarious, and the balmy dew.
Épît. I, v, vers 135, 136.

How shall he keep, what sleeping or awake,
A weaker may surprise, a stronger take ?
Epît. III, vi.

En voici deux autres de Byron :

But place again before my eyes
Aught that I deem a worthy prize;
The maid I love, the man I hate,
And I will hunt the steps of fate,
To save or slay, as these require,
Through rending steel and rolling fire.
The Giaour.

La meilleure variété de cette figure est celle qui consiste à réunir plusieurs réunions et dispersions, چند لف ونشر, de façon que chaque dispersion, هر نشری, soit réunion, لف, pour l'autre dispersion, برای نشر دیگر. En voici un exemple tiré de Firdaucî :

بروز نبرد آن یل ارجمند
بشمشیر وخنجر بگرز وکمند
برید ودرید وشکست و به بست
یلان را سر وسینه وپا ودست

Ce héros illustre, au jour du combat, avec son épée[1], son poignard, sa massue[3] et son lacet[4], tailla[1], déchira[2], brisa[3] et lia aux braves la tête[4], la poitrine[2], les pieds[3] et les mains[4].

Et dans ce vers de Maçûd-i Saad, où il y a quatre لف ونشر, qui se terminent par un cinquième :

جان ودل ولی وعدوی تو روز وشب
از وعده و وعید تو پر نور ونار باد

Que l'esprit[1] et le cœur[2] de ton ami[1] et de ton ennemi soient toujours par ta promesse[1] ou ta menace[2], pleins de lumière ou de feu.

La réunion et la dispersion est irrégulière, lorsque l'ar-

And clouds[1] aloft and tides[2] below,
With signs[1] and sounds[2], forbade to go.
The Bride of Abydos, canto

Et un enfin de Shakespeare :

An oven that is stopp'd or river[2] stay'd
Burneth more hotly, swelleth with more rage.
Venus and Adonis.

rangement de la réunion, لف, est contraire à celui de la dispersion, نشر, comme dans ce vers de Figânî[1] :

دل را فراغ میدهد ودیده را فروغ
دیدار آفتاب وشان وشراب صبح

Du bien-être au cœur et de l'éclat aux yeux; c'est ce que donnent la vue des belles pareilles au soleil, et le vin du matin.

Ici l'éclat des yeux, فروغ دیده, se rapporte à la vue, دیدار, des belles, et le bien-être du cœur, دل فراغ, au vin qu'on prend au matin, شراب صبح.

Il convient actuellement de citer des exemples de la réunion et dispersion sommaire, مجمل. En voici d'abord un tiré du Coran[2] : وقالوا لن يدخل الجنة الا من كان هودا او نصارى « ils ont dit, il n'entrera en paradis que ceux qui auront été juifs ou chrétiens » ; ce qui signifie, en le développant : « Les juifs ont dit : il n'entrera en paradis que ceux qui auront été juifs; et les chrétiens ont dit : il n'entrera en paradis que ceux qui auront été chrétiens. »

En voici un autre emprunté à Mukhtarî :

سر بریده دو نوک خامهٔ او
خیر وشر است ودرد ودرمان است

Les deux côtés de son *calam* qui a été taillé sont le bien et le mal, la douleur et le remède.

[1] Bâbâ Figânî Schirâzî, poëte natif de Schirâz, ainsi que l'indique son surnom, vivait vers la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e]. (*Redek. Pers.* pag. 391.)

[2] Sur. II, vers. 105.

Le poëte veut dire par là que le *calam* produit à la fois le bien et le mal, la douleur et le remède.

SECTION XII.

Association, جمع.

Cette figure consiste à réunir différentes choses dans une même appréciation, comme, par exemple, dans ce passage du Coran[1] : المال والبنون زينة الحيوة الدنيا « les richesses et les enfants *sont* l'ornement de la vie du monde ». Ici, en effet, les richesses et les enfants sont rangés dans la même catégorie.

Il en est de même dans le vers suivant d'Abdul Wâcî pour les six choses qui sont mentionnées dans le second hémistiche :

شد بر دلم آسان همه امروز بيكبار
داد وستد ونيك وبد وبيش وكم او

De sa part, tout aujourd'hui a été agréable à mon cœur : donner et recevoir, le bien et le mal, le plus et le moins.

SECTION XIII.

Distinction ou séparation, تفريق.

Cette figure consiste à distinguer et à séparer deux choses qui sont d'une même espèce, comme dans ce vers de Faquîr :

زين چكد آب وزان ببارد خون
مژه من كجا وابر بهار

[1] Sur. XVIII, vers. 44.

D'ici il tombe de l'eau, de là il pleut du sang. Telle est la différence entre mes cils et le nuage printanier.

SECTION XIV.

Distribution, تقسيم.

Cette figure consiste à mentionner d'abord différentes choses, portions de choses ou circonstances d'une chose, et à leur assigner ensuite ce qui s'y rapporte respectivement.

La différence entre cette figure et celle qu'on nomme réunion et dispersion. لف ونشر, c'est qu'ici on mentionne les attributions, منسوبات, de chaque chose par voie d'assignation ou de désignation, تعيين, ce qui n'a pas lieu pour l'autre figure, ainsi qu'on l'a vu auparavant.

Les vers suivants d'Abdul Wâci Jabalî fournissent un exemple de cette figure :

بنان اوست در بخشش سنان اوست در کوشش
لقای اوست در مجلس لوای اوست در میدان
یکی ارزاق را باسط دوم ارواح را قابض
سعادت را سیوم مایه چهارم فتح را برهان

Ses doigts sont faits pour donner, sa lance pour agir; on le rencontre dans les réunions joyeuses, et son drapeau se voit dans champ de bataille. A cause de la première qualité, il répand ses bienfaits; à cause de la seconde, il ôte la vie; par la troisième, il est un capital de bonheur; par la quatrième, un gage de victoire.

On voit qu'ici le poëte a mis en rapport, sous le point

de vue de la générosité, les doigts de la personne dont il parle, avec la distribution des bienfaits; sa lance, à cause de la manière dont elle s'en sert, avec l'action d'ôter la vie, etc.

Une autre variété de cette figure consiste à énumérer complétement les différentes faces de la chose dont il s'agit, comme dans ce vers d'Ansarî :

پیوسته دشمنان تو زینگونه مستمند
یا کشته یا گریخته یا بسته در حصار

De toutes façons, tes ennemis sont malheureux; ils sont, *en effet*, ou tués, ou mis en fuite, ou renfermés dans ta forteresse.

Dans le second hémistiche de ce vers, le poëte énumère, comme on le voit, les différents genres de malheur auxquels peuvent être en proie les ennemis du héros qu'il célèbre.

SECTION XV.

Association et séparation, جمع وتفریق.

On réunit quelquefois ensemble deux des figures nommées association, جمع, séparation, تفریق, et distribution, تقسیم; on peut même les réunir toutes les trois. La réunion des deux premières consiste à comprendre dans une même appréciation différentes choses, puis à les séparer, en exposant leur point de vue respectif, comme dans ce vers de Raschîd-Watwat[1] :

[1] Khâja Raschîd uddîn Watwat est un poëte persan, quoique le vers cité ici de lui soit arabe. Il est, entre autres, auteur d'un masnawî intitulé *Misbâh*, مصباح. J. de Hammer en parle dans son *Histoire de la littérature persane*, pag. 109.

فوجهك كالنار فى ضوءها
و قلبى كالنار فى حرها

Ton visage est pareil au feu par son éclat, et mon cœur est pareil au feu par sa chaleur.

Ici l'auteur réunit, dans une même comparaison avec le feu, le visage de celle qu'il aime et son propre cœur, mais il indique ensuite la différence du point de vue de la comparaison.

SECTION XVI.

Association et distribution, جمع وتقسيم.

Cette figure consiste à associer d'abord diverses choses dans une même appréciation, puis à rapporter chacune de ces choses à un objet particulier, comme dans ce quita d'Anwarî :

حرص ثنا وعشق جمال مبارکت
گر در قوای نامیه پیدا کند اثر
آن در زبان سوسن خامش نهد کلام
وین در طباق دیدهٔ نرگس دهد بصر

Si le désir de la louange et l'amour de ton auguste beauté produisent de l'effet sur le règne végétal, la première chose procurera la faculté du langage à la langue muette du lis, et la seconde donnera la vue aux yeux inertes du narcisse.

Dans le premier vers, le poëte a associé le désir de la louange et l'amour de la beauté à l'action de produire de l'effet, et dans le second, il a rapporté chacune de ces deux choses à un objet particulier.

On place quelquefois la distribution, تقسيم, avant l'association, جمع, comme dans ce vers de Nâdim Guilânî :

خرقه کردم من واو تکیه که دولت ساخت
به سکندر نهدی داد بها هم نهدی

J'ai fait un froc et Alexandre a fait de la fortune son oreiller avec le même drap que le sort nous a donné à l'un et à l'autre.

SECTION XVII.

Association, séparation et distribution, جمع وتفريق وتقسيم.

Il n'est pas aisé de joindre ensemble ces trois figures dans la même phrase, on en trouve cependant des exemples. En voici un tiré de Khâcânî :

مجلس دو آتش داده بر این از حجر وان از شجر
این کرده منقل را مقر وان جام را جا داشته

La compagnie m'a donné deux feux *pour* fruits, un silex et un cep de vigne. Le premier allume le réchaud, et l'autre[1] illumine la coupe.

Ici l'association, جمع, consiste à avoir réuni deux feux dans la même idée de fruits; la séparation, تفريق, à avoir dit que l'un est une pierre et l'autre un arbre; enfin la distribution, تقسيم, se trouve au second hémistiche.

[1] C'est-à-dire le vin.

SECTION XVIII.

Dépouillement ou dépossession, تجريد.

Cette figure consiste à retrancher, انتزاع, d'une chose qui a un qualificatif, une autre chose pareille à la première quant à la qualification, dans l'intention d'augmenter la valeur de ce qualificatif pour la chose de laquelle on fait le retranchement, المنتزع منه. L'auteur que je suis donne pour exemple de cette figure le vers suivant d'Anwarî :

ای بدریای عقل کرده شناه
وزبد ونیك این جهان آگاه

O toi qui nages dans l'océan de l'intelligence et qui es instruit du bien et du mal de ce monde !

A cet exemple, je vais en joindre un autre, emprunté au Dictionnaire des définitions, تعريفات, de Jorjânî[1]. Cet exemple, qui fait mieux comprendre que le premier l'application de la théorie développée ci-dessus, est la phrase arabe suivante : لى من فلان صديق حيم. « J'ai, dans un tel, un ami pour qui j'éprouve une grande affection. » On voit en effet qu'on retranche ici d'un objet, auquel on attribue une qualité, à savoir d'un individu à qui l'amitié est attribuée, un autre objet, c'est-à-dire l'ami, الصديق, qui est pareil à cet individu, فلان, quant à cette qualité, et en cela le but de l'écrivain est d'exprimer l'excès, المبالغة, de la perfection dans

[1] *Tarîfât*, page 54 de l'édition de Flügel.

l'amitié de la personne, فلان, dont il parle en premier lieu.

SECTION XIX.

Hyperbole acceptée, مبالغه مقبول.

Cette figure consiste à exprimer l'exagération d'une qualité dans la force ou dans la faiblesse, ce qui ne peut avoir lieu que par voie d'*invraisemblance*, استبعد, ou d'*impossibilité*, امتناع, c'est-à-dire en plaçant cette qualité dans les dernières limites de la force ou de la faiblesse, au point qu'on n'y puisse trouver un degré de plus.

On compte trois espèces d'hyperboles, مبالغه, qu'on distingue par les noms de تبليغ, اغراق et غلو.

La première, c'est lorsque l'hyperbole exprime une chose possible, tant sous le point de vue de l'esprit, عقل, que d'après l'usage, عادت, comme dans ce vers d'Açadî :

چنان دارم این راز را روز وشب
که با جان بود گر بر آید زلب

Je garde si bien ce secret jour et nuit, qu'il ne pourra sortir de mes lèvres qu'avec ma vie.

La seconde, c'est lorsque l'hyperbole énonce une chose possible quant à l'esprit, mais impossible d'après l'expérience, comme dans ce vers de Urfî[1].

[1] Célèbre poëte persan natif de Schirâz, qui vivait au x[e] siècle.

ما را بکام خویش بدید ودلش بسوخت
دشمن که هیچ گاه مبادا بکام ما

Mon ennemi m'a vu *traité* selon son désir, et son cœur en a eu compassion. Dieu fasse qu'*à son tour* il ne soit jamais traité comme je le souhaite !

Il n'est pas ordinaire que lorsqu'une personne voit son ennemi dans l'état qu'elle désire, son cœur en soit affligé. Toutefois, l'intention du poëte est de dire : « J'ai été tellement traité comme mon ennemi le désirait, que son cœur même en a été ému. « Or, ceci peut bien être conçu par l'esprit, mais n'est pas conforme à l'habitude.

La troisième, enfin, c'est l'hyperbole que l'esprit ne peut pas admettre, et qui est contraire aussi à ce qui a lieu ordinairement. Le vers suivant en offre un exemple[1] :

واخفت اهل الشرك حتى انّه
لتخافك النطف التى لم تخلق

Tu as tellement rempli de terreur les polythéistes, que ceux mêmes qui ne sont pas encore formés dans le sein de leur mère te craignent.

Cependant l'esprit peut quelquefois admettre en quelque chose l'hyperbole dont il s'agit : 1° quand on emploie une expression qui rapproche l'hyperbole de la vérité, comme dans ce rubâî de Kamâl-i Ismaïl.

[1] Selon Mirzâ Tantawî, ce vers est d'Abû Nawâs, dont le Diwân se trouve dans la Bibliothèque du Musée asiatique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

نقاش رخت زطعنه آسوده است
کز صنعت حسن انچه توان بنموده است
سر تا پایت چنانکه باید بوده است
گویا که کست به آرزو فرموده است

Celui qui a dessiné ton visage n'a pas à craindre de reproche, puisqu'il a fait le mieux possible l'œuvre de ta beauté. Ta personne, de la tête aux pieds, est telle qu'il convient; on dirait que quelqu'un en a ordonné l'exécution d'après son désir.

Il est éloigné de l'esprit et contraire à ce qui arrive ordinairement, que la création d'une personne ait lieu d'après le désir d'une autre. Toutefois, le mot گويا, *on dirait*, qui est dans le quatrième hémistiche, associe l'hyperbole à la vérité.

2° L'hyperbole nommée غلو peut être admise partiellement par l'esprit, lorsqu'elle exprime une idée fantastique, mais distinguée par la délicatesse et l'élégance, comme dans ce vers, de Mukhtarî de Gazna, à la louange d'un cheval :

سبك تكى كه نگردد زسم او بيدار
گرش بيفتد بر پشت چشم خفته گذار

Il est si rapide dans sa course, que, lors même qu'il passerait sur les paupières des yeux *d'un homme* endormi, il ne le réveillerait pas par le contact de son sabot.

3° Enfin, l'hyperbole dont il s'agit peut être agréée sous quelque rapport par l'esprit, lorsqu'elle est expri-

mée sous forme de plaisanterie, هزل, comme dans ce vers de Kalîm [1] pour critiquer un cheval :

خدایگانا اسپی که دادهٔ برهی
زنا توانی هرگز نرفته رو به نسیم
بهٔ کون نشست چو سر از سکندری برداشت
بچوب دنگ تو گوئی نشسته است کلیم

O grand prince, ce cheval que tu as donné à ton serviteur pour un voyage n'a jamais pu, à cause de sa faiblesse, mettre le nez à l'air. Il se rassoit sur sa croupe après s'être relevé d'une bronchade. Tu dirais que Kalîm monte le manche d'un fléau.

SECTION XX.

Ordre ou règle du discours, مذهب کلام.

L'auteur du Tarifât nomme cette figure, مذهب کلامی, ce qui a le même sens que l'expression employée au titre de cette section. Elle consiste à insérer dans le discours la preuve, دلیل, et la démonstration, برهان, de ce qu'on veut affirmer, conformément à l'usage de la scholastique, d'après laquelle tout discours doit être une argumentation. S'il comprend une comparaison, تمثیل,

[1] Abû Talib Kalîm Hamdânî, c'est-à-dire natif de Hamadan, en Perse, a été surnommé « le rossignol du jardin de la littérature ». Il étudia à Schirâz, puis il vint en Hindoustan et fréquenta la cour de Schâh Jahân. Il mourut en se rendant en Cachemyr. Il est auteur de différents ouvrages en vers et d'un Diwân. (Newbold, *Brief Notice of the Persian poets.*)

il rentre dans le syllogisme, قياس, proprement dit, et on le nomme *règle* ou *ordre juridique*, مذهب فقهى[1].

On trouve un exemple de ce qu'on appelle *la règle du discours* dans ce passage du Coran[2] : لو كان فيهما الهة الا الله لفسدتا. « S'il y avait dans le ciel et sur la terre d'autres dieux que Dieu, certes le ciel et la terre seraient en désordre. »

Puisque le désordre du ciel et de la terre, désordre qui aurait lieu avec la pluralité des dieux, n'existe pas, ce dont ce désordre dépendrait n'existe pas non plus. La marche de l'argumentation est ceci : s'il y avait plusieurs dieux, le ciel et la terre seraient en désordre ; or, comme le ciel et la terre ne sont pas en désordre, il s'ensuit qu'il n'y a qu'un dieu.

Le vers suivant d'Anwarî offre un autre exemple de cette même figure :

از تو نگزيرد كه تو در قالب عالم
جانى ويقين است كه جان نا گزر آمد

On ne peut se passer de toi, car tu es l'âme dans le corps du monde, et il est certain que l'âme est indispensable.

Dans cet exemple, la forme de l'argumentation est

[1] A ce sujet, Schams-uddîn entre dans des développements que je ne crois pas devoir reproduire ici, et il cite, comme exemple des phrases dont il s'agit, l'argumentation suivante : هرچه مايع است مطهر باشد وسركه مايع است پس سركه مطهر باشد. « Tout ce qui est liquide est propre à laver ; or, le vinaigre est liquide : donc il est propre à laver. »

[2] Sur. xxi, vers. 22.

celle-ci : tu es une âme dans le corps du monde ; or, le corps ne peut se passer d'une âme, donc, le monde ne peut se passer de toi.

SECTION XXI.

Éloquente indication de la cause, حسن تعليل.

Cette figure consiste à attribuer à une qualité, وصفى, une cause, علتى, qui s'y rapporte. Or, cela peut avoir lieu de deux manières. Si cette qualité est réelle ou certaine, ثابت, le but qu'on se propose par l'exposition de la cause, c'est de prouver, اثبات, que cette qualité a cette cause. Si la qualité est *incertaine*, غير ثابت, on veut, en mentionnant sa cause, prouver l'existence de la qualité dont il s'agit.

La qualité certaine, وصف ثابت, dont on veut énoncer la cause, se partage en deux espèces. La première, c'est lorsque cette qualité a une cause connue et usitée autre que celle que les poëtes peuvent lui donner ; la seconde, c'est lorsque la cause réelle n'est pas évidente.

La qualité incertaine, غير ثابت, qu'on veut prouver, en exposant sa cause, est aussi de deux espèces. Ou l'existence de cette qualité est possible, ممكن, ou elle est impossible, ممتنع ou محال, ce qui forme une troisième et une quatrième espèce.

Les vers qui suivent mettront alternativement en lumière la théorie précédente. En voici d'abord un de Khâcânî qui offre un exemple de la première espèce de cette figure :

در وداع شب همانا خون گریست
روی خون آلوده زان بنمود صبح

L'aurore a répandu des larmes de sang en se séparant de la nuit, et c'est pour cela que son visage a paru couleur de sang.

La cause de la couleur rouge de l'aurore, c'est le crépuscule ; mais le poëte l'a attribuée au regret que la séparation de la nuit fait éprouver à l'aurore, et qui lui fait verser des larmes de sang.

Je citerai ce vers d'Anwarî comme exemple de la seconde espèce :

تا چشم تو ریخت خون عشاق
زلف تو گرفت رنگ ماتم

Comme ton œil a versé le sang des amants, tes cheveux ont adopté la couleur du deuil.

La noirceur des cheveux est une qualité certaine, mais sa cause n'est pas connue d'une manière évidente. Ici le poëte lui en attribue une d'autant plus spirituelle, qu'il le fait au moyen d'une comparaison et d'un trope.

Actuellement, voici un exemple de la troisième espèce :

يا واشيا حسنت فينا اساءته
نجى حذارك انسانى من الغرق

O censeur, toi dont la critique a été avantageuse pour moi, ta crainte a sauvé de la submersion la prunelle de mon œil[1] !

[1] C'est-à-dire, la crainte de ta censure ne m'a pas fait pleurer.

Il est bon de remarquer, au sujet de cet exemple, qu'il est possible que le mal que veut faire un critique devienne un bien à l'égard de la personne qu'il attaque. Toutefois, comme généralement le mal ne se change pas en bien, le poëte a indiqué, dans le second hémistiche du vers qui vient d'être cité, la cause pour laquelle le mal qu'a voulu faire le critique s'est changé en bien. La transformation du mal en bien est une chose ou une qualité, وصف, incertaine, غير ثابت, mais la cause susdite en établit la certitude.

Enfin le vers suivant de Khusrau offre un exemple de la quatrième espèce :

بخانۀ تو همه روز بامداد بود
که آفتاب نیارد شدن بلند آنجا

L'aurore demeurera tout le jour sur ta maison, car le soleil ne saurait s'y montrer.

C'est une chose, وصف, incertaine, غير ثابت, et impossible, ممتنع, que l'aurore dure tout le jour; mais pour la prouver, اثبات, et la rendre possible, امکان, le poëte y a assigné une cause dans son second hémistiche.

SECTION XXII.

Énergie de la louange par le semblant du blâme,
تاکید المدح بما یشبه الذم.

Cette figure est de deux espèces. La première, c'est lorsque, d'une qualité blâmable qu'on nie dans une personne ou une chose, on excepte une qualité louable

sous l'apparence du blâme et de manière à faire entrer la louange dans le blâme, comme dans ce vers de Nâbiga :

ولا عيب فيهم غير ان سيوفهم
بهن فلول من قراع الكتايب

Il n'y a rien de défectueux parmi eux, si ce n'est que leurs épées sont ébréchées, par suite des combats *où elles ont été employées.*

On voit qu'ici le poëte nie d'abord que les hommes dont il s'agit aient aucun défaut ; puis il tire, par manière d'exception, du défaut même dont il a nié l'existence, un motif de louange sous forme de blâme, en rappelant la bravoure de ces hommes dans leurs fréquents combats. Par cette manière de s'énoncer, le poëte loue d'abord, puis il blâme, puis, par l'exception qu'il ajoute, il exprime l'énergie de la louange.

La seconde espèce, c'est lorsqu'on donne à une personne ou à une chose une qualité louable, صفت مدحی, et qu'on ajoute à cette première, sous forme d'exception, une autre qualité louable, laquelle, selon les rhéteurs persans, doit avoir plus d'énergie que la première. On cite comme exemple le hadîs suivant : انا افصح العرب بيد اني من قريش « Je suis le plus éloquent des Arabes, si ce n'est que je suis de Coraïsch[1]. »

Les rhétoriciens persans admettent une autre espèce de cette figure ; c'est lorsque, au premier abord, la

[1] On sait que cette tribu était la plus noble et la plus civilisée des tribus arabes.

phrase paraît exprimer le blâme, mais produit, en effet, le superlatif de la louange, comme dans ce vers de Saadî :

میتوانی که نیائی زدر سعدی باز
لیك بیرون شدن از خاطر او نتوانی

Tu peux bien ne pas retourner à la porte de Saadî, mais tu ne peux pas sortir de son esprit.

Il semble que l'expression du second hémistiche, « tu ne peux pas sortir », exprime la faiblesse ; mais le but du poëte est cependant de relever par là les charmes et l'amabilité de la personne dont il parle.

SECTION XXIII.

Énergie du blâme par le semblant de la louange, تاكيد الذم بما يشبه المدح.

Cette figure est aussi de deux espèces, comme la précédente. La première consiste à nier dans une personne ou une chose une qualité louable, puis à excepter de cette qualité, dont on nie l'existence, une qualité blâmable, comme lorsqu'on dit, par exemple : فلان لا خير فيه الا انه يسئ الى من احسن اليه « Il n'y a rien de bon dans un tel, si ce n'est qu'il fait du mal à ceux qui lui font du bien ».

La seconde espèce consiste à attribuer une qualité blâmable à une personne ou à une chose, puis à ajouter, à la suite de cette qualité, un autre blâme sous forme d'exception, comme lorsqu'on dit : فلان فاسق الا

انه جاهل « un tel est un libertin, si ce n'est qu'il est fou ».

Pour ces deux qualificatifs, on peut employer, au lieu d'une particule d'exception, استثنا, une particule de restriction, استدراك ; ainsi on peut dire, par exemple : هو جاهل لكنه فاسق « il est fou, mais il est libertin ».

Les poëtes persans emploient une autre variété très-éloquente de cette figure. Elle consiste à attribuer d'abord une qualité louable à une personne ou à une chose, puis à joindre à cette qualité une circonstance telle que cette louange se change en un blâme réel, comme dans ce vers de Kalîm[1] :

طاعت ما هم بسوی آسمانها میرود
روز محشر چون بعصیان هم ترازو می شود

Mon *obéissance envers Dieu*[2] ira même vers les cieux au jour du jugement, lorsqu'elle sera, avec ma *rébellion*[3] *envers Dieu*, dans les deux bassins de la balance.

SECTION XXIV.

Succession[4], استتباع.

Cette figure consiste à donner à un individu ou à une chose une louange telle qu'il en résulte une autre louange, comme dans ce vers de Mutanabbî :

[1] Sur ce poëte, voir une note précédente, page 104.
[2] En accomplissant mes devoirs, c'est-à-dire « mes bonnes actions ».
[3] C'est-à-dire « mes mauvaises actions ».
[4] Ou plutôt « faire succéder, faire suivre ».

نهبت من الاعمار ما لو حويته
لهنئت الدنيا بانك خالد

Tu as dévasté une telle quantité de vies *des ennemis*, que, si tu les réunissais ensemble, le monde ne pourrait que désirer la prolongation indéfinie de ton existence.

Le but du poëte est ici de louer la personne dont il s'agit quant à la bravoure, car ce n'est qu'un guerrier et un brave qui dévaste les vies. Quant à la seconde louange, elle consiste à dire que le monde désire la prolongation indéfinie de la vie de ce brave, parce que son existence est un gage d'ordre et de paix pour le monde.

SECTION XXV.

Enveloppement, ادماج.

Cette figure consiste à tirer d'une expression deux sens dont le dernier ne soit pas évident. Elle diffère de la précédente en ce que cette dernière n'est usitée que pour louer, tandis que celle dont nous parlons actuellement a un emploi plus général. Elle diffère aussi de l'*insinuation*, ايهام, où on emploie une expression qui a deux ou plusieurs sens, tandis que, dans la figure dont il s'agit ici, c'est de l'ensemble du discours que doivent résulter les deux sens. Le vers suivant de Jâmî offre un exemple du ادماج.

خواهم از دل بر کشم پیکان تو
لیك از دل بر نمی آید مرا

Je désire retirer de mon cœur tes dards ; mais mon cœur ne veut pas se prêter à mes efforts.

« Les dards ne sortent pas du cœur », ou bien « mon cœur ne veut pas que je les en retire » ; telles sont les deux choses qui résultent de l'ensemble du vers.

SECTION XXVI.

Double face, توجيه.

Cette figure, qu'on nomme aussi محتمل الضدين, c'est-à-dire, « possédant les deux choses opposées », consiste à ce que le discours qu'on emploie puisse se prendre dans deux sens opposés l'un à l'autre, comme, par exemple, dans ce vers arabe où il s'agit d'un borgne nommé Amrû :

خاط لى عمرو قبا   ليت عينيه سوا

'Amrû[1] m'a cousu un manteau. Plût à Dieu que ses deux yeux fussent pareils !

C'est-à-dire, qu'il soit clairvoyant des deux yeux ou aveugle. Les deux sens peuvent être admis.

SECTION XXVII.

Le plaisant en vue du sérieux, الهزل الذى يراد به الجد.

Ainsi que son nom l'indique, cette figure consiste à employer un discours plaisant, quoiqu'on ait en vue une chose sérieuse, comme dans ce rubâî :

[1] Ou plutôt 'Amr, le *waw* étant purement orthographique.

از آخر کار عالم اندیشه کنید
ای شور کنان زماتم اندیشه کنید
با قحبهٔ دنیا مکنید آمیزش
از آتشك جهنم اندیشه کنید

Pensez à la fin de toutes choses. Songez, ô vous qui faites tant de bruit, au deuil *qui suivra*. N'ayez aucun rapport avec la prostituée du monde[1], et songez au mal de l'enfer.

On voit qu'ici le poëte donne des conseils très-sérieux sous une forme légère.

SECTION XXVIII.

Dissimulation, تجاهل العارف[2].

Sukakî nomme cette figure سوق المعلوم مساق غيره, c'est-à-dire à la lettre : « mentionner une chose connue à la place d'une autre », parce que, dit-il, lorsqu'on la trouve dans la parole de Dieu (le Coran), il n'est pas bien de le nommer تجاهل, attendu que ce nom d'action arabe signifie proprement *paraître ignorer*, et que cette expression est inconvenante, en parlant de Dieu. Le double nom de cette figure indique en quoi elle consiste, et il est facile de voir que par là on veut mettre en relief un bon mot ou une expression heureuse. L'auteur

[1] C'est-à-dire, « avec le monde aussi vil qu'une prostituée ». Dans le chapitre XVII de l'Apocalypse, en compare aussi Babylone, ou plutôt Rome païenne, à une prostituée assise sur une bête à sept têtes, lesquelles représentent les sept collines de Rome.

[2] A la lettre, « paraître ignorer ce qu'on sait ».

du Tarifât cite l'exemple suivant, qui est tiré du Coran[1] : وانا او اياكم لعلى هدى او فى ضلال مبين « Nous ou vous, nous sommes dans une bonne voie ou dans un égarement manifeste ». En voici un autre exemple dans ce vers de Schâpûr[2] :

خوش آنكه شب كشى وروز آيم بر سر
كه آه اين چه كس است وكه كشته است اين را

Est-ce bien que tu me tues pendant la nuit et que pendant la journée tu viennes auprès de moi en disant : « Hélas, quel est cet homme et qui l'a tué? »

Il est évident que, par cette ignorance feinte, le poëte veut parler ici de la personne qu'il affectionne.

SECTION XXIX.

Indication du motif, قول بالموجب.

Cette figure consiste à se servir d'une expression empruntée au discours d'une personne et à lui donner un sens différent de celui dans lequel elle avait été employée, comme dans ce vers d'Anwarî :

دوستى كوئى نه از دل ميكنى
راست مى كوئى كه از جان ميكنم

Tu te plàins que mon cœur n'éprouve pas d'amour pour toi. Tu dis vrai, car c'est mon âme qui est animée de ce sentiment.

[1] Sur. XXXIV, vers. 23.

[2] Arjasp Schâpûr. Ce poëte, dont les noms annoncent un sectateur de Zoroastre, est, entre autres, auteur d'un Diwân dont la Société Asiatique de Calcutta possède un exemplaire.

SECTION XXX.

Gradation, اطراد[1].

Cette figure, qu'on nomme aussi اطراء, *louange exagérée*, consiste à mentionner le nom de la personne louée et ceux de ses pères dans l'ordre généalogique, en les accompagnant d'épithètes laudatives ; comme si on dit, par exemple : الكريم ابن الكريم ابن الكريم ابن الكريم يوسف بن يعقوب بن اسحق بن ابراهيم « le généreux, fils du généreux, fils du généreux, fils du généreux ; *à savoir :* Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham ». Jâmî dit, en parlant du sultan Huçaïn, dans Yûçuf Zalîkha :

كريم ابن الكريم ابن الكريم است

« Prince généreux, fils d'un prince généreux, fils lui-même d'un père généreux. »

Quelquefois on observe l'ordre inverse, ainsi qu'on le voit dans ces vers de Cudcî[2] à la louange de Mahomet, de Fatime, d'Alî et des sept autres premiers imâms :

بهار گلشن دین محمد عربی
ضیاء چشم علی نور دیدهٔ زهرا

[1] C'est-à-dire, « succession de louanges ».

[2] Hajjî Muhammad Khân Cudcî Maschhadî est un poëte persan qui vint habiter l'Inde sous le règne de Schâh Jahân, dont il reçut l'accueil le plus flatteur. (Newbold, *A brief account of the Pers. poets.*)

بهار خرمی خاطر حسین و حسن
سرور سینهٔ زین العباد شمع هدا
فروغ شمع شبستان باقر وصادق
غریب خاك خراسان علی بن موسی

L'Arabe Mahomet, printemps du jardin de la religion ; Alî, la splendeur des yeux ; la belle *Fatime*[1], la lumière de la vue ; Haçan et Huçaïn, le printemps du contentement de l'esprit ; l'ornement des hommes[2] (joie du cœur et flambeau de la direction) ; Bâquir[3] et Sâdic[4] (l'éclat de la bougie de la chambre *du monde*), le malheureux de la terre de Khoraçân, Alî, fils de Muçâ[5].

SECTION XXXI.

Admiration, تعجب.

Cette figure consiste à exprimer dans une vue ou un

[1] زهرا est le féminin de l'adjectif comparatif et superlatif arabe ازهر, *beau ;* de là le nom de الجامع الازهر, *la belle mosquée*, donné à un temple célèbre du Caire. Il ne faut pas confondre, par conséquent, l'épithète de زهرا (*Zahrâ*), *belle*, donnée à Fatime, fille de Mahomet, avec le nom arabe de la planète Vénus, زُهرة (*Zuhra*), comme on l'a fait quelquefois.

[2] A la lettre, « des serviteurs *de Dieu* », le poëte veut parler de Alî, le quatrième imâm, qu'on nomme plus ordinairement *Zaïn ul Abidîn*, fils de Huçaïn, qui précède immédiatement, expression qui a le même sens que celle que le poëte a employée.

[3] Muhammad Bâquir, cinquième imâm.

[4] Jafar Sâdic, sixième imâm.

[5] Muçâ est le septième imâm et Alî le huitième. L'épithète qui est ici donnée à ce dernier fait allusion à la fin malheureuse de ce prince, qui mourut empoisonné près de Tous, en Khoraçân.

but particulier l'étonnement sur quelque chose, comme dans ce vers de Khâcânî :

عجب است این رکاب ومی گوئی
کامد از ماه نو شفق دیدار

Cette coupe est étonnante et tu dis : On croit voir s'élever le crépuscule de la lune nouvelle.

Ici cette figure est destinée à faire ressortir l'éloge de la coupe comparée à la lune[1], et du vin comparé au crépuscule.

SECTION XXXII.

Incidence, اعتراض[2].

Cette figure consiste à employer, avant de terminer le discours, un mot sans lequel le sens serait complet. On nomme aussi cette figure *remplissage*, حشو, et on en distingue trois espèces :

[1] Feu Grangeret de Lagrange, élève et ami comme moi de Silvestre de Sacy, a publié un poëme remarquable sur le vin dans son intéressante Anthologie arabe (p. 82 du texte, et 41 de la traduction). Dans ce poëme, la coupe est aussi comparée à la lune. On y lit :

لها البدر كاس وهى شمس يديرها
هلال وكم يبدو اذا مزجت نجم

Une coupe pareille à la lune contient ce vin, qui, semblable au soleil, est porté à la ronde par un jeune échanson qu'on dirait être le croissant de la nouvelle lune. Puis, que d'étoiles brillantes paraissent quand il est mélangé avec de l'eau !

[2] *Incisum*, phrase incidente.

La première, c'est lorsque le discours perd par là de la grâce; la seconde, lorsque, au contraire, il en est embelli; la troisième, lorsque ni l'un ni l'autre de ces effets n'a lieu. Dans le premier cas, cette figure se nomme *mauvais remplissage*, حشو قبیح; dans le second, *beau remplissage*, حشو ملیح; dans le troisième, *remplissage moyen*, حشو متوسط. On ne rencontre pas d'exemples de la première espèce chez les bons écrivains; les exemples des deux autres espèces sont fréquents. En voici un du *beau remplissage* dans le vers suivant d'Anwarî :

گر بخندم وان پس از عمریست گوید زهر خند
ور بگریم وان بهر روزیست گوید خون گری

Si je ris, ce qui a lieu par extraordinaire, elle dit : Ris-tu de dépit? Si je pleure, ce qui a lieu journellement, elle dit : Verses-tu des larmes de sang? [1]

Ici les expressions پس از عمریست et بهر روزیست, que j'ai rendues un peu librement par *ce qui a lieu par extraordinaire* et *ce qui a lieu journellement*, sont ce qu'on nomme حشو ملیح, parce que le sens de la phrase est complet sans elles et que cependant elles le développent avec art; car elles signifient que la personne dont le poëte parle dit les paroles qu'il lui attribue, quoiqu'il rie très-rarement et qu'il pleure beaucoup; et il a énoncé cette particularité pour relever l'extrême dureté du cœur de celle dont il se plaint.

[1] Ce vers se trouve dans l'Histoire de Zahîr uddîn, publiée par M. B. de Dorn, p. 340; mais il y a une variante dans le premier hémistiche, وان بهر سالیست.

CHAPITRE II.

DES FIGURES DE MOTS, صنايع لفظى.

Il est essentiel de recommander avant tout, aux personnes qui veulent écrire selon les règles de la rhétorique, de faire toujours dépendre l'expression لفظ du sens معنى, et de ne pas accommoder, au contraire, le sens à l'expression.

Parmi les figures de mots, on distingue *l'allitération* (*jinâs*, جناس, ou *tajnîs*, تجنيس), c'est-à-dire, proprement l'emploi de deux mots *pareils*, quant à la prononciation, تلفظ, et *différents* quant au sens, معنى. On en compte plusieurs espèces ; il y en a de parfaites, تامّ, et de défectueuses, ناقص, ainsi qu'on va le voir.

SECTION PREMIÈRE.

De l'allitération identique, تجنيس مُماثل.

On nomme ainsi la figure qui consiste à rapprocher deux mots écrits de la même manière, et qui sont, l'un et l'autre, de la même espèce, نوع, c'est-à-dire, ou deux noms, اسم, ou deux verbes, فعل, ou deux particules, حرف[1]. En voici des exemples :

يوم تقوم الساعة يقسم المجرمون ما لبثوا غير ساعة

[1] Les grammairiens musulmans ne reconnaissent que ces trois parties du discours dans lesquelles ils font rentrer toutes les nôtres. (Voyez la Grammaire arabe de S. de Sacy, t. Ier, p. 123).

Le jour où le *temps* (*saat*) s'arrêtera, les méchants jureront 'ils ne sont demeurés qu'une *heure* (*sâat*) *dans le tombeau.* *oran*, xxx, 54 et 55.)

شکر لب جوانی نی آموختی
که دلها بر آتش چو نی سوختی

Un jeune homme, aux lèvres de sucre, apprenait à jouer de la *flûte* (*naï*) pour brûler les cœurs[1], comme la *canne* (*naï*) dont on allume le feu. (Saadî, *Bostan*, liv. III.)

چون نای بی نوایم ازین نای بی نوا
شادی ندید هیچ کس از نای بی نوا

Je suis pareil à une *flûte* (*naï*) dépourvue de son, à cause de ce *Naï*[2] dépourvu de son. En effet, personne n'a jamais été charmé par un *naï* dépourvu de son. (Maçûd-i Saad.)

زدست چنگ نوازت شدم چو نالان عود
ززلف مشك فشانت شدم چو سوزان عود

A cause de la main de ton musicien (joueur de *chang*)[3], j'ai été semblable à *la harpe* (*ûd*) pleurante ; et, par l'effet de tes cheveux, qui répandent l'odeur du musc, je suis devenu comme *le bois d'aloès* (*ûd*) qu'on brûle. (Abd ul-Wâci.)

SECTION II.

De l'allitération suffisante ou imparfaite, تجنیس مستوفی.

C'est ainsi qu'on nomme l'allitération qui porte sur

[1] C'est-à-dire pour y exciter des sensations vives et ardentes.

[2] Nom d'une forteresse où le poëte avait été enfermé.

[3] Le mot چنگ est ici synonyme de عود dans le sens de *harpe*.

des mots de deux espèces différentes; par exemple, un nom et un verbe, comme dans les vers suivants :

ما مات من كرم الزمان فانه
يحيا لدى يحيا بن عبد الله

Ce qui est mort, en fait de gens honorables du siècle, *vit* (*yahya*) dans *Yahya*, fils d'Abd-Ullah. (Abû Tamâm.)

امید لذت عیش از مدار چرخ مدار
که در دیار کرم نیست زاد می ویار

N'*aie pas* l'espoir que la *rotation* du ciel puisse amener le plaisir pour toi ; car même dans les demeures hospitalières il n'y a de provisiòn ni de vin, ni d'ami. (Kamâl-i Ismâïl.)

SECTION III.

De l'allitération composée, تجنيس مركب, ou اجناس تركيب.

Elle consiste à employer, dans le même vers ou la même phrase, deux mots pareils, dont l'un est *simple*, مفرد, et l'autre *composé*, مركب. Quand il y a conformité dans l'écriture, on nomme cette figure *allitération composée identique*, تجنيس مركب متساوى, ou متشابه, et quand cette conformité n'existe pas, cette figure prend le nom d'*allitération composée différente*, تجنيس مركب مفروق. Voici un exemple de la première espèce :

اذا لم يكن ملك ذا هبة
فدعه فدولته ذاهبة

Lorsqu'un roi n'est pas *généreux*[1], laisse-le, car son royaume *ne tardera pas à le quitter*[2]. (Abû'lfath Bastî.)

Voici des exemples de la deuxième espèce de l'allitération dont nous parlons.

تو همائی ونیست ظل هما
جز دو زلف تو دام ظلهما

Tu es le humâ[3], mais tu n'as pour l'*ombre du humâ* que les deux tresses de tes cheveux (que leur *ombre* dure !) (Jâmî.)

یکی دختری داشت کز دلبری
پری را برخ کرد از دل بری

Il avait une fille qui par sa *gentillesse* et sa beauté *charmait*[4] les fées elles-mêmes. (Açadî.)

SECTION IV.

De l'allitération reprisée, تجنیس مرفو.

On nomme ainsi l'allitération qui a lieu entre un mot, un autre mot et une partie d'un troisième. Exemple :

ولا تلهُ عن تذكار ذنبك وابكه
بدمع يضاهي الوبل حال مصابه

[1] A la lettre, « possesseur de don ».
[2] A la lettre, « sa fortune (sera) s'en allant ».
[3] Allusion à l'oiseau fabuleux ainsi nommé, et à son ombre, que les Orientaux considèrent comme étant du meilleur augure.
[4] A la lettre, « privait les fées de leur cœur ».

ومثل لعينك الحمام ووقعه
وروعة ملقاه ومطعم[1] صابه

Ne sois pas insouciant du souvenir de tes fautes, et déplore-les en versant des larmes semblables à la pluie qui *tombe impétueusement.* Représente-toi la mort et son effrayante arrivée ; pense à son breuvage *de coloqüinte.* (Harîrî, 21e séance[2].)

SECTION V.

De l'allitération d'écriture, تجنيس محرف.

On entend par là celle qui a lieu entre des mots différents quant aux figures, هيآت, c'est-à-dire aux points-voyelles et autres signes orthographiques, mais pareils quant à l'espèce du mot, نوع, au nombre, عدد, des lettres et à leur arrangement, ترتيب. En voici un exemple :

از كوى تو چون باد بر آشفتم ورفتم
كردى زدل مدعيان رُفتم ورَفتم

J'ai quitté ta rue, agité comme le vent, et, en me *retirant, j'ai enlevé la poussière du cœur de tes poursuivants*[3]. (Figânî.)

SECTION VI.

De l'allitération nommée *zâïd,* زايد, c'est-à-dire allongée.

Les allitérations qui ont été décrites dans les sections

[1] Au lieu de مطعم, le texte du *Hadâyic ul-balâgat* porte معظم, ce qui donne un sens différent.

[2] Extrait de ma traduction inédite de Harîrî.

[3] C'est-à-dire : « Je les ai rendus contents en calmant leur jalousie par mon absence. »

précédentes se nomment *parfaites*, تام, par opposition à celle-ci et aux suivantes, qui se nomment *imparfaites* ou *défectueuses*, ناقص. Celle-ci, qui porte le nom particulier de *zâïd* ou *allongée*, consiste à rapprocher deux mots, dont l'un a une lettre de plus que l'autre, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin. Voici des exemples de ces trois variétés :

با شکوه کوه حلمت ابر گریان بر جبال
با وجود جود دستت برق خندان بر سحاب

A cause de la *majesté* de la *montagne* de ta sévérité, le nuage pleure sur les montagnes. Par l'*existence* de la *générosité* de ta main, l'éclair sourit sur le nuage. (Salmân Sâwajî.)

صبح زمشرق چو کرد بیرق نور آشکار
خنده زد اندر هوا بیرق او برق وار

Quand l'aurore a déployé dans l'orient l'étendard de la lumière, cet *étendard* semble sourire dans les airs comme l'*éclair*. (Khâcânî.)

زشهر فتنه بخیزد چو طیره بنشانی
بتنگ مشك بریزد چو طره بفشانی

Lorsque tu calmes ta *colère*, le trouble s'élève dans la ville[1] ; lorsque tu déploies *les boucles de tes cheveux*, le musc s'épanche de dépit. (Azraquî.)

خال ما داد بهر دنیا را
زهر مر نور چشم زهرا را

[1] C'est-à-dire : « Lorsque tu te rends aimable, la ville entière est charmée et s'éprend d'amour pour toi. »

Notre oncle (Muawiah) a donné, pour le plaisir de ce monde, du poison à la lumière de l'œil de Zahrâ[1]. (Sanâî.)

کفر است در طریقت ما کینه داشتن
آئین ماست سینه چون آئینه داشتن

C'est être infidèle que d'avoir de la malignité dans le spiritualisme : notre coutume, c'est d'avoir le cœur aussi pur qu'un *miroir*. (Tâlib-Amalî[2].)

L'allitération défectueuse, quant à la lettre finale, se nomme spécialement *tajnîs-i mutarraf*, تجنیس مطرف[3], et aussi *tajnîs-i muzîl*, تجنیس مذیل[4], et elle peut même consister dans l'addition de deux lettres dans un des mots sur lesquels roule l'allitération. Exemple :

[1] J'adopte ici la traduction de Mirzâ Tantâwî d'après Sâîd Hâschim. *Zahrâ*, nom de femme signifiant « la belle », attribué par excellence à Fatime. Voy. plus haut, p. 117.

[2] Tâlib, natif d'Amal en Mazenderan, est un célèbre poëte mystique persan à qui on donne le titre de *rossignol d'Amal*. Il vécut à la cour du sultan de Dehli Jahânguîr et en reçut le titre de *malik uschschuarâ* ou roi des poëtes, titre qui équivaut à l'appellation indienne de *kabeswar* ou prince des poëtes. Le Diwân de Tâlib, qui contient environ dix mille baïts, se distingue par l'élégance du style et la hardiesse des métaphores. Ce poëte mourut encore jeune vers l'an 1625 de J.-C. (Voyez G. Ouseley, *Biogr. notices of persian poets.*)

[3] D'autres rhétoriciens persans nomment تجنیس مطرف l'allitération qui consiste à rapprocher deux mots qui ne diffèrent que par la dernière lettre, comme, par exemple : شراب et شرار ; آفاق et آفات, etc. (Gladwin, *Dissert.*, p. 8.)

[4] Allitération avec une queue, une annexe.

قاهر کفار وباج از قاهره در خواستند
دامغ اشرار وگرد از دامغان انگیختند

Ils *vainquirent* les infidèles, et ils exigèrent le tribut du *Caire*. Ils *massacrèrent* les méchants, et (par leurs courses) ils excitèrent la poussière dans *Dâmigân*[1]. (Khâcânî.)

SECTION VII.

Autre espèce d'allitération défectueuse.

Les mots qui sont l'objet de l'allitération diffèrent quelquefois quant à une lettre. Dans ce cas, si cette lettre a de l'analogie dans la prononciation مخرج avec celle qui lui correspond, on nomme cette figure *jinâs-i muzâri* جناس مضارع, c'est-à-dire allitération similaire; et si cette analogie n'existe pas, on nomme cette figure *jinâs-i lâhic* جناس لاحق, c'est-à-dire allitération *approchante*. Et, de même que pour la lettre additionnelle, la lettre dont il s'agit ici peut être ou au commencement du mot, ou au milieu, ou à la fin.

Voici d'abord des exemples des trois espèces d'allitérations *muzâri*, tant en arabe qu'en persan :

بيني وبين كنّي ليل دامس وطريق طامس

Entre le lieu où je me trouve et ma demeure, il y a une nuit *ténébreuse* et un *long* chemin.

وهم ينهون عنه وينأون عنه

[1] Ville et district de Comis, en Khoraçân.

Ils *détournent* (les autres) du Prophète et ils *s'en éloignent* eux-mêmes. (*Coran*, VI, 26.)

الخير معقود بنواصى الخيل

Le bonheur est attaché au front *des cavaliers*. (Paroles de Mahomet.)

جامى از ترهات بسته زبان
سخن از طرهات میگوید

Jâmî, qui a fermé sa bouche aux *futilités*, parle des *boucles de cheveux* (de sa mystérieuse amie). (Jâmî.)

ساعیت هر که نیست او ساهیست
داعیت هر که نیست او داهیست

Celui qui ne s'évertue pas comme tu le fais est *négligent;* et celui qui *n'a* pas *recours* à toi est *malheureux*. (Faquîr.)

باطن تو به حقیقت دل تست
هرچه جز باطن تو باطل تست

Ton intérieur est, à la vérité, ton cœur; et, à l'exception de ton *intérieur*, tout est *vain*. (Sanâî.)

Voici actuellement des exemples des trois variétés de l'allitération nommée *lâhic* ou *approchante*, tant en arabe qu'en persan :

ويل لكل همزة لمزة

Malheur à tout *médisant calomniateur!* (*Coran*, CIV, I.)

وانه لحب الخير لشديد وانه على ذلك لشهيد

Il (l'homme) est *ardent* à l'égard des biens (terrestres), et il le *confesse* lui-même. (*Coran*, c, 7, 8.)

فاذا جاءهم امر من الامن....

Lorsqu'ils reçoivent *avis* de quelque *sécurité*.... (*Coran*, IV, 85.)

کار تو غزو باد ویار تو حق
عرش تو تاج باد وفرش تو گاه

Remporte la victoire et que Dieu soit ton ami ! Que ton *toit* devienne une couronne et ton *lit* une place (d'honneur) ! (Abû'l-farah Rûmî.)

در روی من زغمزه کمانها کشیدهٔ
بر جان من زطره کمینها کشادهٔ

Tu as *tiré* sur mon visage les arcs de ton œillade ; tu as *déployé* pour mon âme les piéges des boucles de tes cheveux. (Khâcânî.)

دل من هست زین بازار بیزار
قسم خواهی بدادار وبدیدار

Mon cœur est *dégoûté* de ce *bazâr* ; tu peux m'en demander le serment par *Dieu* et par la *face* (de ma belle). (Nizâmî.)

بزم دوزخ چو خصمت آراید
دل کبابش شود شراب شرار

Lorsque ton adversaire prépare le banquet de l'enfer, ton cœur est son rôti ; et son *vin* la *scintillation* du feu. (Faquîr.)

SECTION VIII.

De l'allitération intervertie, تجنيس قلب.

On nomme ainsi l'allitération qui diffère dans la disposition des lettres. Elle est ou complète, قلب كل, ou partielle, قلب بعض. La première consiste à rapprocher deux mots qui sont pareils, si on en lit un des deux au rebours, comme par exemple فتح et حتف dans la phrase arabe qui suit :

حسامه فتح لاوليائه حتف لاعدائه

Son épée est pour ses *amis* le gage de la victoire, et pour ses ennemis l'assurance de *la mort.*

Les mots مرد et درم, ainsi que رام et مار, dans le vers suivant de Faquîr, offrent deux autres exemples de cette figure :

مرد حق را درم زره نبرد
رام اورا نمیگزد این مار

L'*argent* ne fera pas quitter le droit chemin à *l'homme* religieux. Ce *serpent* ne mordra pas le *serviteur* de Dieu.

L'allitération intervertie, partielle, est celle qui a seulement lieu entre quelques lettres d'un mot. En voici des exemples dans deux vers de Sanâî à la louange de Schâh-Auliyâ[1] :

[1] Au sujet de ce personnage, célèbre par sa sainteté, voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, p. 97 et suiv.

همه سادات دین ازو مرحوم
همه نامحرمان ازو محروم

هر که از مهر بدرهٔ برده
خلق را خصم خویش نا کرده

Tous les saiyids de la religion sont *favorisés* par lui, tandis que tous les nâ-mahrams[1] sont *privés* de son appui....

Quiconque *possède* un *sac* de pièces d'or n'a pas les hommes pour ennemis.

Dans le vers suivant de Khâcânî, on trouve la réunion de l'allitération allongée, زاید[2], et de l'inversion, قلب.

اوراست طریق بت شکستن
از آزر آرزو گسستن

La bonne doctrine consiste à briser les *idoles* et à *en* éloigner son *désir*.

Lorsqu'un des deux mots de l'allitération intervertie est placé au commencement et l'autre à la fin du vers, on la nomme *inversion ailée*, مقلوب مجنح. Exemple :

رام شد دل به آن بت طرار
لبش افسون گر است وزلفش مار

[1] C'est-à-dire ceux qui ne sont pas admis dans le harem. Ici cette expression est métaphorique et désigne ceux qui n'entrent pas dans le harem de la religion, c'est-à-dire les impies et les infidèles.

[2] Voyez plus haut, section v.

Mon cœur *obéit* à cette idole trompeuse. Ses lèvres sont enchanteresses et ses tresses de cheveux sont des *serpents*. (Faquîr.)

SECTION IX.

De l'allitération intervertie égale, تجنيس مقلوب مستوى.

Cette autre espèce d'allitération consiste à construire un vers de telle sorte qu'on puisse le lire aussi bien au rebours que dans le sens ordinaire. On en compte trois espèces : dans la première, on compose le second hémistiche d'un vers des mêmes lettres que le premier, placées au rebours. Exemple :

ارانا الاله
هلالا انارا

Dieu nous a montré le croissant de la lune qui brillait.

Dans la seconde, les deux hémistiches d'un vers peuvent, l'un et l'autre, séparément, être lus au rebours aussi bien que dans le sens ordinaire, comme dans ce vers de Khusrau :

شکر بترازوی وزارت بـــر کـــش
شو همرهٔ بلبل بلب هـر مـهـوش

Mets du sucre dans la balance du devoir. Sois le compagnon du rossignol sur les lèvres de toutes les belles à face de lune.

Enfin, dans la troisième espèce de l'allitération dont nous parlons, le vers tout entier peut se lire au rebours aussi bien que dans le sens ordinaire. Exemple :

مودّته تـدوم لكل هـول
وهل كل مـودّتـه تـدوم

Son amitié semble à toute épreuve, mais pourra-t-elle durer?

On trouve des exemples de cette figure de mots dans la prose aussi bien que dans les vers et dans le Coran lui-même.

SECTION X.

De l'allitération contiguë.

J'appelle ainsi l'allitération, de quelque espèce qu'elle soit, lorsqu'elle a lieu entre deux mots qui se suivent, allitération qu'on nomme en arabe *mukarrar*, مكرّر (répétée), *muzdawaj*, مزدوج (accouplée), *muraddad*, مردّد (réitérée). On en a déjà vu des exemples; mais en voici quelques-uns encore :

جيتك من سبأ بنبأ

Je t'ai apporté de *Saba une nouvelle*. (*Coran*, XXVII, 22.)

من طلب شيأ وجدّ وجد من قرع بابا ولجّ ولج

Celui qui cherche quelque chose *avec énergie*, le *trouve*. Celui qui frappe une porte *avec persévérance*, *y entre*. (Proverbe arabe.)

در ركوع وسجود جود او كرد
در قيام وقعود عود او كرد

Au milieu de ses génuflexions et de ses prosternations, il a fait le bien ; tout en se levant et en s'asseyant, il a répandu des bienfaits. (Sanâî.)

همی بود با دلبر وجام جم
که روزی نشد از دلش کام کم

Il a été avec sa bien-aimée et la *coupe* de *Jamsched*[1], tellement que le *désir* de son cœur n'a pas *diminué* un seul jour. (Açadî.)

مرا کنف کفنست الغیاث ازین منزل
مرا مقر سقرست الامان ازین منشا

L'angle où je réside est pour moi une *bière :* Dieu me délivre de ce séjour ! Mon *habitation* est *l'enfer :* Dieu me garde de ce lieu ! (Khâcânî.)

SECTION XI.

De l'allitération d'écriture, تجنیس خطی.

On nomme ainsi l'allitération qui porte sur deux mots qui sont écrits de la même manière, quant à la forme des lettres, mais qui diffèrent par les points diacritiques[2]. En voici des exemples :

[1] C'est-à-dire en prenant du vin et en se réjouissant.

[2] On donne le même nom à l'allitération qui consiste à rapprocher des mots pareils quant aux lettres, mais différents quant aux points-voyelles et autres signes orthographiques. En voici un exemple tiré du célèbre poëte hindoustani Saudâ :

یه نهو دریا که جس سی گذریی پُل باندهکر
موج چشم عاشقان دی توڑ پُل مین پِل کی پُل

Cèci n'est pas une rivière que vous puissiez passer au moyen d'un *pont* (*pul*). Les larmes abondantes qui coulent des yeux des amants, après avoir *brisé* (*pil*) ce pont (*pul*), le renverseraien en un *moment* (*pal.*)

وهو يطعمنى ويسقين واذا مرضت فهو يشفين

C'est lui qui me nourrit et qui *m'abreuve;* c'est lui qui, lorsque je suis malade, *me guérit.* (*Coran*, xxvi, 79.)

خلق او زير اين سراپرده
زخمها خورده رحمها كرده
چشمها چشمها[1] زديدارش
سمعها شمعها زگفتارش

Ses femmes, derrière le rideau, reçurent des *blessures* qui excitèrent la *compassion*. En le voyant, les yeux furent *des sources* (de larmes), et *les oreilles s'enflammèrent* en entendant son discours. (Sanâî.)

SECTION XII.

De la dérivation, اشتقاق.

Cette figure a du rapport avec l'allitération. Elle consiste à rapprocher des mots qui ont une source commune et un sens analogue. Exemples :

فاقم وجهك للدين القيّم[2]

Lève ta face vers la *vraie*[3] religion. (*Coran*, xxx, 42.)

[1] Le premier de ces deux mots est le pluriel du mot چشم, *œil*, et le second est le pluriel du mot چشمه, *source*, *fontaine*.

[2] Ici, en effet, les mots اقم et قيّم sont dérivés l'un et l'autre du verbe قام يقوم, *se lever*.

[3] A la lettre, *droite*.

داد حق شیر این جهان همه را
جز فطامش نداد فاطمه را[1]

Dieu a donné à tous le lait du monde, et à *Fatime* il n'a donné que le *sevrage*[2]. (Sanâî.)

چند گوی که زوصلش بکشیب
من شکیبم دل وجان نشکیبد

Tu me dis souvent : *Renonce* à son union. J'y *renoncerais* bien ; mais mon cœur et mon esprit *n'y veulent pas renoncer*. (Khâcânî.)

SECTION XIII.

Du semblant de dérivation, شبه اشتقاق.

On nomme ainsi l'allitération qui consiste à rapprocher deux mots qui se ressemblent, mais qui ont une origine différente. Exemples :

قال انی لعملکم من القالین[3]

Loth *dit :* Je suis de ceux qui *détestent* votre crime. (*Coran*, xxvi, 168.)

[1] فاطمه appartient à la même racine que فطام. Par l'expression « le lait du monde » il faut entendre les biens extérieurs du monde.

[2] Par le « sevrage », il faut entendre ici l'art de se sevrer des choses du monde : l'abstinence et la piété.

[3] Ici le mot قال dérive de la racine قول, et قالین de la racine قلی.

خضر الهامی که چون سکندر
لشکر کشد وجهان کشاید

Pareil à Alexandre, qui fut inspiré comme Khizr[1], il *réunira* des armées et *conquerra* le monde. (Khâcânî.)

SECTION XIV.

De l'allitération par allusion, اشارة.

C'est celle à laquelle il est seulement fait allusion sans qu'elle soit exprimée verbalement. Exemple :

حُلقت لحية موسى باسمه
وبهرون اذا ما قُلبا

La barbe de Moïse a été rasée par son nom[2], et par Aaron, en retournant ce mot[3].

SECTION XV.

De la figure de mots nommée *radd-ulujz-alassadr*,
رد العجز على الصدر

Par cette expression, qu'on peut traduire en français par *rappel de la fin au commencement*, il faut entendre

[1] Allusion à la légende musulmane d'Alexandre, développée dans l'*Iskandar-nâma* de Nizâmî.

[2] موسى est le nom propre que nous rendons par Moïse, et il signifie aussi *rasoir*. Le poëte fait ainsi allusion à une allitération parfaite, تجنيس تام.

[3] En lisant le mot هرون au rebours, on a نورة, qui est le nom qu'on donne à une composition épilatoire. Le poëte fait ainsi allusion à une allitération intervertie, تجنيس قلب.

l'allitération qui consiste à répéter le même mot dans le même vers, ce qui peut avoir lieu de quatre façons, قسم, différentes, lesquelles se subdivisent chacune en trois espèces ou variétés, نوع[1].

La première consiste à mettre tant au *sadr*, c'est-à-dire, en tête du vers qu'au *ujz*, c'est-à-dire, à la fin du second hémistiche, le même mot, soit en le répétant tel quel avec la même signification, soit en le répétant avec un sens différent par allitération, soit enfin en employant deux mots dérivés de la même racine ou paraissant en dériver.

Voici des exemples des trois espèces de cette première façon d'employer la figure de mots dont il s'agit :

سريع الى ابن العم يلطم وجهه
وليس الى داعى الندى بسريع

Il est *prompt* à souffleter son cousin, mais il n'est pas *prompt* à l'égard de celui qui réclame ses bienfaits.

[1] Pour bien comprendre la théorie qui va suivre, il faut connaître la valeur de quelques expressions techniques de la métrique arabe qui seront expliquées plus loin ; mais disons en attendant : 1° qu'on nomme *sadr*, صدر, c'est-à-dire *poitrine*, la première partie, جزو, du premier hémistiche d'un vers ; et 2° *arûz*, عروض, c'est-à-dire *extrémité*, la dernière partie du même hémistiche ; 3° qu'on nomme *ibtidâ*, ابتداء, c'est-à-dire *commencement*, la première partie du second hémistiche ; et 4° *ujz*, عجز, ou *derrière*, la dernière partie ; enfin 5° qu'on nomme *hascho*, حشو, c'est-à-dire *remplissage*, la portion de chaque hémistiche qui en occupe le milieu entre les deux parties dont je viens de parler.

شیدا شده ام چرا همی بنهی
زنجیــر دو زلف بر من شیدا

Je suis *fou* (d'amour), mais as-tu besoin de m'attacher, moi *fou*, avec les chaînes des deux tresses de tes cheveux? (Maçûd-i Saad.)

دعانی من ملامکما ســفــاهــا
فداعی الشوق قبــلکما دعانی [1]

Cessez toutes deux de me blâmer follement; car l'amour qui me sollicite m'*a appelé* avant vous.

جان سپر ساخته ام ناوك مــژگان تـرا
تا همه خلق بدانند که من جان سپرم [2]

J'ai fait des pointes de tes cils *un bouclier pour ma vie*, afin que tout le monde sache que *j'ai renoncé à la vie*. (Amîr Khusrau.)

یگانهٔ زمانه شدستی ولیکــن
نشد هیچ کس را زمانه یگانه [3]

[1] Le premier دعانی est l'impératif au duel du verbe irrégulier assimilé ودع, *laisser*, avec le pronom affixe de la première personne, et le second est la troisième personne masculine du prétérit de la racine دعا, *appeler*, de laquelle dérive aussi le mot داعی, qui commence le second hémistiche et qui est le nom d'agent du même verbe.

[2] Le premier سپر signifie *bouclier*, et le dernier est le participe présent apocopé de سپردن, *livrer*.

[3] Le premier یگانه est dans le sens d'*unique*, le second dans celui d'*ami*. Ce mot a en effet ces deux significations.

Tu as été *l'yagâna* (*l'unique*) du monde, et toutefois le monde n'est *l'yagâna* (*l'ami*) de personne. (Ansarî.)

ضرايب ابدعتها فى السماح
فلسنا نرى لك فيها ضريبا [1]

Nous ne voyons pas que tu aies *un égal* pour *les qualités* que tu as manifestées relativement à la générosité. (Bakhtarî) [2].

بكوشش كشت قدر هر يكى در پيش يار افزون
من مسكين زبون تر مى شوم هر چند ميكوشم [3]

Par des *efforts*, la position de chacun auprès de sa bien-aimée s'améliore ; mais, quant à moi, malheureux, plus je *m'efforce* et plus je suis maltraité. (Figânî.)

La seconde manière d'employer la figure dont il s'agit dans cette section, c'est de répéter le même mot tant dans le *hascho* ou remplissage du premier hémistiche d'un vers qu'à la fin du second hémistiche.

On distingue encore trois variétés de cette figure, à savoir : la répétition pure et simple, تكرار, l'allitération, تجنيس, et la dérivation, اشتقاق. En voici des exemples :

[1] Les mots ضرايب et ضريب sont dérivés de la même racine. Le premier est le pluriel du substantif ضريبة, *caractère*, etc., le second est un adjectif signifiant *semblable*, *etc.*

[2] Célèbre poëte arabe de la première moitié du IX[e] siècle, et dont les poésies ont été réunies en un Diwân. (D'Herbelot, *Biblioth. or.*)

[3] Le substantif كوشش et le verbe كوشتن appartiennent à la même racine.

اقول بصاحبى والعيس تهوى

بنا بين المنيفة والضمار

تمتع من شميم عرار نجد

فما بعد العشية من عرار

Je dis à mon compagnon, tandis que le chameau (de la caravane) nous descend entre Munîfa et Dimâr[1] : « Respire à ton aise le parfum de l'arâr[2] du Nadj ; car, après le soir, il n'y a plus d'arâr[3] ».

مارا كه كند مسلّم آنجا

خورشيد نمى شود مسلّم

Qui est-ce qui pourra me rendre *libre* ici, puisque le soleil lui-même n'est pas *libre*[4] ? (Khâcânî.)

[1] Noms de deux endroits dans le Najd. (Voyez sur cette province d'Arabie la notice spéciale de feu Jomard.)

[2] *Buphthalmus silvester.*

[3] C'est-à-dire, « tu ne pourras plus le respirer, parce que nous partirons ».

[4] Les vers qui sont cités en exemple dans les ouvrages didactiques orientaux sont souvent obscurs, parce que, étant pris isolément, le contexte ne peut servir à les éclaircir. Le vers dont je donne ici le texte et la traduction est dans ce cas. Gladwin (*Dissertation on the Rhet.*, p. 12), qui l'a aussi donné d'après un autre ouvrage, sans dire qu'il appartient à Khâcânî, et avec l'addition fautive de كه à la fin du premier hémistiche, le traduit ainsi : « Who will consider us *perfect* in that place, where the « sun is not (deemed) *perfect?* »

واذ البلابل افصحت بلغاتها
فانف البلابل باحتساء بلابل [1]

Lorsque les *rossignols* déploient l'éloquence de leur langage, chasse *tes chagrins* en vidant *les bouteilles.*

يوسف ماست ببازار كنون حلوه فروش
زاهد از كوشهٔ خلوت دل خود را باز آر [2]

Mon Joseph vend actuellement des sucreries dans le *bazâr.* O abstinent, *retire* ton cœur de[3] l'angle de la solitude. (Faquîr.)

اذا المرء لم يخزن عليه لسانه
فليس على شئ سواه بخزان [4]

Si l'homme ne *retient* pas sa langue pour ce qui le concerne, il n'est pas de ceux qui la *retiennent* au sujet des affaires d'autrui. (Amrû'lcaïs[5].)

[1] Le premier بلابل est le pluriel du mot persan بلبل, *rossignol*, qui a passé en arabe et y a pris un pluriel conforme au génie de la langue; le second est le pluriel du substantif arabe بلبال, *affliction, etc.*, et le troisième est le pluriel du substantif بلبلة dans le sens d'*aiguière, pot, bouteille.*

[2] Dans le premier hémistiche, l'expression بازار signifie *marché*, dans le second, elle forme deux mots, باز آر, c'est-à-dire *porte en arrière.*

[3] Gladwin (*ib.*), qui a aussi donné ce vers, a traduit mal à propos ici از, *de* (from), par *to* (à), ce qui dénature le sens.

[4] Les mots يخزن et خزان sont dérivés de la même racine.

[5] P. 31, l. xvii de l'édition de M. de Slane.

کچھ هم په نهین لطف تیرا ورنه همیشه
وه کون هی جس شخص په تیرا نهین الطاف

Quoique tu ne me traites pas toujours avec *bonté*, quelle est la personne qui ne soit l'objet de ta *bienveillance?*

La troisième manière d'employer le *radd ulujz alassadr*, رد العجز علی الصدر, consiste à placer le même mot au *arûz*, عروض et au *ujz*, عجز, c'est-à-dire à la fin des deux hémistiches du vers; ce qui a lieu de façon à former encore trois variétés, comme précédemment[1]. Exemples :

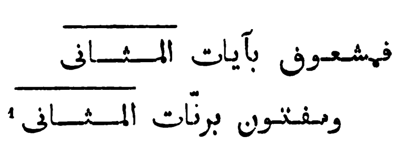
ومن کان بالبیض الکواعب مغرما
فما زلت بالبیض القواضب مغرما

Tandis qu'un autre *recherche* la blancheur des belles à poitrine rebondie, moi je ne *recherche* autre chose que la blancheur des (épées) tranchantes. (Abû-Tamâm.)

اس سرو خوش ادا کون همارا سلام هی
اس یار بیوفا کون همارا سلام هی

Salut soit de ma part à ce charmant cyprès; *salut soit de ma part* à cette infidèle amie. (Walî.)

[1] Dans les exemples de simples répétitions, on verra que la rime est reportée au mot qui précède l'expression répétée, expression qu'on nomme *radif*, ردیف, ou *annexe*. Telle est, en effet, la règle.



Il est affectionné pour les versets du *premier chapitre du Coran*, et charmé par les sons *des cordes* (du luth). (Harîrî, 48e séance.)

در عاشقى ودلبرى اى دلبر شيرين
من رنجه چو فرهادم وتو طرفه چو شيرين

O douce voleuse de cœur, tandis que moi je suis affligé dans mon amour comme Farhâd, toi, dans ta gentillesse, tu es charmante comme *Schîrîn.* (Abd ulwâcî Jabalî.)

مهلك فتنه و منوّم ظلم
دولت حىّ لا ينام تو باد [2]

Que ta puissance qui est gardée par le vivant *qui ne dort pas*, anéantisse le trouble et *endorme* l'injustice. (Mukhtarî.)

La quatrième manière d'employer la figure de mots dont il s'agit dans cette section consiste à placer, au commencement et à la fin du second hémistiche d'un vers, le même mot dans une des trois catégories déjà citées. Exemples :

[1] Le premier مثانى est un substantif singulier qui signifie proprement la première surate du Coran, nommée *Fâtiha;* le second est le pluriel de مثنى, qui est le nom de la seconde corde du luth à quatre cordes.

[2] Les mots منوم et ينام appartiennent à la même racine.

نه بر کوه سبزی نه در باغ شخ[1]
ملخ بوستان خورد ومردم ملخ

Il n'y avait ni verdure sur la montagne, ni branche dans le jardin ; *les sauterelles* dévoraient la campagne, et les hommes, *les sauterelles*. (Saadî, *Bostan*, L. I.)

من غم زبهر جان خورم ایشان زبهر نان
آری هموم خلق بقدر همم[2] نهند

Je suis en souci pour ma bien-aimée, tandis que d'autres le sont pour leur pain. Dieu proportionne en effet les *peines* des créatures à leur *énergie*. (Azraquî.)

Quelquefois les poëtes persans emploient cette figure aux deux hémistiches du vers, ainsi qu'on le voit dans les exemples suivants :

دل از هوات نه برم اگرچه رنج دلی
سر از وفات نه پیچم اگرچه درد سری

Je ne retire pas mon *cœur* de ton amour, quoique tu fasses le chagrin de *mon cœur ;* je ne détourne pas *la tête* de la fidélité envers toi, quoique tu occasionnes mon mal *de tête*. (Azraquî.)

علی الله از ید دوران علی الله
تبرّا از حد دوران تبرّا

[1] Par contraction pour شاخ.
[2] هموم est le pluriel de هم, *chagrin;* همم est le pluriel de همة, *courage*, *force*, etc.

C'est en Dieu, oui, *c'est en Dieu* qu'est *la délivrance*, oui, *la délivrance* du poignet du temps et des peines dont il nous accable. (Khâcânî.)

SECTION XVI.

De la figure nommée *luzûm mâ lâ yalzam*, لزوم ما لا يلزم, c'est-à-dire, tâche à laquelle on n'est pas obligé.

Cette figure, qui se rapporte à la rime, consiste à s'astreindre à employer avant le *rawî*, روی[1], ou ce qui le remplace, une lettre particulière pour le *caïd*, قيد[2], ou le *tacîs*, تاسيس[3]. Exemples :

فاما اليتيم فلا تقهر واما السائل فلا تنهر[4]

Quant à l'orphelin, ne le *maltraite* pas ; et quant au mendiant, ne le *repousse* pas. (*Coran*, XLIII, 9, 10.)

شد برقع آن روی چو مه زلف شب آسا

[1] On nomme ainsi la dernière lettre quiescente de la rime, قافيه. Ainsi, par exemple, dans les mots ايمان et عثمان, le *rawî* est le *noun* final.

[2] On nomme ainsi la lettre quiescente qui se trouve avant le *rawî*, excepté l'*alif*, le *wâw* et le *yâ* de prolongation. Ainsi dans les mots دُرْد et مُرْد, le *ra* est le *caïd*.

[3] Tel est le nom de la lettre qui, dans la rime, est entre le *rawî* et un *alif* quiescent, lettre qu'on nomme دخيل. Par exemple, dans خاور, le *tacîs* est le و.

[4] Dans ce passage, on s'est astreint à employer la lettre ه, *ha*, avant le ر, *ra*, qui est mis pour le *rawî* ; car le mot تسخر ou tout autre aurait rimé aussi bien avec تقهر.

سبحان قديرا جعل الليل لباسا[1]

Le voile de ce visage pareil à la lune, c'est sa chevelure *semblable* à la nuit. Béni soit Dieu qui a fait de la nuit *un vêtement!* (Isnâd.)

SECTION XVII.

De la suppression d'une lettre حذف حرفی.

Cette figure consiste à s'abstenir d'employer une lettre de l'alphabet dans une pièce de vers. C'est ainsi, par exemple, que Faquîr a évité de se servir de l'*alif* dans le rubâî suivant :

خورشید سپر سروری ختم رسل
در مسلك عقل رهبر جزو وكل
در چشم خرد چیست رخش گلشن قدس
جبریل بود در چمنش یك بلبل

Mahomet est un chef qui eut le soleil pour bouclier[2]; il est le sceau des prophètes, le conducteur général et particulier dans le sentier de la raison. Sa face n'est-elle pas, pour la vue de l'intelligence, le jardin de la sainteté, jardin dont Gabriel est le rossignol?

[1] Dans ce vers persi-arabe, ainsi que dans tout le gazal d'où il est tiré et qu'il commence, le poëte s'est astreint à employer un *alif* et un *sin* devant l'*alif* du *rawî*. Sans cela, il aurait pu faire rimer اسا avec پیدا, تنها, etc.

[2] Allusion au *mirâj* « ascension » de Mahomet au ciel.

SECTION XVIII.

De l'emploi répété d'un ou de plusieurs mots particuliers.

Quelquefois le poëte s'astreint à employer dans chaque vers, ou même dans chaque hémistiche d'un poëme, un ou plusieurs mots particuliers. Je vais en citer quelques exemples :

1° Kamâl-i Ismâïl a fait un cacîda où il a placé le mot موی, *cheveu*, dans chaque hémistiche. Voici les deux premiers vers de ce poëme :

ای که از هر سر موی تو دلی اندر است
یك سر موی ترا هر دو جهان نیم بها است
دهنت یك سر مویست بهنگام سخن
اثر موی شکافی تو در وی پیداست

O toi qui as un cœur accroché à chacun de tes *cheveux*, les deux mondes ne font que la moitié de la valeur d'un seul de tes *cheveux*. Ta bouche, lorsque tu parles, n'a que la largeur d'un *cheveu ;* la trace d'une fente pareille à un de tes *cheveux* s'y manifeste seulement.

2° Kâtibî de Nîschâpûr a écrit un cacîda où on trouve à chaque hémistiche les deux mots شتر, *chameau*, et حجره, *chambre*. En voici le *matla*, مطلع, c'est-à-dire le premier vers :

مرا غم است شتر بارها بحجرهٔ من
شتر دلی نکنم غم کجا وحجرهٔ من

J'ai dans ma *demeure* (c'est-à-dire, en moi) des chagrins tels qu'on en chargerait des *chameaux*, mais je ne me livre pas au découragement (avoir un cœur de *chameau*) ; car le chagrin peut-il exister dans ma *demeure?*

3° On doit à Amîr Khusrau un cacîda dont chaque vers contient les quatre mots : پیل, *éléphant*, سپس, *vermisseau*, مگس, *mouche*, کلنگ, *cigogne.* Voici un vers de ce poëme :

پیل تن شاهی وز اقبال بلندت دور نیست
گر سپس گردد پلنگ افکن مگس کلنگ شکار

Tu es un roi à corps d'*éléphant*, et sous tes auspices fortunés, il n'est pas surprenant que le *vermisseau* se change en tigre, et que la *mouche* donne la chasse à la *cigogne.*

4° Enfin, Khâcânî, dans les neuf vers suivants, s'est attaché à mentionner *quatre* objets différents au second hémistiche de chaque vers :

جمع آمده بهر خدمت وپاس
ادریس ومسیح وخضر والیاس
بسته کمران چون حلقه قد خم
کیخسرو وسام وزال ورستم
مرسوم خورش هزار دربان
چون حاتم ومعن وسیف ونعمان
مستسقی جرعه وقت تعجیل
جیحون وفرات ودجله ونیل

پا سنگ گهر بگاه احسان
جودی وجرا وقاف وشهلان
روزی طلب آمده دمادم
دیو وملك وپری وآدم
در صورت جسمی آمده پاك
ارواح وعقول ونفس وادراك
از خشم ورضاش گشته مشهور
خلد وسقر وزمانی وحور
استاده بصلح وعدل باهم
آب وگل ونار وباد عالم

Édris, le Messie, Khizr et Élie sont réunis pour le servir et le garder. Khusrau[1], Sâm, Zâl[2] et Rustam, s'étant ceint les reins, se tiennent courbés devant lui comme des gens à taille de cerceau. Des milliers de portiers, aussi distingués que Hâtim, Man, Saïf et Numân[3], en reçoivent leur nourriture. Le Jihûn[4], l'Euphrate, le Tigre et le Nil lui demandent au moment de la détresse une gor–

[1] Ou plutôt Kaï-Khusrau, roi de Perse.

[2] Zâl est le père, et Sâm le grand-père de Rustam, le célèbre héros persan.

[3] Hâtim est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rien dire. Man est un Arabe célèbre par sa bravoure et sa générosité. Saïf est un roi d'Yémen de la dynastie des Himyarites. Enfin Numân est un roi de Hirah en Irac, qui se fit, dit-on, chrétien, et se retira du monde.

[4] C'est-à-dire l'Oxus ou le Bactrus.

gée d'eau. Les monts Jûdî [1], Jarâ, Caucase et Schahlân [2], font le contre-poids des pierreries de sa libéralité. Les dives, les anges, les fées et les hommes le prient continuellement de leur assigner leur nourriture journalière. Par lui les substances, les esprits, les âmes et les intelligences ont pris une belle forme corporelle. L'éternité, l'enfer, le temps et le paradis [3] sont les produits de sa colère ou de sa satisfaction. Par lui l'eau, la terre, le feu, l'air qui forment le monde, restent paisiblement ensemble dans un juste équilibre.

SECTION XIX.

Du *mancût*, منقوط, ou *ponctué*, et du *gaïr mancût*, غير منقوط, ou *non ponctué*.

Quelquefois l'écrivain s'astreint à n'employer, dans un vers ou dans une phrase en prose, que des lettres avec des points diacritiques, lettres nommées *mancût*, منقوط, c'est-à-dire *ponctuées*, ou, *vice versa*, à n'employer que des lettres sans points diacritiques, lettres nommées *gaïr mancût*, غير منقوط, c'est-à-dire *non ponctuées*, ou, enfin, de se servir alternativement de lettres ou de mots *écrits* de ces deux façons, ce qu'on nomme *ractâ*, رقطا [4], et *khaïfâ*, خيفا [5]. Voici un exemple de l'emploi de lettres ponctuées seulement :

[1] Les Orientaux appellent ainsi les monts Gordiens, en Arménie, où, selon la tradition, l'arche de Noé s'arrêta.

[2] Trois autres montagnes d'Asie.

[3] Proprement les houris.

[4] On donne spécialement ce nom au léopard ou à tout autre animal dont la robe est tachetée de noir sur du blanc ou *vice versa*.

[5] On nomme proprement ainsi une femme qui a un œil noir et l'autre bleu.

بخشش فیض بیینی زین جشن
جنبش غیظ نبینی زین جشن

Par cette fête tu reçois le don de la grâce, et non le mouvement de la colère.

Voici actuellement un vers entièrement composé de lettres non ponctuées, vers qui est extrait d'un cacîda écrit en entier de cette manière par l'auteur du *Hadâyic ulbalâgat :*

کحل مردم گرد راه دلدل رهوار او
مهر ومه‌را مردمك همواره دارد سرمه سا

La poussière du chemin que parcourt son coursier[1] agile est un collyre pour les humains. Cette poussière sert même de surma à la prunelle du soleil et de la lune.

Voici un exemple du *ractâ*, c'est-à-dire de l'emploi alternatif d'une lettre ponctuée et d'une lettre non ponctuée :

زلف سیه تو جان من دزدیدی
ای دزد ندیدیم چو تو جان دزدی

Les noires boucles de tes cheveux ont enlevé mon cœur, ô larron ! je n'ai jamais vu un voleur de cœur pareil à toi.

Enfin, voici un exemple du *khaïfâ*, c'est-à-dire de l'emploi alternatif d'un mot composé de lettres ponctuées et d'un mot sans lettres ponctuées :

[1] Duldul, le cheval d'Alî.

علم بینش دهد ببین دلرا
روح جنبش دهد ببین گلرا

La science, sache-le bien, donne au cœur le discernement, comme le souffle du vent printanier, sache-le bien, donne à la terre de l'agitation.

SECTION XX.

Du *mucatta*, مقطع ou *disjoint*, et du *muassal*, موصل ou *joint*.

De ces deux figures de mots, la première consiste à n'employer dans un vers que des lettres disjointes, *mucatta*, مقطع, c'est-à-dire qui ne se lient pas entre elles ; la seconde, à n'employer, au contraire, que des lettres jointes, *muassal*, موصل, c'est-à-dire qui se lient entre elles.

Dans les vers suivants de Jâmî, le premier est composé de lettres non jointes, le second de lettres jointes de deux en deux, le troisième de lettres jointes de trois en trois, le quatrième de quatre en quatre, et le cinquième de cinq en cinq :

رخ زرد دارم زدوری آن دُرّ
زده داغ دردم درون دل آذر
چو من کاست گوئی شب فرقت تو
مه نو که باشد بدین گونه لاغر
خطت خضر وجعد کجت مشك بید
تنت سیم ولعل لبت تنگ شکر

مجنب منعم مقيم محبت
بهشت مخلد نصيب محقر
بلبها مسيحى بگفتن فصيحى
بطلعت صبيحى بگيسو معنبر

J'ai le visage pâle à cause de l'absence de cette perle, et le feu du chagrin a marqué mon cœur de l'empreinte de la brûlure.

On dirait que dans la nuit de ton absence la lune a diminué comme moi, et est devenue petite et maigre.

Tes poils follets rappellent Khizr[1], tes boucles de cheveux tortillées ressemblent au saule musqué. Ton corps est de l'argent[2], le rubis des lèvres de ta petite bouche est du sucre.

Le paradis de l'éternité est un avantage méprisable pour celui qui se réjouit à côté de toi et reste fidèle à ton amour.

Par tes lèvres tu es le Messie, et l'éloquence se manifeste par tes discours; la beauté se déploie dans ton aspect, et tes cheveux sont parfumés d'ambre.

SECTION XXI.

Observations sur la prose cadencée.

Sukâkî fait observer, avec raison, dans son *Traité sur la rhétorique*, que la rime existe en prose comme en poésie. Or, on distingue trois sortes de prose rimée,

[1] Le patron de la jeunesse, parce qu'il est le gardien de l'eau de la vie, c'est-à-dire de la fontaine de jouvence. On le représente avec une longue barbe et vêtu de vert.

[2] Quant à la blancheur.

nommées *mutarraf*, مطرف[1], *mutawâzî*, متوازى[2] et *muâzana*, موازنة[3]. On nomme *mutarraf* la prose dans laquelle on emploie, à la fin des membres de phrases, des mots différents quant au *nombre*, وزن[4], mais identiques quant au *rawî* ou plutôt aux lettres finales qui forment la rime. Exemple :

ما لكم لا ترجون لله وقارا وقد خلقكم اطوارا

Qu'avez-vous? Pourquoi ne pas espérer *patiemment* en Dieu, qui vous a créés *différents les uns des autres?* (*Coran*, LXXI, 12, 13.)

La prose nommée *mutawâzî* est celle dans laquelle on emploie, à la fin des membres de phrase, des mots pareils quant au nombre وزن, et au *rawî*. Exemple :

فيها سرر مرفوعة واكواب موضوعة

Il y aura des lits *élevés* et des coupes *préparées*. (*Coran*, LXXXVIII, 13, 14.)

[1] Nom de patient de طرّف, *tinxit* (*digitos*) *extremos* (*mulier*), *etc.*

[2] C'est-à-dire parallèle.

[3] C'est-à-dire cadencé.

[4] Par le nombre, il faut entendre ici la mesure prosodique; ainsi il n'est pas nécessaire pour qu'un mot ait le même nombre que l'autre, qu'il ait les mêmes voyelles brèves. Par exemple, les expressions ميكنم et نيم شب ont le même nombre. Ces mots forment, en effet, ce qu'on nomme dans la prosodie latine un *amphimacre*, c'est-à-dire, ils se composent d'une brève entre deux longues, ce qui est représenté dans la prosodie arabe par le mot mnémonique *fâïlun*, فاعلن.

On peut même construire deux membres parallèles d'une phrase de telle façon que les mots qui les composent correspondent symétriquement les uns aux autres, avec le même nombre, وزن, et la même finale, روى. C'est ce qu'on nomme *tarsî*, ترصيع[1]. En voici un exemple :

فهو يطبع الاسجاع بجواهر لفظه ويقرع الاسماع بزواجر وعظه

Il enrichissait les phrases de sa prose rimée des perles de sa diction, et il frappait les oreilles par les instructions de ses avis. (Harîrî, 1re séance.)

Enfin, la prose nommée *muwâzana* est celle dans laquelle on emploie, à la fin des membres de phrase[2], des mots pareils quant au nombre, mais différents quant à la finale, et par conséquent ne rimant pas ensemble. Exemple :

ونمارق مصفوفة وزرابي مبثوثة

Il y aura des coussins *mis en ordre*, et des tapis *étendus*. (*Coran*, LXXXVIII, 15, 16.)

On peut aussi n'employer dans deux membres parallèles d'une phrase que des mots semblables quant au nombre, mais différents quant à la finale. Ce genre d'allitération est au *muâzana* ce que le *tarsî* est au *mu-*

[1] Ce mot signifie proprement « enchâsser des pierreries ». Il est inutile de dire qu'on peut composer de la même manière deux hémistiches d'un vers.

[2] Et dans les deux hémistiches d'un vers.

tawâzî. On le nomme spécialement *mumâçala*, مماثلة, ou *semblable*[1]. En voici un exemple :

وآتيناهما الكتاب المبين وهديناهما الصراط المستقيم

Nous leur donnâmes (à Moïse et à Aaron) le livre qui manifeste clairement nos volontés, et nous les dirigeâmes dans la voie droite. (*Coran*, xxxvii, 117, 118.)

On nomme *prose rimée en vers*, مسجع نظمى, les poëmes dont les vers ont chacun trois rimes particulières, et une quatrième qui est commune à toute la pièce. En voici un exemple, tiré de la onzième séance de Harîrî :

ايا من يدّعى الفهم الى كم يا اخا الوهم
تعبّى الذنب والذمّ وتخطى الخطا الجمّ
ستذرى الدم لا الدمع اذا عاينت لا جمع
يقى فى عرصة الجمع ولا خال ولا عمّ
فكم من مرشد ضلّ ومن ذى عزّة ذلّ
وكم من عالم زلّ وقال الخطب قد طمّ
فبادر ايها الغمر لما يحلو به المرّ
فقد كاد يهى العمر وما اقلعت عن ذمّ

[1] Tel est, du moins, l'avis de l'auteur du *Talkhîs*; mais Sukâkî, dans son *Miftâh ululûm*, le considère comme rentrant dans le *tarsî*, quoique, en effet, il en diffère.

وجانب صعر الخد اذا ساعدك الجد
وزم اللفظ ان ند فما اسعد من زم
ورش من ريشه انحص بها عم وما خص
ولا تاس على النقص ولا تحرص على اللم

O toi qui t'enorgueillis de ton intelligence, jusqu'à quand, ô mon frère, en proie à des idées vaines, accumuleras-tu des fautes et des actions coupables, et commettras-tu de nombreux péchés?

Tu ne pleurerais pas seulement, mais tu répandrais des larmes de sang, si tu pensais qu'au jugement dernier, ni entourage, ni parents, ni amis ne seront d'aucun secours.

Dans ce jour redoutable, combien de guides qui se trouveront égarés; combien de personnes illustres qui seront avilies; combien de savants qui glisseront et reconnaîtront la gravité de la circonstance!

Jeune homme sans expérience, hâte-toi d'adoucir l'amertume de tes mauvaises actions, par le miel (du repentir et des bonnes œuvres). Le mur de ta vie est sur le point de crouler, et tu n'as pas mis fin à ta conduite blâmable.

Garde-toi de la fierté, quand la fortune te favorise. Sache retenir tes paroles : heureux celui qui en est le maître.

A celui qui est dans le besoin, donne beaucoup si tu es riche, donne encore si tu es pauvre. Ne sois pas triste lorsque tu éprouveras des pertes, et ne désire pas amasser (des richesses)[1].

SECTION XXII.

Des vers à double et à triple rime.

On nomme *à double rime*, ذو قافيتين, un vers dont les

[1] Extrait de ma traduction inédite de Hariri.

hémistiches se terminent chacun par deux mots qui riment ensemble. Exemple :

عقل وفرمان كشيدنی باشد
عشق وايمان چشيدنی باشد

C'est à la fois raison et obéissance, amour et sentiment de foi. (Sanâî).

Les poëtes mettent même quelquefois trois rimes à leurs vers. Exemple :

فيض او در صفا سكينهٔ روح
فضل او در وفا سفينهٔ نوح

Sa grâce est par sa pureté le repos de l'âme ; sa perfection dans la fidélité est l'arche de Noé [1]. (Sanâî.)

D'autres fois on met le *radîf*, رديف [2], entre deux rimes, et on nomme alors les vers ainsi composés : *vers à deux rimes avec interstice*, ذو قافيتين مع الحاجب. Voici, comme exemple, un rubâî de Muazzî [3] :

[1] C'est-à-dire « embrasse tout. »

[2] Ainsi qu'on l'a vu plus haut, on nomme *radîf* le mot ou les mots répétés à la fin d'un vers, et qui ne comptent pas pour la rime.

[3] Amîr Muazzî, déjà cité page 84, mais dont le nom a été écrit mal à propos Mazî, est un célèbre poëte persan auteur, entre autres, d'un livre estimé de morale religieuse intitulé سلوان العطا, c'est-à-dire « la Consolation de la grâce », livre sur lequel d'Herbelot donne quelques détails.

ای شاه زمین بر آسمان داری تخت
سست است عدو نه تو کمان داری سخت
حمله سبک آری وگران داری لخت
پیری تو بدانش وجوان داری بخت

O roi de la terre, tu as posé ton trône au ciel. Ton ennem est faible, et non pas toi, car tu as un arc très-fort. Il suffit qu tu l'attaques légèrement avec ta lourde massue. Ta vieillesse e expérimentée, et ta fortune a la vigueur de la jeunesse.

SECTION XXIII.

Des compositions bigarrées, متلون.

On nomme *mutalawin*, متلون, ou *bigarrés*, *variés a couleurs*, les vers composés de telle sorte qu'on peut le lire sur plusieurs mètres différents. Ainsi le masna d'Ahlî de Schirâz, intitulé *Sihr-i halâl*, c'est-à-dire *l magie permise*, peut se scander de deux manières diff rentes[1]. En voici quelques vers, où l'on remarquera, e outre, de doubles rimes et des allitérations :

[1] En effet, les vers qui composent ce poëme peuvent se scand à la fois sur le mètre nommé *raml-i muçaddas mahzûf*, qui compose des pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن, c'est-à-dire de de épitrites deuxièmes et d'un amphimacre, et sur le mètre nomn *sarî mutawwî makschûf*, qui se compose des pieds مفتعلن مفتعلن فاعلن ou de deux choriambes et d'un amphimacr Voici le premier hémistiche de ces vers en caractères latin scandé des deux manières :

āī schŭdāh dār | khānā-ī jān | mānzālāt
āī schŭdāh dār | khānā-ī jān | mānzālāt

ای شده در خانهٔ جان منزلت
خانهٔ جان یافته زان منزلت
ای شده مهر رخ تو زین چرخ
چرخ از آن آمده در عین چرخ
شد دل وجان بندهٔ روی حسن
مظهر خلق خوش وخوی حسن
دیده حق اندر دم قربان حسین
یافته از عالم قربان حسین

O toi qui as pris pour habitation la maison de mon cœur, laquelle a acquis par là de la dignité !

O toi dont la face est comme le soleil, l'ornement du firmament, qui en a reçu un transport de joie !

Mon cœur et mon âme sont les esclaves du visage de Haçan, en qui se sont manifestés la douceur du caractère et un aimable naturel.

Dieu a vu, au moment du sacrifice de Huçaïn [1], qu'il recevait du monde un digne sacrifice.

Le vers suivant, de Salmân Sâwajî, peut être scandé de trois [2] façons différentes ; et, par un autre tour de force, il se compose de lettres jointes, موصل, de deux en deux :

[1] C'est-à-dire de sa mort, ou, pour parler comme les musulmans, de son martyre.

[2] C'est-à-dire selon les mètres nommés *raml-i muçamman makhbûn*, *hazaj-i muçamman makhbûn* et *mujtas-i muçamman makhbûn*, qui se composent, le premier de quatre petits ioniens, le second de quatre épitrites premiers, et le troisième d'un double ïambe et d'un petit ionien répétés.

لب تو جامی لولو خط تو مرکز لاله
شب تو حامل کوکب مه تو با خط هاله

Tes lèvres sont une coupe de perles. Auprès de tes poils follets se déploie la tulipe (de tes joues). Tes sourcils, noirs comme la nuit, dominent les étoiles (de tes yeux). La lune de ton visage est entourée du halo de tes cheveux.

SECTION XXIV.

Du تلميح *talmîh* ou allusion.

Cette figure consiste à employer dans les vers un mot qui rappelle un fait célèbre, ou qui fasse allusion à une chose mentionnée dans les livres classiques, ou connu dans tous les cas des gens lettrés. Ainsi, dans le vers suivant de Khâcânî, il est fait allusion au ancâ[1] qui nourrit Zâl, père de Rustam :

آن ره روم که توشه زوحدت طلب کنم
زال زرم که نام بعنقا بر آورم

Je parcours un chemin pour lequel je demande le viatique de l'unité divine. Comme *Zâl, fils de Zar*, j'invoque le nom du ancâ.

Le vers suivant, de Saudâ, offre une allusion à Joseph, qui fut vendu en Égypte[2] :

[1] Le ancâ ou simurg est un oiseau fabuleux que personne n'a jamais vu et qui, à cause de cette circonstance, est donné comme un emblème de Dieu. (Voyez, dans *les Oiseaux et les Fleurs*, l'allégorie qui porte ce titre et les notes qui l'accompagnent.)

[2] Conf. *Genèse*, XXXVII, 36.

دکهلائی جاکر تو تجهی مصر کا بازار
پر وهان کوئی خواهان نهین اس جنس گرانکا

On te montre le bazar de Memphis; mais il n'y a personne pour acheter l'objet précieux qu'on y voit.

SECTION XXV.

Du *siyâc uladâd*, سیاق الاعداد, ou réunion simultanée de plusieurs objets.

La figure qu'on nomme ainsi consiste à réunir sous un même point de vue différents objets. Exemple :

مطربا سوی چمن وقت گل آهنگ تو کو
صوت تو نغمهٔ تو بربط تو چنگ تو کو

O musicien ! que sont devenus tes projets de promenade dans le jardin, au temps de la rose? Où sont ta voix, ton chant, ton luth, ta harpe? (Amîr Khusrau.)

دل هر دو جهان سه بار پیمود
یك اهل درین میان ندیدست

Mon cœur a arpenté trois fois les deux mondes; et il n'y a vu personne d'honorable. (Khâcânî.)

SECTION XXVI.

Énumération des qualités, تنسیق الصفات.

Cette figure consiste à donner successivement à un objet les qualités qui lui conviennent. Exemples :

هو الله الذى لا اله الا هو الملك القدوس السلام المؤمن
المهيمن العزيز الجبار المتكبر

C'est le Dieu qui est l'unique, le roi saint, sauveur, fidèle, préservateur, excellent, victorieux, suprême. (Coran, LIX, 23.)

پاك دندان تيز تك آهخته گردن خرد گوش
سخت سم محكم قوايم پهن پشت آكنده يال

Ce cheval a de blanches dents, une vive allure, un cou droit, de petites oreilles, un dur sabot, des pieds solides, une large croupe, une épaisse crinière. (Amîr Muazzî.)

SECTION XXVII.

Du *tauschîh*, توشيح[1], ou acrostiche.

Cette figure consiste à composer un poëme de telle façon que les lettres initiales de chaque vers étant mises l'une après l'autre, forment un vers, un hémistiche, une phrase ou un mot. Quelquefois aussi ce sont des lettres médiales, ou les lettres finales qui, étant réunies, forment un sens. Voici deux vers urdûs, dont les premières lettres des hémistiches forment le mot persan دوست, *ami :*

درد وغم داغ هجر رنج فراق
وقف دل بليه حوصله دلكا

[1] Ce mot signifie proprement « mettre une ceinture nommée *wischâh* », وشاح.

سخت پڑتی ہی اب کہون کس سی
تجھ سوا ہجر مین نالہ دلکا

Ma peine et mon chagrin proviennent de la blessure de la séparation, de la douleur de l'absence. Pour moi le repos du cœur, c'est l'affliction. Voilà ce qu'il éprouve.

Il ne connaît que tes rigueurs. Maintenant à qui pourrai-je les dire? Sans toi, dans l'absence, il n'y a pour mon cœur que la plainte.

On peut rapporter à cette figure le *muschajjar*, مشجر, c'est-à-dire le vers en forme d'arbre, le *mudauwar*, مدور, vers en cercle, le *murrabba*, مربع, vers en carré, etc., qui ne sont, de l'aveu même de l'auteur persan, que des jeux d'enfants.

IIIe PARTIE.

DES ÉNIGMES ET LOGOGRIPHES, معمّا, ET DE TOUT CE QUI CONCERNE LES COMBINAISONS ÉNIGMATIQUES[1].

On nomme *muamma*, معمّا (énigme), un discours qui désigne un mot par différentes indications relatives aux

[1] Cette partie de la rhétorique musulmane, la plus obscure de toutes, et à la vérité la moins utile, n'a pas été reproduite dans la version hindoustanie du *Hadâyic*. J'aurais dû imiter peut-être Imâm-Bakhsch, et ne pas la donner non plus en français, à cause de la difficulté qu'il y a de développer d'une manière intelligible ces théories compliquées, et surtout parce que l'auteur a souvent négligé d'expliquer les exemples qu'il donne, exemples dont il est ainsi quelquefois difficile d'apprécier la justesse. Mais

lettres, دلالات حرفی, ou par des allusions relatives à la prononciation, اشارات لفظی. Cette figure a surtout lieu en poésie, mais cependant elle est aussi employée dans la prose. Quelquefois l'énigme n'a pas pour objet un nom seulement, mais une phrase entière.

Il faut d'abord se rappeler que les lettres ont trois valeurs : celle de prononciation, لفظی, la valeur alphabétique, رقمی, et la valeur numérale, عددی. Ainsi les indications et les allusions énigmatiques, دلالات واشارات معمائی, ont trait à ces trois choses.

On distingue quatre espèces d'énigmes, معمّا, d'après leur degré de perfection ou d'imperfection. La première, qui est la plus parfaite, est celle dans laquelle on indique les lettres du mot, حروف اسم, ainsi que leur arrangement, ترتیب حروف; les motions ou points-voyelles, حرکات, et l'absence de ces motions, سکنات, comme, par exemple, dans le vers suivant, sur le mot Haçan.

در بر حسن از برای نـام نـکـوئی تـو دل
از سکون بگذشت وزد بر حد فیروزی بفتح

Mon cœur, en vue de ton beau nom, laisse le *jazm* du mot *husn*, et le remplace avec bonheur par un *fatha.*

Ce qui signifie simplement que de حُسْن il faut faire حَسَن.

cette partie de la rhétorique *musulmane* étant généralement inconnue en Europe, j'ai cru devoir la mettre en lumière, toute ridicule qu'elle puisse paraître; seulement, j'ai souvent abrégé l'ouvrage que j'ai pris pour base de mon travail.

La deuxième espèce consiste à indiquer les lettres d'un mot et leur arrangement, mais sans désigner les motions ou leur absence. Cette seconde espèce n'est pas dépourvue de perfection, et c'est à elle qu'appartiennent la plupart des énigmes, car l'indication des points-voyelles n'est pas nécessaire pour l'intelligence de l'énigme.

La troisième espèce consiste à indiquer la matière du mot, مادّة اسم, mais non l'arrangement des lettres. L'énigme de cette catégorie n'est pas exempte de défaut خالی از نقصان نیست.

Enfin, la quatrième espèce, qui est décidément défectueuse, consiste à indiquer sommairement, دلالت اجمالی, la totalité des lettres d'un nom, mais sans désignation spéciale d'aucune lettre. Tel est le vers suivant sur le mot شمس, *soleil*.

یگانهٔ زدو عالم گزیده ام که سه حرف
که چار صد بشمار است نام آن یارم

J'ai choisi dans les deux mondes (le céleste et le terrestre) un être unique dont le nom en trois lettres, qui valent quatre cents[1], forment le nom de mon amie.

On nomme *uçûl*, اصول, *fondements*, les portions essentielles du vers où est exprimée l'énigme, et les portions qui ne sont pas essentielles se nomment *lawâhic*, لواحق,

[1] En effet, la valeur numérique du *schîn* (première lettre du mot شمس) est 300, celle du *mîm* 40, et celle de *sîn* 60, ce qui fait 400.

accessoires. De plus, les *uçûl* sont de deux sortes, les *uçûl-i mucauwama*, اصول مقومه, ou les *fondements constitutifs*, c'est-à-dire les parties du vers qui se rapportent à la matière même du nom, et les *uçûl-i mutammama*, اصول متممه, c'est-à-dire les *fondements de perfectionnement*, lesquels ont rapport à sa forme parfaite.

Dans les parties accessoires, لواحق, du vers qui renferment l'énigme, on distingue aussi celles qui sont en accord et en convenance avec les fondements, اصول, et qu'on nomme *lawâhic-i muhassina*, لواحق محسّنه, c'est-à-dire *accessoires embellissants;* celles qui s'en écartent et qu'on nomme *lawâhic-i muschauwischa*, لواحق مشوشه, c'est-à-dire *accessoires embarrassants;* enfin, celles qui n'ont ni l'une ni l'autre de ces qualités, et qu'on nomme *lawâhic-i sâlima*, لواحق سالمه, c'est-à-dire *accessoires indépendants*.

Il résulte de ce qui précède, que les lettres et les mots qui sont employés dans l'énigme appartiennent à une des cinq classes suivantes, à savoir : 1° *fondements*, اصول, constitutifs, ou 2° perfectionnants ; 3° *accessoires*, لواحق, embellissants ; 4° embarrassants ; 5° indépendants.

Lorsque le but de l'énigme est d'indiquer un mot, elle peut avoir trait à quatre différentes choses : 1° à la matière du mot, c'est-à-dire aux lettres qui le composent ; 2° à sa forme parfaite, c'est-à-dire à l'arrangement de ses lettres ; 3° à la correction de son orthographe, c'est-à-dire à la mention exacte des motions de ses lettres ou de leur absence ; 4° enfin à faciliter l'intelligence des deux premières choses. Ainsi il y a quatre manières de faire usage de l'énigme ; en d'autres termes,

il y a quatre *procédés*, عمل [1], à y employer : 1° le *productif*, تحصيلى ; 2° le *perfectif*, تكميلى ; 3° l'*accessoire*, تذئيلى ; 4° le *facilitant*, تسهيلى. Or, comme en réalité ce dernier n'est destiné qu'à venir en aide aux deux premiers, nous en traiterons d'abord.

CHAPITRE Ier.

DES PROCÉDÉS FACILITANTS, اعمال تسهيلى.

On en distingue quatre différents : l'*inticâd*, انتقاد [2] ; le *tahlîl*, تحليل [3] ; le *tarkîb*, تركيب [4] ; et le *tabdîl*, تبديل [5].

On entend, par l'*inticâd*, la désignation de quelques parties du mot, comme devant être l'objet d'un changement ; or, par ces parties du mot, il faut entendre le commencement, le milieu ou la fin. S'il s'agit du commencement, il est désigné par un des mots *tête*, سر ; *bord*, لب (lèvre) ; visage, رخ (joue) ; *commencement*, مبتدا ; *premier*, اول ; *couronne*, تاج, افسر, ou كلاه, et autres mots qui peuvent indiquer le commencement. S'il s'agit de la partie du milieu, on la désigne par les mots *cœur*, دل ; *cerveau*, *cervelle*, *noyau*, مغز ; centre, مركز ; milieu, ميان ou وسط, etc. Enfin, s'il s'agit de la fin du

[1] Ce mot, dont le pluriel est اعمال, signifie proprement *acte*, *action* ; mais il se prend ici dans un sens particulier comme terme technique.

[2] Ce mot signifie proprement *toucher une somme d'argent*.

[3] A la lettre, *l'action de délier*.

[4] *Arrangement*.

[5] *Changement*.

mot, on la nomme *pied*, پا, ou قدم; *fin*, پایان ou انجام, etc.

On désigne aussi le commencement et la fin d'un mot par les expressions : *le premier jour de la lune*, غره, et *le dernier*, سلخ; *l'apogée*, اوج, et *le périgée*, حضیض; *la montée*, فراز, et *la descente*, نشیب; *le haut*, بالا, et *le bas*, زیر; *la partie limpide*, صافی, et *le résidu*, دردی; *la branche*, شاخ, et *la racine*, بیخ; *le milieu du vêtement*, جیب, et *le pan de la robe*, دامن, etc.

On se sert aussi des mots qui expriment ce qui entoure une chose, comme *peau*, پوست, *vêtement*, جامه, etc., pour indiquer le commencement et la fin d'un mot, comme on le voit dans le vers suivant sur *Muça*, موسی, Moïse.

پوست از مدعی ومغز از دوست
خواه کین مغز آمد وآن پوست

C'est ici la peau[1] du *muddaï* (ennemi) et la moelle[2] du *dost* (ami) ; demande que cette moelle et cette peau viennent (c'est-à-dire l'ami).

Si l'on a à désigner plusieurs lettres du milieu, on les nomme *cœurs*, دلها, *centres*, مرکزها, etc., ainsi qu'on le voit dans le vers suivant sur le nom de Sâbit, ثابت.

رقیب خواست که یابد زنام دوست خبر
چو در ثبات دو دل بود گشت زیر وزبر

[1] C'est-à-dire le *mîm*, qui commence, et le *yé*, qui termine ce mot. Le mot موسی commence et finit en effet par ces deux lettres.

[2] C'est-à-dire les deux lettres médiales de دوست, à savoir le *waw* et le *sîn*.

Si celui qui épie mes actions veut connaître le nom de celle que j'aime, qu'il prenne le mot *Sibât*, ثبات, qui a deux cœurs [1], et qu'il les mette devant-derrière [2].

On se sert quelquefois, pour exprimer les trois lettres radicales d'un mot, des lettres employées à cet effet par les grammairiens arabes, c'est-à-dire du *fé*, ف, du *aïn*, ع et du *lam*, ل [3]. D'autres fois, on emploie un des mots كنار, گوشه, سوى, جانب, *côté*, pour exprimer tantôt la première, tantôt la dernière lettre d'un mot, comme on le voit dans le vers suivant sur le mot *Adam*, آدم [4].

ای دل خسته شکایت مکن از قسمت خویش
میرسد جانب ما ناوك خوبان کم وبیش

O mon cœur blessé par l'amour, ne te plains pas de ton sort, puisque les cils des belles arrivent plus ou moins de mon côté [5].

[1] C'est-à-dire les deux lettres médiales du mot ثبات, à savoir l'*alif* et le *bé*.

[2] En effet, ثبات a une première lettre qui est *sé*, ث, et une dernière qui est *té*, ت, puis deux lettres médiales, qui sont *bé*, ب, et *alif*, ا; or, si vous mettez l'*alif* devant le *bé*, vous avez ثابت, qui est le mot de l'énigme.

[3] Ces trois lettres forment le mot فعل, qui sert de paradigme à la troisième personne du prétérit du verbe arabe, laquelle est considérée comme la racine, non-seulement des autres temps et personnes des verbes, mais de tous les dérivés nominaux.

[4] Ce mot signifie aussi homme.

[5] A la lettre *au côté du mot* ما. Par là l'auteur entend l'*alif*, qui commence le mot آدم. J'ai considéré le mot ما comme étant le pronom possessif de la première personne au pluriel, et c'est ainsi que j'ai traduit *de mon* (*notre*) *côté*. On peut aussi le pren-

On entend par *tahlîl*, تحليل, l'emploi d'une expression qui ne forme qu'un mot dans le sens du poëme, *mais* qui, dans un sens énigmatique, se sépare en plusieurs mots. Le vers suivant sur le mot *khurram*, خرّم, en offre un exemple :

صاف راح روح پرور در خمار
نيست چون دُردی دُردت ساز كار

Le vin pur qui nourrit l'esprit dans une agréable ivresse n'est pas le vin plein de lie qui t'incommode.

Dans ce vers, le mot خمار, qui est l'anagramme de خرم, forme un tahlîl en deux parties, à savoir خم, *courbé*, et آر, impératif de آوردن, *apporter*.

Le mot مازندران, *mâzandarân*, qui est le nom d'une province de Perse, et dans lequel on trouve l'anagramme du mot امان, offre un exemple d'une allusion énigmatique par un tahlîl en quatre parties, à savoir ما, *nous;* زن, *femme ;* در, *dans*, et آن, *cela*.

Le tarkîb est le contraire du tahlîl. C'est réunir dans un sens énigmatique plusieurs mots en un seul. Le vers suivant sur le mot *beg*, بيگ, en offre un exemple :

گرچه در پيش رقيبان با من دلخسته يار
هست از بيگانها ليك آن ندارد اعتبار

Quoique mon amie paraisse fâchée contre moi devant mes rivaux, toutefois elle n'a pas de considération pour ces étrangers.

dre, selon l'auteur du *Hadâyic*, pour le substantif arabe ما, *eau*. Dans tous les cas, le jeu de mots est identique.

Des deux mots بیکانها لیك se forme le mot نهال, *rejeton*, etc., que le poëte a en vue énigmatiquement. Quant au mot بیك, qui est le sujet du vers, il fait partie du premier mot.

Enfin, on entend par le *tabdîl* le changement d'une lettre d'un mot en une autre. On donne le nom technique de *fâcid*, فاسد, *altérée*, à la lettre qui est changée, et celui de *kâïn*, کائن, *existante*, à celle qui la remplace. Le rubâï suivant sur le mot فصیح, *éloquent*, offre un exemple de cette figure :

میداد رقیب آن سهی قدرا پند
کاندر رخ هرکس چو گل از ناز مخند
از حد چو بشد نصیحت آن شوخ گره
بر گوشهٔ ابرو زد وسر پیش افکند

Mon rival a recommandé à cette belle à la taille svelte de ne pas sourire gracieusement à tout le monde comme la rose.

Cet avis étant très-rigoureux, l'agaçante beauté a froncé le sourcil et baissé la tête.

Par l'extrémité du sourcil, il faut entendre la lettre *noun* du mot نصیحت, et par le tortillement (à la lettre « le nœud ») que la belle y fait, il faut entendre le changement du *noun* en *fé*[1] dans ce mot, qui devient ainsi فصیح, en retranchant en outre le *té* final.

[1] Ainsi que dans toutes les langues, les lettres de l'alphabet arabe ont chacune un nom : *alif*, الف ; *bâ*, باء ; *tâ*, تاء, etc. ; et c'est de ce nom qu'il s'agit ici. Je ne sais, par quelle manie d'innovation, au lieu d'appeler nos lettres comme autrefois *a*, *bé*, *cé*, *dé*, *effe*, etc., on les nomme *a*, *beu*, *ceu*, *deu*, *feu*, etc.

CHAPITRE II.

DES PROCÉDÉS PRODUCTIFS, اعمال تحصیلی.

Il y en a huit : le *tansîs*, تنصیص (explication) et le *takhsîs*, تخصیص (détail) ; le *tasmiya*, تسمیه (indication du nom) ; le *talmîh*, تلمیح (allusion) ; le *tarâduf*, ترادف (annexion, mention successive), et l'*ischtirâk*, اشتراك (association) ; le *kinâya* کنایه (métonymie) ; le *tashîf* تصحیف (jeu d'écriture) ; l'*istiâra*, استعاره (trope), et le *taschbîh*, تشبیه (comparaison) ; enfin le *hiçâb*, حساب (calcul).

Le *tansîs* est le nom qu'on donne à la mention de quelques lettres ou de toutes les lettres d'un mot ; le nom de *takhsîs* est réservé à l'indication qu'on fait de ces lettres d'une manière quelconque.

Le vers suivant sur le mot کریم (généreux) offre un exemple du premier cas :

گریم وخنده میکند دشمن
نام جوید شرف زکردهٔ خویش

Je pleure et il fait rire l'ennemi ; il cherche son nom کریم, et il est la meilleure de ses qualités.

Le vers suivant sur le mot بهار (printemps) offre un exemp! du second cas :

روی تو گل وروضهٔ حسنت بستان
نام تو بهاری که ندارد پایان

Ton visage est une rose et le jardin de ta beauté un parterre ; ton nom est un printemps qui n'a pas de fin.

2° Le *tasmiya* consiste à désigner par leur nom les lettres qu'on veut indiquer dans un mot. Le premier élément des noms des lettres se nomme *muçammaé ân ism*, مسمّای آن اسم, c'est-à-dire la lettre que nomme ce nom, et les lettres accessoires sont appelées *baïyinât-i ân harf*, بینات آن حرف, c'est-à-dire ce qui développe cette lettre. Ainsi, par exemple, dans le mot کاف, qui est le nom de la lettre ك, la première lettre est celle que nomme ce nom, مسمّای آن حرف, et les deux dernières en sont les développements, بینات آن حرف. D'après cela, le procédé du *tasmiya* peut avoir lieu de trois manières : 1° en désignant le mot par le nom de ses lettres ; 2° par leur description ; 3° par ses lettres accessoires ou de développement. Cette dernière espèce de *tasmiya* a été imaginée par le célèbre rhétoricien Scharaf uddîn Alî Yazdî, qui, dans son livre intitulé : *Hulal mutarraz*[1], a réuni beaucoup d'énigmes de sa composition.

Le vers suivant sur le mot شرف, *scharaf*, offre un exemple de la première espèce :

زین جانب شرع وزان سوی کشف
رائی است درین میـــان شـــرف را

De ce côté, vous avez *schar*, شرع (la loi) ; de cet autre, *kaschf*, کشف (la manifestation), et au milieu il y a un *ré* pour *scharaf*, شرف (l'illustration). 91

[1] حلل مطرز. Cet ouvrage, dont le titre signifie, à la lettre, *vêtements brodés*, est écrit en persan, et roule sur l'énigme et le logogriphe. Hâjî-Khalfa nous apprend que l'auteur, qui était natif d'Yazd, ainsi que son surnom l'indique, mourut vers l'année 850 (1446).

Le mot *scharaf*, شرف, sur lequel roule l'énigme, commence par un *schîn* comme شرع, et finit par un *fé* comme كشف ; enfin, il y a un *ré* au milieu.

Le vers suivant sur le mot *fîroz*, فيروز, offre un exemple de la deuxième espèce :

بقصد جان ودل نا توان رنج كشى
رخ چو ماه پیاپی نموده ماه وشى

Une belle comme la lune a montré peu à peu son visage pareil à la lune, dans l'intention de tourmenter une âme et un cœur faibles et chagrins.

Par les mots رخ چو ماه, *visage comme la lune*, il faut entendre la lettre ف, qui commence le mot فيروز.

Enfin, le vers qui suit, sur les mots *imâm*, امام (celui qui préside à la prière), et *amîn*, امين (fidèle), offre un exemple de la troisième espèce :

لعلش به بينات دو جوهر زكان خويش
نام رقيب گفت گهى گاه زان خويش

Son lal (rubis) est, par ses lettres de développement, deux pierres précieuses de sa mine : tantôt il dit le nom de son rival (imâm), tantôt son propre nom (Amîn).

Par les deux pierres précieuses, il faut entendre les noms des lettres ل et ع dont se forme لعل, à savoir لام et عين. Or, si l'on prend deux fois les lettres de développement du *lâm*, c'est-à-dire *alif* et *mîm*, on a le mot امام ; et si l'on prend une fois les lettres de développement du *lâm*, et une fois celle du *aïn*, c'est-à-dire *yé* et *noun*, on a le mot امين.

3° On nomme *talmîh*[1] le procédé qui consiste à rappeler des lettres qui se trouvent employées dans des passages connus, comme on le voit dans le vers suivant sur الياس, Élie :

سورهٔ حسن چو بر صورت خوبت شد ختم
سورهٔ خاتمهٔ ذکر مجیدت شد نام

Comme la surate de la beauté s'est terminée par ta belle figure صورت, la dernière surate du Coran est devenue un nom pour toi.

La dernière surate du Coran porte le titre de سورة الناس; or, le mot الناس, qui signifie *les hommes*, est écrit comme الياس; seulement, dans le premier cas, la troisième lettre a un point diacritique au-dessus et est ainsi un *noun*, et, dans le second cas, elle a deux points au-dessous et est ainsi un *yé*.

Il est bon de savoir que les astronomes ont adopté, pour abréger, quelques formules techniques qui ne consistent qu'en des lettres. Par exemple, ils indiquent les sept planètes par leur dernière lettre : *le soleil*, شمس, par un *sîn* س, et *la lune*, قمر, par un *ré* ر. Il en est de même pour les douze signes du zodiaque, pour les sept jours de la semaine, pour l'élévation et le déclin des astres, pour l'apogée et le périgée, etc. Ainsi un *ré* ر indique le jour, نهار, un *lâm* ل la nuit, ليل, un *zéro*[2], le

[1] Il a été question précédemment de cette figure. Voyez le chap. II de la IIe partie, section XXIV.

[2] Il y a dans le texte du *Hadâyic* صفر. Ce mot, dont nous avons fait *chiffre*, a la signification de *vide*, et par suite de *zéro*,

Bélier; un *alif* ا le Taureau, un *bé* ب les Gémeaux, un *jim* ج le Cancer, et, d'après ce système[1], un *yé* ی le Verseau, یا les Poissons, etc. Pour les jours de la semaine, ا, c'est-à-dire *un*, est l'indication du dimanche; ب, c'est-à-dire *deux*, du lundi, etc. Or, lorsqu'on veut parler de ces choses d'une manière énigmatique, on les indique par les lettres que nous venons de mentionner, comme dans le vers suivant sur *Fîroz-bakht*, فیروز بخت (à heureuse fortune) :

با شرف مشتری وماه بین از دل اوج
صورت زیج بدیباجهٔ تقویم نگار

Vois, par l'élévation de Jupiter et de la Lune, la noblesse de son cœur. Regarde la forme des tables astronomiques et les accessoires du calendrier.

Si l'on n'était pas prévenu d'avance que ce vers énigmatique roule sur un personnage nommé *Fîroz-bakht*, il serait tout à fait impossible d'en comprendre les allusions. Je pense que, pour former la première partie de ce mot, il faut prendre le *fé* de شرف, l'*yé* qui représente, ainsi qu'il a été dit plus haut, la planète de Jupi-

comme *cipher* en anglais. Le zéro des chiffres arabes est un point (•), mais dans les chiffres exprimés par des lettres, il a une forme particulière qu'on trouve employée, entre autres, dans les Tables d'Ulug-beg, publiées par M. A. Sédillot.

[1] On veut parler ici de l'emploi des lettres de l'alphabet avec une valeur numérique. Ainsi ا vaut *un*, ب *deux*, ج *trois*, د *quatre*, ه *cinq*, و *six*, ز *sept*, ح *huit*, ط *neuf*, ی *dix*, یا (*alif* et *yé*) *onze*, etc.

ter, et le *ré* qui indique la Lune; puis, dans اوج et dans از, on a le *waw* et le *zé*, et ces lettres réunies forment فيروز. Le premier hémistiche fait d'ailleurs allusion au sens de cet adjectif, et le second au sens de بخت, *fortune*.

4° On donne le nom de *tarâduf* au procédé qui consiste à n'énoncer, de plusieurs mots qu'on emploie ordinairement pour exprimer un seul sens, qu'un seul mot, et à se servir, pour le reste, de mots dont la signification soit plus vague, comme on le voit dans le vers suivant sur *Bahman*, بهمن :

نشانى زنام بت دل نواز
بهم بر لب جو توان گفت باز

Tu peux répéter, au bord du ruisseau, l'indication du nom de cette idole qui plaît au cœur.

Dans ce vers, لب جو est pour لب نهر, « le bord de la rivière », mots plus précis et qui fournissent ainsi, par leur sens de *bord du nahr*, نهر, le *noun* qui est en effet *au bord* de ce mot[1]; et cette lettre, jointe à بهم, complète le mot بهمن, qui fait le sujet de l'énigme.

Ce qu'on appelle *ischtirâk*, c'est lorsqu'un mot qui a plusieurs significations[2] est employé, non dans le sens que l'esprit a naturellement en vue, mais dans un sens qui se rapporte au sujet de l'énigme. Ce procédé ne

[1] Sur les expressions de ce genre, voyez p. 169.

[2] Ce mot se nomme مشترك, c'est-à-dire le mot qui est l'objet de l'*ischtirâk*, اشتراك, ou association.

peut avoir lieu qu'avec le *tarâduf*, qui vient d'être expliqué. Le vers suivant sur le nom d'*Ulug Beg*, الغ بیک[1], en offre un exemple :

گرانی گشت حاصل پی چو بردم بر سر کویش
سبکرو خانه بگذشتم زجان ودل دعا گویش

J'ai eu la lourdeur pour résultat, lorsque je suis entré dans la rue *de ma bien-aimée*, et que je suis allé d'un pas léger à sa maison la supplier de tout mon cœur.

Dans ce vers, le mot گرانی, qui signifie *pesanteur*, *valeur*, etc., est, d'après le contexte, en correspondance avec سبکی, *légèreté*[2]; mais, par rapport à l'énigme, il est en correspondance avec ارزانی, *bon marché*. Or, ce dernier mot s'applique dans ce sens à *la cherté*, غلا, qui est ainsi son annexe, مرادف; et غلا, lu de gauche à droite, produit الغ.

5° Le procédé par *kinâyia*, ou métonymie, consiste à indiquer une chose par une expression qui ne la représente pas proprement. C'est une espèce de logogriphe, لغز. Le vers suivant, par Huçaïn Schafiyî, de Nischâpur, sur le mot *cubâd*, قباد[3], en offre un exemple :

[1] C'est le célèbre souverain de Samarcande auquel on doit les tables astronomiques que je viens de citer.

[2] Substantif dérivé de سبك, léger; de là سبکرو, *léger de marche*.

[3] Ce mot a plusieurs significations : 1° c'est le nom du père d'Anouschirwân, 2° c'est le nom d'un arbuste épineux que mangent les chameaux, 3° il est adjectif, et signifie *blanc*.

دلا دوری از کار وبار جهان به
وزان انچه باشد رخ دلبران به

O mon cœur, l'éloignement des choses du monde est avantageux ; la joue des belles est préférable à leur résultat.

Par les mots انچه از ان باشد (زان انچه باشد), que je traduis par *leur résultat*, il faut entendre le *vent*, باد.

Une manière d'employer le même procédé est ce qu'on nomme *takrâr*, تکرار, répétition. Elle consiste à exprimer un sens par un mot, et un autre sens par un pronom qui se rapporte à ce mot. Cette figure a du rapport avec celle qu'on nomme *istikhdâm*, استخدام, *asservissement*[1], comme on le voit dans le vers suivant sur *Abou Ishâq*, ابو اسحاق :

میان سرو وقدش رسم نو نکر کایشان
نهاده سر بهم ودر میانه دل بیخود

Entre le cyprès et la taille *de ma bien-aimée* ne fais pas de différence ; car ces deux choses ont réuni leur tête, et au milieu se trouve le cœur impatient.

Le cyprès et la taille représentent les deux *alif* de ابو et de اسحاق. Par l'expression رسم نو, qui signifie, à la lettre, *une trace nouvelle*, il faut entendre *l'odeur*, بو, mot qui se trouve dans ابو. Par le pronom ایشان[2], qui se rapporte à سرو et à قد, que le poëte appelle *deux têtes réunies*, il faut entendre les deux extrémités du mot

[1] Voyez IIe partie, chapitre Ier, section x.
[2] Dans کایشان, pour که ایشان.

اسحاق, c'est-à-dire س[1] et ق ; et par le *cœur*, دل, il faut entendre le ح qui est au cœur, c'est-à-dire au milieu du mot.

6° Le procédé nommé *tashîf* consiste dans le déplacement des points diacritiques d'un mot, de manière à en changer la prononciation et le sens. Cette figure de mots ne peut avoir lieu qu'avec vingt-deux lettres de l'alphabet, et non avec les six autres qui sont comprises dans les mots mnémoniques, كوه امل[2].

On appelle poétiquement les points diacritiques *perles*, گوهر ; *éphélides*, خال ; *grains*, دانه ; *atomes*, ذرّه, etc.

Le vers suivant sur le nom de *Khizr*, خضر[3], offre un exemple du *tashîf :*

ترا است بر ورق گل دو خال عنبر فام
كه گر بحصر در آرد شرف بر آرد نام

Tu as deux points noirs sur la feuille de la rose. S'ils décorent la détresse, ils donnent le nom dont il s'agit.

Les deux points sur la feuille de la rose sont les points diacritiques des lettres خ et ض du mot خضر, qui, lu sans points, est حصر, *détresse*.

7° Le procédé de comparaison تشبيه et de trope استعاره consiste à mentionner un mot لفظی et à y assimiler

[1] L'*alif* est censé être ajouté par euphonie et ne pas faire partie du mot.

[2] Il s'agit ici de l'alphabet arabe, qui est composé de vingt-huit lettres.

[3] Sur ce personnage, le même que le prophète Élie, voyez mon « Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde ».

une ou plusieurs lettres qui le représentent, ce qui rentre en effet dans la comparaison et le trope, lesquels ont été expliqués dans la première partie de ce travail.

De même qu'il est nécessaire que dans le trope le sujet de la comparaison, وجه شبه, soit manifeste dans l'objet comparé, مستعار له (l'objet emprunté), et l'objet auquel on compare, مستعار منه (l'objet pour lequel on emprunte), il faut aussi, dans la figure dont il s'agit, que l'objet qu'on a en vue, مقصود, ait avec ce qui est mentionné, مذکور, une analogie évidente, جلی.

Parmi les lettres qui sont le plus employées dans ces jeux de mots énigmatiques, on distingue l'*alif*, qu'on assimile à la taille élancée des belles, au cyprès, au drapeau, au palmier, etc., comme dans le vers suivant sur le mot *Ibrâhim*, ابراهیم, Abraham :

گفتم نه براه است که نام تو ندانیم
بنمود قد وخنده زنان گفت براهیم

J'ai dit à quelqu'un égaré du chemin : Nous ne savons pas ton nom. Il montre sa taille et dit en riant : براهیم « Nous sommes dans le chemin ».

Le *sîn*[1] est aussi une des lettres propres à ce genre de figure : on le compare à la scie, aux dents, etc. On compare le *noun* aux sourcils, au croissant de la lune, etc., le *jîm*, le *dâl* et le *lâm* aux boucles de cheveux, le *sâd* à

[1] Et aussi le *schîn;* les points diacritiques ne comptent pas dans ces jeux de mots.

l'œil, le *mîm* à la bouche. Le vers suivant sur *schams*, شمس, soleil, offre un exemple de ce genre d'énigme :

از طرف لبش رستهٔ دندان چو نمود
شکل دهنش دران میان پیدا شد

Comme elle a indiqué, au moyen de ses lèvres, la ligne des dents, la forme de sa bouche s'est montrée au milieu.

La double ligne des dents, c'est le *schîn* qui commence et le *sîn* qui termine le mot شمس ; et par la bouche, il faut entendre le *mîm* qui est au milieu.

8° Enfin, le dernier procédé, celui du *hiçâb*, حساب, compte, est de cinq espèces : 1° le compte nominal, حساب اسمی, qui consiste à mentionner un nom de nombre, pour indiquer par ce moyen la lettre de l'alphabet qui le représente, comme on le voit dans le vers suivant sur *Bilâl*, بلال[1] :

چو گفتمش که بلا هر چه شد بنام تو ختم
نهاد بر لب یاقوت رستهٔ دندان

Lorsque je lui dis : « Le malheur بلا qui a eu lieu s'est effectué en ton nom », elle a placé la rangée de ses dents sur ses lèvres de rubis.

Par la rangée de dents, il faut entendre la lettre *sîn*, س, et par les lèvres de rubis l'*yé*, ى. Si on réunit ces deux lettres, on a *sî*, سى, qui signifie trente, nombre exprimé alphabétiquement par le *lâm*, ل. Or, en joignant le *lâm* à بلا, qui précède, on a بلال.

[1] Nègre célèbre, secrétaire et muezzin de Mahomet.

2° Le compte littéral, حساب حرفی, consiste à mentionner une lettre pour rappeler le nom de nombre représenté par cette lettre, comme dans ce vers sur *Mûça*, موسی, Moïse :

گفتم که چیست نامت ای جانفزای دلبند
آشفته گشت ومو را بر دامن گل افکند

Je lui dis : « Quel est ton nom, ô toi qui m'es cher et qui me donnes l'existence ? » *mais* il se troubla et poussa ses moustaches vers ses joues de rose.

Par les mots دامن گل, qui signifient, à la lettre, *le pan de la robe de la rose*, il faut entendre la lettre *lâm*, qui vaut trente, nombre qui se rend alphabétiquement par سی. Or, si on ajoute سی à مو, on a موسی, qui est le mot de l'énigme.

3° Le compte par des mots qui se rapportent à la numération حساب احصائی. On entend par là les mots زوج *paire*, فرد *unique*, تام *entier*, ناقص *défectueux*, زاید *excédant*, et autres mots du même genre. Le vers suivant sur Khwâja Zaïn, خواجه زین, offre un exemple de cette variété du *hiçâb :*

سیل سرشك من كرد آهنگ اوج گردون
تا هفت طاق دیدم آخر تمام در خون

Le torrent de mes larmes s'est dirigé vers le faîte du ciel, jusqu'à ce que j'aie vu à la fin les sept coupoles[1] toutes dans le sang.

[1] Les musulmans comptent cependant huit cieux, c'est-à-dire huit coupoles superposées, et sept enfers.

Si on prend les unités impaires du nombre 7, هفت, et qu'on les exprime par des lettres, on a *alif* (1), *jim* (3), *hé* (5), et *zé* (7), c'est-à-dire, les quatre lettres médiales du mot qui fait l'objet de cette énigme. Par le mot تمام, *fin*, il faut entendre l'*yé*, qui termine ces lettres, et le mot خون, *sang*, fournit celles qui manquent au commencement et à la fin.

4° Le compte comprenant حساب انحصاری consiste à exprimer un nombre par un mot particulier qui le désigne. Le vers suivant sur Ahmad, احمد, en offre un exemple :

از خدا درهای جنت شد بمیعاد کلیم
مفتتح تا زاسطقسات آمد آن ذات کریم

Dieu ouvrit les portes du paradis pour son entretien avec Moïse, jusqu'à ce que sa noble essence dominât les éléments.

Dieu est *un;* les portes du paradis sont au nombre de *huit;* l'entretien (rendez-vous) de Moïse, qui dura quarante jours, fournit le nombre quarante ; enfin, les éléments sont au nombre de quatre. Or, ces nombres, représentés par des lettres, forment احمد.

5° Enfin, le compte en chiffres, حساب رقمی, consiste à employer des jeux de mots énigmatiques relatifs aux chiffres arabes. Le vers suivant sur le mot سراج, *flambeau*, etc., en offre un exemple :

در خط خوبی چو زمه خواهی باج
صفری کم کن زاولین لفظ خراج

Si tu veux tirer élégamment en écriture l'impôt de la lune, ôte un zéro de la première lettre du mot خراج (impôt).

Par là on a سراج, *flambeau*. C'est, en effet, une sorte d'impôt que paye la lune en donnant sa lumière. Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que la lettre خ vaut 600, et que, en retranchant un zéro, on a 60, qui est rendu par un س.

CHAPITRE III.

DES PROCÉDÉS DE PERFECTION, اعمال تكميلى.

Il y en a trois, à savoir : la composition, تاليف ; le retranchement, اسقاط, et l'inversion, قلب.

1° On entend par le premier la réunion, selon l'ordre des lettres d'un mot, des éléments, مواد, divers dont ce mot est composé, lesquels ont été fournis par d'autres procédés, ce qui diffère essentiellement du *tansîs* dont il a été parlé plus haut. Le vers suivant sur le mot مسافر, *voyageur*, en offre un exemple :

چون افسر ماه ومهر تاجش گويند
بايد كه بود تاج مناسب اورا

Puisqu'on nomme sa couronne la couronne du soleil et de la lune, il faut que la couronne lui convienne.

Le mot افسر et le *mîm* de ماه fournissent les lettres qui forment le mot de l'énigme.

2° Le retranchement, اسقاط, consiste à rejeter une ou

plusieurs lettres[1] de certains mots pour en former celui qui fait le sujet de l'énigme. On en distingue par là quelques-unes des autres, et c'est pour cela qu'on nomme aussi cette figure *particularisation*, تخليص. Le vers suivant sur le mot سيف, *épée*, en offre un exemple :

تشنه ايم وجهان پر آب حيات
با سبوى تهى كنار فرات

Je[2] suis altéré et cependant le monde est plein de l'eau de la vie ; ma cruche, سبوى, est vide, et je suis au bord de l'Euphrate, فرات.

Par les mots « mon سبوى est vide », il faut entendre que ce mot perd les lettres du milieu, *bé* et *waw*, ce qui le réduit à سى ; et par le bord du فرات il faut entendre la première lettre de ce mot, c'est-à-dire le ف qui, ajouté à سى, produit le mot سيف.

3° L'inversion, قلب, consiste à changer l'ordre des lettres dans les mots et l'ordre des mots eux-mêmes pour en former le mot de l'énigme. Le vers suivant sur le mot ايوب, *Job*, en offre un exemple :

نام او مى جستم وگم شد دل من ناگهان
بوى دل گر بشنوم يابم زنام وى نشان

Je cherche son nom نام, et tout à coup mon esprit[3] est pris

[1] On nomme منقوص les lettres qu'on retranche, منقوص منه le mot duquel on les retranche, et حاصل, ou *le résultat*, les lettres qui sont conservées.

[2] A la lettre, nous sommes.

[3] A la lettre, « le cœur de moi ».

au dépourvu. Toutefois, si j'écoute l'indication بوی de mon esprit, je trouverai la trace de son nom.

En retranchant, en effet, من de نام, il reste *alif*, qui est la première lettre de ایوب ; et dans بوی, qui commence le second hémistiche, on a les autres lettres de ce mot.

CHAPITRE IV.

DES PROCÉDÉS ACCESSOIRES, تذئیلی.

On en compte six[1] : 1° le *tahrîk* et le *taskîn*, تحریك وتسکین, c'est-à-dire l'indication des points-voyelles et de leur suppression[2], comme dans le vers suivant sur e mot مَلَك, *roi* :

زان می که بملك تو بود نیست عجب
گر زیر وزبر یافته خود را هریك

Il n'y a rien d'étonnant si, par ce vin qui est dans ton royaume, chacun se trouve tout à coup sens dessus dessous.

Par le mot می, *vin*, l'auteur entend مُل, qui a le

[1] L'auteur du *Hadâyic* fait observer que, dans son ***Muntakhab-i hilal*** (abrégé du *Hilal mutarraz*, dont il a été parlé plus haut), Scharaf-uddîn n'approuve pas la mention de ces procédés, parce que, selon lui, ils ne sont pas au nombre des choses qui appartiennent nécessairement à l'énigme, et qu'elle peut avoir lieu sans eux. Il pense néanmoins que ces procédés ajoutent aux charmes des énigmes, et c'est pour cela qu'il les expose.

[2] A la lettre, l'indication des *harakât*, حرکات, ou points-voyelles, et des *jazm* ou *sukûn*, سکون.

même sens et qui se trouve compris dans مُلك, et, par ce dernier mot, dont l'auteur marque la prononciation par un *fatha*, زبر, et un *kesra*, زیر, il entend مَلِك, *roi.*

2° Le *taschdîd* et le *takhfîf*, تشدید وتخفیف, c'est-à-dire, l'indication des lettres qui doivent recevoir le *taschdîd*, et de celles qui, l'ayant, doivent le perdre, comme dans le vers suivant sur le mot فرّخ, *heureux :*

خوش بود هنگام زینت آن رخ همچو قمر
بر سر آن رخ کشیدن دانها از مشکتر

Lorsqu'on veut orner cette joue pareille à la lune, il est convenable d'y placer en haut des grains de musc nouveau.

Par les grains de musc en haut de la joue, il faut entendre le *taschdîd* au-dessus du *ré* dans le mot رخ.

3° Le *madd* et le *casr*, مد وقصر, c'est-à-dire, indiquer que le medda doit être employé dans des mots où il ne se trouve pas, *et vice versa*, comme dans le vers suivant sur le mot شهاب, *étoile :*

زلف اورا صورت مقصود بود
پیش ما مقصود زلفش را نمود

Ses boucles de cheveux, زلف, ont été le but évident *de l'énigme.* Elle a montré devant nous ses boucles comme un but.

Les boucles de cheveux sont souvent comparées au *jîm*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et c'est à quoi l'auteur fait allusion. Or, le *jîm* vaut « trois » selon la valeur numérique des lettres arabes, et ce nombre est exprimé en persan par سه. Mais nous avons vu que souvent les points diacritiques ne comptent pas ; aussi سه est-il pour

شه, *roi.* Le mot ما signifie *eau* en arabe, et c'est dans ce sens qu'il faut le prendre ici pour l'énigme et le rendre par son synonyme persan, آب, auquel s'appliquent les mots مقصود زلفش را نمود, que j'ai traduits par *elle a montré ses boucles de cheveux comme un but*, ce qui signifie, dans le sens de l'énigme, *a eu pour but* (*a attaqué*) *le medda*, qui ressemble en quelque chose à des boucles de cheveux, c'est-à-dire, *a montré* (*ce mot*) *dépourvu du medda*.

4° L'*izhâr* et l'*isrâr*, اظهار واسرار, à la lettre : la manifestation et l'occultation. C'est lorsqu'il faut prononcer, pour le mot de l'énigme, une lettre qui ne se prononce pas ordinairement[1], comme dans le rubâî suivant sur Mahdî, مهدی :

پیش صنمی که دل زغم خون کرده
احوال دل زار بغم پرورده
گفتم همه دی وهیچ نا گفته نماند
زین بیش اگرچه داشتم در پرده

Devant cette idole pour laquelle mon cœur a été ensanglanté de chagrin, j'ai fait hier connaître toute la situation de mon cœur affligé et nourri de tristesse, et rien ne me reste à dire de plus, quand même je pourrais lui parler derrière le rideau du harem.

Les matériaux du mot مهدی se trouvent dans همه et

[1] Par exemple le *hé* final dans هاله et ناله, *et vice versa*. Sur ce *hé*, nommé *mukhtafi*, ou caché, voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, p. 6.

دی, en retranchant le premier *hé* de هیه, et en prononçant le second.

5° Le *marûf* et le *majhûl*, معروف و مجهول, à la lettre: *le connu et l'inconnu.* Ces mots s'appliquent au *waw* et au *yé* de prolongation. On leur donne le premier nom, lorsqu'ils se prononcent *ū* et *ī*, et le second, lorsqu'ils se prononcent *o* et *é*[1]. Le procédé dont il s'agit ici consiste à changer cette prononciation pour avoir le mot de l'énigme, comme on le voit dans le vers suivant sur le mot نور (*nûr*) *lumière* :

تا یکی دل خون خورد می جوید از لعل تو بهر
پیش نوش آمد که باشد سپر زان دردی زهر

Quand un cœur sera désolé, il cherchera sa consolation dans le vin de tes lèvres de rubis, et il sera enivré avant d'avoir bu jusqu'à la lie cette boisson délétère.

Les deux premières lettres de نوش, prononcées *nû* au lieu de *no*, et le *ré* de زهر forment le mot de l'énigme.

6° Le *tarîb* et le *tajîm* تعریب و تعجیم. On entend par là prononcer à la manière persane les quatre lettres arabes ب ج ز et ك[2] ou *vice versa*, comme dans le vers suivant sur بشیر :

هست ای پسر از تو هرچه خواهی
خورشید وستاره را پناهی

O mon fils, tout ce que tu peux désirer est en toi ; tu es l'asile du soleil et des étoiles.

[1] Voyez aussi, au sujet de cette prononciation classique conservée dans l'Inde, l'ouvrage que je viens de citer, p. 7.

[2] C'est-à-dire *bé*, *jîm*, *zé* et *kâf*, ou *pé*, *ché*, *jé* et *gâf*.

Si on prend du mot پسر le *sin*, qui représente le soleil, et qu'on le change en شی, on a پشیر avec le *pé* persan ; puis, si on substitue au *pé* persan le *bé* arabe, on a بشیر, qui est le mot de l'énigme.

CHAPITRE V.

DU LUGZ, لغز [1].

On entend par là l'indication d'une chose par la mention de ses propriétés et de ses qualités, mais d'une façon énigmatique. La différence[2] entre l'énigme, لغز, et le logogriphe, معمّا [3], c'est que le sujet du logogriphe ce sont les lettres et les mots, tandis que celui du *lugz* c'est l'essence même des choses[4]. Les vers suivants du célèbre Amîr Khusrau offrent quelques exemples de ces énigmes persanes :

1° Sur le gâteau indien nommé *pâpar*, پاپڑ :

[1] Jos. de Hammer traduit ce mot par « charade ». (*Journal Asiatique*, septembre 1849, p. 249) ; mais il indique simplement, il me semble, une sorte d'énigme.

[2] On confond souvent le معمّا et le لغز (Introduction de « l'Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », seconde édition, p. 32, 33, t. I[er]) ; mais on voit, par les explications qu'on donne ici, qu'il y a entre ces deux mots une différence réelle.

[3] On le nomme aussi چیستان, ainsi qu'on le voit dans le vers de Khusrau cité à la page ci-après.

[4] Quelquefois un même mot peut être envisagé sous deux points de vue, et être ainsi, à la fois, l'objet d'un logogriphe et d'une énigme.

رنگش چو رنگ زعفران شکلش چو ماه آسمان
پا دارد وپر هم بدان جانان نگو این چیستان

Sa couleur est celle du safran, sa forme celle de la lune des cieux ; sache, ma belle, qu'il a, à la fois, pied (*pâ*) et plume (*par*), et devine ce logogriphe.

2° Sur le mot *diram*, درم, pièce d'argent :

بی سر خواص آهو بی دل نشان جان
بی پاست زیب خانه وخود رونق جهان

Sans tête (c'est-à-dire sans la première lettre), il exprime une qualité de la gazelle[1] ; sans cœur (sans la lettre du milieu), il signifie *la vie*[2] ; sans pied (c'est-à-dire sans la dernière lettre), il convient à la maison (دَر, *porte*), et il est même l'éclat du monde (دُر, *perle*).

3° Sur le mot ابر, *nuage* :

آبی خورد زدریا فیضی دهد بمردم

Il boit l'eau de la mer ; il donne l'abondance aux hommes.

4° Sur le mot چراغ, *lampe* :

عجایب صورتی در شام دیدم
اگر گویم کسی باور ندارد
درختی بر سرش حوضی پر از آب
دران ماری که دم وسر ندارد

[1] رم signifie, en effet, la course légère de la gazelle.
[2] دم, souffle, respiration, et par suite, vie.

J'ai vu, le soir, une admirable apparence, telle que, si je la mentionne, personne ne voudra me croire. C'est un arbre dont la tête est un bassin plein d'eau (huile), où se trouve un serpent (la mèche) qui n'a ni tête ni queue.

5° Sur le mot گوی, *boule :*

آن چیست که پا وسر ندارد
ره می رود وجزء ندارد

Quelle est cette chose qui n'a ni tête ni pied? Elle chemine et elle n'est pas composée de parties.

IVe PARTIE.

DES PLAGIATS, سرقات.

Il y a deux espèces de plagiat, سرقة, *sarical*[1] : l'apparent, ظاهر, et l'occulte, غير ظاهر, et ils se subdivisent en plusieurs variétés.

CHAPITRE Ier.

DU PLAGIAT APPARENT.

La première variété de ce plagiat consiste à employer textuellement, dans un poëme, des vers d'autrui, sans aucun changement ni dans le sens, ni dans l'expression, et c'est ce qu'on nomme *naskh*, نسخ, *copier*, et *intihâl*,

[1] Ceci est le singulier du mot qu'on lit en tête de cette partie.

انتحال, *s'attribuer* (*les vers d'autrui*). Or, ce plagiat est tout à fait réprouvé par les rhétoriciens orientaux. L'auteur du *Hadâyic* cite, à ce sujet, nombre de vers qu'on trouve à la fois dans plusieurs dîwans contemporains, sans qu'on puisse savoir au juste quel poëte en est le véritable auteur. Le plagiat est quelquefois involontaire, car deux personnes peuvent avoir la même idée et l'exprimer de même. Ce plagiat accidentel se nomme *tawârud*, توارد, et non *saricat*, سرقة.

La seconde variété du plagiat apparent consiste à prendre le sens entièrement, et à employer les mots en tout ou en partie, mais en changeant leur ordre. Exemples :

میل خم ابروی تو ام پشت دوتا کرد
در شهر چو ماه نوم انگشت نما کرد

La courbure de ton sourcil arqué a courbé (mis en deux) mon dos; elle m'a montré au doigt dans la ville comme la nouvelle lune.

Ce vers, qui est de Jâmî, a été ainsi reproduit par Hazîn :

بار غم عشق تو مرا پشت دوتا کرد
در شهر چو ماه نوم انگشت نما کرد

Le poids du chagrin occasionné par l'amour que tu m'inspires a courbé mon dos; il m'a montré au doigt dans la ville comme la nouvelle lune.

La troisième espèce de plagiat apparent consiste à prendre le sens et les mots, en tout ou en partie, mais à

les disposer différemment. C'est ce qu'on nomme *igâra*, اغارة, *attaque*, et *maskh*, مسخ, *métamorphose*. Ce plagiat est acceptable, si le nouveau vers vaut mieux que l'ancien. En voici un exemple :

من راقب الناس لم يظفر بحاجته
وفاز بالطيبات الفاتك اللهج

Quiconque craint les hommes ne réussit pas dans ses desseins, tandis que le brave qui affronte la mort jouit des avantages qu'il désire.

Ce vers arabe de Baschschâr a été ainsi imité par Salm :

من راقب الناس مات هما
وفاز باللذة الجسور

Celui qui craint les hommes meurt dans le souci, et l'audacieux parvient à la jouissance des choses qu'il ambitionne.

Le sens de ces deux vers est le même ; toutefois le second est préférable, à cause qu'il est plus concis d'expression.

Lorsque le vers qui est écrit à l'imitation d'un autre n'est ni meilleur ni plus mauvais que le premier, l'avantage est à celui-ci, et on désapprouve tout à fait le dernier lorsqu'il lui est inférieur.

La quatrième espèce de plagiat apparent consiste à emprunter les idées, mais à les revêtir d'expressions nouvelles. Dans ce cas, aussi, le plagiat est louable, si le vers qui est fait à l'imitation d'un autre est plus élo-

quent que le vers original. S'il lui est égal, le premier doit lui être préféré, et on ne le tolère pas s'il lui est inférieur Voici un exemple de cette espèce de plagiat.

En 330 de l'hégire, Abû Schakûr composa un masnawî sur le mètre *mutacârib*[1], d'où sont tirés les vers suivants :

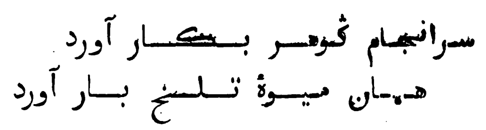
بدشمن برت زندگانی مباد
که دشمن درختی است تلخ از نهاد
درختی که تلخش بود گوهرا
اگر چرب وشیرین دهی مر ورا
همان میوهٔ تلخ آرد پدید
ازو چرب وشیرین نخواهی مزید

Que la vie ne te produise pas pour fruit un ennemi ; car l'ennemi est un arbre amer de sa nature. Or, tu as beau arroser avec des choses grasses et douces un arbre naturellement amer, l'arbre n'en portera pas moins des fruits amers, et tu n'en goûteras pas de doux.

L'auteur du Livre des Rois, Firdaucî, qui a écrit postérieurement à ce poëte, a dit à son tour :

درختی که تلخ است ویرا سرشت
گرش بر نشانی بباغ بهشت
ور از جوی خلدش بهنگام آب
به بیخ انگبین ریزی وشهد ناب

[1] Composé ici de trois فعولن et d'un فعول ou فعل.



Un arbre amer est amer de sa nature, quand même tu le placerais dans le paradis ; quand même, en temps opportun, tu arroserais ses racines avec l'eau du fleuve de l'éternité et avec du miel pur. Sa nature prendrait le dessus, et il produirait encore du fruit amer.

Il est évident, pour les gens de goût, que, bien qu'on puisse considérer les vers de Firdauci comme une sorte de reproduction des premiers, ils leur sont bien préférables pour le charme de la diction.

CHAPITRE II.

DU PLAGIAT OCCULTE.

La première variété de cette seconde espèce de plagiat consiste à reproduire le sens d'un passage connu en cachant cette ressemblance. Ainsi Jarîr[1] a dit :

فلا يمنعك من ارب لحاهم
سواء ذو العمامة والخمار

Que leurs barbes ne t'empêchent pas d'exécuter ton dessein, car ces têtes à turban sont pareilles à celles à coiffe[2].

[1] Célèbre poëte arabe sur lequel on peut consulter *Ibn-Khallican's Biographical Dict.* translated by Baron M. G. de Slane, t. I, p. 294.

[2] C'est-à-dire ils sont semblables à des femmes qui portent la coiffure nommée خمار ou مقنعة.

Mutanabbî a dit ensuite de son côté :

ومن فى كفه منهم قناة
كمن فى كفه منهم خضاب

Celui d'entre eux qui a une pique en main est pareil à celle qui a les mains teintes de hinna.

La seconde espèce de plagiat occulte consiste à donner au vers qui a été fait à l'imitation d'un autre un sens plus général qu'au premier. Ainsi Saadî a dit :

ترا هر آينه بايد بشهر ديگر رفت
كه دل نماند درين شهر تا ربائى باز

Il faut absolument que tu ailles en une autre ville, car un cœur ne peut rester dans cette ville sans que tu l'enlèves.

Amîr Khusrau a dit, après lui, d'une manière plus générale :

كسى نماند كه ديگر به تيغ ناز كشى
مگر كه زنده كنى خلق را وباز كشى

Il n'y a plus personne que tu puisses tuer par l'épée de ta gentillesse ; à moins que tu ne vivifies les gens et que tu les fasses périr de nouveau.

La troisième variété du plagiat occulte consiste à transporter le sens d'une chose à une autre, c'est-à-dire à faire une application différente de la même idée. En voici un exemple. Saadî a dit :

شکایت از دل سنگین یار نتوان کرد
که خویشتن زده ام آبگینه بر سندان

Je ne puis me plaindre du chagrin que le cœur de pierre de mon amie me fait éprouver ; car j'ai brisé moi-même le verre de mon cœur sur l'enclume du sien.

Mulla Wahschî a dit, à son tour, en substituant le froncement du sourcil au cœur de pierre :

من خود گره بکار خود انداختم نه تو
زین پیش با منت گرهی بر جبین نبود

C'est moi-même qui ai embrouillé mon affaire et non toi, car auparavant ton sourcil n'était pas froncé contre moi.

La quatrième variété du plagiat occulte consiste à exprimer, dans un vers, un sens opposé à celui d'un vers connu. En voici un exemple. Ahlî de Schirâz a dit :

ای که زد ناقهٔ لیلی دو سه گامی بغلط
آسمان تا چه بلا بر سر مجنون آرد

O toi qui as fait faire quelques pas par erreur à la chamelle de Laïla ! Plût au ciel que ce malheur arrivât pour Majnûn !

Schifâi a dit, à son tour, au contraire :

به غلط هم نرود بر سر مجنون لیلی
عاشق این بخت ندارد سخنی ساخته اند

Laïla ne va pas trouver Majnûn, même par erreur ; cet amant n'a pas, dit-on, cette bonne fortune.

La cinquième variété consiste à prendre quelque chose de l'idée d'un autre, mais à y ajouter de manière à l'embellir. En voici un exemple. Amîr Muazzî a dit :

شرق او رطل است وجام وغرب او حلق است وكام
چون زشرق آيد بغرب انواع آزار آورد

Sa coupe de vin est l'Orient et son gosier l'Occident ; lorsqu'elle vient de l'Orient à l'Occident, elle amène toute sorte de maux.

Khâcânî a dit, de son côté, en développant cette idée d'une manière heureuse :

مى آفتاب زر فشان جامش بلورين آسمان
مشرق كف ساقيش دان مغرب لب يار آمده

Le vin, c'est le soleil qui lance ses rayons dorés ; la coupe de cristal, c'est le ciel ; la main de l'échanson, c'est l'Orient ; et l'Occident, c'est la lèvre de l'amie.

CHAPITRE III.

DE L'ICTIBAS ET DU TAZMIN, اقتباس و تضمين.

On donne le premier nom, qui signifie *emprunt*, à la figure qui consiste à insérer dans un texte un passage du Coran ou d'un *hadîs*, de telle façon qu'ils paraissent faire partie de l'ensemble du discours. Le vers suivant de Sâhib ben-Abbâd en offre un exemple :

قال لى ان رقيبى سئ الخلق فداره
قلت دعني وجهك الجنة حفّت بالمكاره

Mon bien-aimé m'a dit : « Celui qui m'épie a un mauvais caractère ; ainsi, flatte-le. » Je lui ai répondu : « Laisse-moi, ton visage est le paradis, qui est mêlé aux choses détestables. »

Les derniers mots du second hémistiche du vers précédent sont la première partie du *hadîs* ainsi conçu : حُفّت الجنة بالمكارة وحفت النار بالشهوات « Le ciel est mêlé aux choses détestables et l'enfer aux choses agréables[1]. »

On réserve le nom de *tazmîn*, qui signifie *insertion*, aux vers et aux hémistiches d'autrui que les poëtes intercalent quelquefois dans leurs propres compositions. Dans ce cas, si les passages qu'on cite ne sont pas bien connus, on doit nommer l'écrivain à qui ils sont dus, pour être à l'abri de l'accusation de plagiat. En voici un exemple :

مین کیا کهون که کون هون سودا بقول درد
جو کچه که هون سو هون غرض آفت رسیده هون

Dirai-je, ô Sauda ! ce que je suis d'après l'expression de Dard ? Je suis ce que je suis ; en un mot, je suis malheureux.

Le premier hémistiche est de Saudâ, et le second est de Dard.

[1] C'est-à-dire, le ciel est la récompense de ceux qui ont combattu les inclinations de la nature corrompue, et qui ont fait ainsi des choses qu'elle déteste ; et l'enfer est le partage de ceux qui ont suivi ces inclinations perverses, mais qui sont douces à l'homme déchu.

On donne aussi le nom de *tazmîn* à certaines pièces de poésie qui sont le développement d'autres poëmes connus[1]. Ces pièces sont généralement en strophes, dont chacune commence par le vers ou par l'hémistiche qui lui sert de thème.

[1] Voyez l'Introduction de la seconde édition de mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », t. Ier, p. 37.

PROSODIE

DES

LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN

SPÉCIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOUSTANI

CHAPITRE PREMIER.

DES MÈTRES RÉGULIERS, DES PIEDS QUI LES COMPOSENT ET DE LEUR CLASSIFICATION.

On nomme en arabe, et dans les autres langues de l'Orient musulman, la poésie, ou plutôt le discours mesuré et rimé, *schir* شعر, et la versification, *arûz*[1] عروض. Ce fut Khalîl ben Ahmad[2] qui le premier rédigea, d'après les anciens vers arabes, les règles de la métrique qui a été adoptée par toutes les nations musulmanes; et ce fut lui qui établit les seize mètres originaux nommés *bahar* بحر[3] au singulier, *buhûr* بحور au pluriel. Ces mètres ont des paradigmes propres à les faire retenir

[1] Telle est la prononciation usitée en persan, en turc et en hindoustani; mais, en arabe, on prononce *arûd*, le ض se prononçant *d*.

[2] Ce rhétoricien vivait vers la fin du II[e] siècle de l'hégire, c'est-à-dire au commencement du IX[e] siècle de J.-C.

[3] Ce mot, qui est arabe, signifie proprement *mer*, *océan*.

dans la mémoire, et qui sont composés d'un certain nombre de mots représentant exactement les *pieds* dont ils sont formés et qu'on nomme *rukn* رکن, plur. *arkân* ارکان[1]; *asl* اصل, plur. *uçûl* اصول[2]; *juz* جزء, plur. *ajzâ* اجزا[3]; enfin *tafila* تفعله, plur. *tafâîl* تفاعيل et *afâîl* افاعيل[4].

On compte dix pieds originaux et réguliers : deux de cinq lettres et huit de sept, lesquels sont représentés par les dix mots suivants, qui leur servent, en même temps, de dénomination technique, ce qu'on appelle *zâbita* ضابطه, plur. *zawâbit* ضوابط[5], à savoir :

1. فعولن *fâûlûn*[6], le bacchique des pieds latins. Exemples : A. نظامٌ *nizâmûn*[7], arrangement, P. نمودن *nâmûdân*, paraître.

[1] C'est-à-dire *pilier*. Ce mot, ainsi que plusieurs des expressions techniques qui suivent, a trait à la dénomination de بيت, *tente* et par suite *maison*, qu'on donne au vers en arabe.

[2] Fondement.

[3] Portion, partie.

[4] C'est-à-dire dérivés de la racine arabe *faal* فعل, parce qu'en effet ces mots appartiennent à cette racine, aussi bien que tous les paradigmes des noms et des verbes en arabe.

[5] C'est-à-dire règle, etc.

[6] Dans ma transcription, j'ai adopté les longues et les brèves des pieds latins ; mais je dois avertir que, pour discerner les syllabes longues des syllabes brèves, il faut avoir égard à la prononciation et non à l'écriture. On trouvera plus loin des détails à ce sujet.

[7] Les nunnations arabes sont longues. Lorsqu'on veut indiquer régulièrement la scansion, on les écrit en toutes lettres. Ainsi نظامن (pour نظامٌ), نظامين (pour نظامٍ), etc.

2. فاعلن *fāïlūn*, l'amphimacre. Exemples : A. عالم *ālimūn*, savant ; P. لشكرى *lāschkărē*, une armée

3. مفاعيلن *măfāïlūn*, l'épitrite premier. Exemples : A. مفاتيح[1] *măfātīhū*, des clefs ; P. گل رعنا *gŭlī*[2] *rānā*, rose fraîche.

4. فاعلاتن *fāïlātūn*, l'épitrite second. Exemples : A. الرجال *ālrĭjālū*, les hommes ; P. اسفهانى *ĭsfăhānī*, d'Ispahan.

5. مستفعلن *mūstāfīlūn*, l'épitrite troisième. Ex. : A. اكتبنه *ŭktūbnăhū*, écrivez-lui (femmes) ; P. گلزار تر *gŭlzārī*[3] *tār*, jardin frais.

6. مفاعلتن *măfāïlătūn*, l'iambe et l'anapeste réunis. Exemples : A. لنا غنم *lănā gănămūn*, à nous (est) un troupeau ; P. پرى بدنى, *pārī bădănē*, un corps de fée.

7. متفاعلن *mŭtăfāïlūn*, anapeste et ïambe. Ex. A. : متخشعا *mŭtăkhăschschăān*, étant humilié ; P. سوسن چمن *sūçănī chămān*, le lis du jardin.

[1] Ici ce mot est censé être écrit مفاتيحو, parce que, en effet, en poésie, les voyelles brèves finales peuvent être rendues longues à volonté ; c'est ce qu'on nomme اشباع, *saturation*. Il en est de même, plus loin, pour les mots رجال, اكتبنه. (Voyez la Grammaire arabe de Sacy, t. II, p. 497.)

[2] L'*i* que j'ai ajouté dans la transcription et qui n'est pas dans le texte, est la marque de l'*izâfat* ou annexion, qui a lieu entre deux substantifs et entre un substantif et son adjectif. On la représente, en persan, en hindoustani et en turc, par un *kesra* (qu'on n'écrit pas ordinairement). Ce *kesra*, quoique bref de sa nature, peut devenir long en poésie ; c'est ainsi qu'il est employé dans cet exemple.

[3] Ici l'*i* de l'izafat est bref.

8. مفعولاتُ *māfūlātŭ*, l'épitrite quatrième. Ex.: A. عثمانانی *ūsmānānĭ*, deux Osmans; P. عالمگیر *ālāmguīr-ĭ*[1].

9. فاع لا تن *fāĭ-lā-tūn.*

10. مس تفع لن *mūs-tāfĭ-lūn*[2].

Or ces pieds se composent de trois éléments qu'on nomme *sabab* سبب, c'est-à-dire *corde; watad* وتد, c'est-à-dire *clou de bois; fâcila* فاصله, c'est-à-dire *division;* et chacun de ces trois éléments est de deux espèces.

Le *sabab* est ou *khafîf* خفيف, *léger*, ou *saquîl* ثقيل, *lourd*. Par le *sabab khafîf*, on entend deux lettres dont la première est mue, c'est-à-dire affectée d'une voyelle brève, et dont la dernière est quiescente, c'est-à-dire dépourvue de voyelles; comme dans مس *mūs* (de مستفعلن), فا *fā* (de فاعلن), etc. Par le second, on entend aussi un groupe de deux lettres, mais dont la seconde est mue ainsi que la première, comme dans مُتَ *mŭtă* (de متفاعلن).

Le *watad* est ou *majmû* مجموع, *conjoint*, ou *mafrûc* مفروق, *disjoint*. Par le premier, on entend un groupe de trois lettres dont la première et la seconde sont mues l'une et l'autre, et dont la dernière est quiescente, comme dans علن *ĭlūn* (de فاعلن). Par le second, on dé-

[1] Ici, à cause de la mesure, un *i* bref est censé affecter le *ré* qui termine le mot « Alamguîr ».

[2] Ces deux pieds ne sont en réalité que le 4 فاعلاتن et le 5 مستفعلن; aussi de Sacy les rejette-t-il du nombre des pieds primitifs. Toutefois, je les ai conservés par des raisons qui seront exposées plus loin.

signe un groupe pareil, si ce n'est que la lettre du milieu est quiescente et la dernière mue, comme dans لاتُ *lātŭ* (de مفعولاتُ), تفعِ *tāfĭ* (de مس تفع لن).

La *fâcila* est ou *sugrâ* صغرى, *petite*, ou *kubrâ* كبرى, *grande*. Par la première, on entend le groupe de quatre lettres, les trois premières mues et la quatrième quiescente, comme متفا[1] *mŭtăfā* (de متفاعلن), علتن *ĭlătūn* (de مفاعلتن). On désigne, par la seconde, le groupe de cinq lettres dont les quatre premières sont mues et dont la dernière est quiescente, comme dans متعلن *mŭtăĭlūn*[2], pied secondaire dérivé de مستفعلن.

Voici le tableau de ces éléments :

1. تن *tān, sabab khafîf.*
2. تنَ *tănă, sabab saquîl.*
3. تنن *tănān, watad majmû.*
4. تان *tānĭ, watad mafrûc.*
5. تننن *tănănān, fâcila sugrâ.*
6. تنننن *tănănănān, fâcila kubrâ.*

La phrase mnémologique suivante contient ces six éléments de la versification arabe :

[1] En réalité, cet élément des pieds est composé du *sabab saquîl* متَ *mŭtă* et du *sabab khafîf* فا *fā*.

[2] En réalité, cet autre élément de versification se compose de la réunion du *sabab saquîl* متَ *mŭtă* et du *watad majmû* علن *ĭlūn*.

6 5 4 3 2 1

لَمْ أَرَ عَلَى ظَهْرِ جَبَلٍ [1] سَمَكَةً [2]

Je ne vois pas un poisson sur le dos d'une montagne.

Si l'on examine les pieds primitifs dont il a été parlé, et les pieds secondaires dont il sera question plus loin, on verra qu'ils se composent des éléments que nous venons de faire connaître.

Occupons-nous actuellement des mètres بحور primitifs et originaux, qui sont formés de la combinaison diverse des pieds dont on a plus haut la liste. Voici, à leur sujet, un *quita*[3] mnémonique de l'auteur du *Hadâyic :*

بحوری که شعر اندرو منحصر شد
بود سانزده نزد مرد سخندان
طویل و مدید و بسیط است وکامل
دگر وافر انکه رمل پس هزج دان
رجز بعد ازان منسرح با مضارع
سریع وخفیف است ومجتث فرو خوان

[1] C'est comme s'il y avait جَبَلُنْ *jăbălŭn*, ainsi que je l'ai dit plus haut. Par conséquent, ce mot est identique à عِلَتُنْ *ĭlătŭn*.

[2] Pour سَمَكَتُنْ *sămăkătŭn*, qui correspond à فَعِلَتُنْ *făĭlătŭn*.

[3] Proprement *morceau*, sorte de petit poëme. (Voyez l'introduction de la seconde édition de mon Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, t. Ier, p. 35.)

پس از مقتضب چیست بحر تقارب [1]
کزین قطعه ظاهر شود صورت آن
دگر آنکه مشتق بود از تدارك
زعکس تقارب پدید آید آسان

Les mètres auxquels sont restreints les vers, selon les rhétoriciens, sont au nombre de seize, à savoir : le *tawîl*, le *madîd*, le *bacît*, le *kâmil;* puis le *wâfir*, le *raml*, le *hazaj*, le *rajaz*, le *munsarih*, le *muzâri*, le *sarî*, le *khafîf*, le *mujtas*. Après le *muctazab*, il y a le *mutacârib*, dont on connaîtra la forme par ce *quita*[2], et enfin le *mutadârik*, qui en est dérivé[3], et qui est évidemment l'inverse du *mutacârib*.

D'entre ces mètres, il y en a sept qui se forment d'un même pied, à savoir : le *hazaj*, le *rajaz*, le *raml*, le *kâmil*, le *wâfir*, le *mutacârib* et le *mutadârik*. Les neuf autres mètres se forment de deux pieds différents. Voici le tableau de ces mètres :

1. Tawil طویل, *făūlūn* فعولن, *măfāīlūn*, مفاعیلن, *făūlūn*, *măfāīlūn*.

[1] L'auteur de ces vers a mis *le mètre d'approximation*, تقارب, au lieu de *le mètre approximatif*, متقارب, à cause de la mesure.

[2] Ces vers sont en effet du mètre *mutacârib* régulier dont il sera question plus loin. Chaque hémistiche se compose du pied فعولن répété quatre fois.

[3] A la lettre « celui qui en est dérivé par forme successive ». Cette expression trouvera plus loin son explication à l'article des *cercles*.

2. Madid مديد, *fāïlātūn* فاعلاتن, *fāïlūn* فاعلن, *fāïlātūn*, *fāïlūn*.

3. Bacit بسيط, *mūstāfïlūn* مستفعلن, *fāïlūn*, *mūstāfïlūn*, *fāïlūn*.

4. Kamil كامل, *mŭtăfāïlūn* متفاعلن, *mŭtăfāïlūn*, *mŭtăfāïlūn*, *mŭtăfāïlūn*.

5. Wafir وافر, *măfāïlătūn* مفاعلتن, *măfāïlătūn*, *măfāïlătūn*, *măfāïlătūn*.

6. Hazaj هزج, *măfāïlūn*, *măfāïlūn*, *măfāïlūn*, *măfāïlūn*.

7. Rajaz رجز, *mūstāfïlūn*, *mūstāfïlūn*, *mūstāfïlūn*, *mūstāfïlūn*.

8. Raml رمل, *fāïlātūn*, *fāïlātūn*, *fāïlātūn*, *fāïlātūn*.

9. Sari سريع, *mūstāfïlūn*, *mūstāfïlūn*, *māfūlātŭ* مفعولاتُ.

10. Munsarih منسرح, *mūstāfïlūn*, *māfūlātŭ*, *mūstāfïlūn*, *māfūlātŭ*.

11. Khafif خفيف, *fāïlātūn*, *mūs-tāfï-lūn* مس تفع لن, *fāïlātūn*.

12. Muzari مضارع, *măfāïlūn*, *fāï-lā-tūn* فاع لا تن, *măfāïlūn*. *fāï lā tūn*.

13. Muctazab مقتضب, *māfūlātŭ*, *mūstāfïlūn*, *māfūlātŭ*, *mūstāfïlūn*.

14. Mujtas مجتث, *mūstāfïlūn*, *fāïlātūn*, *mūstāfïlūn*, *fāïlātūn*.

15. Mutacarib متقارب, *făūlūn* فعولن, *făūlūn*, *făūlūn*, *făūlūn*.

16. Mutadarik متدارك, *fāïlūn*, *fāïlūn*, *fāïlūn*, *fāïlūn*.

Voici quelques observations au sujet de ce tableau.

1° Les pieds qui le composent ne forment qu'un hémistiche, et il faut, par conséquent, les répéter pour avoir le vers entier.

2° Les cinq premiers mètres sont particuliers aux Arabes; les autres sont communs à tous les peuples musulmans.

3° Outre les seize mètres inventés par Khalîl et exposés dans tous les traités originaux sur la métrique arabe, les Persans en ont inventé trois autres[1], dont voici le tableau :

1. Jadid جديد, *fāïlātūn, fāïlātūn, mūstāfïlūn.*
2. Carib قريب, *măfāïlūn, măfāïlūn, fāïlātūn.*
3. Muschakil مشاكل, *fāïlātūn, măfāïlūn, măfāïlūn.*

D'après les tableaux qui précèdent, on voit que le vers ou *baït* بيت se compose de huit ou de six pieds اركان. Dans le premier cas, on le nomme *muçamman* مثمن, c'est-à-dire à huit pieds; et dans le second, *muçaddas* مسدس, à six pieds. Il y a aussi en arabe des vers de quatre pieds seulement, nommés *murabba* مربع, à quatre pieds; il y en a même à trois, à deux, et jusqu'à un pied, lesquels prennent les noms de *muçallas* مثلث, à trois pieds; *muçanna* مثنى, à deux pieds; *muwahhad* موحد, à un pied.

Il n'y a que les vers de huit, de six et de quatre pieds qui se divisent en deux hémistiches ou *misrâ* مصراع[2], c'est-à-dire *entrée* du vers, ou plutôt de la *tente*, بيت. Le premier pied du premier hémistiche se nomme *sadr*

[1] Outre les noms sous lesquels ils sont indiqués ici, ils en ont d'autres qu'on fera connaître plus loin.

[2] Qu'on écrit souvent, par abréviation, ع.

صدر, c'est-à-dire *partie du devant*, et le dernier *arûz* عروض, c'est-à-dire *partie du milieu;* le premier pied du second hémistiche se nomme *ibtidâ* ابتداء, *commencement;* et le dernier *ajuz* عجز, c'est-à-dire *partie postérieure*, ou *zarb* ضرب, *fixation*, par allusion au nom de *tente* donné au vers; enfin, les pieds intermédiaires, quand il y en a, se nomment *hascho* حشو, ou *remplissage*. Le vers à trois pieds est évidemment un hémistiche. Quelques rhétoriciens le considèrent comme un premier hémistiche, et ils en nomment en conséquence le premier pied *sadr*, et le dernier *arûz;* d'autres le considèrent comme un deuxième hémistiche et appliquent à ses parties les dénominations conformes à cette idée. La même chose a lieu pour le vers à deux pieds, si ce n'est qu'il n'y a pas de *hascho*.

Les mètres *sarî* et *khafîf* ont originairement six pieds seulement et non huit; mais quant aux mètres qui sont réduits à six pieds, quoique originairement ils en aient huit, on les nomme *mujarrad* مجرد, ou *dépouillés* (d'une partie de leurs pieds primitifs).

On nomme *sâlim* سالم, c'est-à-dire *sain*, le vers dont les pieds ne subissent aucun changement, et *muzâhif* مزاحف, c'est-à-dire *clochant*, celui dont les pieds ne subissent aucune modification. Il y a un grand nombre de ces derniers, mais l'étudiant ne doit pas s'en effrayer, car ces mètres dérivent des mètres originaux, de même que les pieds secondaires qui les composent dérivent des pieds primitifs.

Ainsi le pied مفاعيلن *măfāīlūn*, qui est composé d'un *watad majmû* (pieu conjoint), مفا devant deux *sabab kha-*

fîf (cordes légères), عی et لن, devient مستفعلن *mŭstă-fĭlŭn*, si on place au contraire les deux *sabab khafîf* عیلن avant le *watad majmû* مفا ; et si on met le *watad majmû* مفا entre les deux *sabab khafîf* عی et لن, on a le pied فاعلاتن *făĭlătŭn*. Le pied متفاعلن *mŭtăfăĭlŭn*, qui est composé d'un *fâcila sugrâ* (petite cloison), متفا devant un *watad majmû* علن, devient, si on renverse ces deux éléments, مفاعلتن *măfăĭlătŭn*. Le pied فعولن *făŭlŭn*, qui se compose d'un *watad majmû* فعو, devant un *sabab khafîf* لن, devient فاعلن *făĭlŭn*, si vous en renversez les éléments.

D'après ces données, si dans le mètre *tawîl*, qui se compose des pieds فعولن مفاعیلن *făŭlŭn măfăĭlŭn* répétés, on prend le *watad majmû* فعو du commencement du groupe, et qu'on le mette à la fin, on a لن مفا عی لن فعو *lŭn măfă ĭ lŭn făŭ*, ce qui équivaut à فاعلاتن فاعلن *făĭ-lătŭn*, *făĭlŭn*, pieds qui composent le mètre *madîd*. Si on commence par عیلن *ĭlŭn*, du pied مفاعیلن *măfăĭlŭn*, en rejetant le *watad majmû* مفا *măfă*, et le plaçant à la fin du groupe, on a عیلن فعولن مفا *ĭlŭn*, *făŭlŭn*, *măfă*, ce qui équivaut à مستفعلن فاعلن *mŭstăfĭlŭn*, *făĭlŭn*, pieds du mètre *bacît*.

De même les mètres *sarî*, *khafîf*, *munsarih*, *mujtas*, *muzâri* et *muctazab* dérivent les uns des autres, en tant que les quatre derniers se composent de six pieds seulement, comme c'est le cas en arabe; car les mètres *sarî* et *khafîf* ne se composent, même en persan, en turc et en hindoustani, que de six pieds. Or, le mètre *sarî* se composant des pieds مستفعلن مستفعلن مفعولات *mŭstăfĭ-lŭn*, *mŭstafĭlŭn*, *măfŭlătŭ*, si vous commencez par le

deuxième pied, et que vous mettiez le premier à la fin du groupe, vous avez مستفعلن مفعولاتُ مستفعلن *mūstāfīlūn*, *māfūlātŭ*, *mūstāfīlūn*, ce qui est le mètre *munsarih* à six pieds. Si de مستفعلن *mūstāfīlūn* vous retranchez le premier *sabab khafīf* مس *mūs*, et que vous le rejetiez à la fin du groupe, vous avez تفعلن مف عولاتُ مس تفعلن مس *tāfīlūn*, *māfūlātŭ*, *mūstāfīlūn*, *mūs*; ce qui équivaut aux pieds فاعلاتن مس تفع لن فاعلاتن *fāīlātūn*, *mūstāfī-lūn*, *fāīlātūn*, lesquels représentent le mètre *khafīf*. Si vous commencez par le *watad majmū* qui termine le second pied مستفعلن *mūstāfīlūn*, du mètre *sarī*, c'est-à-dire par علن *īlūn*, vous avez علن مفعولاتُ مستفعلن مستف *īlūn māfūlātŭ*, *mūstāfīlūn*, *mūstāf*, ou bien مفاعيلن فاع لاتُ مفاعيلن *măfāīlūn*, *fāī*, *lātŭ*, *măfāīlūn*, ce qui représente le mètre *muzâri* à six pieds.

On voit par là que مس تفع لن *mūs-tāfī-lūn*, dans le mètre *khafīf*, et فاع لاتن *fāī-lātūn* dans le mètre *muzâri*, ne doivent pas être confondus avec مستفعلن *mūstāfīlūn* et فاعلاتن *fāīlātūn* écrits en un seul mot, car تفع *tāfī* et فاع *fāī*, dans la décomposition de ces deux mètres, correspondent au *watad mafrûc* (pied disjoint) de مفعولاتُ *māfūlātŭ*. Ainsi تفع *tāfī* et فاع *fāī* sont ici des *watad mafrûc*, ce qu'ils ne sont pas dans مستفعلن *mūstāfīlūn* et فاعلاتن *fāīlātūn*, en un seul mot.

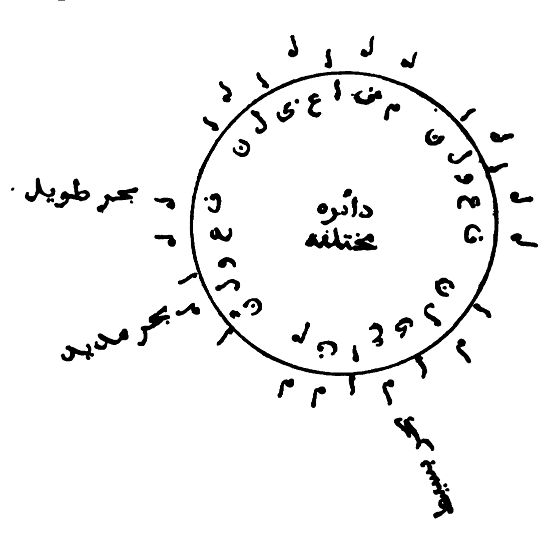
Si on écrit d'abord le pied مفعولاتُ *māfūlātŭ* du groupe du mètre *sarī*, on a مفعولاتُ مستفعلن مستفعلن *māfūlātŭ*, *mūstāfīlūn*, *mūstāfīlūn*, c'est-à-dire le mètre *muctazab* à six pieds. Si l'on commence par le second *sabab khafīf* de مفعولاتُ *māfūlātŭ*, c'est-à-dire par عولاتُ *ūlātŭ*, on a مس تفع لن فاعلاتن فاعلاتن *mūs-tafī-lūn*, *fāīlātūn*, *fāīlā-*

tūn, ce qui représente le mètre *mujtas* à six pieds. Ici encore تفع *tāfĭ*, dans مس تفع لن *mūs-tāfĭ-lūn*, est un *watad mafrûc*.

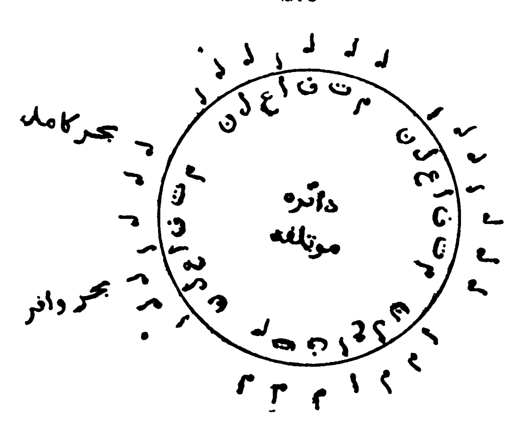
Khalîl, l'auteur des règles de la métrique arabe, a imaginé, pour faciliter l'intelligence de ces transmutations des mètres les uns dans les autres, cinq *cercles*, en arabe دائرة *dâïra*, pl. دواير *dawâïr*, auxquels il a donné des noms différents et appropriés à ce qu'ils offrent de particulier. Dans ces cercles, que je vais reproduire ici, les lettres qui sont à l'intérieur sont celles des pieds. Elles sont toutes séparées, afin de pouvoir se grouper de différentes manières pour former les combinaisons dont il vient d'être parlé. Quant aux lettres *mim* م et *alif* ا, qui sont en dehors des cercles, elles indiquent, la première, c'est-à-dire le *mîm*, une lettre mue, et la deuxième, c'est-à-dire l'*alif*, une lettre quiescente. Ainsi, par exemple, le pied فعولن *făūlūn*, qui commence le mètre *tawîl*, est ainsi marqué : م م ا م ا / ف ع و ل ن, et le pied مفاعيلن *măfāīlūn* : م م ا م ا م ا / م ف ا ع ى ل ن. Les noms des mètres placés à la marge des cèrcles indiquent l'endroit où ces mètres commencent.

Les mètres *tawîl*, *madîd* et *bacît* forment un premier cercle, دائرة ; en effet, si l'on écrit quatre fois en rond les pieds فعولن مفاعيلن, et qu'on commence par فعولن, on a le mètre *tawîl*. Si on commence par لن, et qu'on dise لن مفاعى لن فعو, etc., ce qui équivaut, comme il a été dit plus haut, à فاعلاتن فاعلن *fāïlātūn*, *fāïlūn*, etc.,

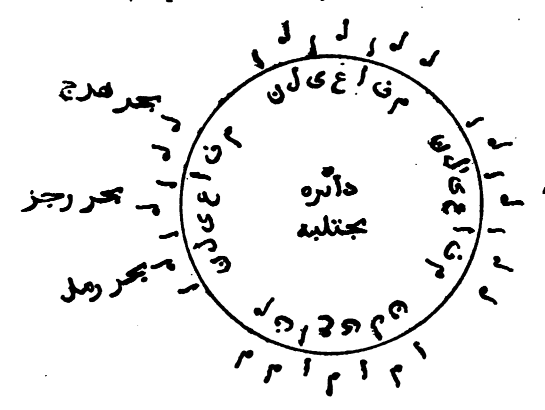
on a le mètre *madîd;* enfin, si on commence par عيلن, et qu'on dise عيلن فعولن مفا etc., ce qui équivaut à مستفعلن فاعلن *mŭstăfĭlūn făĭlūn*, etc., on a le mètre *bacît.* On nomme ce premier cercle *mukhtalifa*, مختلفه, c'est-à-dire *bigarré*, à cause de la variété des pieds qui le composent, les uns étant de cinq lettres, les autres de sept.



Les mètres *kâmil* et *wâfir* forment à eux seuls un second cercle. En effet, si on écrit quatre fois en cercle متفاعلن *mŭtăfăĭlūn*, et qu'on commence par متفا, on a le mètre *kâmil*. Si on commence par علن, et qu'on dise علن متفا, ou régulièrement مفاعلتن, *măfāĭlătūn*, on a le mètre *wâfir*. Ce second cercle est nommé *mutalifa* مؤتلفه, c'est-à-dire *assorti*, parce que les deux pieds qui le composent sont l'un et l'autre de sept lettres.



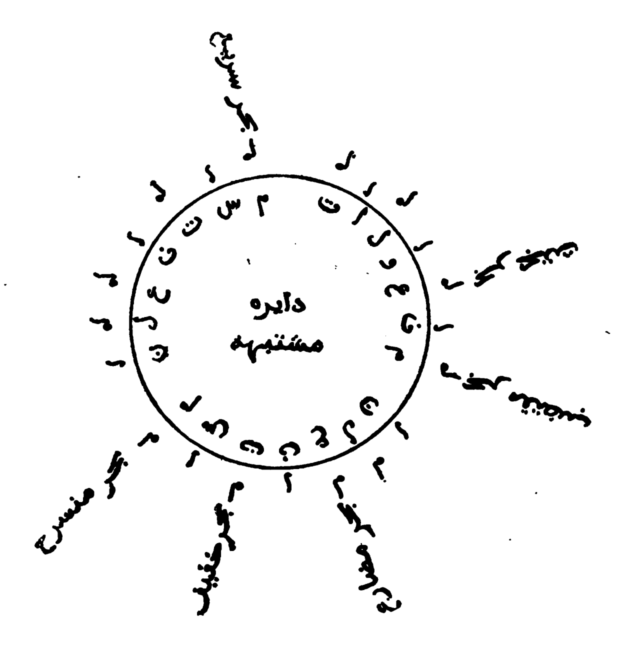
Les mètres *hazaj*, *rajas* et *raml* forment un troisième cercle. En effet, si on écrit quatre fois en cercle مفاعيلن, et qu'on commence par مفا, on a le mètre *hazaj*. Si on commence par عيلن, et qu'on dise عيلن مفا, c'est-à-dire مستفعلن, c'est alors le mètre *rajas;* enfin, si on commence par لن, et qu'on dise لن مفاعى, c'est-à-dire فاعلاتن, on a le mètre *raml*. Le cercle que ces trois mètres composent se nomme *mujtaliba* مجتلبه, c'est-à-dire *dérivé* (*du premier cercle*).



Les mètres *sarî*, *munsarih*, *khafîf*, *muzâri*, *muctazab* et *mujtas*, forment un quatrième cercle. En effet, si on écrit en cercle le mètre primitif *sarî*, qui est composé des pieds مستفعلن مستفعلن مفعولاتُ, et qu'on commence par le second pied, de cette façon, مستفعلن مفعولاتُ مستفعلن, on a le paradigme du mètre *munsarih* à six pieds. Si on commence par تفعلن, et qu'on dise تفعلن مستفعلن مفعولاتُ مس, ce qui équivaut à فاعلاتن مس تفع لن فاعلاتن, on a le mètre *khafîf*. Si on commence par علن, et qu'on dise علن مفعولاتُ مستفعلن مستف, ou autrement مفاعيلن فاع لاتن مفاعيلن, on a le paradigme du mètre *muzâri* à six pieds. Si on commence par مفعولاتُ, et qu'on dise مفعولاتُ مستفعلن مستفعلن, on a le paradigme du mètre *muctazab* à six pieds ; enfin, si on commence par عولاتُ, et qu'on dise عولاتُ مستفعلن مستفعلن مف, ce qui équivaut à مس تفع لن فاعلاتن فاعلاتن, on a le mètre *mujtas*.

Il est essentiel de se souvenir que les six mètres différents qui forment ce cercle ne peuvent en faire partie qu'autant qu'ils ne sont composés que de six pieds. En effet, les mètres *munsarih*, *muzâri*, *muctazab* et *mujtas*, n'ont proprement que six pieds en arabe, quoiqu'ils en aient régulièrement huit en persan, en hindoustani et en turc ; mais les mètres *sarî* et *khâfîf* n'ont jamais plus de six pieds.

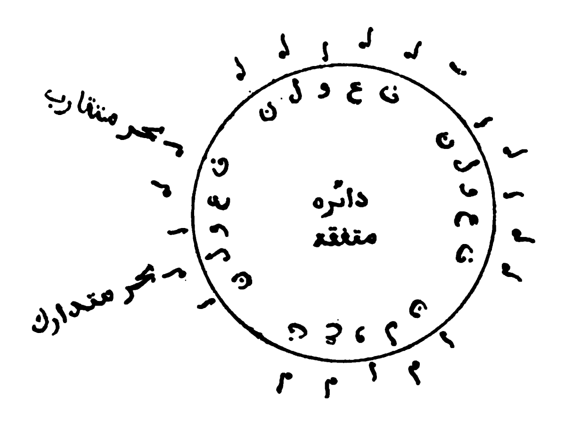
Ce quatrième cercle prend le nom de *muschtabiha* مشتبهه, c'est-à-dire *ressemblant*, à cause de la grande analogie qu'il y a entre les pieds مس تفع لن et فاع لا تن en plusieurs mots, et مستفعلن et فاعلاتن en un seul.



Le mètre *mutacârib* forme à lui seul un cercle qu'on nomme *munfarida* منفرده, c'est-à-dire *séparé*, *distinct*. Toutefois, Abû Haçan Akhfasch[1] y a joint le mètre *mutadârik*, parce qu'en effet si vous écrivez quatre فعولن, et que vous commenciez par فعو, vous avez le mètre *mutacârib*; si, au contraire, vous commencez chaque pied par لن, et que vous disiez لن فعو, ce qui fait فاعلن, vous avez le mètre *mutadârik*. Il est clair, néanmoins, que le

[1] اخفش célèbre grammairien arabe du commencement du IXe siècle. On lit une curieuse anecdote à son sujet dans Mîrzâ Ibrâhîm, *Persian grammar*, p. 233 et suiv., et dans la traduction allemande de cet ouvrage par le professeur Fleischer, p. 229 et suiv.

système de ce dernier cercle est différent de celui des cercles précédents, car il ne s'agit pas ici de l'ensemble de l'hémistiche, mais de chaque pied en particulier. Ce cinquième cercle, ainsi composé des deux mètres *mutacârib* et *mutadârik*, se nomme *muttafica* متفقة, c'est-à-dire *concordant*.



CHAPITRE II.

DE LA SCANSION, تقطيع, ET DE L'APPROPRIATION DES VERS A LEUR PARADIGME, ميزان.

On entend par *scansion* la séparation des vers par pieds selon leurs mètres respectifs, et conformément aux paradigmes[1]. Dans la scansion, il faut avoir égard

[1] Au premier abord il paraît impossible de trouver la scansion des vers, et par suite leur mesure ; mais, avec un peu de persévérance, on en acquiert facilement l'habitude. On doit s'exercer d'abord sur les mètres réguliers les plus faciles, tels

à la prononciation et non à l'écriture. Par exemple, dans le vers suivant, le premier hémistiche n'a que vingt-deux lettres, tandis que le second en a quarante-trois.

نشست[1] سرور اهل كرم بمجلس خاص
دو خوان سه خوان دو سه خوان خواست خان
چه خوان كه نه خواست

que le *mutacârib* et le *hazaj*, puis on abordera peu à peu d'autres mètres, et enfin on finira par trouver la mesure de tous les vers. Pour en venir plus aisément à bout, on doit marquer sur les syllabes des vers dont on cherche la mesure les brèves et les longues ; puis on aura recours aux paradigmes pour grouper les syllabes de manière à en former des pieds, et pour trouver enfin la mesure à laquelle ils se rapportent. Prenons pour exemple le vers suivant de la préface du Gulistan de Saadi, et mettons-y les signes des brèves et des longues.

اى كريمى كه از خزانهٔ غيب
گبر وترسا وظيفه خور دارى

« O être généreux qui de tes trésors invisibles nourris le guèbre et le chrétien, etc. »

Actuellement, si nous coupons chaque hémistiche en trois portions, en ne nous écartant pas des paradigmes des pieds, nous avons les pieds suivants :

Aī kărīmē	*kĭ āz khăzā*	*nă ĭ gāī-b*
Fāīlātūn	*măfāīlūn*	*fāĭ lā-n*
Gābrŏ tārsā	*wăzīfă khōr*	*dārī*
Făīlātūn	*măfāīlūn*	*fālūn*

et il nous est facile de reconnaître le mètre *khafīf*.

[1] Au lieu de prononcer *nischast*, il faut prononcer ici *nischasti* ; en effet, ainsi que je le dirai plus loin, lorsqu'une consonne quiescente au milieu d'un vers compte dans la scansion, on doit la prononcer avec un *i*.

Le Khân, coryphée des hommes généreux, s'est assis dans une réunion particulière; il a demandé deux puis trois plateaux de mets; deux ou trois, quel plateau n'a-t-il pas demandé?

Ce vers, qui est du mètre *mujtas*, doit se scander ainsi :

Nĭschāstĭ sār | wārĭ āhlĭ | kărām bă māj | lĭcĭ khā-s
Dŏkhā[1] *sĭ khā | dŏ sĭ khā khā | sĭ khā chĭ khā | kĭ nă khā-s*
Mă fā ĭ lūn | fă ĭ lā tūn | mă fā ĭ lūn | fă ĭ lā-t

Ainsi l'*alif* marqué d'un *medda*, آ, compte pour deux lettres, comme dans آن *ānūn*, temps, آمد *āmād*, il est venu[2], qui sont de la forme فعلن *fālūn*. Il en est de même du *wâw* و, qui se prend quelquefois dans la scansion pour deux *wâw*; par exemple dans les mots داود *dāwū-d*, David, طاوس *tāū-s*, paon, qui sont de la forme فعلان *fālā-n*[3].

D'autres fois on compte pour une lettre une motion,

[1] Ici le *noun* de خوان ne compte pas dans la scansion. Il se prononce du reste après une voyelle longue, surtout à la fin des mots, d'une manière sourde et nasale.

[2] Dans ce cas la première lettre est censée mue et la seconde quiescente. Ainsi آن est pour اان et آمد pour اامد.

[3] Ce pied secondaire montre l'importance des paradigmes orientaux que les longues et les brèves des pieds latins ne peuvent pas suppléer exactement. En effet, d'après le système latin, فعلن se compose de deux longues aussi bien que فعلان, qui est bien différent, puisqu'il a une lettre de plus que le premier mot, lettre qui compte dans la scansion. J'ai tâché de rendre cette différence sensible dans ma transcription en séparant dans ce cas cette dernière lettre par un trait d'union; ainsi je rends فعلن par *fālūn* et فعلان par *fālā-n*.

حركة, ou point-voyelle, comme dans le mot arabe الرجال « les hommes », qui peut équivaloir à الرجالو *ārrĭjālū*, et être de la forme فاعلاتن[1], et dans l'expression persane من بيدل, « moi sans cœur », c'est-à-dire hors de moi, qui peut avoir la valeur de منی بیدل *mănī bēdīl*, et former le pied مفاعیلن. Il faudrait en effet écrire ainsi ces mots pour en fixer la scansion, et tel est l'usage suivi dans les prosodies originales.

Dans la scansion, la lettre marquée d'un *taschdîd* compte toujours pour deux lettres; ainsi, le mot arabe الّا *illâ* « si ce n'est », le mot persan فرّخ *farrukh* « heureux », etc., sont de la forme فعلن *fālūn*, et pour les scander il faut les écrire ال لا فررخ.

En arabe, le *noun* des *tanwîn* ou voyelles nasales a la même valeur que s'il était écrit. Ainsi ماءٌ « eau » est pour ما أُن *mā ūn*. En arabe, encore, dans quelques mots d'un usage commun où le *fatha* représente un *alif* de prolongation qui a été supprimé, la valeur prosodique de la syllabe reste la même, quoique l'*alif* ne soit pas écrit. Ainsi dans هذا, qui est pour هاذا *hāzā*, ذلك qui est pour ذالك *zālĭkă*, etc., la première syllabe est longue.

Il y a quelques syllabes longues ou brèves *ad libitum*. En arabe, ce sont entre autres[2] les pronoms affixes ہٗ et ہِ, et, en persan, l'*i* de l'*izâfat*. Dans les mots turcs et

[1] Cela a lieu, spécialement, à la fin des vers arabes.

[2] Ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître en détail les licences poétiques particulières aux Arabes, trouveront à ce sujet un chapitre spécial dans la Grammaire de S. de Sacy, t. II, p. 493 et suiv.

hindoustanis[1], les lettres *alif*, *wâw* et *yé*, servant de lettres de prolongation ou formant des diphthongues, sont souvent brèves, ainsi qu'on s'en assurera, *passim*, dans les exemples.

Lorsque l'*alif* d'union, وصل, ne se prononce pas, il n'a aucune valeur dans la scansion, et on ne doit pas l'écrire si on veut la marquer régulièrement. Exemples :

من از بیگانگان هرگز ننالم
که با ما هرچه کرد آن آشنا کرد

Je ne me plains pas des étrangers, car ils ne me font que ce que mes amis m'ont fait. (Hâfiz.)

Ce vers est de la mesure *hazaj* et de la variété qui se compose des pieds مفاعیلن مفاعیلن فعولن, *măfāīlun*, *măfāīlun*, *făūlun*. Il faut donc le scander ainsi :

Mănăz[2] *bēgā*	| *năgā hărguiz*	| *nă nālăm*
Kă bā mā hăr	| *chĭ kăr dānā*[3]	| *schĭnā*[4] *kăr*[5]
Mă fā ī lūn	| *măfāīlun*	| *făūlun*

[1] Pour les licences poétiques particulières à l'hindoustani, voyez à l'Appendice mon mémoire sur la métrique des Arabes appliquée à l'hindoustani.

[2] L'*alif* de از est ici un *alif* d'union et ne compte pas dans la scansion. C'est, en effet, comme s'il y avait منز...

[3] L'*alif* des mots آن et آشنا se joignant au mot précédent, il perd son *medda* et devient *alif* de prolongation. C'est comme s'il y avait کرداناشنا..

[4] En prose, on prononce *aschnâ* ; mais, dans les vers, on ne peut pas grouper ainsi plusieurs lettres. Il faut donc détacher le *schin* et en faire une brève en le prononçant avec un *i*.

[5] Dans کرد *kard*, la dernière lettre ne compte pas dans la

Si, au contraire, l'*alif* doit se prononcer, il compte dans la scansion. Exemple :

بود فریاد سیفی در غمت از دست تنهائی

Dans ma solitude, le chagrin qui m'accable à cause de toi m'arrache des plaintes[1].

Cet hémistiche, qui est du mètre *hazaj* régulier, doit être scandé ainsi :

Bŭwād fāryā | *dĭ saīfē dār* | *gămāt āz*[2] *dās* | *tĭ tănhāī*
Măfāīlūn | *măfāīlūn* | *măfāīlūn* | *măfāīlūn*

Il en est de même en persan, en turc et en hindoustani pour le و de conjonction. Il a ou n'a pas, selon les cas, la valeur d'une lettre dans la scansion. Lorsqu'il n'a pas cette valeur, on doit le joindre à la consonne précédente, qui prend alors un *zamma*, comme dans les mots من و تو « moi et toi », prononcés *mănŏ tū*, qui sont alors de la forme فعلن *făĭlūn*. Lorsqu'il a cette valeur, on doit le prononcer séparément et dire, par exemple, *mān wă tū* de la forme فاعلن *fāĭlūn*. Il en est de même du *yé* employé pour l'izâfat après l'*alif* ou le *wâw*.

scansion, et c'est pour cela que je l'ai supprimée dans ma transcription. On fait ainsi à la fin des hémistiches pour les syllabes longues qui ont plus de lettres qu'il n'est nécessaire.

[1] A la lettre, « ma plainte relativement à ton chagrin (c'est-à-dire au chagrin que j'éprouve à cause de toi) est une épée dans la main de la solitude. »

[2] Ici l'*alif* est conservé ; il est consonne et ne sert qu'à supporter le *fatha* ou la voyelle brève *a*.

Exemple : موی *mūĕ* dans le Gulistan (Préface, avant-dernier vers) :

جهان درهم افتاده چو موی زنگ

Le monde était troublé comme la chevelure de l'Éthiopien.

Cet hémistiche, du mètre *mutacârib*, doit se scander ainsi :

Jăhān dăr | hămūf tā | dă chū mū | ĕ zăngui

Dans les mots persans, lorsque le و se trouve après un *khé*, comme dans خواب « sommeil », خود, « mon, ton, son », خوش, « bon, » etc., il ne compte pas dans la scansion[1]. Quelquefois le *hé* ه final ne compte pas non plus dans la scansion. Souvent il conserve sa valeur, et quelquefois il compte pour deux lettres[2]. Le vers suivant offre des exemples de ces trois cas :

كشتهٔ لعل لب جانانه ام
زاب حیوان پر شده پیمانه ام

Je suis tué par les lèvres de ma bien-aimée ; mais ma coupe est pleine de l'eau de la vie. (Faquîr.)

Ce vers, qui appartient au mètre *raml*, doit se scander ainsi :

[1] En effet, on ne le fait pas sentir dans la prononciation ; aussi le nomme-t-on *mukhtafi* مختفی ou *caché*: (Voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, pag. 6.)

[2] Dans le cas d'izâfat.

Kūschtăhī [1] *lā*	*lī lăbī jā*	*nānă* [2] *ām*
Zābĭ [3] *hāïwā*	*pūr schŭdāh* [4] *pāï*	*mā nă ām*
Fā ĭ lā tūn	*fāïlātūn*	*fā ĭ lūn*

En hindoustani, le *hé* final des pronoms وہ et یہہ ne compte souvent pas dans la scansion. Dans ce cas, ces pronoms ne représentent qu'une brève. Exemples :

یہہ هین خوش نما جاهی جوهی کی پهول
که دیکهہ ان کو بس سرت جاتی هی بهول

Les fleurs de la jâhî et de la jûhî sont tellement belles qu'en les voyant on perd le sentiment. (*Arâïsch-i mahfil.*)

Ce vers, qui est du mètre *mutacârib*, doit se scander ainsi :

[1] Dans کشتهٔ, que j'ai rendu par *kŭschtăhī*, le *hé* final compte pour deux lettres, c'est-à-dire pour *hé* et pour *yé*, car l'*i* de l'izâfat est bref ou long selon les cas. Ici, de même que dans لعل *lālī* et dans لب *lăbī*, il est long et représente, par conséquent, un *yé*. En effet, l'auteur du *Hadâyik* scande ainsi ce vers :

کشتً ای لع | لی لبی جا | نانَ ام
فاعلا تن | فا علا تن | فا علن
زابِ حیوا | پر شده پي | مانَ ام
فا علا تن | فاعلا تن | فا علن

[2] Ici et dans le mot پیمانه de l'hémistiche suivant, le *hé* final ne compte pas dans la scansion.

[3] *Zābĭ* est pour *ziâb-i*, qui est pour *az âb-i* از آب.

[4] Dans شده, le *hé* conserve sa valeur et rend, par conséquent, longue la syllabe qu'il termine.

ĭ hāī khŭsch	*nŭmā jā*	*hĕ jūhī*	*kĭ phū-l*
Kĭ dēkh ūn	*kŏ bās sūr*	*tĭ[1] jātī*	*hāī bhū-l*
Fă ū lūn	*fāūlūn*	*fāūlūn*	*fāū-l*

Le *hé* des monosyllabes persans كه *ki*, چه *chi*, به *ba*, نه *na*, ne compte pas dans la scansion[2]. Il en est de même du *noun* quiescent après une voyelle longue[3]. Ainsi les mots : چون كند, چنان كند, چنين كند, doivent se scander ainsi : *chū kŭnăd, fāĭlūn, chŭnā kŭnăd* et *chŭnī kŭnăd, măfāĭlūn.* Toutefois, quand le *noun* dont il s'agit termine l'hémistiche, on le compte pour une lettre quiescente, comme dans le misra suivant :

اى رخ تو رشك مه آسمان،

O toi dont la joue fait honte à la lune du ciel.

Ce vers est du mètre *sarī;* il doit se scander ainsi, en effet :

Aī rŭkhĭ tū	*rāschkĭ măhī*[4]	*ăcĭmā-n*[5]
Mūftă ĭ lūn	*mūftăĭlūn*	*fāī lā-n*[6]

[1] L'*i* est ici ajouté pour la scansion. (Voyez, à ce sujet, la note 1, pag. 223.)

[2] Sur ces monosyllabes, voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, pag. 6, notes.

[3] Voyez plus haut la note 1, pag. 224.

[4] Dans *rāschkĭ*, l'*i* de l'izâfat est bref, et dans *măhī*, il est long et représente un *yé*. Cette anomalie a été expliquée plus haut.

[5] Dans *ăcĭmā-n*, on a ajouté un *i* pour la scansion. A cet effet, on détache de l'*alif* le *sin*, et on lui donne un *kesra* pour avoir une syllabe brève, qui ne peut consister en une consonne sans voyelle.

[6] Pied artificiel pour مفعولاتْ *māfūlā-t*, lequel est dérivé de مفعولاتُ *māfūlātŭ*, qui est le pied original final du sarī.

Outre le *noun*, les poëtes persans anciens, tels que Firdaucî, Attâr, etc., admettaient une autre lettre quelconque quiescente, et on en trouve même des exemples chez les modernes, comme dans le vers suivant de Zuhûrî, où le *jim* du mot علاج est nécessairement retranché dans la scansion :

بدستم ده آن رشك یاقوت را
که سازم علاج عقل فرتوت را

Donne-moi ce *vin* qui fait honte au rubis, afin de ranimer mon esprit abattu.

Ce vers, qui est du mètre *mutacârib*, doit être ainsi scandé :

Bădāstăm	*dĭ ān răschk*	*kĭ yācū*	*tĭ rā*
Kĭ sāzăm	*ĭlā* [1] *āc*	*lĭ fărtū*	*tĭ rā*
Fă.ū.lŭn	*făūlŭn*	*făūlŭn*	*făāl*

[1] On pourrait aussi expliquer cette anomalie comme je l'ai fait dans le Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, c'est-à-dire considérer le *aïn* de عقل comme un *a* bref, et lire *ĭlājāc-l* comme s'il y avait علاجقل. En effet, le *aïn* a beaucoup perdu, dans l'Inde, en Perse et en Turquie, de sa prononciation gutturale, et on n'y prononce guère que la voyelle qui l'accompagne. C'est ainsi que, dans le misra de Walî (du mètre *hazaj* régulier), cité à cette occasion,

که جتی حق سون پایا هی خطابه عاشق نوازیکا

« Il (Mahomet) a trouvé auprès de Dieu un langage qui plaît à ses adorateurs. »
il faut lire *khĭtābāschĭc*, comme s'il y avait خطاباشق sans *aïn*.

S'il y a deux lettres quiescentes réunies à la fin d'un misra, on les compte dans la scansion, soit qu'il y ait un *noun* quiescent après une lettre de prolongation, soit qu'il y ait d'autres lettres. Exemple :

غلط را سوخت حکمت بر در سهو
چرا را کشت امرت بر سر چون

Ton ordre a brûlé l'erreur à la porte de la sottise; il a tué le *pourquoi* sur la tête du *comment* (Anwarî.)

Ce vers, qui est du mètre *hazaj*, doit être ainsi scandé :

Gălăt rā sū	*tĭ hūkmăt bār*	*dărī săh-w*
Chĭră rā kūsch	*tĭ āmrăt bār*	*sărī chū-n*
Mă fā ī lūn	*măfāīlūn*	*fāūlā-n*[1]

Lorsque trois lettres quiescentes se trouvent réunies ensemble, comme dans le mot سوخت, qu'on lit dans le premier hémistiche du vers ci-dessus, on ne compte pas dans la scansion une des deux dernières[2]. On pro-

[1] فعولان pour مفاعيل.

[2] Telle est la règle que donnent les rhétoriciens orientaux; mais je crois que, sans recourir au retranchement d'une consonne dans la scansion, on peut expliquer cette anomalie en supposant simplement que, dans ce cas, la lettre de prolongation, qui est la première quiescente et qui forme une voyelle longue, doit être considérée comme une voyelle brève, c'est-à-dire comme un point-voyelle. Conformément à cette explication, je lirais ainsi l'hémistiche dont il s'agit : غلطرا سُخت حکمت الخ *gălăt rā sūkh* | *tĭ hūkmăt*, etc.

nonce l'autre avec une voyelle brève[1], et on conserve la première lettre quiescente. C'est ainsi que j'ai écrit, dans la scansion figurée, *sūtī* pour *sūkht.* A la fin des hémistiches, une des lettres quiescentes dans les mots de cette espèce disparaît dans la scansion, mais on conserve les deux autres. Exemple :

این پیك نامور كه رسید از دیار دوست
آورد حرز جان زخط مشکبار دوست

Le célèbre messager qui est arrivé du pays de mon amie m'a apporté, pour préserver ma vie, un amulette écrit de la main de cette amie[2]. (Hâfiz.)

Ce vers, qui est du mètre *muzâri*, doit se scander ainsi :

īn pāïkĭ	*nām ĭ wār kĭ*	*răcīdāz dĭ*	*yārĭ dō-s*
ā wār-dĭ	*hārzĭ jā zĭ*	*khătī mūschkĭ*	*bārĭ dō-s*
Māfūlŭ	*fā ī lā tŭ*	*mă fā ī lŭ*	*fā ĭ lā-t*

CHAPITRE III.

DES IRRÉGULARITÉS DANS LES PIEDS DES VERS.

On donne le nom de *zihâf* زحاف, ou *déviation*, aux

[1] Quand, dans un vers persan, turc ou hindoustani, une consonne quiescente doit compter dans la scansion pour une brève, on la prononce avec un *i* qui représente, dans ce cas, notre *e* muet. On a déjà vu et on verra encore bien des exemples de cette règle.

[2] A la lettre, « fait avec l'écriture couleur de musc (c'est-à-dire noire) de mon ami. » Ce vers est mystique. L'ami, c'est Dieu ; le messager, c'est Mahomet ; l'amulette, le Coran.

changements qui ont lieu dans les mètres ou plutôt dans les pieds primitifs qui les constituent. Ces changements consistent en trois différentes choses : 1° à rendre quiescente, ساکن, une lettre mue, متحرك, c'est-à-dire à ôter une voyelle brève ; 2° à diminuer le nombre des lettres ; 3° à l'augmenter, ce qui forme un assez grand nombre d'irrégularités dont les vers mnémoniques suivants font connaître les dénominations spéciales :

از زحافات عروض ای انکه میپرسی نشان
یک بیک را با تو میگویم زمانی گوش دار
عصب و اضمار است و وقف وطی و خبن وقبض وکف
بعد از ان تشعیث وقصر وحذف وقطع ای هوشیار
ربع و تخلیع است و ثرم وجحف پس ترفیل ورفع
تنقش کن در خاطرت کاید ترا هر جا بکار
هست دیگر وقص و عقل وکسف وخبل وشکل وقطف
بعد ازان حذذ است وصلم وبتر وجدع اندر شمار
زان سپس خرب است وخرم وقحر وتسبیغ ومذال
ثلم وهتم و وجب وشتر وقصم را هم یاد دار[1]

O toi qui demandes le nom des différentes irrégularités de la versification, je vais te les dire l'une après l'autre ; écoute un instant.

[1] Ces vers sont de la variété du mètre *raml*, composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتن فاعلن *fāïlātun, fāïlātun, fāïlātun, fāïlun*. On verra plus loin des détails sur ce mètre.

Il y a le *asb*[2], l'*izmâr*[1], le *wacf*[3], le *taïy*[5], le *khabn*[9], le *cabz*[6], le *kaff*[7]; puis, ô intelligent, il y a le *taschîs*[8], le *casr*[9], le *hazf*[21], le *cat*[10]. Il y a aussi le *rab*[11], le *takhlî*[13], le *sarm*[31 (3)], le *jahf*[12], le *tarfîl*[15] et le *raf*[14], dont il faut te souvenir et que tu auras à employer fréquemment.

Je dois citer encore le *wacs*[16], le *acl*[17], le *kasf*[18], le *khabl*[19], le *schakl*[20], le *catf*[24]; ensuite le *hazz*[22], le *salm*[23] صلم, le *batr*[25], le *jad*[28]. Enfin, rappelle-toi le *kharb*[31 (5)], le *kharm*[31], le *nahr*[1], le *tasbîg*[26], le *muzâl*[27], le *salm*[31 (2)] ثلم, le *hatm*[30], le *jabb*[29], le *schatr*[31 (4)] et le *casm*[31 (6)].

Expliquons actuellement chacune de ces irrégularités en particulier.

1° *Izmâr* اضمار. On entend par ce mot le retranchement de la voyelle brève du *té* dans متفاعلن *mütăfăïlün*, qu'on prononce alors *mütfăïlün*. Or, il est d'usage, dans la versification arabe, que, lorsqu'un pied éprouve une altération, au lieu d'en modifier le paradigme, on emploie souvent une autre forme de la même valeur prosodique, mais plus appropriée au génie de la langue arabe. Ainsi, dans le cas actuel, au lieu d'employer pour paradigme le mot *mütfăïlün*, on emploie مستفعلن *müstăfïlün*, pied qu'on nomme *muzmar* مضمر, du nom de son irrégularité. L'hémistiche arabe suivant, qui appartient au mètre *kâmil*, le seul où peut s'introduire cette irrégularité, offre un exemple de ce pied dérivé:

[1] On nomme ainsi la réduction du pied مفعولات à لا qu'on change en فع.

صلوا عليه وآله

Bénissez-le, lui et sa famille.

En voici la scansion :

Sāllū ălāĭ | *hĭ wă ālĭhī*
Mūstāfĭlūn | *mŭtăfāĭlūn*

2° *Asb* عسب. Ce mot s'emploie pour exprimer le retranchement de la voyelle brève du *lâm* dans le pied مفاعلتن *măfāĭlătūn*, qu'il faut alors prononcer *măfāălūn*, mais qu'on change en مفاعيلن *măfāīlūn*, pied qu'on nomme *maçûb* معصوب, du nom de son irrégularité, qui n'a lieu que dans le mètre *wâfir*.

3° *Wacf* وقف. On entend par là le retranchement de la voyelle brève du *té* qui termine le pied مفعولات *māfūlātŭ*, dont on fait alors مفعولان *māfūlā-n*, et qui prend le nom de *maucûf* موقوف. On trouve cette irrégularité dans trois mètres, le *sarî*, le *munsarih* et le *muctazab*.

4° *Khabn* خبن. On désigne par ce mot le retranchement de la lettre quiescente du *sabab khafîf* (corde légère) au commencement d'un pied. Ainsi les pieds فاعلن *fāĭlūn* et فاعلاتن *fāĭlātūn*, lorsqu'ils sont *makhbûn* مخبون, deviennent فعلن *făĭlūn* et فعلاتن *făĭlātūn*[1]. Ainsi le pied مستفعلن *mūstāfĭlūn*[2] devient متفعلن *mŭtāfĭlūn* changé en مفاعلن *măfāĭlūn*, et le pied مفعولات *māfūlātŭ*, معولات

[1] Cette irrégularité n'a pas lieu dans le pied فاع لاتن en deux mots.

[2] Il en est de même du pied مس تفع لن séparé en trois mots.

măūlātŭ changé en فعولاتُ *fāūlātŭ*. Cette irrégularité a lieu dans tous les mètres où se trouvent les pieds dont nous venons de parler.

5° *Taïy* طى signifie le retranchement de la quatrième lettre quiescente de deux *sabab khafîf* (cordes légères) qui commencent un pied, comme, par exemple, dans مستفعلن *mūstāfĭlūn*[1], qui, lorsqu'il est *matwî* مطوى, devient مستعلن *mūstăĭlūn*, qui se change en مفتعلن *mūftăĭlūn;* dans مفعولاتُ *māfūlātŭ*, qui devient مفعلاتُ *māfŭlātŭ*, changé en فاعلاتُ *fāĭlātŭ*.

Quelquefois cette irrégularité a lieu dans le pied متفاعلن *mūtăfāĭlūn*, mais il reçoit d'abord l'*izmâr* et devient متفاعلن *mūtfāĭlūn*, puis متفعلن *mūtfăĭlūn*. On nomme alors cette irrégularité *khazl* خزل, et *akhzal* اخزل le pied qui en est affecté.

Le *taïy* a lieu dans les mètres *bacît*, *rajaz*, *sarî*, *mansarih* et *muctazab*.

6° *Cabz* قبض. Ce mot s'emploie pour désigner la suppression de la cinquième lettre quiescente des pieds مفاعيلن *măfāĭlūn* et فعولن *fāūlūn*, qui deviennent ainsi مفاعلن *măfāĭlūn* et فعول *fāūlŭ*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawîl*, *madîd*, *hazaj*, *mutacârib* et *muzâri*. Le pied qu'elle affecte se nomme *macbûz*, مقبوض.

7° *Kaff* كف. On entend par ce mot la suppression de la septième lettre quiescente dans les pieds مفاعيلن *măfāĭlūn*, فاعلاتن *fāĭlātūn* et فاع لاتن *fāĭ-lātūn*, qui devien-

[1] Cette irrégularité n'a pas lieu dans le pied مس تفع لن en trois mots.

nent, par conséquent, مفاعيلُ *măfāīlŭ*, فاعلاتُ *fāīlātŭ* et فاع لاتُ *fāī-lātŭ*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawīl*, *madīd*, *hazaj*, *raml*, *khafīf*, *mujtas* et *muzâri*. Le pied qu'elle affecte se nomme *makfûf* مكفوف.

8° *Taschîs* تشعيث. On exprime par ce mot la suppression de la première[1] lettre mue du *watad majmû* (pieu joint), علا *īlā* du pied فاعلاتن *fāīlātūn*, qui devient ainsi فالاتن *fālātūn*, qu'on change en مفعولن *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madīd*, *khafīf*, *raml* et *mujtas*[2]. Le pied qu'elle affecte se nomme *muschûs* مشعوث.

9° *Casr* قصر. Ce mot signifie supprimer la lettre quiescente du *sabab khafīf* (corde légère) qui est à la fin du pied, et rendre quiescente la lettre précédente. Ainsi, فعولن *făūlūn* devient فعول *făū-l*, مفاعيلن *măfāīlūn* devient مفاعيل *măfāī-l*, ou فعولا ن *făūlā-n*, فاعلاتن *fāīlātūn* devient فاعلات *fāīlā-t*, qu'on change en فاعلان *fāīlā-n*; مس تفع لن *mūs-tāfī-lūn* devient مستفعل *mūstāfīl* changé en مفعولن *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *tawīl*, *madīd*, *hazaj*, *raml*, *mutacârib*, *muzâri*, *khafīf* et *mujtas*, et le pied qui l'éprouve se nomme مقصور *macsûr*.

10° *Cat* قطع signifie retrancher la lettre quiescente du *watad majmû* (pieu joint), et rendre quiescente la lettre mue qui la précède. Les pieds qui éprouvent cette

[1] Il y a une autre manière d'analyser cette suppression, quoique le résultat soit le même.

[2] Elle n'a pas lieu dans le mètre *muzâri*, où le pied فاع لا تن étant écrit en deux ou trois mots, il n'y a pas le *watad majmû*, mais le *watad mafrûc* ou *disjoint*.

modification, et qui se nomment *mactû* مقطوع, sont : مستفعلن *mūstāfilūn*[1], qui devient مستفعل *mūstāfil*[2] changé en مفعولن *māfūlūn;* متفاعلن *mŭtăfāilūn*, qui devient متفاعل *mŭtăfāil* changé en فعلاتن *fāilātūn*; فاعلن *fāilūn*, qui devient فاعل *fāil*, changé en فعلن *fālūn*. Dans le pied فاعلاتن *fāilātūn*, on retranche d'abord le dernier *sabab khafîf* تن *tun;* puis, d'après la règle ci-dessus, le restant du pied devient فاعل *fāil* changé en فعلن *fālūn*, comme il a été dit au sujet de فاعلن *fāilūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *kâmil*, *raml*, *mutadârik*, *madîd*, *sarî*, *khafîf*, *mujtas* et *muctazab*[3].

11° *Rab* ربع. Ce mot indique une irrégularité qui donne le nom de *marbû* مربوع au pied qu'elle affecte. Elle consiste dans la réunion du *khabn* خبن et du *cat* قطع[4], dans le pied فاعلاتن *fāilātūn*, qui devient فعل *fāāl*.

12° *Jahf* جحف. On entend par là le retranchement du premier *sabab khafîf* et du *watad majmû* du pied فاعلاتن *fāilātūn*, qui se réduit ainsi à تن *tūn* changé en فع *fā*, et qu'on nomme مجحوف, *majhūf*.

13° *Takhlî* تخليع. Ce mot s'emploie comme terme technique de prosodie pour exprimer la réunion du *khabn* خبن et du *cat* قطع[5] dans les pieds فاعلن *fāilūn* et

[1] Cette irrégularité n'a pas lieu dans مس تفع لن en trois mots.

[2] Le *watad majmû* علن *ilūn* éprouvant le retranchement dont il s'agit.

[3] Elle n'a pas lieu dans le mètre *muzâri*, par la raison qui en a été donnée plus haut.

[4] Voyez plus haut en quoi consistent ces irrégularités.

[5] Comme auparavant, mais dans d'autres pieds.

مستفعلن *mūstāfīlūn*, qui deviennent فعل *fāāl* et متفعل *mūtāfīl* (changé en فعولن *fāūlūn*), et qui prennent le nom de *makhlû* مخلوع.

14° *Raf* رفع. C'est le retranchement du premier *sabab khafîf* des pieds مستفعلن *mūstāfīlūn* et مفعولات *māfūlātū*, lesquels deviennent ainsi تفعلن *tāfīlūn* changé en فاعلن *fāīlūn*, et عولات *ūlātū* changé en مفعول *māfūlū*. Le pied qui éprouve cette irrégularité se nomme *marfû* مرفوع.

15° *Tarfîl* ترفيل. On entend par ce mot l'addition d'un *sabab khafîf* au *watad majmû* final. Ainsi, lorsque le pied مستفعلن *mūstāfīlūn* est *muraffal* مرفل, il devient مستفعلنتن *mūstāfīlūntūn* changé en مستفعلاتن *mūstāfīlātūn*. Il en est de même des pieds فاعلن *fāīlūn* et متفاعلن *mūtăfāīlūn*, qui deviennent فاعلاتن *fāīlātūn* et متفاعلاتن *mūtăfāīlātūn*.

16° *Wacs* وقص. Ce mot se prend pour indiquer le retranchement du *té* quiescent du pied متفاعلن *mūtfāīlūn*, déjà altéré par l'*izmâr*, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مفاعلن *măfāīlūn*, et qu'on nomme *maucûs* موقوص. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre *kâmil*.

17° *Acl* عقل. Ce mot désigne le retranchement du *lâm* quiescent du pied مفاعلتن *măfāāltūn*, déjà altéré par le *asb*, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مفاعتن *măfāītūn* changé en مفاعلن *măfāīlūn*, et qui se nomme *macûl* معقول. Cette irrégularité ne se trouve que dans le mètre *wâfir*.

18° *Kasf* كسف[1]. Ce mot se prend pour exprimer la réunion du *wacf* et du *kaff* dans le pied مفعولاتُ *māfūlātŭ*. On fait d'abord subir au *té* le *wacf*, c'est-à-dire on en retranche la voyelle, puis on fait subir à ce *té* le *kaff*, c'est-à-dire on le retranche, et ce pied devient ainsi مفعولا *māfūlā* changé en مفعولن *māfūlūn*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sarī*, *munsarih* et *muctazab*, et le pied qu'elle affecte se nomme *maksūf* مكسوف.

19° *Khabl* خبل. Par ce mot, on entend la réunion du *taïy* et du *khabn* dans le pied مستفعلن *mŭstāfīlūn*, qui devient ainsi متعلن *mŭtăīlūn* changé en فعلتن *făīlătūn*, et dans le pied مفعولاتُ *māfūlātŭ*, qui devient معلاتُ *măŭlātŭ* changé en فعلاتُ *făīlātŭ*. Ces pieds irréguliers prennent alors le nom de *makhbūl* مخبول.

20° *Schakl* شكل. C'est la réunion du *khabn* et du *kaff* dans مستفعلن *mŭstāfīlūn* et dans فاعلاتن *fāīlātūn*, qui deviennent متفعل *mŭtāfīlŭ* changé en مفاعل *măfāīlŭ* et فعلاتُ *făīlātŭ*, et se nomment *măschkūl* مشكول. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madīd*, *khafīf* et *mujtas*[2].

21° *Hazf* حذف. C'est le retranchement du *sabab khafīf* de la fin du pied. Ainsi, فعولن *făūlūn* devient فعو *făū* ou فعل *făăl*, فاعلاتن *fāīlātūn*, فاعلا *fāīlā* ou فاعلن *fāīlūn*, مفاعيلن *măfāīlūn*, مفاعي *măfāī* ou فعولن *făūlūn*, et ces

[1] L'auteur du *Hadâyic* fait observer que c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot et non كشف, comme le font d'autres rhétoriciens, suivis, entre autres par S. de Sacy.

[2] Mais non dans le *muzāri*, qui n'admet pas le *khabn*.

pieds se nomment alors *mahzûf* محزوف. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *madîd*, *khâfîf*, *hazaj*, *raml*, *muzâri*, *mujtas*, *tawîl* et *mutacârib*.

22° *Ḥazaz* حذذ ou, plus régulièrement, *hazz* حذ. Ce mot s'emploie pour indiquer la suppression du *watad majmû* de la fin du pied, c'est-à-dire de علن *ilūn* dans مستفعلن *mūstāfīlūn*, متفاعلن *mŭtăfāĭlŭn* et فاعلن *fāĭlūn*, qui sont ainsi réduits à مستف *mūstāf*, متفا *mŭtăfā* et فا *fā*. Le premier de ces pieds, qui sont nommés *mahzûf* محذوف, se change en فعْلن *fālūn*, le deuxième en فعِلن *făĭlūn*, et le troisième en فع *fā*. Cette irrégularité a lieu fréquemment dans les mètres *bacît*, *kâmil*, *rajaz*, *mutadârik;* rarement dans les mètres où se trouve le pied مستفعلن *mūstāfĭlūn* en un seul mot, et pas du tout dans ceux où il se trouve séparé en trois mots, puisque, de cette façon, il n'y a plus de *watad majmû* final.

23° *Salm* صلم. Ce mot indique la suppression du *watad majmû* dans le pied مفعولاتُ *māfūlātŭ*, qui devient ainsi مفعو *māfū* changé en فعْلن *fālūn*, et nommé, dans ce cas, *maslûm* مصلوم. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sarî*, *munsarih* et *muctazab*.

24° *Catf* قطف. Ce mot se prend pour exprimer la réunion du *asb* et du *hazf* dans مفاعلتن *măfāĭlătūn*, qui devient ainsi مفاعل *măfāĭl* changé en فعولن *făūlūn*, et se nomme *mactûf* مقطوف. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre *wâfir*.

25° *Batr* بتر. On entend par ce mot, en terme de prosodie, la réunion du *hazf* et du *cat* dans le pied فعولن *făūlūn*, qui devient ainsi فع *fā*, et la réunion du *jabb*

جبّ [1] et du *kharm* خرم dans le pied مفاعيلن *măfāïlūn*, qui devient فا *fā* changé en فع *fā*, et ressemble ainsi au pied précédent. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *mutăcarib* et *hazaj*, et les pieds qui en sont affectés prennent le nom de *mabtūr* مبتور.

26° *Tasbîg* تسبيغ. Ce mot se prend ici pour exprimer l'intercalation de l'*alif* au *sabab khafîf* qui se trouve à la fin du pied. Ainsi, quand مفاعيلن *măfāïlūn* et فاعلاتن *fāïlātūn* sont *muçabbag* مسبّغ, ils deviennent مفاعيلان *măfāïlā-n* et فاعلاتان *fāïlātā-n*, lequel est changé en فاعليّان *fāïlīyā-n*. Cette irrégularité peut avoir lieu dans les mètres *hazaj*, *raml*, *muzāri*, *mutacārib*, *madīd*, *tawīl* et *mujtas*.

27° *Izāla* اذالة ou *tazyîl* تذييل. On entend par là l'intercalation de l'*alif* dans le *watad majmū* à la fin du pied. Ainsi, lorsque les pieds مستفعلن *mūstāfīlūn*, فاعلن *fāïlūn* et متفاعلن *mūtăfāïlūn* sont *muzāl* مذال ou *muzaïyal* مذيّل [2], ils deviennent مستفعلان *mūstāfīlā-n*, فاعلان *fāïlā-n* et متفاعلان *mūtăfāïlā-n*. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *rajaz*, *mutadārik*, *bacît*, *kāmil*, *sarî*, *munsarih* et *muctazab*. Elle se trouve ordinairement au dernier pied des deux hémistiches (le *arūz* et le *zarb*), rarement dans les pieds du milieu de l'hémistiche (*hascho*), et pas du tout au premier pied des deux hémistiches (le *sadr* et l'*ibtidā*).

28° *Jad* جدع. Cette expression s'emploie pour indi-

[1] Voyez plus loin le numéro 29.

[2] L'auteur du *Hadāyic* les nomme ذائل. On verra ce mot employé dans les cercles du *rubāï*.

quer la perte qu'éprouve le pied مفعولاتُ *mâfûlâtû* de ses deux *sabab khafîf*, et, de plus, de sa voyelle brève finale, ce qui le réduit à لاتْ *lâ-t* changé en فاعْ *fâ-a*. Si on retranche ensuite l'*alif* de ce pied ainsi diminué, et qui prend le nom de *majdû* مجدوع, on a le pied bilittère فع *fâ* qu'on nomme *manjûr* منجور. Cette irrégularité a lieu dans les mètres *sarî*, *munsarih* et *muctazab*.

29° *Jabb* جبّ. Ce mot indique le retranchement des deux *sabab khafîf* du pied مفاعيلن *măfâîlûn*, qui devient ainsi مفا *măfâ* changé en فعل *fâal*, et qui se nomme *majbûb*, مجبوب, ce qui n'a lieu que dans le mètre *hazaj*.

30° *Hatm* هتم. Ce mot se prend pour indiquer la réunion du *hazf* et du *casr* dans le pied مفاعيلن *măfâîlûn*, qui se nomme alors *mahtûm* مهتوم, et devient مفاع *măfâ-a* changé en فعول *fâû-l*, ce qui a lieu dans les mètres *tawîl*, *hazaj* et *muzâri*.

31° *Kharm* خرم[1]. Ce mot s'emploie, en terme de prosodie, pour exprimer le retranchement de la première lettre mue du *watad majmû* au commencement des pieds. Cette irrégularité, qui a généralement lieu au *sadr* et à l'*ibtidâ*, prend, selon les cas, une dénomination différente. Ainsi, lorsque le pied de cinq lettres فعولن *fâûlûn* est *makhrûm* مخروم, on le nomme *aslam* اثلم[2]. Dans ce

[1] En arabe, on donne aussi le nom de خرم à une addition, de quatre lettres au plus, qui a lieu quelquefois avant le premier vers d'un poëme comme liaison avec ce qui précède.

[2] Cet adjectif est dérivé du nom d'action ثلم *salm*, qui signifie *fendre*, etc.

cas, le pied dont il s'agit devient عولن *ūlūn* changé en فعلن *fālūn*. Quand, dans le même pied, il y a à la fois *kharm* et *cabz*, il se réduit à عول *ūlŭ* changé en فعل *fālŭ*, et on le nomme *asram* اثرم[1].

Le nom de *makhrûm* مخروم, ou plutôt d'*akhram* اخرم, est réservé au pied مفاعيلن *măfāīlūn* lorsqu'il devient فاعيلن *fāīlūn* changé en مفعولن *māfūlūn;* mais si on réunit dans ce pied le *cabz* avec le *kharm*, il devient فاعلن *fāīlūn*, et on le nomme *aschtar* اشتر[2]. Si on réunit dans ce même pied le *kaff* et le *kharm*, il devient فاعيل *fāīlŭ* changé en مفعول *māfūlŭ*, et on le nomme *akhrab* اخرب[3]. Si on y réunit le *hatm* et le *kharm*, il devient فاع *fā-a*, et on le nomme *azlal* ازلل[4].

Lorsque, dans مفاعلتن *măfāīlătūn*, on joint le *kharm* au *asb*, on nomme ce pied *acsam* اقصم[5], et il devient فاعلتن *fāiltūn* changé en مفعولن *māfūlūn*.

Quelques-unes des irrégularités que je viens d'indiquer peuvent avoir lieu accidentellement, et ne pas se trouver, par conséquent, dans tous les vers d'un poëme. C'est ainsi qu'il est quelquefois difficile de découvrir la mesure d'un vers isolé, à plus forte raison d'un hémistiche. J'aurai soin de parler encore de ces irrégularités accidentelles, et on en trouvera de nombreux exemples dans mon travail.

[1] Adjectif dérivé de ثرم, « se casser une dent ».
[2] Adjectif dérivé de شتر, « retourner les paupières ».
[3] Adjectif dérivé de خرب, « percement ».
[4] Adjectif dérivé de زلل, « bronchement, » expression qu'il ne faut pas confondre avec اذالة. (Voyez le numéro 27.)
[5] Adjectif dérivé de قصم, « briser ».

Quelquefois deux lettres d'un même pied ne peuvent pas être retranchées à la fois ; c'est ce qu'on nomme *muâcaba* معاقبه ou *incompatibilité*. Le tableau qui suit mettra en relief cette théorie. Ainsi on y verra, par exemple, que le pied مفاعيلن peut se changer, par la suppression de la cinquième lettre, en مفاعلن, et, par celle de la septième, en مفاعيل. Mais ces deux altérations sont incompatibles, et, ainsi, on ne peut pas réduire ce pied à مفاعل. Cette incompatibilité a même lieu entre deux pieds se suivant immédiatement. D'un autre côté, une altération en exige quelquefois absolument une autre. Ainsi, lorsqu'on retranche la quatrième lettre du pied مُتَفَاعِلُن, on doit supprimer aussi la voyelle de la seconde lettre, et dire مُتْفَعِلُن. Enfin, on est quelquefois obligé de faire usage de l'une des deux altérations entre lesquelles il y a incompatibilité. Ainsi, dans certains mètres, on ne peut pas faire usage du pied primitif régulier مفعولاتُ, mais il faut y substituer un des deux pieds secondaires, معولاتُ ou مفعلاتُ ; on nomme cet autre cas مراقبه ou *préservation* (acte de se garantir).

Les irrégularités qui ont lieu au dernier pied du premier hémistiche prennent le nom spécial de *arûz* عروض (pluriel *aârîz* اعاريض), dénomination de ce pied, et celles qui affectent le dernier pied du second hémistiche prennent le nom de *zarb* ضرب (pluriel *zurûb* ضروب), nom de ce pied.

En arabe, il arrive souvent que les deux hémistiches d'un vers ne sont pas identiques quant au dernier

pied, si ce n'est cependant au premier vers d'un poëme[1], vers où ces deux pieds sont généralement pareils[2]. Quelquefois le dernier pied du premier hémistiche d'un vers est irrégulier, et le dernier pied du second est régulier, ou bien, ce qui est plus commun, le dernier pied du second hémistiche est irrégulier, tandis que le dernier du premier est régulier; d'autres fois leurs irrégularités sont différentes. On trouvera de nombreux exemples de ces cas divers dans le chapitre sur les subdivisions des mètres.

Les irrégularités ne consistent pas seulement dans le changement des pieds, mais aussi dans leur suppression. La suppression d'un pied à chaque hémistiche se nomme *juz* جزء, et le vers ainsi réduit *majzû* مجزوء. Quand la moitié du vers est retranchée, cela s'appelle *schatr* شطر, et le vers ainsi réduit se nomme *maschtûr* مشطور. Il y a même, en arabe, du moins en théorie, des vers réduits au tiers, nommés *manhûk* منهوك, et des vers à un seul pied, nommés *maschtûr ul manhûk* مشطور المنهوك.

CHAPITRE IV.

SUR LES CHANGEMENTS DES PIEDS PRIMITIFS

Voici actuellement la liste des changements dont sont

[1] Dans ce cas, au contraire, le premier pied éprouve quelquefois une addition particulière, comme je l'ai dit plus haut, et d'autres fois un retranchement. Ainsi, on trouve, par exemple, au premier pied du vers qui commence un poëme, عولن pour فعولن.

[2] Cette conformité accidentelle se nomme تصريع, et la non-conformité, تقفيه.

susceptibles respectivement chacun des pieds primitifs, c'est-à-dire le catalogue complet de tous les pieds irréguliers.

I. فعولن *fäūlūn.* Ce pied peut être affecté de sept irrégularités, à savoir :

1. Tasbig (voir n° 26), فعولان *fäūlā-n.*
2. Cabz (voir n° 6), فعولُ *fäūlŭ.*
3. Casr (voir n° 9), فعول *fäū-l.*
4. Hazf (voir n° 2), فعل *fäā-l* (pour فعو *fäū*).
5. Salm ثلم (voir n° 31), فعْلن *fālūn* (pour عولن *ūlūn*).
6. Sarm ثرم (voir n° 31), فعْل *fālŭ* (pour عول *ūlŭ*).
7. Batr (voir n° 25), فعْ *fā.*

II. فاعلن *fāīlūn.* Ce pied peut aussi éprouver sept irrégularités, dont voici l'indication :

1. Izala ou *tazyīl* (voir n° 27), فاعلان *fāīlā-n.*
2. Khabn (voir n° 4), فعلن *făīlūn.*
3. Cat قطع (voir n° 10), فعْلن *fālūn* (pour فاعل *fāīl*).
4. Hazaz (voir n° 22), فعْ *fā.*
5. Takhli (voir n° 13), فعل *fäāl.*
6. Tarfil (voir n° 15), فاعلاتن *fāīlātūn.*
7. Khabn et izala (voir nos 4 et 27), فعلان *făīlā-n.*

III. مفاعيلن *măfāīlūn.* Ce pied admet les onze irrégularités que voici :

1. Tasbig (voir n° 26), مفاعيلان *măfāīlā-n.*
2. Cabz (voir n° 6), مفاعلن *măfāīlūn.*

3. Kaff (voir n° 7), مفاعيلُ *măfāīlŭ.*
4. Casr (voir n° 9), مفاعيل *măfāī-l.*
5. Hazf (voir n° 21), فعولن *fāūlūn* (pour مفاعي *măfāī*).
6. Hatm (voir n° 30), مفاع *măfā-a.*
7. Kharm (voir n° 31), مفعولن *māfūlūn* (pour فاعيلن *fāīlūn*).
8. Kharb (voir n° 31), مفعولُ *māfūlŭ* (pour فاعيلُ *fāīlŭ*).
9. Schatr (voir n° 31), فاعلن *fāīlūn.*
10. Zalal (voir n° 31), فاع *fā-a.*
11. Batr (voir n° 25), فعْ *fā.*

IV. فاعلاتن *fāīlātūn.* Ce pied compte dix irrégularités, savoir :

1. Tasbig (voir n° 26), فاعليّان *fāīlīyā-n* (pour فاعلاتان *fāīlātā-n.*
2. Khabn (voir n° 4), فَعِلاتن *făīlātūn.*
3. Kaff (voir n° 7), فاعلاتُ *fāīlātŭ.*
4. Casr (voir n° 9), فاعلان *fāīlā-n* (pour فاعلاتْ *fāīlā-t*).
5. Schakl (voir n° 20), فَعِلاتُ *făīlātŭ.*
6. Hazf (voir n° 21), فاعلن *fāīlūn* (pour فاعلا *fāīlā*).
7. Taschis (voir n° 8), مفعولن *māfūlūn* (pour فعْلاتن *fālātūn.*
8. Cat قطع (voir n° 10), فَعِلن *făīlūn* (pour فَعِلا *făīlā*).
9. Jahf (voir n° 12), فعْ *fā.*
10. Rab ربع (voir n° 11), فعل *fāāl.*

V, مستفعلن *mūstāfīlūn.* Ce pied admet les onze irrégularités suivantes :

1. Izala (voir n° 27), مستفعلان *mūstāfīlā-n.*

2. Khabn (voir n° 4), مفاعلن *măfāīlūn* (pour متفعلن *mŭtāf-īlūn*).

3. Taiy (voir n° 5), مفتعلن *mūftăīlūn* (pour مستعلن *mūstăī-lūn*).

4. Cat قطع (voir n° 10), مفعولن *măfūlūn* (pour مستفعل *mūstāfīl*).

5. Kaff (voir n° 7), مستفعل *mūstāfīlū*.

6. Khabl (voir n° 19), فعلتن *făīlātūn* (pour متعلن *mŭtăī-lūn*).

7. Schakl (voir n° 20), مفاعل *măfāīlŭ* (pour متفعل *mŭtā-fīlū*).

8. Hazaz (voir n° 22), فعلن *făīlūn* (pour متعل *mŭtăīl*).

9. Takhli (voir n° 13), فعولن *făūlūn* (pour متفعل *mŭtāfīl*).

10. Tarfil (voir n° 15), مستفعلاتن *mūstāfīlātūn*.

11. Raf رفع (voir n° 14), فاعلن *fāīlūn*.

VI. مفاعلتن *măfāīlătūn*. Ce pied n'admet que quatre irrégularités, à savoir :

1. Asb (voir n° 2), مفاعيلن *măfāīlūn* (pour مفاعلتن *măfāīl-tūn*).

2. Acl (voir n° 17), مفاعلن *măfāīlūn* (pour مفاعتن *măfāī-tūn*).

3. Catf (voir n° 24), فعولن *făūlūn* (pour مفاعل *măfāīl*).

4. Casm (voir n° 31), مفعولن *măfūlūn* (pour فاعلتن *fāīltūn*).

VII. متفاعلن *mŭtăfāīlūn*. Ce pied admet six irrégularités, dont voici la liste :

1. Izmar (voir n° 1), مستفعلن *mūstāfīlūn* (pour متفاعلن *mūt-fāīlūn*).

2. Cat قطع (voir n° 10), فعلاتن *fāïlātūn* (pour متفاعل *mŭtăfāïl*).

3. Wacs (voir n° 16), مفاعلن *măfāïlūn*,

4. Hazaz (voir n° 22), فعلن *fāïlūn* (pour متفا *mŭtăfā*).

5. Izala (voir n° 27), متفاعلان *mŭtăfāïlā-n*.

6. Tarfil (voir n° 15), متفاعلاتن *mŭtăfāïlātūn*.

VIII, مفعولات *māfūlātŭ*. Ce pied admet les neuf irrégularités suivantes :

1. Wacf (voir n° 3), مفعولان *māfūlā-n* (pour مفعولاتْ *māfūlā-t*).

2. Khabn (voir n° 4), فعولات *fāūlātŭ*,

3. Taïy (voir n° 5), فاعلات *fāïlātŭ*.

4. Kasf (voir n° 18), مفعولن *māfūlūn* (pour مفعولا *māfūlā*).

5. Khabl (voir n° 19), فعلات *făïlā-t* (pour معلات *măūlā-t*).

6. Salm صلم (voir n° 23), فعْلن *fālūn* (pour مفعو *māfū*).

7. Jad جدع (voir n° 28), فاع *fā-a*.

8. Nahr (voir pag. 34), فع *fā*.

9. Raf رفع (voir n° 14), مفعول *māfū-l*.

IX. فاع لا تن *fāï-lā-tūn*. Ce pied admet quatre irrégularités, c'est-à-dire :

1. Kaff (voir n° 7), فاع لا ت *fāï-lā-tŭ*,

2. Casr (voir n° 9), فاع لان *fāï-lā-n* (pour فاع لات *fāï-lā-t*).

3. Hazf (voir n° 21), فاعلن *fāïlūn* (pour فاعلا *fā ï-lā*).

4. Tasbig (voir n° 26), فاع ليان *fāï-līyā-n* (pour فاع لاتان *fāï-lātā-n*).

X. مس تفع لن *mūs-tāfī-lūn.* Enfin, ce dernier pied n'admet que trois irrégularités, qui sont :

1. Khabn (voir n° 4), مفاعلن *măfāïlūn* (pour مُ تفع لن *mŭ-tāfī-lūn*).
2. Kaff (voir n° 7), مس تفع لُ *mūs-tāfī-lŭ.*
3. Tasbig (voir n° 26), مس تفع لان *mūs-tāfī-lā-n.*

Par suite de l'emploi de ces irrégularités dans les mètres primitifs, ces mètres prennent différentes formes dont les pieds sont quelquefois pareils, quoique dérivés de pieds réguliers divers. Cela tient à ce qu'on a généralement substitué aux paradigmes altérés des paradigmes plus conformes au génie de la langue arabe[1]. Aussi est-il essentiel d'indiquer, pour se reconnaître, le paradigme original, et c'est ce que j'ai eu soin de faire dans les tableaux qui précèdent.

On trouvera peut-être bien compliquée la théorie des irrégularités des pieds primitifs, mais on se convaincra, par l'expérience, que cette complication apparente s'évanouit dans la pratique. En effet, tous les pieds d'un vers ne sont pas altérés au point de ne pouvoir être reconnus ; il y a toujours dans le vers quelque pied qui sert de jalon pour découvrir la mesure. On peut tâtonner, sans doute, mais en recourant aux paradigmes, et avec un peu de persévérance, on ne peut tarder de trouver la mesure qu'on cherche. Voici, au surplus, une sorte de résumé de la théorie qui précède, c'est-à-dire la liste complète de tous les pieds réguliers et irré-

[1] On nomme ces mots substitués منقولات, *substitutions.*

guliers classés d'abord selon le nombre des lettres qui les composent. Les numéros marquent les pieds primitifs auxquels se rapportent les pieds secondaires.

Pied de deux lettres.

فع *fā*, 1, 2, 3, 4, 8.

Pieds de trois lettres.

فعل *făāl*, 1, 2, 4;
فعل *fālŭ*, 1;
فاع *fā-a*, 3, 8.

Pieds de quatre lettres.

فعول *făŭ-l*, 1;
فعول *făūlŭ*, 1;
فعلن *fālūn*, 1, 2, 8;
فعلن *făĭlūn*, 2, 4, 5, 7;
مفاع *măfā-a*, 3.

Pieds de cinq lettres.

فعولن *făūlūn*, 1, 3, 5, 6;
فاعلن *fāĭlūn*, 2, 3, 4, 5, 9;
فعلات *făĭlā-t* (ou فعلان *făĭlā-n*), 2, 8;
مفعول *māfū-l*, 8;
مفعول *măfūlŭ*, 3;
فعلات *făĭlātŭ*, 4;
فعلتن *făĭlătūn*, 5;
مفاعل *măfāĭlŭ*, 5.

Pieds de six lettres.

فعولان *făūlā-n*, 1;
مفاعلن *măfāĭlūn*, 3, 5, 6, 7, 10;
مفاعيل *măfāī-l*, 3;
مفاعيل *măfāīlŭ*, 3;
مفعولن *māfūlūn*, 3, 4, 5, 6, 8;
فعلاتن *făĭlātūn*, 4, 7;
فاعلات *fāĭlātŭ*, 4, 8;
فاعلان *fāĭlā-n*, 2, 4;

مفتعلن *mŭftăĭlŭn*, 5;
مستفعلُ *mŭstăfĭlŭ*, 7;
فعولاتُ *făŭlātŭ*, 8;
مس تفع لُ *mŭs-tăfĭ-lŭ*, 10;
فاع لاتُ *fāĭ-lā-tŭ*, 9;
فاع لان *fāĭ-lā-n*, 9.

Pieds de sept lettres.

فاعلاتن *fāĭlātŭn*, 2, 4;
مفاعيلن *măfāĭlŭn*, 3, 6;
مستفعلن *mŭstăfĭlŭn*, 5, 6;
مفاعلتن *măfāĭlătŭn*, 6;
متفاعلن *mŭtăfāĭlŭn*, 7;
مفعولاتُ *māfŭlātŭ*, 8;
مفعولان *māfŭlā-n*, 8;
مس تفع لن *mŭs-tăfĭ-lŭn*, 10;
فاع لا تن *fāĭ-lā-tŭn*, 9.

Pieds de huit lettres.

مفاعيلان *măfāĭlā-n*, 3;
فاعليّان *fāĭlĭyā-n*, 4;
فاع ليّان *fāĭ-lĭyā-n*, 9;
مستفعلان *mŭstăfĭlā-n*, 5;
مس تفع لان *mŭs-tăfĭ-lā-n*, 10;
متفاعلان *mŭtăfāĭlā-n*, 7.

Pieds de neuf lettres.

مستفعلاتن *mŭstăfĭlātŭn*, 5;
متفاعلاتن *mŭtăfāĭlātŭn*, 7.

Voici actuellement la classification de ces mêmes pieds selon le nombre de syllabes qui entrent dans leur composition :

Pieds d'une syllabe.

فع *fā*, 1, 2, 3, 4, 8;
فاع *fā-a*, 3, 8.

Pieds de deux syllabes.

فعَل *făăl*, 1, 2, 4;
فعلُ *fālŭ*, 1;
فعول *făŭ-l*, 1;
فعلن *fālŭn*, 1, 2, 8;
مفاع *măfā-a*, 3;
مفعول *māfŭ-l*, 8.

Pieds de trois syllabes.

فعول *făūlŭ*, 1;
فعلن *făĭlūn*, 2, 4, 5, 7;
فعولن *făūlūn*, 1, 3, 5, 6;
فاعلن *făĭlūn*, 2, 3, 4, 5, 9;
فعلات *făĭlā-t* (ou فعلان *fā-ĭlā-n*), 2, 8;

مفعول *măfūlŭ*, 3;
فعولان *făūlā-n*, 1;
مفاعيل *măfāī-l*, 3;
مفعولن *māfŭlūn*, 3, 4, 5, 6, 8;
فاعلان *făĭlā-n*, 2, 4;
فاع لان *fāĭ-lā-n*, 9.

Pieds de quatre syllabes.

فعلات *făĭlătŭ*, 4;
فعلتن *făĭlătūn*, 5;
مفاعل *măfâĭlŭ*, 5;
مفاعلن *măfāĭlūn*, 3, 5, 6, 7, 10;
مفاعيل *măfāīlŭ*, 3;
فعلاتن *făĭlātūn*, 4, 7;
فعلات *făĭlātŭ*, 4, 8;
مفتعلن *mūftăĭlūn*, 5;
مستفعل *mūstāfĭlŭ*, 7;
فعولات *făūlātŭ*, 8;
مس تفع ل *mūs-tāfĭ-lŭ*, 10;
فاع لات *fāĭ-lātŭ*, 9;

فاعلاتن *fāĭlātūn*, 2, 4;
مفاعيلن *măfāīlūn*, 3, 6;
مستفعلن *mūstāfĭlūn*, 5, 6;
مفعولات *măfŭlātŭ*, 8;
مفعولان *māfūlā-n*, 8;
مس تفع لن *mūs-tāfĭ-lūn*, 10;
فاع لا تن *fāĭ lā tūn*, 9;
مفاعيلان *măfāīlā-n*, 3;
فاعليان *fāĭlīyā-n*, 4;
فاع ليان *fāĭ-līyān*, 9;
مستفعلان *mūstāfĭlā-n*, 10;
مس تفع لان *mūs-tāfĭ-lā-n*, 10.

Pieds de cinq syllabes.

مفاعلتن *măfāĭlătūn*, 6;
متفاعلن *mŭtăfāĭlūn*, 7;

متفاعلان *mŭtăfāĭlā-n*, 7;
مستفعلاتن *mūstāfĭlātūn*, 5.

Pied de six syllabes.

متفاعلاتن *mŭtăfāĭlātūn*, 7.

CHAPITRE V.

DÉTAILS SUR LES MÈTRES PRIMITIFS ET SECONDAIRES, AVEC DES EXEMPLES ARABES, PERSANS, TURCS ET HINDOUSTANIS.

On nomme, ai-je dit, *sain*, سالم, le mètre dont les pieds, ارکان, n'admettent aucune *altération*, زحاف, et *irrégulier*, مزاحف, celui dont les pieds sont diversement altérés. J'ai fait connaître les différentes irrégularités dont les pieds primitifs peuvent être susceptibles ; il me reste à parler des mètres eux-mêmes et à donner des exemples de leurs variétés.

J'ai parlé de l'identité de quelques pieds dérivés malgré leur origine différente. Par suite, il y a des mètres secondaires qu'on peut rapporter à plusieurs mètres primitifs. Dans ce cas, on doit les rattacher à ceux auxquels ils se lient le plus naturellement. L'exemple suivant fera comprendre cette règle.

زخود شدم که یار من زمن شود
خمش شدم که بر سر سخن شود

J'ai été hors de moi lorsque mon amie m'a abandonné ; j'ai gardé le silence lorsqu'elle a commencé à parler.

Ce vers se compose de six مفاعلن *măfāilūn*. Or, si ce pied est dérivé de مستفعلن *mūstăfīlūn* par l'irrégularité nommée *khabn*, le vers que je viens de citer est du mètre *rajaz ;* si, au contraire, le pied مفاعلن *măfāilūn* dérive de مفاعيلن *măfāīlūn* par l'irrégularité nommée

cabz, le vers est du mètre *hazaj*. Or, comme مفاعلن ne dérive de مستفعلن que par *substitution*, نقل, pour متفعلن *mŭtāfĭlūn*, et que, au contraire, il dérive de مفاعيلن sans *substitution*, il est plus naturel et plus simple de le rattacher au mètre *hazaj*. C'est ainsi qu'on doit agir dans tous les cas où des pieds irréguliers dérivés peuvent se rapporter à plusieurs pieds primitifs.

Les cas dont je parle n'ont pas de rapport avec la versification nommée *mutalauwan* متلوّن, ou bigarrée, et qui consiste à composer des vers de telle façon qu'on puisse les scander de plusieurs manières, et ainsi les rapporter à plusieurs mètres différents. J'ai parlé de cette sorte de figure de mots dans la deuxième partie de la Rhétorique, chapitre II, section 24, et j'ai cité quelques vers qu'on peut scander de deux manières. Voici, du célèbre Faïzi, deux vers[1] qu'on peut scander de *quatre* manières, et rapporter ainsi à *quatre* mètres différents, à savoir : 1° au *sarî* (*matwî*, *maksûf*); 2° et 3° au *raml* à six pieds, *makhbûn*, *mahzûf* et simplement *mahzûf*; 4° au *khafîf* (*makhbûn* et *mahzûf*).

ای خم ابروی تو تیغ جفا[2]
حلقهٔ گیسوی تو دام بلا

[1] Gladwin, Dissertation, pag. 145, a cité le gazal entier, mais sans traduction.

[2] Voici la quadruple scansion de ce premier hémistiche :

1° *aī khŭmĭ āb* | *rūĭ tŭ tē* | *guī jăfā*
mūftă ĭ lūn | *mūftăĭlūn* | *fā ĭlūn*

خنجر پهلوی تو تیغ اجل
غمزهٔ بد خوی تو تیر[1] قضا

Ton sourcil arqué est, *pour le cœur*, l'épée de la tyrannie; les boucles de tes cheveux sont, *pour lui*, le filet du malheur. Le poignard qui est à ta ceinture est le glaive de la mort; ton œillade funeste, la flèche du destin.

Parmi la grande quantité des mètres dont les traités originaux donnent la nomenclature, il n'y en a, comme je l'ai déjà dit, qu'un assez petit nombre qui soient d'un usage commun. Ainsi, par exemple, dans les poésies si variées de Walî, il n'a été employé que dix-huit mètres seulement, et le tableau de ces mètres, tableau que j'ai donné dans mon édition des œuvres de ce poëte célèbre du Décan, peut servir généralement pour tous les recueils de poésies hindoustanies et même pour les diwans persans et turcs.

Il ne me semble donc pas nécessaire de donner la nomenclature complète de tous les mètres dérivés que les rhétoriciens arabes nous font connaître et dont plusieurs sont si peu usités qu'il serait difficile d'en trouver des exemples. Je m'occuperai plus spécialement, à l'imita-

2°	*aī khŭmī āb*	*rūĭ tŭ tē*	*guĭ jăfā*
	fā ĭ lā tūn	*fāĭ lă tūn*	*fă ĭ lūn*
3°	*aī khŭmī āb*	*rūĭ tū tē*	*guī jăfā*
	fā ĭ lā tūn	*fā ĭ lā tūn*	*fā ĭ lūn*
4°	*aī khŭmī āb*	*rŭī tŭ tē*	*guĭ jăfā*
	fā ĭ lātūn	*măfā ĭ lūn*	*fă ĭlūn*

[1] Jeu de mots entre تیغ *épée*, et تیر *flèche*.

tion de l'auteur du *Hadâyic*, des mètres les plus communs chez les poëtes des principales nations musulmanes. Ce que je dirai ici suffira amplement pour familiariser à la scansion des vers et donner ainsi la facilité de trouver les mesures les moins usitées.

SECTION Ire

Des mètres *tawîl*, *madîd*, *bacît*, *kâmil* et *wâfir*.

Ces cinq mètres étant particuliers aux Arabes, je n'en traiterai que sommairement. On en a vu plus haut les paradigmes réguliers ; il s'agit actuellement d'en donner des exemples, aussi bien que des principaux mètres irréguliers qui en dérivent.

Je ne suivrai pas les rhétoriciens arabes dans leur classification systématique qui consiste à ranger les mètres dérivés d'après le dernier pied du premier hémistiche عروض et le dernier pied du second ضرب, ce qui fait des genres et des espèces, comme les appelle S. de Sacy[1]. Cela tient à ce qu'en arabe on ne fait guère attention qu'aux irrégularités des derniers pieds des deux hémistiches, pieds qui, dans cette langue, ne sont souvent pas pareils, tandis qu'ils le sont, au contraire, en persan, en turc et en hindoustani. Les autres irrégularités qui servent à classer les mètres dérivés dans les autres langues, ne sont souvent en arabe

[1] Cet éminent orientaliste a donné la nomenclature exacte de ces variétés, mais sans les accompagner, malheureusement, d'aucun exemple.

qu'accidentelles et non essentielles[1], comme c'est presque toujours le cas dans les autres idiomes. Comme mon travail comprend les langues les plus connues de l'Orient musulman, j'ai pris une marche plus simple; je me suis seulement contenté d'indiquer, au fur et à mesure des cas, ce qu'offrent de particulier les mètres arabes, en éclaircissant, autant que je l'ai pu, les règles par des exemples.

1° Le mètre *tawîl* طويل régulier est très-commun en arabe; en voici un exemple :

هو الرزق لا حلّ لديك ولا ربط[2]
ولا ادب يعطيك رزقا ولا خطّ

Ta fortune ne tient ni à ton oisiveté ni à tes efforts; ce n'est pas la science qui peut te la donner ni une belle écriture. (Extrait de l'*Alf laïla*[3].)

Voici actuellement un exemple du *tawîl* régulier à tous les pieds, si ce n'est au dernier du premier hémi-

[1] Je veux parler, par exemple, de فعلن pour فاعلن, de مفاعلن pour مفاعيلن, de متفاعلن pour متفاعلن, de مفاعلتن pour مفاعلن, et autres petites irrégularités qui seront indiquées dans l'occasion.

[2] Voici la scansion de ce premier hémistiche :

hŭālrīz | cŭ lā hāllūn | lădaī kā | wă lā rābtūn
fă ū lūn | măfā ī lūn | fă ū lūn | mă fā ī lūn

Dans لديك *ladaika*, le *fatha* final est censé suivi d'un *alif* de prolongation et rend, par conséquent, la syllabe longue.

[3] Ces vers ont déjà été cités dans l'Anthologie arabe de feu mon ami J. Humbert (de Genève), p. 13.

stiche qui est *macbûz*, c'est-à-dire réduit à مفاعلن *mă-fāĭlūn.*

و خضراء كافورية ناب فعلها [1]
بالبابنا فعل الرحيق المعتق

La plante verte que produit le jardin de Kâfûr[2] remplace, pour nos cœurs, les effets d'un vin vieux et généreux[3]. (Zaîn uddîn.)

Voici actuellement un exemple du *tawîl*, pareil au précédent, si ce n'est que le dernier pied du deuxième hémistiche est réduit à فعولن *făūlūn* (pour مفاعي *măfāī*) :

سلام على الدنيا اذا ما فقدتم
بنى برمك من رايحين وغاد [4]

[1] Voici la scansion du premier hémistiche de ce vers :

wă khādrā | ŭ kāfū rī | yă tīn nā | bă fī lŭ hā
fă ū lūn | măfā ĭlūn | fă ū lūn | măfā ĭ lūn

[2] Il s'agit ici de Kâfûr Ikhschidî, amîr d'Égypte, dans le jardin duquel on cultivait le haschisch, végétal que célèbre la pièce de vers dont ce baït est extrait.

[3] *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy, t. II, pag. 44.

[4] Voici la scansion de ce vers :

sălāmūn | ălāddūnyā | ĭ zā mā | făquĭdtŭmū=*măfāĭlūn*
bănī băr | măkīn mīn rā | ĭ hī nā | wă gā dīn
fă ū lūn | măfā ĭ lūn | făū lūn | fă ū lūn (pour *măfāī*)

Dans فقدتم, il est permis d'ajouter, d'après une des licences poétiques particulières aux Arabes (*Grammaire arabe* de S. de Sacy, t. II, pag. 498), un *zamma* final, qui représente ici un *u* long ; c'est ainsi que j'ai mis, dans ma transcription, *făquĭd-tŭmū.* Dans رايحين, le *fatha* final représente aussi un *ā* long, et c'est ainsi que j'ai écrit *rāhĭhīnā.*

Lorsque le monde vous aura perdu, ô fils de Barmek, on cessera de voir des voyageurs dans les routes depuis le matin jusqu'au soir[1]. (Abû Nawâs.)

Quoique le mètre *tawîl* soit particulier aux Arabes, il a été cependant employé quelquefois, par fantaisie, par des poëtes appartenant à d'autres nations musulmanes. Ainsi, voici un vers persan du *bahr tawîl* régulier :

زهی بر جمال تو جهانی تماشائی
زلعل می آلودت نظر مست وشیدائی

Le monde admire ta beauté. Le regard est dans l'ivresse et l'extase à cause de tes lèvres de rubis mouillées de vin. (Faquîr.)

2° Dans la pratique, on n'emploie en arabe le mètre *madîd* qu'avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :

يا لبكر انشروا لى كليبا
يا لبكر اين اين الفرار

O Bakrides[2], rappelez à la vie ma Kulaïb ; et dites-moi où nous devons fuir.

Voici un exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فاعلن (pour فاعلا).

[1] *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy, t. I, p. 9.
[2] Nom d'une tribu arabe.

اعلموا انّي لكم حافظًا
شاهدًا ما كنت أو غائبا

Sachez que je fus pour vous un gardien, soit que je fusse absent, soit que je fusse présent.

Voici un autre exemple pareil, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est réduit à فعْلن *fālūn* :

انّما الذلفاء ياقوتةٌ
أُخرِجتْ من كيس دهقان

A coup sûr cette jeune beauté au nez retroussé est une pierre précieuse sortie de la bourse d'un villageois (c'est-à-dire est la fille d'un villageois[1]).

[1] Je reproduis ici la traduction de feu Ét. Quatremère (*Journal des savants*, 1853, p. 381). Dans ma première édition, j'avais cru pouvoir lire زلفاء pour زلفه, et donner un autre sens à ce vers, déjà traduit par le Clerc (*Pros. ar.*, p. 45) et par Freytag (*Ar. verskunt*, p. 181). En effet, le coquillage nommé زلفه me paraît répondre au *cauri* كوزق des Indiens, qui est, comme on sait, le nom qu'ils donnent au petit coquillage appelé *porcelaine*, lequel sert chez eux de menue monnaie. Cette explication est d'autant plus plausible que ce mot existe en syriaque avec le sens de monnaie, ainsi que me l'avait dit feu M. Ferrão de Castelbranco, qui s'était occupé avec succès de plusieurs langues orientales. En effet, Michaelis, dans son dictionnaire syriaque, traduit ce mot par *monetæ genus et illud duplex : majus valet octantes oboli, minus septem.* Le mot زلفاء, dans ce passage, équivaut au λεπτά (*minuta*) de la veuve du Nouveau Testament (saint Marc, XII, 42), et le sens du vers rentre dans celui de la sentence de Notre-Seigneur, *loc. cit.* : « Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc. »

Voici encore un exemple du mètre *madîd* avec le dernier pied du premier hémistiche réduit à فاعلن (pour فاعلا), et le dernier du second à فاعلانْ *fāïlā-n* (pour فاعلاتْ *fāïlā-t*) :

لا يغرّنّ آمراء عيشه
كل عيش صايرٌ للزوال

Que la vie ne séduise pas l'homme, car toute vie finira.

Enfin, voici un exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فعِلن *fäïlūn* (pour فعِلا) :

ان يكن منى دنى اجلى
آه يا ذلى ويا خجلى

Lorsque le terme de ma vie arrivera, je serai, hélas! couvert de honte et de confusion. (Mucaddécî[1].)

Quelques poëtes persans ont voulu suivre le paradigme primitif de ce mètre. En voici un exemple dans le vers suivant, qui se compose, en effet, des pieds فاعلاتن فاعلن répétés quatre fois[2] :

دل زهجرت ای صنم خون خودرا میخورد
جان زدستت ای پسر جامهٔ تن میدرد

[1] *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégories morales, pag. 17 de mon édition.

[2] Il est vrai qu'on pourrait rapporter ce vers au mètre *raml* à huit pieds *mahzûf*; mais, d'après la règle qui a été mentionnée, p. 256, il faut le rapporter au *madîd* régulier, parce que c'est, en effet, plus naturel et plus facile.

O mon idole, mon cœur, par ton absence, est abreuvé de sang ! O jeune beauté, mon âme, à cause de toi, déchire le vêtement de mon corps.

En voici un exemple hindoustani :

کنج مین تجهہ عشق کی جن نی کیا هی مقام
اسکو توتا بوریا تخت سلیمان هوا

Une natte déchirée est autant que le trône de Salomon pour ceux qui ont le bonheur d'habiter l'angle de ton amour. (Walî.)

3° On ne trouve pas le mètre *bâcit* régulier à huit pieds, mais il est commun avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à فعِلن *fäïlūn*. En voici un exemple :

يا دار ميّة فى العلياء فالسند
اقوت وطال عليها سالف الابد

O tente de Maïya dressée sur la hauteur, puis sur la pente de la montagne, tu es abandonnée[1] et déserte depuis longtemps. (Nabiga[2].)

Quelquefois le dernier pied du second hémistiche est même réduit à فعْلن *fālūn*, outre les licences accidentelles autorisées en arabe. En voici un exemple :

[1] A la lettre « elle est abandonnée ». Le changement de personnes est fréquent, dans les cas analogues, chez les poëtes orientaux.

[2] *Chrestomathie arabe* de Sacy, t. II, p. 143.

انظر الى مركب يسبيك منظره

يسابق البرق مسراه ومجراه[1]

Regarde un vaisseau; sa vue t'enchantera; il est le rival de l'éclair dans sa course légère. (*Alf laïla*[2].)

On trouve aussi fréquemment le second et le quatrième pied de chaque hémistiche réduits à فعلن *fāïlūn*. Exemple :

ان الغصون اذا قومتها اعتدلت

وليس ينفعك التقويم بالخشب

Lorsque tu redresses les branches, elles croissent comme il faut; mais c'est en vain que tu chercherais à redresser le bois sec. (Vers arabe cité dans le *Gulistan*, liv. VII.)

On emploie très-fréquemment ce mètre avec six pieds seulement, trois à chaque hémistiche. En voici

[1] Voici la scansion de ce vers :

ănzūr ĭlā	*mār kăbīn*	*yāsbīkă măn*	*zărŭhū*
mūs tāfĭlūn	*fā ĭ lūn*	*mūstāfĭ lūn*	*făĭlūn*
Yă sābĭqūl	*bār că mās*	*ră ān wă māj*	*rā ān*
mŭ tāf ĭlūn	*fā ĭ lūn*	*mŭ tāfĭ lūn*	*fā lūn*

Dans le second hémistiche, nous avons *măfāïlūn* مفاعلن (pour متفعلن *mŭtāfĭlūn*). On peut en effet remplacer accidentellement مستفعلن par ce pied dérivé. On trouve aussi quelquefois, dans le même cas, مفتعلن *mūftăĭlūn* et فعلتن *făĭlătūn* (pour متعلن *mŭtăĭlūn*); et, à la fin du vers, on peut faire, à la dernière syllabe des pieds, l'intercalation اذاله d'un *alif*.

[2] *Anthologie* Humbert, p. 14.

un exemple régulier, c'est-à-dire composé des pieds مستفعلن فاعلن مستفعلن répétés.

ما ذا وقوفي على ربع خلا
مخلولق دارس مستعجم

Pourquoi demeurerais-je auprès d'une habitation qui est vide, *que dis-je*, qui est rasée, effacée et muette?

Voici un vers persan écrit dans le mètre *bâcit* régulier :

ای با وصالت دلم شادان زدور فلك
هجر تو بر خاطرم چون بر جراحت نمك

Ton union rend mon cœur satisfait de la révolution du ciel; ton absence est pour mon esprit comme le sel sur la blessure dont tu es l'auteur.

4° Le mètre *kâmil* régulier à six pieds est, entre autres, celui de la célèbre Muallaca de Lebîd publiée par S. de Sacy[1], et qui commence par le vers suivant :

عفت الديار محلها فمقامها
بمنى تابد غولها فرجامها

Ils sont évanouis des lieux où ils avaient établi leur campement, les vestiges de leur demeure. Minâ[2], Gûl et Rijâm[3] sont devenus déserts.

[1] A la suite de son édition de *Kalila et Dimna*.

[2] Nom d'un lieu que le commentateur Zouzeni distingue de la vallée de ce nom, vallée que le pèlerinage de la Mecque a rendue célèbre.

[3] Montagnes connues des arabisants.

Il est bon de faire observer qu'on admet dans ce mètre, comme licence permise, le pied *mūstăfĭlūn* مستفعلن pour متفاعلن *mūtfāĭlūn*, au lieu de متفاعلن *mūtăfāĭlūn*, ainsi qu'on le verra dans le vers suivant, où le troisième pied de chaque hémistiche est réduit à فعلاتن *fāĭlātūn* (pour متفاعل *mūtăfāĭl*) ou مفعولن *māfūlūn* (pour متفاعل *mūtfāĭl*).

قم عاطني خضرآء كافورية [1]
قامت مقام سلافة الصهبآء

Lève-toi, présente-moi cette plante verte produite dans le jardin de Kafour et qui remplace le vin le plus délicieux. (Abû'l Izz Magrabî[2].)

Voici deux autres vers *mactû*, au dernier pied seulement, qui prend, par conséquent, la forme فعلاتن *fāĭlātūn*.

يا محرقاً بالنار وجه محبه
مهلاً فان مدامعي تطفيه
احرق بها جسدي وكل جوارحي
واحذر على قلبي فانك فيه

O toi qui brûles le visage de ton ami, continue à ton aise, car j'ai assez de larmes pour éteindre ce feu. Embrase mon corps

[1] Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Cūm ātĭnī | *khādrā ă kā* | *fū rī yāt*
mūs tā fĭlūn | *mūs tā fĭ lūn* | *māfū lūn*

[2] *Chrestomathie* de Sacy, t. II, pag. 45.

et tout mon être; ménage seulement mon cœur où tu es. (Ibn Hujjat[1].)

En voici un avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à فعلن *fāïlūn* (pour متفا *mŭtăfā*), qui peut même devenir فعْلن *fālūn* (pour متفا *mūtfā*) :

ذهب الشتاء مولّيا عجلاً

واتتك وافدة من النحر

L'hiver est passé, il s'enfuit à la hâte; le mois *du printemps* s'avance vers toi.

Voici un exemple du *kâmil* à quatre pieds seulement, réguliers, sauf les licences autorisées :

اشتاقه فاذا بدا اطرقت من اجلاله

Je désire ardemment la présence de ma bien-aimée, et, lorsqu'elle paraît, je baisse les yeux par respect[2].

Voici un dernier exemple du *kâmil* à quatre pieds, le premier de chaque hémistiche *muzmar* et le dernier *muraffal*, c'est-à-dire le premier devenu متفاعلن *mūtfāïlūn* et le second متفاعلاتن *mŭtăfāïlātūn* :

عش ما بدا لك سالمًا في ظلّ شاهقة القصور

Vis longtemps au gré de tes désirs et dans une santé parfaite à l'ombre des palais les plus élevés. (Abû'latâya[3].)

[1] *Anthologie* Humbert, pag. 7.
[2] *Anthologie* G. de Lagrange, pag. 137.
[3] *Chrestomathie* de Sacy, t. II, pag. 3.

Quoique ce mètre soit particulier aux Arabes, quelques poëtes persans modernes, Jâmî entre autres, l'ont employé, mais seulement à huit pieds, dans sa forme primitive, telle du moins que je l'ai donnée d'après le *Hadâyic*. En voici un exemple :

نه دلش زرسم جفا کهی بغلط بسوی وفا رود

نه وفای او بدو صد جفا زدل بلا کش ما رود

Son cœur ne quitte pas un instant ses manières tyranniques, même par hasard, pour s'avancer du côté de la fidélité, tandis que la fidélité ne se retire pas de mon cœur opprimé, malgré les nombreuses injustices *de cette belle*.

5° En arabe, on ne trouve pas le *wâfir* employé régulièrement. Ordinairement les deux premiers pieds sont réguliers, avec les licences permises (c'est-à-dire مفاعلتن *măfāīltūn* (pour مفاعلتن *măfāīlătūn*), et le dernier pied est *mactûf*, c'est-à-dire réduit à فعولن *fāūlūn* (pour مفاعل *măfāīl*).

سبيل الموت غاية كل حيّ

وداعيـــة لاهل الارض داعِ

Le chemin de la mort est le but de tous les vivants, et ce chemin appelle à haute voix les habitants de la terre. (Extrait du *Hamâça*[1].)

Le *wâfir* est quelquefois réduit à quatre pieds seulement. Exemple :

[1] *Anthologie* Humbert, pag. 16.

لقد علمت ربيعة انّ حبلك واهن خلق [1]

Rabiya sait bien que ta corde est faible et usée.

Par exception, on trouve quelques vers persans sur ce mètre. En voici un régulier :

چه شد صنما كه بسوى كسى بچشم رضا نمى نگرى
زرسم جفا نمى گذرى طريق وفا نمى سپرى

O mon idole, pourquoi ne regardes-tu personne d'un œil de bienveillance? Tu ne cesses pas d'employer la tyrannie, et tu n'entres pas dans la voie de la fidélité.

SECTION II.

Du mètre *hazaj* هزج.

Ce mètre, à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé de huit مفاعيلن *măfāīlūn*, est très-fréquent en persan, en turc et en hindoustani. En voici un exemple arabe tiré de Harîrî, p. 108 (éd. de Sacy).

ايا من يدّعى الفهم الى كم يا اخا الوهم
تعبى الذنب والذم وتخطى الخطا الجم

O toi qui t'enorgueillis de ton intelligence, jusques à quand, ô mon frère, en proie à tes fausses idées, accumuleras-tu des fautes et des actions blâmables?

[1] Il faut scander ainsi ce vers :

Lăcād ălīmāt | *răbīyătŭ ān* | *nă hāblăkă wā* | *hĭnūn khălīcūn*
măfā īlă tūn | *măfāīlă tūn* | *mă fā ĭ lă tūn* | *mă fā ĭ lă tūn*

Exemple persan :

خط سبزت بخون عاشقان محضر نوشت آخر
دل آشفته ام میداد زاوّل این گواهی را

Son poil naissant[1] m'a enfin écrit une pétition avec le sang des amants. Pour la première fois son cœur amoureux m'a donné ce témoignage. (Figânî.)

Exemple turc :

پلنگ عشق يارك بيشه سيدر موى ژوليدم [2]
ديار درد و محنت كوهساريدر بنم باشم

L'amour que je ressens pour ma belle est un tigre ; ma chevelure embrouillée lui sert de forêt, et ma tête est la contrée montagneuse de la douleur et du désespoir. (Bâquî[3].)

Exemple hindoustani :

[1] خط. Ce mot, qui signifie proprement *écriture*, s'emploie pour exprimer des *moustaches naissantes*. En effet, ces poils noirs sur une peau blanche ressemblent en quelque chose à l'écriture sur la feuille de papier. Ce double sens forme, dans le texte, un jeu de mots intraduisible.

[2] Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Pălānguī īsch | *quī yārūn bī* | *schă sī dūr mū* | *ĕ jō lī dām*
mă fā ī lūn | *mă fā ī lūn* | *mă fā ī lūn* | *mă fāī lūn*

[3] Les œuvres de Baquî, le plus célèbre des poëtes ottomans, sont inédites. J. de Hammer a donné la traduction allemande de son *Diwân*. Le vers que je donne ici a déjà été publié par Lumley Davids dans sa Grammaire turque, mais sa traduction diffère de la mienne.

یوتل تجھ مکھ کی کعبی مین مجھی اسود حجر دستا [1]
زنخدان مین تیری مجھ چاہ زمزمکا اثر دستا

L'éphélide de ta joue est à mes yeux la pierre noire de la Caaba ; par la fossette de ton menton, j'ai une idée du puits de Zemzem. (Walî.)

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *aschtar*[2], c'est-à-dire, quatre pieds par hémistiche : le premier et le troisième *aschtar*[3] ; le deuxième et le quatrième réguliers, c'est-à-dire composés des pieds فاعل مفاعيلن répétés :

جان عالی زان رو در نظر نمی آئی
عمر عشقبازانی زان بسر نمی آئی

[1] Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Yŭ tĭl tŭjh mŭkh | *kĕ kābĕ mē* | *mŭjhē āswād* | *hăjār dīstā*
mă fā ī lūn | *măfā ī lūn* | *măfā ī lūn* | *măfā ī lūn*

[2] Il est d'usage de donner aux mètres dérivés les noms des pieds irréguliers qui y sont employés quand même, comme c'est ici le cas ; il y a des pieds qui sont réguliers.

[3] Je dois, une fois pour toutes, avertir le lecteur que ces dénominations techniques, que j'emploie en parlant des pieds dérivés dans les mètres irréguliers, s'appliquent au pied primitif qu'on devrait régulièrement employer. Ainsi il faut se souvenir, pour appliquer exactement ces dénominations, du pied primitif, et, en ce cas, avoir recours au tableau des mètres réguliers pour le connaître. Ici, par exemple, le mot *aschtar* s'applique au pied مفاعيلن, qui devient, par l'irrégularité nommée *schatr* شتر, فاعلن *fāĭlūn*. Cette observation est essentielle, parce que la même expression technique peut s'appliquer à plusieurs pieds, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Fière de ta beauté, tu ne fais pas attention à l'âme d'un monde entier; par ce motif, tu ne prends pas garde à la vie de nombreux amants. (Faquîr.)

Exemple hindoustani :

بزم غیر سی اتھنا یار کا تعجب هی
معتقد هون مین اپنی جذبۂ محبت کا

Mon amie est étonnée que je quitte les autres compagnies *pour la sienne*, mais je crois que c'est l'amour qui m'attire *auprès d'elle.*

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *akhrab*, c'est-à-dire, le premier et le troisième de chaque hémistiche réduits à مفعول *māfūlŭ*, les autres réguliers :

گفتی که بخاقانی وقتی شکری بخشم
بخشودنیم والله وقتست اگرم بخشی

Tu as dit que tu voulais donner une fois du sucre à Khâcânî. Voici le temps de le faire, je le jure, si en effet tu veux faire ce don. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani du même mètre :

چلنی منین ای چنچل هاتھی کون لجاوی تون
بیتاب کری جگ کون جب ناز سون آوی تون

Tu rends jaloux l'éléphant par ta marche *gracieuse*, ô agaçante beauté; tu jettes le trouble dans le monde lorsque tu déploies ta coquetterie. (Walî.)

Exemple persan du *hazaj* à huit pieds *akhrab*, *makfûf* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche,

des pieds مفعول مفاعيل مفاعيل فعولن *măfūlŭ, măfāīlŭ, mă-fāīlŭ făūlūn :*

ای شیخ مرا راه خرابات نمودی
میخواست دلم باده کرامات نمودی

O schaïkh, tu m'as montré le chemin des tavernes; mon cœur a désiré le vin et tu m'as montré des miracles.

Exemple turc :

فرصتلری فوت اتمه که تاخیری حرجدر
شدّتلره صبر ایله که مفتاح فرجدر

Ne laisse pas échapper l'occasion; quelquefois le délai est un crime; supporte avec patience la peine, elle est quelquefois la clef du plaisir. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

بازار مین شاید که کری سیر سریجن
اس واسطی بازار هوا هی وطن دل

Si le bazar est peuplé de roses, c'est que les femmes y font leur promenade. (Walî.)

Exemple du *hazaj* à huit pieds *makfûf* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois مفاعيل *măfāīlŭ*, suivis d'un فعولن *făūlūn :*

زهی باغ زهی باغ که بشگفت زبالا
زهی صدر زهی بدر تبارك و تعالی

O le beau jardin! O le beau jardin qui s'est déployé sur les hauteurs! O la belle apparence, ô la belle lune! qu'elle soit bénie et exaltée! (Maulawî Rûmî.)

On ne trouve pas le *hazaj* à six pieds réguliers; mais il est toujours affecté de quelque irrégularité.

Exemple persan du *hazaj* à six pieds *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux مفاعیلن *măfāīlūn*, suivis d'un فعولن *făūlūn* (pour مفاعی *măfāī*[1]) :

همه یار تو از بهر تر آشند
پئی لقمه هوادار تو باشند
ازین مشت رفیقان ریائی
بریدن بهترست از آشنائی

Tous tes amis ne sont tels qu'à cause de tes viandes succulentes; ils te sont dévoués parce qu'ils sont à la poursuite des friandises que tu leur donnes. Rompre avec cette poignée d'amis hypocrites vaut mieux que de rester lié avec eux. (*Anwâr-i suhaïlî.*)

Exemple turc :

بنفشه ششپرین آلمش الینه
طاقنمش تیغنی سوسن بلینه

[1] Cette variété du *hazaj* est très-commune en persan et en hindoustani. Le poëme persan de *Yûçuf o Zalîkhâ* de Jâmî et celui d'Amîn en hindoustani sur le même sujet, sont écrits sur cette mesure. Il en est de même du poëme de *Khusrau o Schîrîn* de Nizâmî, de *Laïla o Majnûn* de Jâmî, du *Tuhfat ulârifîn* de Khâcânî, du *Bârah mâça* de Jawân, et de beaucoup d'autres *masnawis.*

دیزوب چیچك چمن ایچره صنوفن
شه دورانه عرض اتمش صفوفن
عزب وش سرخ بورکین کیدی لاله
شقایق کرزنی اتدی حواله
گل احمر سپر چکمش یوزینه
گوزکمز غنچه پیکانی گوزینه
قرنفل رمح سبزه دیکدی بر باش
گوزیلر دیدیلر تحسین و سپاس

La violette prit en main sa massue, le lis ceignit son épée. Ces fleurs, rangées en bataille dans la plaine, attendaient le roi du siècle pour passer en revue sous ses yeux. La tulipe s'était revêtue de son bonnet rouge comme celui des azab[1], l'anémone brandissait sa hache; la rose avait couvert d'un bouclier son visage, pour ne pas voir les pointes acérées de ses boutons à peine éclos; l'odorant œillet avait élevé sur sa tête une lance d'émeraude[2]. Ceux

[1] Ce mot, qui signifie à la lettre *célibataire*, est le nom d'une sorte de milice.

[2] Les fleurs sont souvent mises en scène dans les poésies orientales. Voici, par exemple, des vers qui ont de la ressemblance avec ceux de Sa'ad uddîn et qui sont dus au poëte urdu Malûl, sur lequel on peut consulter mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », 2e édit., t. II, p. 270. Ces vers, que Gilchrist a fait connaître (*Grammar*, p. 243), sont du mètre *raml*, dont il est parlé un peu plus loin : ils ont trait à la mort de Huçaîn :

سوسن ہو بیٹھی ووہیں نیلا لباس اپنا کر
سر نگوں نخلِ سنوبر ہوا کانپا تھر تھر

qui virent cette armée exprimèrent leur admiration. (Extrait du *Tâj uttawarîkh*[1].)

Exemple hindoustani :

گذر هی تجهه طرف هر بو الهوس کا
هوا دهاوا مٹهای پر مگس[2] کا

Les admirateurs de la beauté s'approchent de toi comme les mouches se précipitent sur les sucreries. (Walî.)

Exemple persan du *hazaj* à six pieds *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux مفاعيلن *măfāīlūn*, suivis d'un فعولان *făūlā-n* (pour مفاعيل *măfāī-l*) :

شبّو فی الفور سفید هو گیئی یهه سنکی خبر
سب گلون پر هوی ماتم کی فزا سر تا سر

A l'instant l'iris se couvrit de sa robe bleue, le pin se mit à trembler en courbant sa cime.

La belle de nuit immédiatement aussi pâlit en apprenant la funeste nouvelle ; sur toutes les fleurs enfin se répandit un deuil profond et général

[1] Cette chronique estimée, due au célèbre historien turc Saad-uddin, n'a pas encore été publiée. J'en ai traduit plusieurs morceaux, que j'ai donnés dans le Journal Asiatique et dans la *Bibliothèque des croisades* de Michaud, t. IX. Les vers que je cite ici sont tirés de la relation de la prise de Constantinople par Mahomet II.

[2] C'est par erreur qu'on a imprimé مکس dans mon édition des œuvres de ce poëte.

سخن گوهر شد و گوینده غواص
بسختی در کف آید گوهر خاص

La parole est une perle, et l'homme éloquent est le plongeur. Ce n'est qu'après bien des peines qu'il peut s'emparer de cette perle précieuse. (Nizâmî.)

Exemple turc de la même variété :

جهان بر خانه در آرایشی چوق
ایچینه گیرنك آسایشی یوق

Le monde est une maison dont les ornements sont nombreux ; mais celui qui y entre perd sa tranquillité. (Extrait de l'*Humâyûn nâma*[1].)

Exemple du mètre *hazaj* à six pieds *akhrab* et *makfûf*, c'est-à-dire qui se compose, à chaque hémistiche, des pieds مفعول مفاعیل مفاعیلن *mâfûlû, măfâîlû, măfâîlûn.*

تا کار کس آن نیست که او خواهد
کارت همه آن باد که آن خواهی

Celui qui désire est recommandable ; ainsi je souhaite que ton affaire réussisse selon tes vœux. (Anwârî.)

[1] Ce vers et les autres que j'ai cités plus loin du même ouvrage turc m'ont été indiqués par feu Adrien Royer, membre de la Société Asiatique, qui s'occupait d'un travail spécial sur cette excellente traduction de l'*Anwâr-i suhaîlî*. Le même regrettable savant m'a donné son avis sur quelques autres vers turcs.

Exemple persan du *hazaj* à six pieds *akhrab* et *macbûz*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول مفاعلن مفاعيلن *māfūlŭ*, *măfāĭlūn*, *măfāīlūn* :

ای درد تو رونق دل عاشق

داغ تو چراغ محفل عاشق

La douleur que tu[1] occasionnes fait resplendir le cœur de l'amant; la blessure que tu fais est la lampe qui éclaire son rendez-vous[2].

Exemple hindoustani :

کہتی هیں که وه نگار آتا هی

کیا فایده جی هی تن سی جاتا هی

On dit que cette belle arrive, quel avantage *y trouverai-je*, puisque je meurs?

Exemple persan du *hazaj* à six pieds. Le premier *akhrab*, le deuxième *macbûz*, et le troisième *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de مفعول مفاعلن مفاعيل *māfūlŭ*, *măfāĭlūn*, *măfāī-l*.

[1] Le mot à mot étant impossible, j'omets la traduction de l'interjection.

[2] Pour comprendre ce singulier jeu de mots, il faut se rappeler que le mot داغ, que je traduis par *blessure*, signifie proprement la marque d'un fer rouge sur la peau, par suite de l'application qu'on en fait pour opérer un vésicatoire. Cette marque se nomme گل, *rose*, mot qui se prend aussi pour le lumignon de la lampe et même pour sa clarté. De là la comparaison de la blessure avec la lampe.

ای شان تو هر زمان دگر گون

گه لیلی بودهٔ گـاه مجـنـون

Ton rôle change[1] sans cesse; tantôt tu es Laïla, tantôt Majnûn.

Exemple hindoustani :

رهـتـا هی سدا خـیـال دلدار

نی طالب باغ هون نی گلزار

L'image de ma bien-aimée est toujours *devant mes yeux*, je ne recherche ni le jardin, ni le parterre.

Exemple arabe du *hazaj* à six pieds, dont trois à chaque hémistiche, le premier *akhrab*, le deuxième *macbûz*, et le troisième *mahzûf*, c'est-à-dire مفعولُ مفاعلن فعولن *māfūlŭ, māfāïlūn, fāūlūn.*

قد شابه بالوری حمارٌ عجلا جسدا له خوارٌ

L'âne qui est dans la société des hommes ressemble au veau d'or qui mugissait[2]. (*Gulistan.*)

Exemple hindoustani :

تیری یو جبین با صباحت

مجهه جلوهٔ بامداد دستـا

[1] Ici encore je n'ai pas traduit ای.

[2] C'est-à-dire qu'un ignorant est comparable au veau d'or, qui, selon la légende conservée par les musulmans, avait la faculté de mugir, mais n'avait pas l'intelligence. (Conf. *Coran*, VII, 146.)

Ton front brillant est pour moi comme la clarté de l'aurore. (Walî.)

Exemple persan du *hazaj* à six pieds, dont trois à chaque hémistiche : le premier *akhrab*, le second *macbûz*, et le troisième *muçabbag*, c'est-à-dire : مفعول مفاعلن مفاعیلان *māfūlŭ*, *mă̆fāīlūn*, *măfāīlā-n* :

هر غم که در آسمان حشر کرده است
غوغا بدر دل من آورده است [1]

Tout chagrin qui a lieu sous le ciel amène du trouble à la porte de mon cœur. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani de la même variété :

کهتا هی که اب نه کهینچ تو آهین
هین دل سی تیری تو هم تلک راهین

Elle me dit : « Cesse de soupirer, car tes soupirs ont trouvé la voie de mon cœur. »

On rencontre quelquefois dans des vers persans et hindoustanis, entre les deux hémistiches d'un même vers de ce mètre, les différences suivantes. Le premier pied du premier hémistiche est *akhrab*, et le premier du second *akhram ;* le second pied du premier hémistiche est *macbûz*, et dans le second hémistiche le même pied est *aschtar ;* enfin, le dernier pied du premier hémi-

[1] Dans ce vers, le *noun* final de آسمان et le *hé* de کرده et de آورده ne comptent pas dans la scansion.

stiche est régulier, et celui du second est *muçabbag*, ce qui donne la mesure :

مفعولُ مفاعلن مفاعيلن   مفعولن فاعلن مفاعيلان [1]

măfūlŭ, măfāĭlŭn, măfāĭlŭn,   măfūlŭn, fāĭlŭn, măfāĭlā-n.

Exemple :

با دانش من نساخت دهر آری
دانش بکر است ودهر نا مرد است

La fortune n'a pas secondé ma science. La science est une vierge que la fortune ne peut posséder. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani :

بیٹھا وہ رقیب کی جو پہلو میں
اٹھا یہہ درد دل کہ کھینچی آہ

Comme elle est assise auprès de mon rival, mon cœur en a éprouvé une telle peine qu'il en a poussé des soupirs.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois à chaque hémistiche : le premier *akhrab*, le second *macbûz* et le troisième *macsûr*, ainsi :

[1] Il est bon de faire observer, en passant, que lorsque le pied qui termine le premier hémistiche est un des pieds مفاعیلن فاعلن متفاعلن مستفعلن ; celui qui termine le dernier peut recevoir l'intercalation de l'*alif* au dernier pied, laquelle se nomme *izâla*, et devenir ainsi مفاعیلان فاعلان متفاعلان, etc.; c'est ce qui fait que dans la table des mètres employés dans les poésies de Walî, je n'ai pas fait de différence entre les pieds finaux *muzâl* et les pieds finaux réguliers.

مفعولُ مفاعلن فعولان *măfūlŭ*, *măfāĭlūn* *făūlā-n* (pour مفاعيل *măfāï-l*) :

آفاق ظهور حسن وعشق است
شيرينى وشور حسن وعشق است

L'amour et la beauté se manifestent partout, *je veux dire* la douceur et l'attrait de la beauté de l'amour.

Exemple du *hazaj* à six pieds, trois par hémistiche : le premier *akhram*, le second *aschtar* et le troisième *mahzûf*, c'est-à-dire : مفعولن فاعلن فعولن *măfūlūn*, *fāĭlūn*, *făūlūn* :

خودرا در خود كنى تماشا
بينى سرّ نهفته پيدا

Tu peux te voir dans toi-même et contempler ainsi clairement le secret qui est caché.

Exemple de la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est *macsûr*, c'est-à-dire فعولان *făūlā-n* :

شيرين[1] كارى كند چو بنياد
صد مرد[2] در آورد چو فرهاد

[1] Ici encore le *noun* ne compte pas dans la scansion. (Voyez, à ce sujet, une observation antérieure.)

[2] Dans ce second hémistiche, le *dal* de مرد ne doit pas compter dans la scansion, soit à cause de la règle que donnent quelques rhétoriciens et qu'on a vue plus haut, soit plutôt, selon moi,

Si Schîrîn avait voulu élever un édifice, elle aurait eu *pour ce travail* cent sculpteurs comme Farhâd. (Faquîr.)

Les poëtes arabes n'ont généralement employé le *hazaj* qu'avec quatre pieds seulement. En voici un exemple où chaque hémistiche se compose de deux مفاعيلن *măfāīlūn* :

ارى الايام لا تبقى على حال فاحكيها
فيوماً شرّها فيّ [1] ويوما شرّتى فيها

Je vois bien que la fortune ne reste jamais dans le même état; c'est pourquoi, *cherchant à lui ressembler*, tantôt j'éprouve ses malices, tantôt elle éprouve les miennes. (Hamadânî[2].)

Voici un autre exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à فعولن *fāūlūn* (pour مفاعى *măfāī*) :

وما ظهرى لباغى الضيم بالظهر الذلول [3]

parce que le *dal* final de *mard* et le *dal* initial de *dar* se réunissent dans la prononciation comme nos lettres doubles. Voici, au surplus, comment il faut scander cet hémistiche :

Sād mārdār (pour *marddar* | *āwārād* | *chū fārhā-d*
Mā fū lūn | *fā ī lūn* | *fā ū lā-n*

[1] Voici comment on doit scander cet hémistiche :

Făyāumā schār | *rū hā fīyā*
Măfā ī lūn | *mă fā īlūn*

[2] La séance de laquelle ce vers est extrait a été publiée et traduite par feu Grangeret de Lagrange, p. 160 et suivantes de son Anthologie arabe.

[3] Voici comment il faut scander ce vers :

Mon dos n'est pas un dos obéissant pour celui qui veut faire le mal.

SECTION III.

Du mètre *rajaz* رجز.

Les poëtes persans, turcs et hindoustanis emploient souvent ce mètre régulier à huit pieds, tandis que les poëtes arabes ne l'emploient ordinairement qu'avec six, quelquefois avec quatre, et même avec trois et avec deux seulement. Quand les premiers emploient le *rajaz* irrégulièrement, ils n'admettent guère que les irrégularités nommées *khabn* et *taïy*.

Exemple persan du *rajaz* régulier à huit مستفعلن *mŭstăfĭlūn*[1] :

مطرب بگوشم زد نوا از گریه محزون کردمش
ساقی بدستم داد می پیمانه پر خون کردمش

Le musicien a fait entendre son chant à mon oreille et je l'ai attristé par mes gémissements. L'échanson m'a donné du vin et je lui ai rendu une coupe de sang.

Wă mā zāhrī | lĭbāguĭd dāī | mĭ bĭzzāhrĭz | zălūlī
Mă fā ī lūn | măfā ĭ lūn | mă fā ī lūn | făūlūn

On a déjà vu et on voit, par cet exemple, qu'en arabe un mot peut être séparé en deux hémistiches, de façon que la première partie de ce mot appartienne au premier hémistiche, et la deuxième au dernier.

[1] On trouve aussi le même mètre avec le dernier pied *muzâl*, c'est-à-dire devenu مستفعلان *mŭstăfĭlā-n*.

Exemple turc :

شاها سعادت اینی طوتدی جهانی سر تسر
تا آفتاب طلعتك آفاقه صالدی نـور وفـر

O roi, le monde, d'un bout à l'autre, a pris le signe du bonheur depuis que le soleil de ton visage a lancé à l'horizon la lumière et la splendeur. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

ست نین کی شمشیر کی اوجهڑ ولی کی دل اوپر
تیری شکارستانمین یو نخچیر هـی پـالا هـوا

Perce le cœur de Walî de l'épée de tes yeux ; car ce gibier a été élevé dans ton parc à cet effet. (Walî.)

Exemple persan du *rajaz* à huit pieds *matwî*, c'est-à-dire composé de huit مفتعلن *mŭftăĭlŭn*[1] :

مرده بُدم زنده شدم گریه بُدم خنده شدم
دولت عشق آمد ومن دولت پاینده شدم

J'étais mort, et j'ai recouvré
ma gaieté. Le bonheur de l'am
cipé à l'éternelle félicité. (Mur

Exemple hindoustani :

چهره کو اس بت کی قمر دیکهی تو جل جاوی وهین

[1] On emploie aussi le même mètre avec le dernier pied *muzâl*, comme dans le *rajaz* régulier.

En voyant le visage de mon idole, la lune brûle aussitôt *de dépit.*

Exemple persan du *rajaz matwî* et *makhbûn* alternativement, c'est-à-dire composé des pieds مفتعلن مفاعلن *mŭftăĭlūn măfāĭlūn*, répétés deux fois à chaque hémistiche :

كشتهٔ دیر سالهرا زنده كند بجرعهٔ
چاشنی گاه میدهد می زلبت پیالهرا

Il vivifie par une seule gorgée celui qui a été tué depuis bien des années, lorsqu'il lui fait savourer la coupe de vin de tes lèvres. (Figânî.)

Exemple turc :

گوش سنك خبرلرك الغه اولسه چارهمز
كاش قولاغمز قدر ایلسهلردی پارهمز

Si je pouvais apprendre de tes nouvelles de mes oreilles, plût alors à Dieu qu'elles eussent la valeur de mon argent *pour payer ces nouvelles.* (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

خون جو كيا هی بیگنه توفی میرا دل وجگر
لیتی هین تجهسی خستهٔ مین اپنی یهه انتقام دو

Toi qui as fait périr mon cœur et mon foie innocents, ils se vengent tous les deux de toi, qui es aussi blessé.

D'autres fois, on met au contraire le pied *makhbûn* avant le *matwî*, c'est-à-dire qu'on répète مفاعلن مفتعلن

màfāïlūn, *mūftàïlūn* à chaque hémistiche. Voici un exemple de ce cas, qui est rare :

فغان کنان هر سحری بکوی تو میگذرم
چو نیست ره سوی تو ام ببام در مینگرم

Chaque matin je passe auprès de ta rue en soupirant ; comme je ne puis t'approcher, je regarde le toit de ta maison.

Exemple arabe du *rajaz* régulier, mais composé seulement de six مستفعلن *mūstāfïlūn :*

یا معشر العشاق سیروا جهرة
نحو النبی الطاهر والمطهر

O vous tous qui aimez *Dieu*, marchez avec courage à la suite du Prophète pur et sanctifié. (Mucaddécî[1].)

Exemple persan :

ای از رخت ماه فلك گشته خجل
پیش قدت سرو سهی را پا بگل

La lune dans le firmament est honteuse au sujet de ton visage *dont la beauté surpasse la sienne ;* le cyprès tient ***humblement*** son pied dans la boue en présence de ta taille.

Exemple hindoustani :

هم کو ملا جو لطف کوئی یارکا
کب وه صبا کو لطف هی گلزارکا

[1] *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégories morales, pag. 99 et 107 de mon édition.

Le bien-être que j'ai éprouvé de la part de mon amie est-il comparable à celui que ressent le zéphyr de la part du jardin?

Exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à مفعولن *māfūlŭn* (pour مستفعل *mŭstāfīl*) :

القلب منها مستريحٌ سالمٌ
والقلب منّى جاهدٌ مجهودٌ

Son cœur *est* tranquille et calme, et le mien *est* passionné et soucieux.

Exemple persan du *rajaz* à six pieds *matwī*, c'est-à-dire composé de six مفتعلن *mŭftăĭlŭn* :

در برم آن ماه نيايد نفسى
شكوه ازان ماه مرا هست بسى

Cette belle à figure de lune ne veut pas se reposer un seul instant sur ma poitrine; c'est ainsi que je me plains beaucoup d'elle.

Exemple hindoustani :

ظلم كا اب اس سى گله لطف هى كيا
جو نه سنى شكوه كا كيا فايده هى

Est-il à propos de se plaindre à elle-même de sa tyrannie? Puisqu'elle ne veut rien entendre, quelle est l'utilité de la plainte?

Enfin voici un exemple arabe du *rajaz* à quatre pieds seulement réguliers[1] :

[1] En réalité, ces prétendus vers ne sont que des hémistiches. Il en est de même de ceux à trois pieds et à deux pieds, dont on trouve quelques exemples que je crois inutile de citer.

لا تيأسنّ عند النوب

من فرجة تجلو الكرب

Ne désespère pas *de trouver* au milieu des malheurs quelque satisfaction qui efface les chagrins. (Harîrî, XIX[e] *séance.*)

SECTION IV.

Du mètre *raml* رمل.

Les rhétoriciens arabes n'admettent en théorie ce mètre qu'avec six pieds seulement. Toutefois, on en trouve des exemples à huit pieds chez des poëtes arabes célèbres. Ainsi, le *cacîda* de Tantaranî, publié par S. de Sacy[1], appartient à ce mètre à huit pieds réguliers, si ce n'est que le dernier est *macsûr*. Chaque hémistiche se compose donc de trois فاعلاتن *fāïlātūn* et d'un فاعلان *fāïlā-n* ou فاعلات *fāïlā-t* final[2]. Voici les deux premiers vers de ce poëme :

يا خليّ البال قد بلبلت بالبلبال بال

بالنوى زلزلتنى و العقل فى الزلزال زال

يا رشيق القدّ قد قوّست قدّى فاستقم

فى الهوى وافرغ فقلبى شاغل الاشغال غال

[1] *Chrestomathie arabe*, t. II, pag. 158 et suiv.

[2] Un célèbre poëte anglais contemporain, Tennyson, a écrit sur un mètre pareil son poëme intitulé : *Locksley Hall :*

– ᴗ – – | – ᴗ – – | – ᴗ – – | – ᴗ –
Locksley Hall that in the distance overlooks the sandy flats.
(Ed. Fitz Gerald, lett. partic.)

O toi dont l'âme est exempte de tout souci, tu as livré mon cœur au trouble et aux angoisses ; et dans le tremblement que m'a causé ton absence, ma raison m'a abandonné.

Ta taille droite et élégante a courbé mon dos sous le poids des chagrins. Sois donc droite en amour et ne me fais pas d'infidélité ; car la passion qui me perd occupe mon cœur tout entier.

Du reste, on n'emploie pas, même en persan, en turc et en hindoustani, ce mètre à huit pieds réguliers ; le dernier des deux hémistiches est toujours ou *macsûr*, comme on vient de le voir, ou *mahzûf*, ou *mactû*, ou *muschaas*, ou *muçabbag*.

Voici un exemple persan de la même variété que le vers arabe de Tantaranî :

پادشاهی کو روا دارد ستم بر زیر دست
دوستدارش روز سختی دشمن زور آورست

L'ami *même* du roi qui se permet l'injustice envers ses sujets devient pour lui un ennemi formidable au jour de la détresse. (Saadî, *Gulistân*, liv. Ier.)

En voici un exemple turc, tiré du célèbre poëme de Macîhî sur le printemps[1] :

دڭله بلبل قصه سن کم ڭلدی ایام بهار
قوردی هر بر باغده هنکامه هنڭام بهار
اولدی سیم افشان اڭا ازهار بادام بهار
عیش ونوش ایت کم ڭچر قالمز بو ایام بهار

[1] W. Jones, *Poeseos asiaticæ commentarii.*

Écoute le chant du rossignol qui annonce l'arrivée du prin-emps. A l'occasion de cette saison, la foule se porte dans tous es jardins où les fleurs printanières de l'amandier répandent de 'argent. Sois joyeux et content avant que ce temps passe, car il ne dure pas.

Exemple hindoustani :

غیر جب کہتی ہیں مجھکو چھوڑ دی تو کوئی یار
دیکھ کر انکی طرف تکسی لگون ہون سوی یار

Lorsque des inconnus me disent d'abandonner une amie *qui m'est chère*, je les regarde, et je m'attache *encore plus* à cette amie.

Quelquefois le dernier pied des deux hémistiches est *mahzûf*, c'est-à-dire réduit à فاعلن *fâïlûn*.

Exemple persan :

صد نگه جای که او باشد بهر سو میکنم
تا بتقریبی نگاهی جانب او میکنم

Je regarde cent fois de tous côtés le lieu où elle réside, afin que, rapproché par le regard, je sois comme à ses côtés.

Exemple turc :

اهل تجریدك كلاهی تاج استغناسی در
سلطنت دیدكلری انجق جهان غوغاسی [1] در

[1] Ici سی est bref aussi bien que dans le premier hémistiche de ce vers. C'est comme si on écrivait س. (Voyez p. 226.)

Le bonnet de la liberté *religieuse* est la couronne du contentement. Ce qu'on nomme royauté est un grand trouble temporel. (Saad uddîn.)

Exemple hindoustani :

جگمنین دوجا نهین هی خوبرو تجهه سارکا
چاند کون هی آسمان پر رشك تجهه رخسارکا

Il n'y a dans le monde aucune beauté pareille à toi. La lune est jalouse dans le ciel *de l'éclat* de ta joue. (Walî.)

On peut employer le *raml* à huit pieds tous *makhbūn*, c'est-à-dire réduits à فعلاتن. Dans ce cas, le premier pied de chaque hémistiche peut rester régulier. Il en est ainsi, dans le vers suivant, pour le *sadr* ou premier pied du vers.

گفته بودم چو بیائی غم دل با تو بگویم
چه بگویم که غم از دل برود چون تو بیائی

Je me suis promis de te dire, lorsque tu viendras, le chagrin de mon cœur ; mais que pourrais-je te dire ? puisque, lorsque tu viendras, ce chagrin se dissipera. (Saadî.)

Exemple turc avec le dernier pied de chaque hémistiche *mactû*, c'est-à-dire réduit à فعلن *fālūn* :

بزه خیلن دزر اول غمزهٔ فتان صف صف
گویا جنکه طورر تیر گذاران صف صف

Cette coquette œillade dispose les rangs de l'armée de ses cils ; on dirait que des archers rangés en bataille se préparent au combat. (Bâquî.)

Cette variété du *raml* ressemble au mètre *kâmil mactû*, c'est-à-dire dont le pied primitif متفاعلن *mŭtăfāĭlūn* devient فعلاتن *făĭlātūn* (pour متفاعل *mŭtăfāĭl*). Toutefois, comme le paradigme du pied altéré ressemble plus à فاعلاتن *fāĭlātūn*, à cause du changement qu'on y introduit pour le rendre moins barbare, qu'à متفاعلن *mŭtăfāĭlūn*, il est plus naturel de le rapporter à *fāĭlātūn*, et ainsi au mètre *raml*, et non au mètre *kâmil.*

On emploie aussi le *raml* à huit pieds *maschkûl*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلات فاعلاتن *făĭlātŭ, fāĭlātūn*, répétés deux fois.

Exemple persan :

تو بخویشتن چه کردی که بما کنی نظیری

بخدا که واجب آمد زتو احتراز کردن

Qu'as-tu fait, de toi-même, pour t'égaler à moi? Par Dieu, il est à propos que je t'évite *désormais.*

Exemple hindoustani :

نه خدا هی همسی راضی نه یهه بت هی همسی مایل

رهی یون هی باز مانده نه ادهرکی نه ادهر کی

Dieu n'est pas satisfait de moi, et cette idole non plus n'a pas d'inclination pour moi. Je suis pareil au voyageur fatigué qui ne sait quelle route prendre.

Exemple persan du *raml* à huit pieds *makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلان *fāĭlātūn, făĭlātūn, făĭlātūn, făĭlā-n* (pour فعلات *făĭlā-t*) :

میکنم هر نفس از دست فراقت فریاد
آه کر نالهٔ زارم نرساند بتو باد

Je soupire à chaque instant à cause de ton absence ; mais il est fâcheux que le vent ne porte pas jusqu'à toi mes plaintifs gémissements. (Hâfiz.)

Exemple turc de la même variété :

روح بخش اولدی مسیحا صفت انفاس بهار
آچدیلر دیدهلرن خواب عدمدن ازهار

Le zéphyr printanier a rendu la vie *à la nature*, comme *aux morts* le souffle du Messie. Les fleurs ont ouvert leurs yeux que fermait le sommeil du néant. (Bâqui.)

Exemple hindoustani :

شمع کو منہہ کی تیری سامھنی هی کیا اب تاب
که هی خورشید تیرا چہرہ وہ گرم شب تاب

Quel éclat reste désormais à la bougie *allumée* en présence de ta face? Ton visage coloré est, en effet, un soleil qui éclaire la nuit.

Exemple persan du *raml* à huit pieds *makhbûn* et *mactû*[1] ou *mahzûf* et *makhbûn* composé, à chaque hémi-

[1] Ici la dénomination de *mactû* مقطوع, dérivé de *cat* قطع, expression qui a été expliquée plus haut (voir la dixième irrégularité des pieds), s'applique au dernier فاعلاتن *fâïlâtün* en tant qu'il est d'abord réduit à فاعلن *fâïlün* pour فاعلا *fâïlâ*, qui devient, par le *cat*, فاعل *fâïl* changé en فعلن *fâlün*. S. de Sacy donne à ce pied irrégulier le nom de *abtar* ابتر dans son Traité élémentaire de prosodie arabe.

stiche, des pieds فاعلاتن [1] فعلاتن فعلاتن فعلن *fāïlātūn*, *făïlātūn*, *făïlātūn*, *fălūn* ou *făïlūn* :

عاشق از طعنهٔ اغیار چه پروا دارد
آتش از سرزنش خار چه پروا دارد

Qu'importent à l'amant les critiques de ses rivaux ? Le feu fait-il attention aux reproches que lui fait l'épine qu'on brûle ? (Sâib.)

Exemple turc :

غنچه‌لر ایچره نهان ایلمه گلبرگ ترك
یعنی سر ایلیلم سینه کی چوز دوکمه‌لرك

Ne cache pas tes frais pétales dans le *bouton*[2]; ou, pour mieux dire, ne dérobe pas ta poitrine (*à mes regards*); mais ouvre le *bouton* (*de ton vêtement*). Bâquî.)

Exemple hindoustani :

سب سوں ممتاز هوا سلسلهٔ معنی میں
دل دیوانه کوں جب عشق نے ارشاد کیا

Lorsque l'amour *divin* a dirigé le cœur passionné, il s'est séparé de tout et est entré dans la voie du spiritualisme. (Walî.)

On trouve en arabe des vers écrits dans ce mètre à six pieds réguliers, si ce n'est que le dernier pied du

[1] Le premier pied peut aussi être فعلاتن, ainsi qu'on le voit au second hémistiche du vers hindoustani cité en exemple.

[2] Allusion au bouton de rose.

premier hémistiche est réduit à فاعلن *fāïlūn* (pour فاعلا *'āïlā*). En voici un exemple :

من هداه سُبُلَ الخير اهتدى
ناعمَ البال ومن شآء اضلّ [1]

Celui que *Dieu* dirige dans les sentiers de la vertu se laisse conduire avec un cœur docile et soumis ; mais *Dieu* égare qui bon lui semble. (Labîd [2].)

En persan, en turc et en hindoustani, il y a pour le mètre *raml* à six pieds les mêmes variétés que pour celui à huit. Celle qui se compose à chaque hémistiche de deux فاعلاتن *fāïlātūn* et d'un فاعلن *fāïlūn* (ou فاعلان *fāïlā n*), est la plus commune. Beaucoup de poëmes persans sont écrits sur ce mètre ; entre autres, le célèbre masnawî de Jalâl uddîn Rûmî, le *Pand-nâma* d'Attâr, le *Mantic uttaïr* du même auteur, et le *Quissa-i Salmân o Absâl* de Jâmî.

En voici un exemple turc :

هر كه خوب اخلاقله موصوف اوله
دولت كونين اكا معطوف اوله

Que celui qui est doué de bonnes qualités jouisse du bonheur des deux mondes. (Schâhidî.)

[1] Je prononce ces deux derniers mots comme s'il y avait شاءا اضلا, conformément aux licences poétiques particulières aux Arabes, et je scande ainsi cet hémistiche :

Nāïmāl bā | *lī wā mān schā* | *ā ădāllā*
Fāï lā tūn | *fā ĭ lā tūn* | *fāïlā tūn*

[2] *Chrest. ar.* de S. de Sacy, t. II, p. 471.

Exemple hindoustani :

یاد کرنان هر گهڑی اس یار کا
هی وظیفه مجه دل بیمار کا

Le souvenir continuel de ce précieux ami est pour mon cœur amoureux une tâche journalière. (Walî.)

Voici un exemple turc dẹ la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est فاعلان *fāïlā-n* ou فاعلات *fāïlā-t* :

یللره مهر ووفاسی خوش گلور
بنده یه مهر ووفاسی خوش گلور

Son amour fidèle plaît aux héros, et il plaît à moi, son humble esclave. (Bâquî.)

La variété de ce mètre, qui est composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فعلاتن فعلن *fāïlātūn, făïlātūn, făïlūn*, est celle sur laquelle est écrit le joli poëme de Mîr Taquî dont j'ai publié la traduction sous le titre de *Conseils aux mauvais poëtes*.

Voici un exemple d'une autre variété qui ne diffère de celle-ci qu'en ce que le dernier pied des deux hémistiches est à la fois *muschaas* et *macsûr*, c'est-à-dire فعلان *fūlā-n* :

روز عیش وطرب بستانست
روز بازار گل وریحانست

C'est pour le jardin le jour de la gaieté et de la joie ; c'est le jour du marché de la rose et du basilic. (*Anwarî.*)

On trouve aussi des vers arabes du mètre *raml* à quatre pieds seulement. En voici deux composés de quatre فاعلاتن *fāĭlātūn* réguliers :

يا ثقاتي خبروني عن حديث اليوم حقا
اكذا كل محب فارق الاحباب يشقى

O mes amis, répondez avec franchise à ce que je vous demande : « Est-ce le sort de tous les amants éloignés de celle qu'ils aiment, d'être à ce point malheureux ? » (Mukrî[1].)

SECTION V.

Du mètre *sarî* سريع.

On ne trouve pas ce mètre employé régulièrement. En arabe, le dernier pied des deux hémistiches, composés chacun de trois pieds, est généralement ou *matwî* ou *maucûf*, ou *maksûf*. En persan, en turc et en hindoustani, les autres pieds mêmes sont généralement irréguliers.

Exemple persan du *sarî matwî* et *maksûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds : مفتعلن مفتعلن فاعلن *mūftăĭlūn*, *mūftăĭlūn*, *fāĭlūn*[2] :

[1] *Anthologie* de J. Humbert, pag. 54.

[2] Ici فاعلن est pour مفعلا, formé de مفعلات, pied *matwî* de مفعولات. On peut aussi rapporter ce vers au mètre *rajaz* à six pieds, les deux premiers *matwî* et le troisième *marfû*. Alors le pied فاعلن est pour تفعلن, et dérive de مستفعلن et non de مفعولات.

قطره زفيض تو گهر مى شود

خاك بتاثير تو زر مى شود

a grâce, la goutte d'eau devient une perle; par ta puis-
a terre devient de l'or.

mple turc :

سوخته تاب تجلى ايدى شيفته حضرت مولى

tait brûlé des feux de la splendeur divine; il était plein
ur pour le Seigneur. (*Humâyûn-nâma*.)

xemple persan du *sarî matwî* et *maucûf*, c'est-à-dire
posé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن مفتعلن
فاعلا *mūftăĭlūn*, *mūftăĭlūn*, *făĭlā-n*[1] :

با تو مرا سوختن اندر عذاب

به كه شدن با دگرى در بهشت

Je préfère brûler avec toi dans les tourments, plutôt que d'être
ans le paradis avec une autre. (Saadî.)

Exemple hindoustani :

كيا كرون تشخيص كا اسكى بيان

منهه مين هوئى جاتى هى ساكت زبان

Quelle description ferai-je de sa personne? ma langue est
nuette dans ma bouche.

[1] Le *Makhzan ulasrâr* de Nizâmî, le *Tuhfat ulahrâr* de Jâmî
t plusieurs autres poëmes célèbres sont sur ce mètre.

On trouve quelquefois des différences entre les hémistiches d'un même vers du *sarî*. Ainsi, dans le suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مفتعلن مفتعلن فاعلان *mŭftăĭlŭn*, *mŭftăĭlŭn*, *făĭlă-n*, **et le second**, de مفعولن مفعولن فاعلان *măfŭlŭn*, *măfŭlŭn*, *făĭlă-n* :

هست کلید در گنج حکیم

بسم الله الرحمن الرحیم

La clef de la porte du trésor du sage, c'est **le nom de Dieu** clément et miséricordieux. (Nizâmî.)

Dans le vers suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مفتعلن مفتعلن فاعلن *mŭftăĭlŭn*, *mŭftăĭlŭn*, *făĭlŭn*, et le second, des pieds مفتعلن مفعولن فاعلان *mŭftăĭlŭn*, *măfŭlŭn*, *făĭlă-n* :

حلقهٔ ارکم شود از زلف تو

خاتم جم خواهی تاوان آن

Si un anneau n'est pas aussi parfait **que les boucles de tes** cheveux, tu dois considérer la bague de Jamschîd comme l'équivalent. (Khâcânî.)

Exemple persan du *sarî matwî*, *mactû* et *majdû*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن مفعولن فاع *mŭftăĭlŭn*, *măfŭlŭn*, *fă-a* :

ای گل رویت سنبل خیز

زلف سیاهت آتش بیز

'e ton visage relève le nard de tes cheveux, et leurs
tles criblent[1] le feu *qui anime tes joues*.

e hindoustani :

نالہ ہمارا ہی موزون
سنگ کو ہی کرتا ہی خون

te est cadencée, elle ensanglante la pierre elle-

e persan du mètre *sarî*, *makfûf* et *manhûr*,
composé, à chaque hémistiche, des pieds :
مفتعلن *mūftāīlūn*, *mūstāfīlū*, *fā* :

تیغ بکف از ناز بیا تا نشده بهرم س

ends avec grâce ton épée dans ta main, que ma vie
as de bouclier. (Faquîr.)

le persan de la variété composée, à chaque hé-
des pieds مستفعلن مستفعلن فعولن *mūstāfīlūn*,
, *fāūlūn*, ce dernier pied étant à la fois *makhbûn*
:

ای نازنین در کوی ما گذر کن
ای مه جبین در روی ما نظر کن

-dire « Tes cheveux laissent voir, à travers leurs
n visage comparable au feu. »
.-dire « J'exprime ma plainte en vers, et, par là, je
ble la pierre elle-même au point de la blesser au cœur
nglanter. »

O charmante *amie*, passe dans ma rue ; ô toi dont le front est pareil à la lune, regarde-moi.

Exemple hindoustani :

ای دل نجا زلفونمین اس صنم کی
هر چین اسکی قید هی ستم کی

O mon cœur, n'erre pas dans les cheveux de cette idole, car chaque boucle est un lien préparé par sa tyrannie.

Les poëtes persans, turcs et hindoustanis, n'emploient pas d'autres variétés du *sarî;* mais les poëtes arabes en admettent quelques autres régulières aux deux premiers pieds de l'hémistiche; mais irrégulières au dernier, qui subit différentes altérations[1].

Exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فاعلن *fâïlūn* pour مفعولا *māfūlâ :*

هلم يا صاح الى روضة تجلى عن العانى صدا همه
نسيمها يعثر فى ذيله وزهرها يضحك فى كمه

Va, mon ami, dans la prairie ; si tu es affligé, elle te délivrera de la rouille du chagrin. Tu y verras le zéphyr s'embarrasser dans sa robe traînante, et la fleur entr'ouvrir son bouton pour sourire. (Soyûtî[2].)

[1] Je ne parle pas de quelques vers arabes où ce mètre a été réduit à trois pieds, c'est-à-dire à un hémistiche seulement dont le dernier pied est فعولان *fāūlā-n* pour مفعولات *māfūlā-t* ou مفعولن *māfūlūn* pour مفعولا *māfūlā.*

[2] *Anthologie* de J. Humbert, pag. 78.

Exemple du *sarî*, semblable au précédent pour le premier hémistiche, mais dont le dernier pied du second est فعْلن *fālūn* pour مفعو *māfū* :

لله ايام نعمنا بها ما كان اسناها واهناها
غابت فلم يبق لنا بعدها شى سوى ان نتمناها

O Dieu ! ces jours de félicité, qu'ils ont été glorieux et riches en bienfaits ! Ils sont évanouis, et il ne nous est resté, après eux, que le désir de les revoir encore. (Omar ben Fâred[1].)

Exemple du *sarî*, pareil aux exemples précédents, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est فاعلان *fāïlā-n*, ou فاعلات *fāïlā-t* pour مفعُلات *māfūlā-t* :

لله اوقاتٌ لنا قد مضت مع رفقة الفاظهم كالجمان

O quels *heureux* instants nous avons passés avec des compagnons dont les paroles étaient comme des perles ! (Hadicat ulafrâh[2].)

SECTION VI.

Du mètre *munsarih* منسرح.

Les poëtes arabes n'empl
Les poëtes des autres na
traire, l'emploient rareme

[1] *Anthologie* de G. de Lagrange, pag. 166.
[2] Ces mots, qui signifient « le jardin des délices, » sont le titre d'un choix de morceaux arabes en prose et en vers, édité à Calcutta en 1812, par le scheïkh Ahmad-ulyamânî.

mais ordinairement avec huit pieds irréguliers, jamais réguliers. En effet, le dernier pied des deux hémistiches est, ou *maucûf*, ou *maksûf*, ou *majdû*, ou *manhûr*, et les autres sont *matwî*[1]. En voici un exemple *matwî* et *maksûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن فاعلن *mŭftăĭlūn*, *fāĭlūn*, répétés :

مجهه په نظر کر بکر بات رقیبان سنتی

پیت میری سن نسن دوسریکی جا غزل

Parle-moi par tes regards, ne parle pas à mes rivaux. Écoute mes vers, n'écoute pas un autre gazal. (Walî.)

Exemple du *munsarih matwî* et *maucûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفتعلن فاعلان *mŭftăĭlūn*, *fāĭlā-n*, ou فاعلات *fāĭlā-t* répétés :

ای شه دلدل سوار شاه سلام [2] علیك

حیدر با ذو الفقار شاه سلام علیك

O roi[3], monté sur Duldul, salut à toi, ô roi. O lion, armé du zû'lficar, salut à toi, ô roi.

Au lieu du premier فاعلان ou فاعلات, on peut em-

[1] Au lieu du pied *matwî* مفتعلن, on emploie quelquefois à sa place le *mactû*, c'est-à-dire مفعولن *māfūlūn* pour مستفعل *mūstāfĭl*. Cette licence et les licences analogues sont fréquentes.

[2] Il faut dans ce vers, à cause de la mesure, prononcer ce mot *sălāmūn* avec le *tanwîn zamma*, comme en arabe littéral.

[3] Il est ici question d'Ali. Duldul était le nom de son cheval, Zû'lficâr de son épée, qui était à deux pointes et à deux tranchants, et qui lui avait été donnée par Mahomet.

ployer فاعلن *fāïlūn*, qui est pour مفعلا *māfūlā*, c'est-à-dire مفعولاتُ *matwî* et *maksûf* :

Exemple persan :

نوش لب لعل تو قیمت شکر شکست [1]

چین سر زلف تو رونق عنبر شکست

Ce qu'on goûte sur tes lèvres de rubis détruit la valeur du sucre [2]. Tes cheveux bouclés anéantissent l'éclat de l'ambre gris [3]. (Anwarî.)

Exemple hindoustani :

حضرت دل هم تمهیں کہتی نہ تہی بار بار

طرۂ خوبان کی قید سخت هی دشوار [4]

O mon cœur, ne t'ai-je pas dit bien des fois, qu'il est dur d'être enchaîné par les boucles de cheveux des belles ?

[1] Il faut ainsi scander cet hémistiche :

Nōschĭ lăbī | *lālĭ tū* | *quīmătĭ schāk* | *kār schĭkās-t*
mūf tăĭ lūn | *fāïlūn* | *mūftă ĭ lūn* | *fā ĭ lā-n*

[2] C'est-à-dire « La douceur de ces lèvres est tellement préférable à celle du sucre qu'il en perd tout son prix et devient sans valeur. »

[3] C'est-à-dire que les cheveux dont parle ce poëte sont d'un noir plus brillant que celui de l'ambre gris ou plutôt noir.

[4] Dans ce second hémistiche, on a employé une licence autorisée, c'est-à-dire que le troisième pied est متفعلن *mŭtāfĭlūn* au lieu de مفتعلن *mūftăïlūn*. Il faut scander, en effet, ainsi cet hémistiche :

Tūrrăĭ khū | *bān kĭ caī* | *dĭ săkhtĭ haī* | *dūschŭā-r*
mūftăĭ lūn | *fā ĭ lūn* | *mŭtā fĭ lūn* | *fā ĭ lā-n*

Exemple du *munsarih matwî*, *manhûr* et *majdû* ainsi composé :

مفتعلن فاعلاتُ مفتعلن فع مفتعلن فاعلاتُ مفتعلن فاع [1]

بافتن ريسمان نه معجزه باشد

معجزه داود بين كه آهن بافست

Ce n'est pas une chose merveilleuse que de tisser du fil, mais admire le miracle de David, qui faisait des tissus avec du fer[2]. (Khâcânî.)

Voici un exemple arabe du *munsarih* régulier[3] à six pieds :

وقد تصلّيتُ حرّ حربهمُ

كما تصلّى المقرورُ من القرسْ

J'ai souffert de l'ardeur de leur guerre ce qu'un homme glacé de froid souffre des rigueurs de l'hiver[4].

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à مفتعلن *mŭftăĭlŭn* pour مستعلن *mŭstăĭlŭn* :

انّ ابن زيد لا زال مستعملا

للخير يفشي في مصره العُرُفا

[1] Les deux hémistiches peuvent être aussi tout à fait pareils.
[2] Allusion à une légende orientale.
[3] Sauf les licences dont les pieds originaux sont susceptibles.
[4] *Chrestomathie* de S. de Sacy, t. II, p. 388.

Le fils de Zaïd ne cesse pas de faire du bien ; il répand ses bienfaits dans sa ville[1].

Il y a quelques vers arabes qu'on rattache à ce mètre, et qui n'ont que deux pieds. Ils se composent de مستفعلن et de مفعولاتُ, ou مفعولن pour مفعولا. J'en cite le paradigme pour mémoire.

SECTION VII.

Du mètre *khafîf* خفيف.

En arabe, on emploie ce mètre régulier, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتن مستفع لن فاعلاتن *fāïlātūn, mūstāfi-lūn, fāïlātūn,* avec les licences accidentelles autorisées de مفاعلن *mäfāïlūn* pour مستفع لن, et de فعلاتن *fäïlātūn* pour فاعلاتن. Exemple :

ما راى النـاس ثانى المتنبّى
اى ثانٍ يُرى لبكـر الزمـان
هو فى شعره نبىّ ولـكـن
ظهرت معجزاتـه فى المـعـانى

Jamais les hommes ne verront un second Mutanabbî. Le premier né de ce temps peut-il trouver son semblable ? Dans ses vers il est prophète[2] sans doute, et ses miracles sont dans ses pensées[3].

[1] Le mot de *misr* ou, comme on le prononce aujourd'hui en Orient, *masr* est souvent pris dans le sens de ville.

[2] Allusion au surnom de *Mutanabbî* (celui qui se dit prophète) sous lequel est connu le célèbre poëte arabe Abûtaïyib-Ahmad de Kûfa.

[3] *Anthologie* de Grangeret de Lagrange, p. 102.

Quelquefois les deux hémistiches se terminent par فاعلن *fāïlūn*, pour فاعلا *fāïlā*. Exemple :

ان قدرنا يوما على عامر
ننتصف منه او ندعه لكم

Si un jour je réduis Amir en mon pouvoir, je verrai si je dois le traiter comme il le mérite ou vous le renvoyer.

D'autres fois, le dernier pied du second hémistiche seulement est réduit à فاعلن, et le dernier pied du premier hémistiche reste régulier. Exemple :

ليت شعرى هل ثم هل آتينهم
ام يحولن من دون ذاك الردى

Je voudrais bien savoir si je les atteindrai là, ou si la mort m'en empêchera.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie le *khafîf* qu'irrégulier, à six pieds. Le premier de chaque hémistiche est ou régulier, ou *makhbûn*, ou *muçabbag*, et le dernier *măcsûr*, *mazhûf*, *muschaas*, *mactû* et *makhbûn*.

Voici des exemples du *khafîf makhbûn* composé à chaque hémistiche des pieds فعلاتن مفاعلن[1] فاعلاتن *fāïlātūn*, *măfāïlūn*, *făïlātūn*. Exemple arabe :

لا احب الدوات تحشى يراعا
تلك عندى من الدوى معيبة

[1] Ce pied peut être aussi accidentellement *makhbûn*, c'est-à-dire réduit à فعلاتن.

Je n'aime pas voir l'encrier plein de calams ; c'est là, selon moi, une chose blâmable pour les écritoires. (Kuschajim[1].)

Exemple persan :

ای صبا بوسه زن زمین در او را

ور نرنجد لب چو شکر اورا

O Zéphir, baise sa porte de ma part, pourvu que ses lèvres aussi douces que le sucre n'en soient pas blessées.

Exemple hindoustani :

یار مه رو کو دیکھ کر نرها دل

هاتھ سی اس کی آه اب نه بچا دل

A la vue de cette belle à visage de lune, mon cœur s'est agité ; hélas ! il n'a pu se sauver de ses mains.

Exemple du *khafîf makhbûn* et *macsûr*[2], c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلان *fâïlâtun, mafâïlun, fâïlâ-n*, ou *fâlâ-n*.

Exemple arabe :

روضة ماء نهرها سلسال

دوحة سجع طيرها موزون

C'était un jardin avec un ruisseau d'eau limpide ; c'était un bosquet où le chant des oiseaux était cadencé. (Saadî, *Gulistan.*)

Exemple persan :

[1] *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy, t. II, p. 333.
[2] Cette irrégularité est très-commune dans le dernier pied.

هم نبی‌را وصی وهم داماد
چشم پیغمبر از جمالش شاد

Ali était à la fois l'héritier et le gendre du Prophète. L'œil de Mahomet était content de sa beauté. (Sanâî.)

Exemple turc :

بی سفر شه اولور می عالم گیر
بی سفر مه اولور می بدر منیر

Le roi deviendra-t-il, sans voyager, le conquérant du monde? La lune deviendra-t-elle, sans se déplacer, pleine et brillante? (*Humâyûn-nâma.*)

Exemple hindoustani :

تیری مکھ پہ[1] ای نازنین یو نقاب
جھلکتا هی جون مطلع آفتاب

Ce voile sur ta face, ô charmante *amie*, brille comme l'aurore qui annonce le soleil. (Walî.)

[1] Telle est, je pense, la véritable leçon, et non پر, qu'on lit dans mon édition. Cette nouvelle leçon m'est indiquée par un manuscrit que j'ai acheté depuis l'impression des œuvres de Walî. Ce manuscrit paraît avoir fait partie de la bibliothèque impériale de Dehli, car il porte l'empreinte du cachet de l'empereur mogol Mohammad Schâh. Il est excellent et il m'a souvent donné, à mon cours, l'occasion de proposer des leçons meilleures que celles que j'avais adoptées. Je puis aussi actuellement consulter un manuscrit du même écrivain dont Samuel Lee voulut bien me gratifier, et un autre qui a appartenu à D. Forbes.

Exemples du *khafîf makhbûn* et *mactû*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن *fāĭlātūn*, *măfāĭlūn*, *fāĭlūn* ou *fālūn*[1].

Exemple persan :

هر دم از عمر میرود نفسی
چون نگه میکنم نماند بسی

A chaque respiration, une parcelle de la vie s'échappe. Si j'y fais bien attention, *je verrai* qu'il n'en reste que peu. (Saadî, *Gulistan.*)

Exemple turc[2] :

فضل رحمانه استناد ایده‌لم
نامنی خلوت ایچره یاد ایده‌لم
بو فنا دولتندن ال چکه‌لم
مزرع دلده حبّ حقّ اکه‌لم

Je veux me confier[3] en la bonté de Dieu et aller, au sein de

[1] C'est sur ce mètre que sont écrits, entre autres, le *Salsalat uzzahab* et le *Subhat ulabrâr* de Jâmî, le *Hadîcat* de Sanâî (ثنائی), le *Haft Païkar* de Nizâmi et le *Jâm-i Jâm* d'Auhadî.

[2] Le poëme turc de Fazlî intitulé *Gul o bulbul* dont feu le baron de Hammer Purgstall a donné une édition accompagnée d'une traduction allemande, est un masnawî écrit sur ce mètre. Ainsi ses vers ne se composent pas, comme l'a cru le célèbre orientaliste de Vienne, des pieds *fāĭlātūn*, *fāĭlātūn*, *fālūn*, qui formeraient d'ailleurs un paradigme inusité.

[3] Mot à mot : « Faisons appui » ou « appuyons-nous. » C'est le sultan Murâd qui est censé prononcer ces vers lorsqu'il se décide à abdiquer. Voyez le récit de la bataille de Varna,

la retraite, invoquer son nom. Je veux éloigner ma main de ce royaume périssable et semer dans mon cœur le grain de l'amour de Dieu. (Saad-uddîn.)

Exemple hindoustani :

کیا کہوں میں کہ آج کیسی ہی
شکل شاہ جہان کی جیسی ہی

Dirai-je comment est actuellement sa figure? Elle est semblable à celle du roi du monde. (Saudâ.)

En arabe, ce mètre n'a quelquefois que quatre pieds seulement, c'est-à-dire : فاعلاتن مستفعلن *fāïlātūn, mūstāfī-lūn*[1], à chaque hémistiche. L'énigme suivante en offre un exemple :

ما آسم شيء من الحيا نصفه قلب نصفه
واذا رخم اقتضى طيبه حسن وصفه

Quel est le nom d'une chose qui fait partie de la pluie, dont la moitié est la même chose que l'autre moitié retournée; Si l'on en retranche la dernière lettre, sa bonne odeur la rend digne d'éloges[2].

dans le Journal asiatique, année 1828, et dans la Bibliothèque des Croisades, à la suite de l'Histoire de Michaud, t. IX, p. 416 et suiv.

[1] *Fāïlātūn* peut être réduit à فعلاتن *fāïlātūn* et *mūstāfī-lūn* à متفعلن *mūtāfīlūn.*

[2] Le mot de l'énigme est قطره « goutte d'eau. » Ce mot, séparé en deux mots donne قط et ره, et ce dernier mot retourné donne هر. Or, les mots قط et هر sont deux noms du *chat*. En retranchant la dernière partie de قطره, c'est-à-dire ه, on a قطر, qui signifie le bois d'aloès. (*Chrest. arabe*, III, 164.)

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à فعولن *fāūlūn* (pour متفعل *mŭtāfīl*) :

كل خطب ما لم تكونوا غضبتم يسير¹

Toute chose est facile, pourvu que vous ne vous fâchiez pas.

SECTION VIII.

Du mètre *muzāri* مضارع

On ne trouve pas ce mètre employé régulièrement. Les poëtes arabes ne l'emploient jamais qu'avec quatre pieds, quoiqu'il en ait huit dans les tables des paradigmes primitifs. En persan, en turc, en hindoustani, au contraire, on l'emploie à huit pieds.

Voici un exemple persan *akhrab*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول فاع لاتن *māfūlŭ, fāï-lātūn* répétés[2] :

[1] Voici comment on doit scander ce vers :

Kŭllŭ khātbīn | *mā lām tākū* | *nū gādībtūm* | *yācīrū*
fā ï lā tūn | *mūs tā fī-lūn* | *fā ï lā tūn* | *fāūlūn*

Ainsi qu'on le voit par la scansion, les deux premières syllabes du mot تكونوا appartiennent au premier hémistiche du vers et la dernière au second. Ces coupures ne sont autorisées qu'en arabe.

[2] Les pieds des deux hémistiches ne sont quelquefois pas bien pareils ; ainsi l'auteur du *Hadāyic ulbalāgat* cite un vers de Khâcânî, dont le premier hémistiche est conforme au paradigme que je donne ici, mais dont le deuxième doit, selon lui, se scander ainsi : مفعول فاع لاتُ مفاعيل فاع لا تن *māfūlŭ, fāïlātŭ, măfāīlŭ, fāïlā tūn*. Toutefois, je pense qu'on peut le scander régulièrement comme le premier. Voici ce vers :

اى سرو ماه پیکر وى [1] ماه سرو قامت
رفتى ولى تو بر من بگذشت [2] صد قيامت

O cyprès à visage de lune, ô lune à taille de cyprès, tu m'as abandonné ; mais aussi cent afflictions m'ont assailli.

Exemple turc :

رخسارك اوزره اول خال خال اوزره اول سيه مو
صان آتش اوزره عنبر عنبرده دود خوشبو

Sur ta joue est cette éphélide, sur cette éphélide ce poil noir; on dirait que c'est de l'ambre gris sur du feu, et qu'il y a sur l'ambre une odorante fumée [3]. (Schahidî.)

كردى نخست با ما عندى چنانكه دانى
دانم به انكه بر سر آن عهد خود نمانى

Tu sais bien que tu as pris antérieurement un engagement avec moi, mais je sais bien que tu ne le tiendras pas.

Je lis دانم, conformément à une correction manuscrite que je trouve en marge de mon exemplaire, au lieu de ماند que porte le texte imprimé, et je scande ainsi cet hémistiche :

Dānām bă | ānkĭ bār sār | ān āhdĭ | khūd nămānī
mā fū lŭ | fā ĭ-lā tūn | mā fūlŭ | fā ĭ-lātūn

[1] وى est pour و (*et*) et اى (*oh !*).

[2] Il faut prononcer *bĭgzŭschtĭ*, pour avoir *māfūlŭ*. Sur la prononciation de la particule verbale بـ, voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag. 50.

[3] L'auteur compare au feu la joue, à cause de son incarnat; à l'ambre l'éphélide, à cause de sa noirceur, et à la fumée le poil tortillé qui croît sur la lentille.

Exemple hindoustani :

وه نازنین ادا میں اعجاز هی سراپا
خوبی میں گلرخاں سوں ممتاز هی سراپا

Cette femme gentille est une véritable merveille ; elle se distingue, par sa beauté, de toutes ses compagnes. (Walî.)

Exemple turc du *muzâri makfûf*, *akhrab* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول فاع لاتُ مفاعیل فاع لن *mäfūlŭ*, *fāĭ-lātŭ*, *măfāīlŭ*, *fāĭ-lūn* :

فرمان عشقه جاننله در انقیادمز
هرگز قضاده ذرّه قدر یوق عنادمز

Je suis soumis, au péril de ma vie, à l'ordre de l'amour ; ma résistance est tout à fait impuissante contre le destin. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

تا گل کی روسوں رنگ اڑی اوس کی نمط
ای آفتاب حسن لتك توں چمن من آ

O soleil de beauté, viens dans le jardin en te balançant, afin que la couleur de la rose disparaisse de son visage comme la rosée, *par le dépit qu'elle aura d'être éclipsée par ta beauté.* (Walî.)

Exemple persan du *muzâri akhrab*, *makfûf* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des mêmes pieds que les vers précédents, si ce n'est que le dernier est فاع لان *fāĭ-lā-n* :

بازم هوای آن بت رعناست الغیاث
دیگر دلم رمیدهٔ وشیداست الغیاث

Miséricorde ! je ressens encore de l'amour pour cette belle idole; miséricorde ! ô mon cœur tu es encore ému et agité. (Hâfiz.)

Exemple du *muzâri* à huit pieds alternativement *makfûf* et *mucsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاع لانْ مفاعيل *măfāīlŭ*, *fāī-lā-n* répétés.

گر آن طرهٔ هست مشك بها چون نداد بوی
ورآن چهرهٔ هست ماه چرا در کشید روی

Si ces boucles de cheveux sont du musc, pourquoi me refusent-elles leur odeur ? Si ce visage est la lune, pourquoi s'est-il détourné *de moi ?*

Exemple hindoustani :

جو اسمین هی کب هی زهر دلا دیکهه یار مین
نجا زلف یار مین نجا زلف یار مین

O mon cœur, ne va pas te perdre dans les boucles des cheveux de mon amie, de crainte que tu n'y trouves du poison.

Voici actuellement des exemples du *muzâri* à six pieds *akhrab* et *makfûf*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds مفاعيلن فاع لاتُ مفعول *māfūlŭ*, *fāī-lātŭ*, *măfāīlūn*. Exemple persan :

ای مه جبین که یار دل آزاری
سویم نگاه کن زسر یاری

O beauté charmante, qui tourmentes mon cœur, regarde au moins de mon côté avec amitié.

Exemple du *muzâri* à six pieds *akhrab*, *makfûf* et *macsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds[1] مفعول مفاعيل فاعلان *măfūlŭ*, *măfāīlŭ*, *fāīlā-n* :

كو آصف جم كو بيا به بين
بر تخت سليمان راستين

Viens voir que, bien qu'il soit Açaf et Jam, il est assis sur le trône solide de Salomon. (Anwarî.)

Voici actuellement un exemple arabe du *muzâri* à quatre pieds composé à chaque hémistiche des pieds مفاعلن فاع لاتن *măfāīlūn*, *fāī-lātūn*[2] :

وقد رأيت الرجال[3] فما ارى مثل زيدِ

[1] On peut aussi employer le pied فاعلن, c'est-à-dire que le pied primitif فاع لاتن peut devenir *mahzûf* au lieu de *macsûr*. Au reste, on voit par le paradigme de ce mètre dérivé, que ce n'est pas le dernier pied de l'hémistiche qui est retranché, mais le second.

[2] Il est essentiel de remarquer seulement : 1° qu'on emploie quelquefois مفاعيل *măfāīlŭ* au lieu de مفاعلن, et même qu'au commencement du vers on peut substituer à ces pieds فاعلن *fāīlūn* et مفعول *māfūlŭ* (pour فاعيل *fāīlŭ*) ; 2° que فاع لاتن peut, à la fin du premier hémistiche, se changer en فاع لاتُ *fāī-lātŭ*.

[3] Le تُ de رايتُ et le لُ de رجالُ sont longs ; il faut donc scander ainsi :

Wă căd răaī | *tŭr rĭjālā*
mă fā ĭlūn | *fā ĭ-lātūn*

J'ai vu les hommes, mais je n'en ai vu aucun comme Zaïd.

SECTION IX.

Du mètre *muctazab* مقتضب.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie ce mètre qu'irrégulièrement des deux manières suivantes :

1° A huit pieds *matwis*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds مفتعلن فاعلاتُ *fāïlātŭ, mŭftăïlŭn* répétés. Exemple persan :

سرو گلعذار منی فصل نو بهار منی
من اگرچه ننگ تو ام عز وافتخار منی

Tu es mon cyprès aux joues de rose et mon nouveau printemps ; quoique je puisse te faire honte, toi, tu me fais honneur et tu es ma gloire.

Exemple turc :

یار گلعذارم اگر گوز اوجیله قیله نظر
خرّم اوله جان وگوگل مدحن ایده شام وسحر

Si ma bien-aimée aux joues de rose jette sur moi un regard furtif, que mon cœur et mon âme soient pleins de joie et chantent ses louanges soir et matin ! (Schâhidî.)

Exemple hindoustani :

یار بی وفاسی هیں شوخ عاربسی هیں
کب امید وصل هوئی کب امید وصل هوئی

Quel espoir puis-je avoir d'être jamais uni à une amie infidèle, à une coquette qui se fait un jeu de séduire les cœurs.

2° A huit pieds *matwî* et *macsûr*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتُ مفعولن *fāīlātŭ*, *māfūlūn* répétés. Exemple persan :

وقت را غنیمت دان آنقدر که بتوانی
حاصل حیات ای جان یکدم است تا دانی [1]

Autant que tu le peux, considère le temps comme une proie *dont il faut se saisir* ; car la vie, ô mon âme, autant que tu peux le savoir, n'est qu'un instant.

Exemple hindoustani :

های یہ نصیب اپنی جسکی وہ تمنا تهی
بعد مرگ هی گاهی خاک پر نه آ نکلا

Hélas, quel sort malheureux, pour moi qui suis plein de désirs ! Ne viendra-t-elle pas au moins après ma mort passer une fois sur ma poussière ?

En arabe, quoiqu'en théorie les rhétoriciens admettent le *muctazab* à six pieds, il n'en a jamais que quatre dans la pratique, à savoir : مفعولاتُ مستفعلن *māfūlātŭ*, *mūstāfīlūn* à chaque hémistiche ; encore ces pieds ne sont-ils employés que dans des formes altérées, ainsi qu'on le voit dans les vers suivants, dont les hémistiches

[1] On pourrait aussi scander ce vers par فاعلن مفاعيلن *fāī-lūn*, *măfāīlūn* répétés quatre fois, et alors il appartiendrait au mètre *hazaj aschtar*.

se composent des pieds : مفعولاتُ مفتعلن *māfŭlātŭ*, *mŭf-tăĭlūn :*

اقبلت فلاح لها عارضان كالسبج
ادبرت فقلت لها والفؤاد فى وهج
هل علىّ ويحكما ان لهوت من حرج

Elle s'approcha et ses joues brillaient comme du jais; *puis* elle recula, et je lui dis, tandis que mon cœur était enflammé : Hélas, lorsque je plaisante, est-ce que je commets un crime?

SECTION X.

Du mètre *mujtas* مجتث.

Le pied مس تفع لن *mūs-tāfī-lūn*, dont ce mètre se compose en partie, ne peut pas devenir *matwī* (مفتعلن) comme مستفعلن *mūstāfĭlūn;* parce que ici تفع *tāfī* est un *watad mafrūc* (pieu disjoint) entre deux *sababs khafīf* (cordes légères). Cette particularité indique assez la différence qu'il y a entre مس تفع لن en trois mots et مستفعلن en un seul.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مس تفع لن فاعلاتن *mūs-tāfī-lūn*, *făĭlātūn* répétés :

در عشق تو اى پرى رو ديوانه خواهم شدن من
نى نى غلط كردم اينك فرزانه خواهم شدن من

O beauté à visage de fée, je veux perdre la raison dans ton amour; non, non, je me trompe, je veux être sage désormais.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds *makhbûn*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche des pièds مفاعلن فعلاتن *măfāïlūn fāïlātūn* répétés :

زدور نیست میسر نظر بروی تو مارا
چه دولت است تعالی الله از قد تو قبارا

Il m'est difficile de voir ta face de loin. (O Dieu !) heureuse est ta robe qui enveloppe tes formes *charmantes.*

Exemple hindoustani :

هی زخم دل سی گل تر کو آرزوی طراوت
اور اپنی اشك سی هی ابر ایك جوی طراوت

La rose acquiert son incarnat par la blessure de mon cœur ; et le nuage verse ses eaux par l'effet de mes larmes.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds *makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلان *măfāïlūn*, *fāïlātūn*, *mă-fāïlūn*, *fàïlā-n* :

به بستر افتم ومردن کنم بهانهٔ خویش
بدین بهانه مگر آرمش بخانهٔ خویش

Je tombe sur mon lit et je fais semblant de mourir. Je pourrai peut-être ainsi par cet artifice l'attirer dans ma maison. (Figânî.)

Exemple hindoustani :

میری نظر میں تو کم حور خلدسی تو نہیں
نجاونگا تیری کوچه کو چهوڑ سوی جنان

Selon moi, tu n'es pas au-dessous des houris immortelles; non, je ne quitterai pas la rue où tu demeures pour aller vers le paradis.

Dans l'hémistiche turc suivant, le second pied est, comme le dernier, réduit à فعلان *fālā-n* :

سنكله اولدم كاشكه با تو بودم كاش

Plût à Dieu que je fusse avec toi, plût à Dieu que je fusse avec toi !

Exemple persan de la variété composée, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن *măfāïlŭn*, *făïlātŭn*, *măfāïlŭn*, *făïlŭn* ou *fālŭn* :

شفا چو در قدم تست مبتلای ترا
برون خرام كه دردى مباد پاى ترا

Puisque ton approche donne la santé à celui qui est amoureux de toi, sors de ta demeure ; mais prends garde de blesser tes pieds *délicats*.

Exemple hindoustani :

نبوجهه دلمين [1] دوجى طالبان برابر مجهه
كه اهل عيش جدا هور يو دردمند جدا

Ne crois pas avoir des poursuivants qui soient pareils à moi; car autres sont les gens de plaisir, autre je suis, moi qui ressens pour toi une si vive sympathie. (Walî.)

[1] A la lettre : « Ne crois pas dans ton cœur. » Dans le texte imprimé, il y a بوجهه, mais mes nouveaux manuscrits portent بوجهه, et je n'hésite pas à admettre cette leçon.

Le *mujtas* peut avoir le premier et le troisième pied de chaque hémistiche *makhbûn*, le second *muschûs* ou *makhbûn*, et le quatrième *mahzûf* ou *macsûr*; c'est-à-dire que chaque hémistiche peut se composer des pieds فعلن مفاعلن مفعولن مفاعلن *măfāĭlūn*, *măfūlūn*, *măfāĭlūn*, *făĭlūn*, et qu'au lieu de مفعولن et de فعلن, on peut employer فعلاتن *făĭlātūn* et فعلان *făĭlā-n*. Dans le vers suivant, le premier hémistiche est conforme au paradigme, et le second admet les modifications qui viennent d'être signalées :

نماند تیری در ترکش قضا که فلك

سوی دلم بسر انکشت امتحان نکشود

Il n'est sans doute pas resté de flèches dans le carquois du destin, puisque le ciel n'a pas attaqué mon cœur avec la main de l'épreuve. (Abd-urrazzâc[1].)

Quoique les rhétoriciens arabes admettent en théorie le *mujtas* à six pieds, les poëtes qui ont écrit en arabe ne l'ont employé qu'à quatre pieds.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds réguliers, c'est-à-dire composé de مس تفع لن فاعلاتن *mŭs-tăfĭ-lūn*, *fāĭlā-tūn* à chaque hémistiche :

فلا بحظّى اعطى ولا بصنعة كفّى

كم جاهلاً فى الثريّا وعالمًا متخفّى

[1] Il s'agit ici de Jamâl-uddin Mohammad Abd-urrazzâc d'Ispahan.

Le bien ne m'arrive ni par la faveur des destinées, ni par le travail de mes mains. Que d'ignorants dont le front touche aux pléiades ! que d'hommes instruits cachés ! (*Alf laïla*[1].)

Le pied مس تفع لن *mŭs-tăfĭ-lŭn* devient quelquefois مس تفع لُ *mŭs-tăfĭ-lŭ*, et donne ainsi une autre variété.

Exemple du *mujtas* à quatre pieds *makhbûn*, c'est-à-dire dont les hémistiches se composent des pieds م فاع لن فعلاتن *mă-făĭ-lŭn, făĭlătŭn :*

ولو علقت بسلمى علمت ان ستموت

Tu et attaché à Salma, quoique tu saches qu'elle mourra.

Au lieu de م فاع لن, on emploie aussi م فاع لُ *mă-făĭ-lŭ*,

SECTION XI.

Du mètre *mutacârib* متقارب.

Ce mètre est fort employé par les poëtes musulmans, mais le plus souvent irrégulièrement. Généralement l'irrégularité n'a lieu qu'au dernier pied des deux hémistiches, pied qui devient fréquemment *macsûr* ou *mahzûf*. Voici d'abord des exemples de ce mètre régulier.

Exemple arabe :

شفيعٌ مطاعٌ نبيٌّ كريمٌ

قسيم جسيم بسيم وسيم

[1] *Anthologie* de J. Humbert, pag. 10.

Il (Mahomet) est un intercesseur exaucé, un prophète généreux, beau de visage et de corps, aimable et marqué du sceau de sa mission. (Vers tiré du *Gulistan*.)

Exemple persan :

اگر سرو من در چمن جا بگیرد
عجب باشد ار سرو بالا بگیرد

Si mon cyprès[1] prenait place dans le jardin, il serait étonnant que le cyprès conservât sa posture verticale[2].

Exemple turc :

نه دوران موافق نه طالع مساعد
قولن بوینمه صالمز اول سیم ساعد

La révolution du ciel ne m'est pas propice, les constellations ne me sont pas favorables, cette belle à la jambe d'argent[3] ne jette pas son bras à mon cou. (Bâquî.)

Exemple hindoustani :

په آتا هی رونا
سنی کی خو تهی کسی کی

[1] C'est-à-dire : « Ma bien-aimée dont la taille est pareille au cyprès. »

[2] C'est-à-dire : « Il se courberait devant ce cyprès vivant ; il confesserait son infériorité. »

[3] C'est-à-dire : « D'un blanc mat comme l'argent. »

Je pleure en voyant sourire la rose ; car mon infidèle avait l'habitude de sourire ainsi[1].

Exemples du *mutacârib* régulier, si ce n'est au quatrième pied de chaque hémistiche, pied qui devient *macsûr* ou *mahzûf*, c'est-à-dire فعول *făū-l* ou فعل *făăl.* Le *Schâh nâma* ou Livre des Rois, l'*Iskandarnâma* de Nizâmî, le *Firâc nâma* de Salmân Sâwajî, le *Bostan* de Saadî, le *Sihr ul-bayân*, les *Aventures de Kâmrûp* et plusieurs autres poëmes célèbres, sont écrits sur ce mètre. Exemple arabe[2] :

نهيتُ الحبيب عن المَرْوَحةْ
لمعنى وحسبك[3] ان اشترحَهْ
لقد خفتُ ان مرّ فيها النسيمْ
ولامس خدّيه[4] ان يجرحَهْ

J'ai défendu à ma bien-aimée de se servir de l'éventail, et voici ma raison : j'ai craint que le zéphyr, en touchant ses joues, n'en blessât la délicatesse[5].

Je donnerai comme exemple persan de cette variété

[1] A la lettre : « L'habitude de quelqu'une était de sourire de la même manière. » L'auteur veut dire que le sourire de la rose, lui rappelant ce sourire chéri, renouvelle ses regrets.

[2] Quelquefois, en arabe, c'est seulement le dernier pied du vers qui est altéré ; on le trouve même réduit à فع *fā.*

[3] Il faut prononcer *hăsbăk* pour avoir la mesure.

[4] Il faut prononcer, pour avoir la mesure, *lămīs* et *khădaīhī.*

[5] *Anthologie* de G. de Lagrange, p. 135.

les vers suivants de Saadî, qui sont gravés sur une pierre tumulaire que feu mon ami le général Harriot a rapportée de l'Inde :

دو بیتم جگر کرد روزی کباب
که میگفت گوینده با رباب
دریغا که بی ما بسی روزگار
بروید گل وبشگفد نو بهار
بسی تیر و دیماه واردی بهشت
بتابد که ما خاك باشیم وخشت
پس از ما بسی گل دهد بوستان
نشینند با یکدگر دوستان
کسانیکه از ما بغیب اندرند
بیایند وبر خاك ما بگذرند

Un jour, deux (quelques) vers, qu'un chanteur récitait en s'accompagnant de son rabâb [1], rendirent mon cœur pareil au kabâb [2].

Hélas ! sans nous, pendant longtemps, la rose croîtra, et de nouveaux printemps se développeront.

Bien des mois de juillet, de décembre et de mai paraîtront, tandis que nous serons de la terre et de la poussière.

Après nous, le jardin produira bien des roses, et les amis seront assis ensemble.

[1] Sorte de guitare d'où vient le nom de *rabâbiya* qu'on donne, en Afrique, aux femmes qui en jouent, et, par suite, aux danseuses.

[2] Morceaux de viande grillée.

Bien des gens qui, aujourd'hui, sont encore dans le néant, viendront et passeront sur notre poussière.

Exemple turc :

دلا اهل درد اول بلایه جول
نه کیم گلسه دلبردن ایله قبول

O mon cœur affligé, sache supporter le malheur. Quelque chose qui t'arrive de la part de ta bien-aimée, agrée-le volontiers. (Schâhîdî.)

Exemple hindoustani :

کسی سی نکرنی پڑی التجا
تو کر خود به خود میری حاجت روا
جیون آبرو اور حرمتکی ساتهه
رهون مین عزیزون مین عزتکی ساتهه

Je ne veux solliciter de personne aucune faveur; c'est de toi seul (ô mon Dieu!), que j'attends l'accomplissement de mes désirs. Oui, je vivrai avec honneur et avec considération, je conserverai l'estime de mes amis. (Haçan.)

Quelquefois le premier et le troisième pied de chaque hémistiche prennent l'irrégularité nommée *salm* ثلم, c'est-à-dire deviennent فعلن *fālūn* (pour فعولن). Exemple :

نتوان گذشتن آسان از آن کو
گل تا بگردن گل تا بزانو

On ne peut quitter facilement sa rue; on a des *roses* jusqu'au cou, et de la *boue* jusqu'aux genoux. (Razî Artîmatî.)

Avec le *salm*, on emploie quelquefois le *tasbîg* au deuxième et au quatrième pied, c'est-à-dire le pied فعولان *fàūlā-n*, avec lequel on peut employer parallèlement le pied régulier فعولن *fàūlūn*. Exemple :

گر تیغ بارد در کوی آن ماه
گردن نهادیم الحکم الله [1]

Si l'épée dévaste la rue qu'habite cette lune, je courberai [2] la tête ; car c'est l'ordre de Dieu. (Hafîz.)

Exemple du *mutacârib* à huit pieds *macbûz* et *aslam*, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فعول فعلن *fàūlū*, *fālūn* répétés :

زدرد هجرت چه چاره [3] سازم
چو شمع دور از تو میگدازم

Quel remède apporterai-je à la peine de l'absence? je me fonds comme la bougie.

On trouve aussi en persan le *mutacârib* avec six pieds réguliers seulement. Exemple :

[1] الله est proprement pour اللاه *Allâh*. En effet, l'auteur du *Hadâyic* scande ainsi ce second hémistiche :

Gārdūn | *nĭhā dī-m* | *ūl hŭk* | *mŭ āllā-h*
fālūn | *fā ū lā-n* | *fā lūn* | *fàūlā-n*

[2] Il y a, dans le texte, le pluriel pour le singulier.

[3] Dans چاره, la deuxième syllabe est brève. En effet, le *hé* est *mukhtafî* ou *caché*, et, par conséquent, ne rend pas la syllabe longue. (Voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, p. 6.)

ز درد جدائی چنانم
که از زندگانی بجانم

Je suis tellement malheureux par ton absence, que je suis sur le point de rendre l'âme. (Saïfî.)

En arabe, on emploie aussi le *mutacârib* à six pieds, mais avec le dernier irrégulier. Dans le vers suivant, par exemple, le dernier pied du premier hémistiche est فعل *făāl*[1], et le dernier du second فعول *făū-l :*

وفى خدّه روضةٌ تضاهى جنان الخلودْ

Ses joues sont comme un jardin qui ressemble au paradis. (Ata Mohammed.)

SECTION XII,

Du mètre *mutadârik* متدارك.

Exemple arabe du *mutadârik* régulier, c'est-à-dire composé de huit فاعلن *fāïlūn :*

جاءنا عامرٌ سالمًا غانمًا
بعد ما كان ما كان من عامرِ

Amir est venu nous trouver sain et sauf et chargé de butin, après avoir terminé son expédition.

Exemple persan :

حسن ولطف ترا بنده شد مهر ومه
خط وخال ترا مشك ختن خاك ره

[1] Quelquefois réduit à فع *fā* au dernier pied du vers.

Le soleil et la lune ont été les esclaves de ta gentillesse ; le musc du Khotan a été pareil à la poussière du chemin au prix de tes poils follets et de tes éphélides.

Exemple turc :

بلبلی گللرك سروری قوللرك
همرهی دللرك رهبری يوللرك
فاعلن فاعلن فاعلن فاعلن
ای قولی تكرينك وی شهی ايللرك

Le rossignol des roses, le chef[1] des esclaves, le compagnon des cœurs, le guide des routes[2] est *fāïlūn*, *fāïlūn*, *fāïlūn*, *fāïlūn*, ô esclave de Dieu, ô roi des contrées. (Sarwari[3].)

[1] L'auteur fait allusion à son nom. Ces deux vers sont extraits de son *Arûz* ou *Prosodie arabe* appliquée au turc.

[2] L'auteur de ces vers s'exprime ainsi à cause du bourdonnement et du tintement que ce mètre représente. Selon les musulmans, il ressemble surtout au tintement des cloches chrétiennes. Ils racontent, à ce sujet, qu'Ali, traversant un village de Syrie avec Jâbir l'ansarî dit à ce dernier, en entendant sonner la cloche d'une église : « Cette cloche semble prononcer les mots :

حقا حقا حقا حقا صدقا صدقا صدقا صدقا

c'est-à-dire « véritablement, véritablement, véritablement, véritablement ; assurément, assurément, assurément, assurément. » En effet, ces mots, répétés quatre fois chacun, représentent quatre فعلن et forment le *mutadârik mactû* dont il sera parlé plus bas.

[3] Ou, selon la prononciation turque, *Servèrî*. C'est le même écrivain qui a été quelquefois appelé, par erreur, Surûrî.

Exemple hindoustani :

زلف ورخ خال وخط يار كا ديكهه كر

Regarde les boucles des cheveux et les joues; les éphélides et les poils follets de ta bien-aimée.

Exemple arabe du *mutadârik* à huit pieds *makhbûn*, c'est-à-dire réduits à فعلن *fäïlūn* :

كُرَةٌ طُرِحَتْ بصوالجةٍ
فتلقّفها رَجُلٌ رَجُلُ

La boule a été lancée par les maillets, et les joueurs l'ont attrapée.

Exemple persan :

چو رخت نبوَد گل باغ ارم
چو قدت نبوَد قد سرو چمن

La rose du jardin d'Iram n'est pas aussi belle que ta joue; la stature du cyprès du jardin n'est pas comparable à ta taille.

Exemple du *mutadârik mäkhbûn* et *mactû* ou plutôt *mukhalla*[1], c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فعل فاعلن *fäïlūn*, *fäāl* répétés :

تا تو رفتهٔ از كنار من
سخت تير است روزگار من

[1] مخلّع. En effet, cette irrégularité, qui consiste à réduire فاعلن à فعل *fäāl*, se nomme تخليع. (Voyez p. 33 et 38.)

Depuis que tu t'es échappée à mes embrassements, ma vie est fort triste.

Exemple arabe du *mutadârik mactû*, c'est-à-dire composé de huit فعلن *fālūn :*

ما لى مـــالٌ الا درهم   او برذونى ذاك الادهم

Je n'ai pour toute fortune qu'un dirhem, si ce n'est mon mauvais cheval noir.

Exemple persan de la même variété :

هر دم پیشـــت دارم زاری
کز غم تا کی زارم داری

A chaque instant je gémis devant toi ; quand écouteras-tu les gémissements que m'arrache mon chagrin ?

Exemple hindoustani :

مین جو دیکها مضطر دلکو
ویسا پایا کب بسمل کو

Mon cœur est plus désolé que ne le fut jamais l'animal qu'on va sacrifier.

Exemple du *mutadârik makhbûn* et *mactû*, *mactû et muzâl*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلان فعل فعلن فعلن *fālūn*, *fālūn*[1], *fāāl*, *fālā-n :*

[1] On peut employer accidentellement, pour ce pied, le *makhbûn* فعلن *făīlūn*, ainsi qu'on le voit dans le deuxième hémistiche du vers de Bahâî.

يـــا يـــا رب بـــهـــائى زار
آن نامه سيه [1] خطا كردار [2]

O seigneur, ô seigneur, ce livre [3] où sont écrits mes noirs péchés est l'objet des gémissements de Bahâî. (Schaïkh Bahâî.)

En arabe, on emploie souvent ce mètre avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :

ايّها الربع كُنْ مسعدى كان لى فيك عيش هنى

O maison printanière, rends-moi heureux; qu'à ton abri je mène une vie paisible.

En voici un autre éxemple avec le dernier pied *muzaïyal*, c'est-à-dire développé en فاعلان *fâïlâ-n* [4] :

هذِهِ دارهم اقْفَرَتْ ام زبورٌ محتْهُ الدهورْ

Cette maison qui leur appartenait a disparu comme un écrit qu'ont effacé les siècles.

SECTION XIII.

Des mètres *carîb* قريب, *jadîd* جديد et *muschâkil* مشاكل.

Ces mètres sont inconnus aux Arabes, et n'ont pas été employés non plus par les auteurs classiques des

[1] La mesure exige سيه, par contraction pour سياه, qu'on a mis mal à propos dans l'édition du *Hadâyic*.

[2] Voici comment on doit scander cet hémistiche :

ān nā | *mă sĭ yāh* | *khātā* | *kārdā-r*
fā lūn | *fă ĭ lūn* | *fă āl* | *fā lā-n*

[3] Le livre du jugement dernier.

[4] Quelquefois ce pied final prend aussi la forme فاعلاتن *fâïlâtūn*.

autres nations musulmanes. L'auteur du *Hadâyic* les traite d'innovations et ne les mentionne que pour mémoire. Toutefois, je dois remplir en peu de mots cette lacune :

Le mètre *jadîd*[1] ne s'emploie pas selon le paradigme régulier. En voici un exemple *makhbûn*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلاتن. فعلاتن مفاعلن *fâïlâtun, fâïlâtun, mâfâïlun :*

تیری قدسی هی صنوبر بس اب خجل

تیری زلفون سی همیشه هی شب خجل

Le pin est honteux à cause de ta stature, et la nuit est confuse à cause des boucles de tes cheveux [2].

Le mètre *carîb*[3] n'est pas non plus employé régulièrement, mais seulement dans des formes dérivées. En voici deux exemples : 1° *carîb mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche des pieds مفاعیل مفاعیل فاعلاتن *mâfâïlû, mâfâïlû, fâïlâtun :*

[1] C'est-à-dire *nouveau*. Il est, en effet, nouveau, relativement aux mètres plus anciens; mais l'invention n'en est pas d'une date récente, car on l'attribue à Buzurjmihr, ministre de Nûschirwân. On nomme aussi ce mètre غریب ou *étranger* (aux Arabes.)

[2] C'est-à-dire que le pin est honteux d'être moins droit que la belle dont il s'agit, et que la nuit est confuse d'être moins noire que les boucles de ses cheveux.

[3] Ce nom, qui signifie *proche*, est donné à ce mètre, selon l'auteur du *Hadâyic urdû*, parce qu'il se rapproche des anciens mètres et surtout du *hazaj* et du *muzârî*. On en doit l'invention à Yuçûf Arûzî, qui vivait deux siècles après Khalîl. Les Turcs nomment ce mètre مستعجل, c'est-à-dire *prompt*.

خداوند جهان بخش شاه عادل
شهنشاه جوان بخت زاد کامل

O seigneur dispensateur des biens du monde, ô souverain juste, roi des rois, à heureuse fortune et aux qualités accomplies !

2° *Carîb akhrab* et *makfûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول مفاعيل فاعلاتن *mâfûlû*, *măfāïlŭ*, *fāïlātūn* :

تا طبع رهی بر قرار باشد
مداح در شهریار باشد

Tant que je désirerai la tranquillité, j'irai célébrer les louanges du roi à sa porte.

Le mètre *muschâkil*[1], encore moins usité que les précédents, n'est guère employé non plus qu'irrégulièrement. En voici un exemple *makfûf* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلات مفاعيل مفاعيل *fāïlātŭ*, *măfāïlŭ*, *măfāïlŭ* :

یار غم شده ام در شب دیجور
زان سبب که نشد درد محب دور

Dans la nuit obscure *par l'absence de la lune*, je me suis livré au chagrin[2] ; en effet, *dans cette triste nuit*, le chagrin ne s'éloigne pas de l'amant.

[1] C'est-à-dire *pareil*, à cause qu'il ressemble au mètre *carîb*. En effet, les pieds sont les mêmes, l'ordre seulement est différent. Les Turcs nomment ce mètre متاخر, c'est-à-dire *le dernier*.

[2] A la lettre : « J'ai été l'ami du chagrin. »

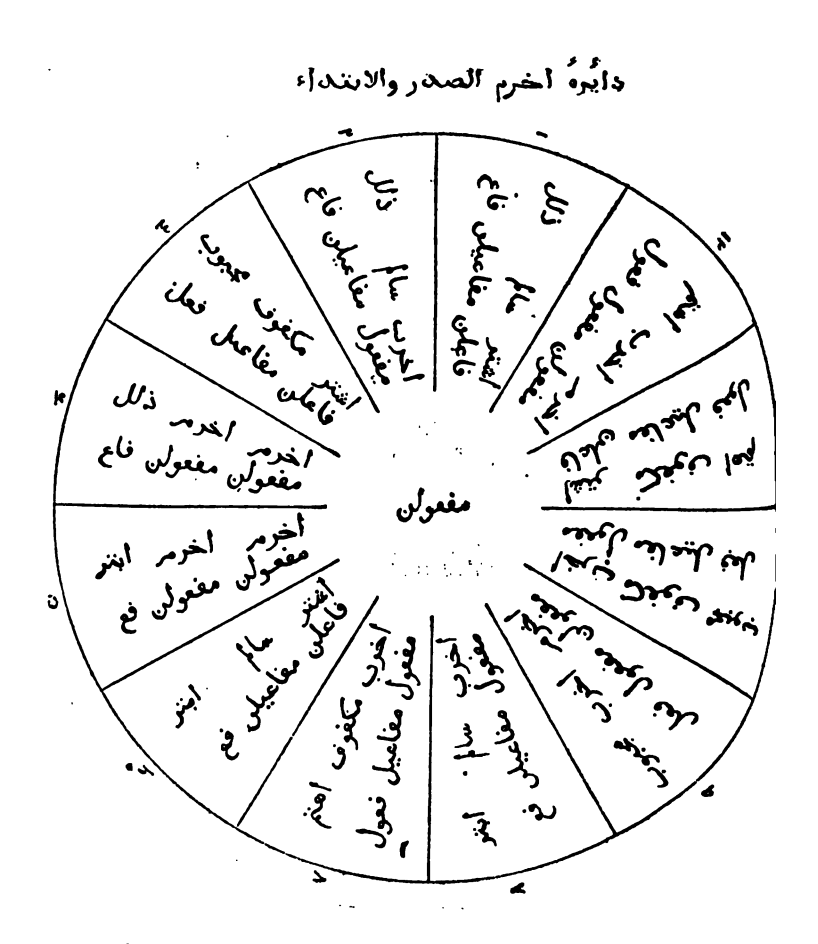
CHAPITRE VI.

DU RUBAI رباعی.

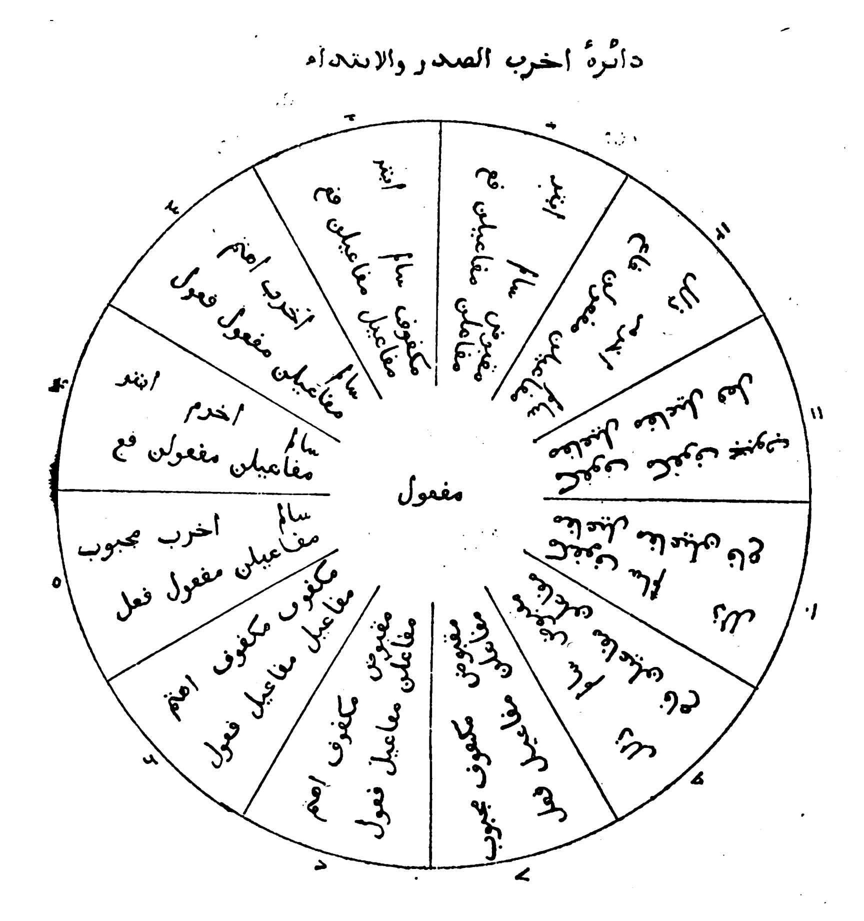
Le *rubâî* ou quatrain est un petit poëme[1] particulier aux Persans et à leurs imitateurs. Il consiste en deux vers, c'est-à-dire en quatre hémistiches, dont le premier, le second et le quatrième doivent rimer ensemble, et dont le troisième ne rime ordinairement pas avec les trois autres. Ce qu'offre de particulier ce petit poëme, relativement à la prosodie, c'est qu'il est écrit sur des mètres très-irréguliers, quoique dérivés néanmoins du mètre *hazaj*, ce qui en rend la scansion difficile à trouver. Je vais faire connaître le plus brièvement possible les différentes mesures de cette espèce de quatrain.

On compte vingt-quatre formes différentes de *rubâî*, lesquelles se distinguent les unes des autres par neuf espèces d'irrégularités du pied fondamental مفاعیلن *măfāīlūn*, irrégularités qui se divisent en deux classes ou *schajra* شجره (arbre), chacune de douze espèces; la première, nommée *akhram* اخرم, du nom du pied irrégulier مفعولن *māfūlūn*, et la seconde *akhrab* اخرب, du nom du pied irrégulier مفعول *māfūlŭ*, selon que le premier ou le second de ces deux pieds commence les quatre hémistiches du *rubâî*. Voici le tableau de ces paradigmes en forme de cercle, tel que le donnent les auteurs originaux :

[1] On le nomme aussi *do-baïtî* دوبیتی et *tarâna* ترانه. (Voyez la préface de mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie », 2e édition, t. Ier, p. 36 et 37.)



[1] C'est-à-dire, cercle des *rubâï*, *akhram* au premier pied du premier et du second hémistiche des deux vers.



[1] C'est-à-dire cercle des *rubâïs*, *akhrab* au premier pied du premier et du second hémistiche. J'ai reproduit le tableau du *Hadâyic*, quoiqu'il ne s'accorde pas bien avec les explications du texte; et qu'il diffère de la liste de Gladwin.

Dans les listes circulaires qui précèdent, j'ai eu soin de mettre un numéro d'ordre aux différents paradigmes. Les mots مفعولن et مفعول, qui sont au milieu des deux cercles, doivent précéder les paradigmes rayonnants pour les compléter. Les mots qui sont au-dessus des pieds en désignent les irrégularités[1].

Exemples de *rubâïs* de la première classe :

هجرانت خون بسی مرا در دل کرد
واندوهت در سینهٔ من منزل کرد
دیگر تا کی فزائیم محنت وغم
کس هرگز این سخن نه [2] با بیدل کرد [3]

Ton absence a fortement ensanglanté mon cœur; le chagrin qu'elle m'a occasionné y a établi sa demeure. Mais jusqu'à quand

[1] On en trouve l'explication au chapitre III.

[2] Bien que نه ne se trouve ni dans le *Hadâyic ulbalâgat* ni dans Gladwin, je l'ai ajouté d'après l'avis de mon savant élève M. G. Garrez, le sens l'exigeant en effet.

[3] Voici la scansion de ce *rubaï :*

	Hījrānāt	*khū băcē*	*mără dār dīl*	*kār-d*
1	*māfū lūn*	*fā ĭlūn*	*măfā ī lūn*	*fā-a*
	Wāndūhāt	*dār sīnă*	*ĭ mān mānzīl*	*kār-d*
2	*mā fūlūn*	*mā fūlŭ*	*măfā ī lūn*	*fā-a*
	Dīgār tā	*kaī făzā*	*ĭyīm mīhnă*	*tŏ gām*
3	*māfū lūn*	*fā ĭlūn*	*măfā ī lŭ*	*fă-āl*
	Kās hārguīz	*ī sŭkhān*	*nă bā bē dīl*	*kār-d*
4	*mā fū lūn*	*fā ĭ lūn*	*mă fā ī lūn*	*fā-a*

Les quatre hémistiches qui précèdent présentent un exemple des quatre premières variétés du *rubâï akhram.*

augmenterai-je en douleur et en affliction? Personne n'a jamais tenu à un homme désolé le discours que j'entends.

یار آمد یار آمد یار آمد هی
بنشینی بیخبر بدینسان تا کی
یکساعت از ان ماه جبین دور مباش
تا یابی از جام لب لعلش می [1]

Hélas! ton amie est venue, ton amie est venue, ton amie est venue, et tu restes ainsi assis dans l'insouciance! Ne demeure pas un seul instant éloigné de cette belle au visage de lune, si tu veux goûter à la coupe de ses lèvres de rubis.

جان دادم در راه وفای صنمی
دل کردم قربانش بی پیش و کمی
از دستم کار گر نیاید چه غم است
در دیده و دل بس است سوزی ونمی [2]

[1] Voici la scansion de ces vers :

	Yār ămăd	*yār ămăd*	*yār ămăd*	*hai*
5	*mā fū lūn*	*mā fulūn*	*māfū lūn*	*fā*
	Bīnschīnī	*bē khăbār*	*bădī sā tā*	*hai*
6	*mā fūlūn*	*fā ĭ lūn*	*măfā ī lūn*	*fā*
	Yăk sāăt	*ăzā māhĭ*	*jăbī dūrĭ*	*măbā-sch*
11	*mā fū lūn*	*măfā ī lū*	*măfā ī lū*	*fā ū-l*
	Tā yā bī	*ăz jāmĭ*	*lăbī lālăsch*	*mai*
8	*mā fū lūn*	*mā fū lū*	*măfā ī lūn*	*fā*

[2] Voici la scansion de ces vers :

	Jā dādām	*dār rāhī*	*wăfāī sā*	*nămī*
10	*mā fūlūn*	*mā fū lū*	*măfāī lū*	*fā āl*

J'ai sacrifié ma vie dans la voie de la fidélité envers ma belle ; je lui ai offert entièrement mon cœur en holocauste. Si, par hasard, je ne réussis pas, pourquoi me livrerais-je au chagrin ? je me contenterai d'avoir des larmes dans les yeux et du feu dans le cœur[1].

Exemples de *rubâïs* de la seconde classe :

ای عشق ترا چو من هزاران طالب
دیدار ترا یوسف مصری راغب
از هجر تو جانم را صد محنت وغم
آن به که نگردی تو از من غایب [2]

Cher amour, tu as mille prétendants comme moi qui désirent ta face pareille à celle de Joseph d'Égypte. Lorsque tu es absente, j'éprouve mille peines et mille chagrins ; il vaut bien mieux que tu ne te sépares pas de moi.

	Dīl kārdām	*cūrbānāsch*	*bē bēschŏ*	*kămī*
9	*mā fū lūn*	*mā fūlūn*	*mā fū lŭ*	*fă āl*
	āz dāstām	*kārĭ gār*	*nȳāyād chĭ*	*gămās-t*
11	*mā fū lūn*	*fā ĭ lūn*	*māfā ī lŭ*	*făū-l*
	Dār dīdā	*ŏ dīl băçās*	*tĭ sōzī ŏ*	*nămī*
3	*māfū lūn*	*măfā ĭ lūn*	*mă fā ī lŭ*	*fă āl*

Le quatrième hémistiche, que je rapporte au n° 3, offre une irrégularité au second pied.

[1] Ceci offre un exemple frappant de la figure de rhétorique orientale nommée *laf o naschar*. (Voyez la « Rhétorique », IIe partie, chapitre I, section XI, p. 91 et suiv.)

[2] Ces quatre hémistiches offrent précisément un exemple des quatre premiers paradigmes du second tableau.

در پیش تو آوردم دل را به نیاز
دست من وزلف تو و امید دراز
در عالم بیش از من درمنده چو نیست
آن به که نوازیم تو ای بنده نواز[1]

Je t'ai offert mon cœur suppliant. J'allonge (j'étends) mes bras en rapport avec tes cheveux et mon espoir[2]. Comme il n'y a, dans le monde, personne qui soit plus abattu que moi, il faut bien que je te sollicite, ô toi qui es compatissante envers ceux qui te sont dévoués.

در گلشن دهر محرم راز نبود
در بزم زمانه نغمه پرداز نبود
پنهان نتوان زمزمه پردازی کرد
ستیم زبان کسی هم آواز نبود[3]

[1] Voici la scansion de ces vers :

	Dār pēschĭ	*tŭ āwārdām*	*dīl rā bă*	*nĭyā-z*
5	*mā fū lŭ*	*măfā ī lūn*	*mā fū lŭ*	*fāū-l*
	Dāstī mă	*nŏ zūl fī tŭ*	*ŏ ūmmēdĭ*	*dĭrā-z*
6	*mā fū lŭ*	*mă fā ī lŭ*	*măfā ī lŭ*	*fāū-l*
	Dār ālă	*mĭ bēschāz mān*	*dārmāndă*	*chŭ nē-s*
5	*māfūlŭ*	*măfā ī lūn*	*māfū lŭ*	*fă ū-l*
	ā bĭh kĭ	*năwāzĭīm*	*tŭ aī bāndă*	*năwā-z*
8	*māfūlŭ*	*măfāīlūn*	*măfā ī lŭ*	*fă ū-l*

[2] A la lettre : « mes bras, tes cheveux et mon espoir sont longs. »

[3] Ces vers, dus à Schaïkh Ibrahim, auteur persan moderne distingué, sont cités dans les intéressants mémoires d'Alî-Hazîn

Il n'y avait pas pour moi de confident dans le jardin du monde ; il n'y avait pas, dans le banquet du siècle, un musicien qui pût, de son instrument, accompagner mes plaintes. Je ne pouvais pas même gémir en secret ; aussi ai-je retenu ma langue, puisque je ne trouvais de sympathie chez personne.

Il me paraît inutile de citer des exemples de *rubâî* en turc et en hindoustani. Ceux qui en voudront connaître dans cette dernière langue en trouveront un grand nombre dans mon édition de Walî.

Les poëtes arabes modernes ont écrit quelques *rubâîs* à l'imitation des Persans. En voici un de la seconde classe :

ان متّ وزارَ تربتى من اهوى
لبيت مناجيًا بغير النجوى
فى السرّ اقول ترى ما صنعتْ
الحاظك بى وليس هذا شكوى [1]

que j'ai expliqués à mon cours de persan au Collége de France. En voici la scansion :

	Dār gūlschă	*nĭ dāhrĭ māh*	*rămī rāzĭ*	*năbū-d*
8	*mā fū lŭ*	*mă fā ĭ lūn*	*mă fā ī lŭ*	*făū-l*
	Dār bāzmĭ	*zămānă nāg*	*măpārdāzĭ*	*năbū-d*
8	*māfū lŭ*	*mă fā ĭ lūn*	*mă fā ī lŭ*	*fă ū-l*
	Pīn hā nă	*tŭ wā zāmză*	*pārdāzī*	*kār-d*
12	*māfū lŭ*	*mă fā ī lŭ*	*mā fūlūn*	*fā-a*
	Bāstīmĭ	*zăbā kăcē*	*hām āwāzĭ*	*nă bū-d*
8	*māfūlŭ*	*măfā ĭlūn*	*mā fā ī lŭ*	*fă ū-l*

[1] Voici la scansion de ces vers :

Si, après ma mort, celle que j'aime vient visiter mon tombeau, je lui adresserai la parole à haute voix pour l'assurer de mon dévouement ; puis je lui dirai tout bas : « Ne vois-tu pas à quel état m'ont réduit tes beaux yeux ? » Mais ce ne sera pas un reproche. (Ebn-Fâred[1].)

CHAPITRE VII.

DE LA RIME.

On entend par la rime قافية *cafiya*, au pluriel قوافي *cawâfi*, la répétition, dans des mots différents, à la fin des vers ou des hémistiches[2], des mêmes lettres et des mêmes motions. Ces lettres et ces motions ont des dénominations spéciales et sont soumises à des règles particulières.

	īn mūttŭr	*wă zāră tūr*	*bătī mān āh*	*wā*
1	*māfū lŭ*	*mă fā ĭ lūn*	*măfā ī lū*	*fā*
	Lāb baītŭ	*mŭnā jīyān*	*bĭ gŭīrīn nāj*	*wā*
1	*mā fū lŭ*	*mă fā ĭlūn*	*mă fā ī lŭn*	*fā*
	Fīssīrrĭ	*ăcūlŭ mā*	*ṭărā mā să*	*năāṭ*
7	*māfū lŭ*	*măfāĭ lūn*	*măfā ī lŭ*	*făāl*
	ālhāzŭ	*kă bī wă laī*	*să hāzā schāk*	*wā*
1	*māfūlŭ*	*mă fā ĭ lūn*	*mă fā ī lūn*	*fā*

[1] *Chrestomathie* de S. de Sacy, t. III, p. 62.

[2] Quand les hémistiches riment ensemble, la rime change à chaque vers ; quand ils ne riment pas, elle est permanente pour tout le poëme ; mais le premier vers de tout poëme rime toujours aux deux hémistiches.

SECTION 1re

Des lettres qui forment la rime.

La lettre la plus essentielle de la rime, c'est celle qu'on nomme *rawî* روی[1]. Les explications qui suivent feront mieux connaître ce qu'il faut entendre par ce mot que les définitions embrouillées des auteurs originaux.

La rime peut comprendre, outre le *rawî*, huit autres lettres de suite, quatre avant et quatre après, dont les deux dernières ne sont pas connues des Arabes.

Voici un quatrain destiné à fixer, dans la mémoire, les noms qu'on a donnés à ces différentes lettres :

قافیه در اصل یك حرف است هشت آنرا تبع
چار پیش وچار پس این مرکز آنها دائره
حرف تاسیس ودخیل وردف وقید انکه روی
بعد از ان وصل وخروج است ومزید و نائره[2]

La rime ne consiste réellement qu'en une seule lettre (le *rawî*) ; mais elle peut être accompagnée de huit autres, quatre avant et quatre après. Celle-là est le centre, les autres sont la circonférence.

[1] C'est à cette lettre que doivent leur nom plusieurs poëmes arabes. Ainsi لامية est un *cacîda* rimant en *lâm*, ميمية un *cacîda* rimant en *mim*, يائية un *cacîda* rimant en *yé*, etc.

[2] Ces vers appartiennent au mètre *raml mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois فاعلاتن et d'un فاعلن.

On met d'abord les lettres nommées *tacîs*, *dakhîl*, *ridf* et *caïd*, puis le *rawî* que suivent les lettres nommées *wasl*, *khurûj*, *mazîd* et *nâïra*.

1° On nomme *ridf* ردف, ou vulgairement *radif* رديف, l'*alif* quiescent après un *fatha*, le *waw* quiescent après un *zamma*, et l'*yé* quiescent après un *kesra*; c'est-à-dire les trois lettres *alif*, *waw* et *yé* servant de lettres de prolongation et placées avant le *rawî*, ainsi qu'on le voit dans les mots qui terminent les hémistiches des vers suivants :

ای سنائی بقوّت ایمان
مدح حیدر بگو پس از عثمان
این زفضل آفت سرای فضول
آن علم دار وعلم دار رسول
نه شنیده زمصطفی تاویل
گشته مکشوف بر دلش تنزیل [1]

O Sanâï, par la force de la foi, chante les louanges d'Ali qui succéda à Osmân. Le premier était par sa vertu la terreur du palais de l'orgueilleux. Le second était le porte-drapeau du prophète et avait la science en partage. Ce n'était pas du prophète qu'il avait appris l'explication du Coran, mais elle avait été révélée à son esprit.

[1] Ce vers est du mètre *khafîf makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلان. Dans le premier vers, l'*alif* est le *ridf* et le *noun* le *rawî*; dans le second, le *waw* est le *ridf* et le *lâm* le *rawî* et, dans le troisième, le *yé* est le *ridf* et le *lâm* le *rawî*.

Lorsqu'après le *ridf* il y a deux lettres quiescentes comme dans les mots يافت, « il a trouvé, » دوست, « ami » ريخت « il a versé, » etc., quelques rhétoriciens pensent que la première fait partie du *ridf*, et la nomment *ridf zâïd*, ردف زائد ou *ridf superflu;* d'autres, au contraire, la considèrent comme faisant partie du *rawî*[1], et la nomment *rawî muzâïf*, روى مضاعف ou *rawî additionnel.*

En persan et en hindoustani le *waw* et l'*yé* prennent deux sons différents : *ou* et *i; o* et *é*. Dans le premier cas, on les nomme *marûf*, معروف ; dans le second, *majhûl* مجهول[2]. Ainsi on prononce بوته *bûta*, (creuset) et بوتا *bota* (jeune chameau), شير *schîr*, (lait) et *scher* (tigre), etc. Malgré la différence de ces deux prononciations, il est permis de faire rimer ensemble des mots dont le *ridf* est un *waw* ou un *yé* prononcés *ou* et *i* avec des mots dont le *ridf* est un *waw* ou un *yé* prononcés *o* et *é*. Exemple persan :

بر آن مرد كندست دندان يُوز

كه مالد زبان بر پنيرش دو روز[3]

[1] Telle est l'opinion de Nacîr-uddîn Tûcî dans son معيار الاشعار ou « Pierre de touche des vers. »

[2] Cette double prononciation du *waw* et du *yé*, qui existe aussi en turc, est tombée en désuétude dans le persan moderne. A ce sujet, voyez la préface de mon édition de la Grammaire de W. Jones.

[3] Dans ces deux hémistiches, le *Waw* est le *ridf* et le *zé* le *rawî*. Or, le *waw* de يوز *yûz* est *marûf*, c'est-à-dire se prononce *ou*, et le *waw* de روز *roz* est *majhûl*, c'est-à-dire se pro-

Les dents de l'once sont émoussées pour l'homme dont il mange, seulement pendant deux jours, le fromage. (Saadî, *Bostan*, liv. II.)

Exemple hindoustani :

مترچند دیوان ہوکی سچیت
کہا کچھ بچن اور بولو سبیت [1]

Le ministre Mitarchand attentif dit : O Sumit, racontez quelque autre chose. (*Aventures de Kâmrûp.*)

2° On nomme *caïd* قید la lettre quiescente placée immédiatement avant le *rawî*, à l'exception des lettres qu'on nomme *ridf*, et dont il vient d'être parlé. Il est à propos d'employer la même lettre pour le *caïd*, comme dans le vers suivant où les mots علم et حلم qui terminent les deux hémistiches ont pour *caïd* un *lâm*,

دو کونش یکی قطره در بحر علم
کند بیند و پرده پوشد بحلم

Les deux mondes (le visible et l'invisible) sont une goutte de l'océan de sa science (de Dieu). Il voit le crime et il le couvre avec le manteau de l'indulgence. (Saadî, *Bostân.*)

nonce *o*, et cependant ces deux mots riment ensemble. Ce vers, comme tout le poëme du Bostan, est du mètre *mutacârib mahzûf.*

[1] La même observation a lieu pour les mots سچیت et سبیت ; le *yé* du premier est *majhûl*, et celui du second *marûf*. Cette lettre est le *ridf* et le *té* le *rawî*. Ce vers est du même mètre que le précèdent.

Si l'on n'emploie pas précisément la même lettre, il faut au moins en employer une dont la prononciation soit analogue, comme on le voit dans le vers suivant, où le *caïd* consiste aux lettres ح et ه qui appartiennent au même organe :

چه مصر وچه شام وچه بر وچه بحر
همه روستانند وشیراز شهر

Non-seulement l'Égypte et la Syrie, non-seulement la terre et la mer, mais tous recherchent ta face aussi bien que Schirâz. (Saadî.)

Enfin, il est même cependant permis d'employer pour le *caïd* deux lettres entièrement différentes, comme dans l'exemple suivant :

همه دانند کین کس در همه عمر
نکرده هیچ قصد گفتن شعر[1]

Tous savent que cet homme n'a jamais de sa vie conçu le dessein de faire des vers. (Extrait du *Gulschan-i-râz*[2].)

Dans ce vers, le *mim* et le *aïn* des mots عمر et شعر sont la lettre qu'on nomme *caïd*.

[1] Ce vers est du mètre *hazaj mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعيلن مفاعيلن فعلن.

[2] Le nom de l'auteur de cet ouvrage est inconnu. Tholuck (Sufismus) pense que c'est Azîzî, mais S. de Sacy croit plutôt que c'est Ilâhî ou Mahmûd. (Voyez le Journal des savants, 1821, p. 720.)

3° et 4°. On nomme *tacîs* تأسیس l'*alif* quiescent avant le *rawî*, mais suivi immédiatement d'une lettre mue par une voyelle-lettre, qui est celle qu'on nomme *dakhîl*. Exemple :

بنادانان چنان روزی رساند
که دانا اندر آن حیران بماند [1]

Dieu accorde tant de biens aux ignorants, que le savant en demeure étonné. (Saadî, *Gulistân*, liv, I.)

Dans les mots رساند *raçânad* et بماند *bimânad*, qui terminent les deux hémistiches de ce vers, l'*alif* est ce qu'on nomme le *tacîs*, le *noun* le *dakhîl*, et le *dâl* le *rawî*.

L'emploi de la même lettre pour le *dakhîl* n'est pas nécessaire ; ainsi, on peut faire rimer ensemble خاور *khâwar*, « soleil, » et چادر *châdar*, « rideau, » خاطب *khâtib* et راکب *râkib*, etc.[2] Si l'on s'astreint à employer la même lettre pour le *dakhîl* dans une pièce de vers, on considère cette obligation comme appartenant à la figure de rhétorique nommée لزوم ما لا یلزم, « tâche à laquelle on n'est pas tenu[3]. »

5° La lettre nommée *wasl* وصل est celle qui suit immédiatement le *rawî* ; ainsi, dans le vers suivant, c'est le *yé* final des deux hémistiches :

[1] Ce vers est du mètre *hazaj mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعیلن مفاعیلن فعولن.

[2] En arabe, les poëmes dont les rimes ont le *tacîs* se nomment مؤسس *muassas*.

[3] Voyez la « Rhétorique », section XVI, p. 146.

همچو شمع آنکه را نماند تنی
در تو خندد چو گردنش بزنی [1]

Celui à qui il n'est pas resté de corps comme à la bougie se rira de toi lorsque tu voudras lui couper le cou. (Sanâî.)

Dans cet autre vers, c'est le *hé* final [2] :

لاله غافلی تو ای بنده
دل سیه عمر کوته وخنده [3]

O homme [4], tu es comme l'insouciante tulipe, le cœur noir, la vie courte, et tu souris!

On voit, par ces exemples, que le *wasl* est une lettre additionnelle au mot principal. Ainsi, en persan, c'est l'*yé* nommé خطابی ou *allocutif*, c'est-à-dire exprimant la seconde personne du singulier du verbe, comme dans

[1] Ce vers est du mètre *khafîf makhbûn* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن. *Tané*, qui termine le premier hémistiche, rime avec *zanî*; ce vers offre ainsi un exemple du *yé marûf* rimant avec un *yé majhûl*.

[2] Il en est de même en arabe. Ainsi, dans غلامُهُ pour غلامُهْ, « son esclave; » le *hé* est la lettre nommée *wasl*.

[3] Ce vers est du mètre *khafîf makhbûn* et *mactû*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعْلن.

[4] A la lettre, « serviteur de Dieu. » Or, *serviteur* est souvent pris, par les auteurs musulmans, dans le sens d'*homme*, comme dans l'épître de saint Paul aux Philippiens, II, 7, etc.

زنی, « tu coupes » ou « tu couperas, » de l'avant-dernier vers; dans لالهٔ غافلی, « *tu es* l'insouciante tulipe; » et dans بردی, « tu as enlevé, » خوردی, « tu as mangé, » etc.; l'*yé* formatif du nom abstrait, nommé مصدری, comme نیکی, « bonté, » بدی, « méchanceté; » l'*yé* d'unité وحدتی, comme dans تنی, dans l'avant-dernier vers; c'est encore le *mîm* de la première personne du singulier, ou متکلم, comme دلم, « mon cœur; » le *té* de la seconde personne du singulier, nommé مخاطب, comme دلت, « ton cœur; » le *schîn* du pronom de la troisième personne du singulier, etc., nommé شین ضمیر, comme دلش, « son cœur; » le *hé* final non radical, comme dans بندد et خندد du vers précédent; enfin, le *noun* de l'infinitif, comme dans دیدن, « voir, » شنیدن, « entendre, » etc.

6° On nomme *khurûj* خروج la lettre qui se joint immédiatement au *wasl*, comme, par exemple, l'addition du *té*, du *mîm* et de l'*yé* aux mots déjà augmentés du *wasl*. Ex. : شنیدنی, « une audition, » دیدمت, « je t'ai vu, » خوردیم, « nous avons mangé[1]. »

7° On nomme *mazîd* مزید une lettre qui peut être encore ajoutée aux deux précédentes; tel est le *schîn* dans le mot بردیمش, « nous l'avons enlevé. » Les vers suivants offrent à la fois des exemples du *khurûj* et du *mazîd* dans les mots جوزاستی et بویاستی[2].

[1] En arabe, on peut citer comme exemple le mot غلامُها, *son esclave* (en parlant d'une femme); en effet, dans ce mot, le *mîm* est le *rawî*, le *hé* le *wasl* et l'*alif* le *khurûj*.

[2] Dans ces mots, l'*alif* est le *rawî*, le *sîn* le *wasl*, le *té* le *khurûj* et le *yé* le *mazîd*.

باغ اگر بر چرخ بودی لاله بودی مشتری
چرخ گر در باغ بودی گلبنش جوزاستی
از گل سوری ندانستی کسی عیوق را
این اگر رخشنده بودی وان اگر بویاستی [1]

S'il y avait un jardin au firmament, Jupiter en serait la tulipe; si, *au contraire*, le firmament était dans le jardin, son rosier serait Orion; et ne prendrait-on pas ses roses charmantes pour les étoiles du Chariot, si celles-ci étaient odorantes et les premières brillantes? (Ansari.)

8° Le *nâira* نائره est une quatrième lettre qu'on peut encore ajouter aux précédentes; tel est le *schîn* final de خوردستمش, « je l'ai mangé. » Ce qu'on pourrait ajouter de plus ferait partie du *nâïra.*

Quelques rhétoriciens orientaux considèrent les trois dernières lettres dont nous venons de parler comme une addition à la rime, addition qui rentre dans la figure de rhétorique nommée *radîf* ردیف [2]; mais, selon l'auteur du *Hadâyic*, il faut que ces lettres constituent un mot distinct pour qu'on doive les considérer ainsi.

SECTION II.

Sur les *motions* حرکات de la rime.

1° On nomme *taujîh* توجیه la motion, c'est-à-dire la

[1] Ces vers sont du mètre *raml mahzûf*, composés, à chaque hémistiche, de trois فاعلاتن suivis d'un فاعلن.

[2] Voyez la « Rhétorique », chapitre II, section xxiii, p. 175.

voyelle brève qui précède immédiatement la lettre *rawî*, lorsque cette lettre est quiescente et qu'elle n'est pas accompagnée d'une autre lettre de la rime. Dans ce cas, la motion ne doit pas varier dans les mots qui riment ensemble. Ainsi, par exemple, dans le vers suivant, le *bé* de *bas* et le *kaf* de *kas*[1] ont l'un et l'autre la même voyelle :

به آخر زتمکین الله وبس
نه چیز اندر آمد بچشم نه کس

A la fin, par le pouvoir de ces mots : *Dieu me suffit*, je n'ai plus fait attention ni aux choses ni aux personnes. (Saadî, *Bostân*[2].)

Si le *rawî* se joint à la lettre *wasl*, et que cette dernière lettre soit mue, la voyelle *taujîh* peut changer. Ainsi, dans le vers suivant, *dilé* rime avec *gulé*.

نیامد در ایام او بر دلی
نگویم که خاری که برگ گلی

Sous son règne il n'y eut au cœur de personne, je ne dirai pas une épine, mais *le pli de* la feuille d'une rose. (Saadî, *Bostân*.)

2° La motion ou voyelle de la lettre qui précède le *ridf* ou le *caïd* se nomme *hazw* حذو. C'est un *fatha*, lorsque le *ridf* consiste en un *alif*, un *zamma* lorsqu'il

[1] Dans ces deux mots, le *sin* est le *rawî*.
[2] J'ai indiqué le mètre du *Bostân*, p. 328.

consiste en un *waw*, et un *kesra* lorsqu'il consiste en un *yé*. Le *hazw* avant le *caïd* peut prendre aussi une des trois voyelles brèves, ainsi qu'on l'a vu dans plusieurs vers précédents. Il est évident qu'on ne peut pas changer le *'hazw* devant le *ridf;* mais il n'en est pas ainsi devant le *caïd,* quand la lettre du *rawt* est mue. Exemple :

ٹری کوچی مین یکسر عاشقونکی خار مژگان هین
جو تو گهر سی کبهو نکلی تو رکهیو پانو آهسته
ٹری گلگشت کی خاطر بنا هی باغ داغون سی
پر طاؤس سینه هی تهامی دست گلدسته [1]

Ta rue est jonchée des cils de tes amants, cils pareils à des épines ; ainsi, si tu sors de ta demeure, appuie avec précaution tes pieds *pour ne pas être blessée.*

Le jardin a été couvert de plaies[2] à cause de ta promenade ; toutefois, son sein brille de diverses couleurs comme les plumes du paon, et ses mains sont pourvues de bouquets. (Mîr, 1er diwân.)

Dans ces vers, les mots آهسته *âhista* et گلدسته *guldasta* riment ensemble. Dans ces deux mots, le *té* est le *rawt*, le *hé* final le *wasl*, le *sîn* le *caïd*, et la voyelle de la lettre précédente est, dans *âhista*, *kesra*, et, dans *guldasta*, *fatha*.

[1] Ces vers sont du mètre *hazaj* régulier, c'est-à-dire composés de huit مفاعيلن.

[2] Par jalousie, à cause que sa beauté a été surpassée par celle de la bien-aimée du poëte.

3° On nomme *ras* رس le *fatha* qui précède le *tacts*; et la voyelle du *dakhîl*, lorsque cette lettre en prend une, se nomme *ischbâ* اشباع, c'est-à-dire « saturation ». Cette voyelle peut changer, comme on le voit dans les vers suivants :

ای پادشاه وقت چو وقتت فرار شد
تو نیز با گدای محلت برابری
مردی گمان مبر که بسر پنجه است وزور
با نفس گر براٌی دانم که شاطری [1]

Sire, lorsque tu auras cessé de régner[2], tu seras pareil au malheureux qui mendie devant ton palais. Ne crois pas qu'il suffise pour occuper dignement sa place dans le genre humain d'être en possession de la force physique ou de la puissance; si tu es élevé par ton esprit, je sais seulement alors que tu as du mérite. (Saadi.)

Dans ces vers la rime a lieu entre برابری *bărābărī* et شاطری *schātĭrī*. Le *fatha*, c'est-à-dire l'*a* bref qui précède l'*alif* et en détermine la prononciation est le *ras*; l'*alif* est le *tacts*, le *bé* et le *toé* sont le *dakhîl*, qui prend dans le premier mot un *fatha* et dans le second un *kesra*; le *ré* est le *rawi*; et l'*yé* est le *wasl*.

Lorsque le *rawi*, comme on le voit dans les deux vers

[1] Ces vers sont sur le mètre *muzâri akhrab, makfûf* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول فاع لاتُ مفاعيل فاع لن.

[2] A la lettre, « roi du *temps*, lorsque ton *temps* a passé: »

précédents, se joint au *wasl*, on nomme la voyelle qu'il prend *mujra* مجرى[1]. Or, cette voyelle est *kesra* dans les vers précédents. On nomme *nafâz* نفاذ la voyelle du *wasl*, aussi bien que celles du *khurûj* et du *mazîd*. Quant au *nâïra*, il ne prend pas de voyelle.

SECTION III.

Des différentes espèces de *rawî*. Classification des rimes.

On nomme le *rawî* quiescent, c'est-à-dire sans motion ou voyelle brève, *mucaïyad* مقيّد, ou : « ressemblant au *caïd*. » Tel serait par exemple le *noun* dans چمن *chaman* (jardin), et dans سخن *sukhan* (discours), si ces mots finissaient un vers. Lorsque le *rawî* reçoit une motion ou voyelle par l'effet de son union avec le *wasl*[2], on le nomme *mutlac* مطلق, c'est-à-dire indépendant. Tels seraient par exemple les mots چمنم *chamanam* (mon jardin), سخنم *sukhanam* (mon discours). Dans ces deux cas, si le *rawî* n'est pas joint à une autre lettre de la rime, il se nomme *mujarrad* مجرد, c'est-à-dire isolé (nu); si au contraire il y est joint, il prend le nom de ces lettres. Ainsi, par exemple, on le nomme *rawî mucaïyad bâ ridf* روی مقيّد با ردف, c'est-à-dire *rawî mucaïyad*, avec *ridf*; *rawî mutlac bâ ridf* روی مطلق با ردف, c'est-à-dire *rawî* indépendant avec *ridf*, etc.

[1] Qu'on prononce aussi en persan *mujré* et même *mujrî*.

[2] En arabe, le *rawî* peut prendre, dans ce cas, une motion seulement, mais elle est censée suivie de la lettre qui lui est analogue. Tel serait, par exemple, le mot الحَرْبُ *ālhārbū* qui, proprement, devrait être écrit, dans ce cas, الحَرْبُو.

Il y a ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, quatre espèces de rimes قافیه qui sont nommées : la première *mujarrada* مجرده, la seconde *muraddafa* مردّفه, la troisième *muassaça* موسّسه, et la quatrième *muassala* موصّله[1].

Comme la lettre nommée *caïd* est de la nature du *ridf*, on nomme la rime qui a lieu avec le *caïd*, *muraddafa* aussi bien que celle qui a lieu avec le *ridf*. On nomme *muassala* la rime qui comprend les lettres *khurûj*, *mazîd* et *nâïra*, aussi bien que celle qui comprend le *wasl*.

SECTION IV.

Des défauts de la rime.

On en distingue onze différents, à savoir :

1° Le *gulû* غلو, qui consiste à employer dans des mots rimant ensemble un *rawî* quiescent, c'est-à-dire sans voyelle, et un autre mu, c'est-à-dire affecté d'une voyelle. Exemple :

صلاح كار كجا ومن خراب كجا
ببين تفاوت ره از كجا است تا بكجا[2]

[1] Ces trois derniers mots sont des adjectifs dérivés des mots *ridf*, *tacîs* et *wasl* que j'ai expliqués.

[2] Ce vers est du mètre *mujtas makhbûn* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن. Le mot كجا, qui termine les deux hémistiches, ne fait pas partie de la rime ; c'est ce qu'on nomme *radîf* ردیف. La rime a donc lieu entre خراب et تاب. Mais je trouve que, à

L'affaire pourra-t-elle s'arranger? que deviendrai-je, malheureux! Vois la différence de la chose, où et comment elle peut avoir lieu. (Hâfiz.)

2° La lettre nommée *wasl* peut de même être quiescente dans un mot et mue dans l'autre. Ce défaut prend le nom particulier de *taaddî* تعدّى.

3° L'*icwâ* اقواء ou اقوى. C'est l'emploi de différents *taujîh*, c'est-à-dire de voyelles différentes sur la lettre qui précède le *rawî*[1]. Ainsi dans le vers que j'ai donné, p. 357, si au lieu de دل et de كل, il y avait دل *dil* et كل *gul*, la rime aurait dans sa plénitude le défaut nommé *icwâ*.

4° L'*ikfâ* اكفآء. On entend par là une différence dans le *rawî*, ce qui est tout à fait prohibé. Cependant quelques rhétoriciens originaux permettent d'employer une lettre arabe avec une lettre persane qui en modifie la prononciation, ainsi de faire rimer, par exemple: لب, lèvre, et چپ, gauche; شك doute et سگ, chien, etc.; et aussi de faire rimer des lettres arabes

la rigueur, le défaut dont il s'agit n'existe pas dans cette rime, car, bien qu'il soit vrai que, dans خراب, le *bé* final ne soit pas mu grammaticalement par une voyelle, toutefois on doit, pour la scansion du vers, en supposer une. Dans ce cas, on fait entendre ordinairement le son d'un *kesra* ou d'un *i;* mais rien n'empêche de faire entendre le son d'un *fatha* ou d'un *a*, à cause de la rime, et de prononcer *khărābă* dans le premier hémistiche, comme on prononce *tā bă* dans le second.

[1] Sukâki dit, dans son *Miftâh*, que beaucoup de rhétoriciens ne comptent pas l'*icwâ* parmi les défauts de la rime, mais qu'il vaut mieux, néanmoins, le tenir comme tel.

d'un même organe comme صباح, matin, avec سپاه, armée; غیاث secours, avec لباس, vêtement; تخت, trône, avec فرط, excès, اياز avec شناس (dans le *Mantic uttaïr*); mais, dans ce cas, pour ne pas choquer l'œil, on adopte quelques fois une mauvaise transcription d'un des deux mots; ainsi, dans l'exemple ci-dessus, on a écrit اياس pour اياز. Ceci est surtout commun en hindoustani; il y en a plusieurs exemples dans Kâmrûp, comme on le verra dans l'Appendice. Non-seulement les poëtes hindoustanis se permettent ces licences; mais ils font, de plus, rimer les lettres nommées cérébrales ou linguales, avec les dentales qui leur correspondent[1].

5° Un autre défaut, c'est la différence du *ridf*, ce qui est tout à fait prohibé en persan, en turc et en hindoustani. Toutefois, cette différence est permise en arabe, car on peut y faire rimer ensemble un *waw* et un *yé* de prolongation, comme par exemple : جميل, beau, et نزول, descente; منير, éclatant, et بدور, des lunes; رغيب, désireux, et كعوب des talons, etc.

6° On compte parmi les défauts de la rime l'emploi de lettres différentes pour le *caïd*, ce qui est cependant permis à la rigueur, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

7° La différence dans le *hazw* est aussi signalée parmi les défauts de la rime. Ainsi دُور *dûr* (éloigné) ne peut pas rimer avec دَور *daur* (motion circulaire). Toutefois, il paraît qu'on tolère les rimes entre les *waw* et *yé majhûl*

[1] Voyez à l'Appendice les particularités de la métrique arabe adaptée à l'hindoustani.

et les diphthongues qui leur sont analogues. Ainsi, dans l'Appendice, on trouvera un vers du célèbre Mîr Haçan, vers où le mot اور *aur* (et) rime avec چوکور *chaukor* (quadrangulaire.)

8° La différence dans l'*ischbâ* est aussi interdite lorsque le *rawî* est *mucaïyad*, c'est-à-dire quiescent. Ainsi, on ne peut pas faire rimer, par exemple, كامل *kâmil* (parfait) avec تجاهل *tajâhul* (sottise). On appelle ce dernier défaut *isnâd* اسناد.

9° Le défaut nommé *itâ* ايطاء en arabe et *schayigân* شايگان en persan, consiste en une répétition ayant le même sens[1].

Ce défaut peut avoir lieu de deux manières : ou d'une manière cachée, خفى, comme : دانا (savant) et بينا (clairvoyant), حيران (stupéfait) et سرگردان (pris de vertige), etc.; ou d'une manière apparente, جلى, comme : دردمند (affligé, possesseur d'affliction) et حاجتمند (besoigneux, possesseur de besoin), ستمگر (tyran, faiseur de tyrannie) et افسونگر (fascinateur, faiseur de fascination), بکرد *bikard* (il a fait) et نکرد *nakard* (il n'a pas fait), بکن *bikun* (fais) et مکن *makun* (ne fais pas), ترا *turâ* (à toi) et مرا *marâ* (à moi), etc. Il faut aussi ranger dans cette catégorie les désinences nominales en ان *ân*, en ين *în* et en ها *hâ*. Ex. : ياران (les amis) et عاشقان (les amants), سيمين (d'ar-

[1] Lorsque la répétition a un sens différent, son emploi produit la figure nommée *tajnîs* ou *allitération*, sur laquelle on peut consulter la « Rhétorique », deuxième partie, chapitre II, section Iʳᵉ, p. 120.

gent, *argenteus*) et زرین (d'or, *aureus*), غمگین (triste) et شرمگین (honteux), etc. L'*itâ* apparent ou manifeste, جلی, est un défaut très-censuré par les rhétoriciens orientaux et qu'ils ne tolèrent pas dans un vers isolé. Toutefois, on peut se le permettre, en passant, dans le *cacîda*, le *gazal* et même le *quita*.

10° Le *tazmîn* تضمین, ou *insertion*. On nomme ainsi la rime qui dépend, quant au sens, de ce qui suit. Ex. :

در حسن ترا کسی نماند الا
خورشید که هر صبح برون آید تا
خدمت کند وپای تو بوسد اما
ناقی تو بسوی او که تا بوسد پا [1]

Personne ne peut demeurer devant ta beauté, si ce n'est le soleil, qui sort chaque matin pour te servir et te baiser les pieds, car ce n'est pas toi qui vas de son côté pour qu'il te baise les pieds. (Amîr Khusrau.)

Dans ces vers, les mots qui terminent les trois premiers hémistiches et qui forment la rime, à savoir : الا, تا et اما, ne signifient quelque chose qu'autant qu'ils sont joints à ce qui suit.

A ce sujet, je ferai observer, en passant, que généralement le sens finit avec le vers, et que l'hémistiche forme un membre de phrase. C'est un avantage qu'ont les vers sur la prose dont les phrases en persan, et

[1] Ces vers forment un *rubâï* de la branche *akhrab*. Voyez le tableau.

surtout en turc, sont souvent d'une longueur démesurée.

11° Le onzième et dernier défaut, qu'on nomme *mamûl* معمول [1], consiste à faire rimer un seul mot avec deux mots. Exemple :

مستم از بادهٔ شبانه هنوز
ساقی ما نرفت خانه هنوز
میکشی وبغمزه میگوئی
توبه کردی زعشق یا نه هنوز [2]

Je suis encore ivre du vin que j'ai bu cette nuit, et mon échanson n'a pas quitté la maison.

Tu m'attires à toi et tu me dis avec une œillade : Te repens-tu encore de m'aimer, *oui* ou non ? (Hâfiz.)

Une autre espèce de *mamûl* répréhensible consiste à prendre la rime dans un mot dont une partie sert au *radîf*, c'est-à-dire à une répétition régulière dans le poëme, comme on le voit dans les vers suivants :

[1] L'auteur du *Hadâyic* place aussi, parmi les défauts de la rime, le changement de la rime dans le *cacîda* et les autres poëmes dans lesquels la même rime est exigée, excepté quand le poëte annonce lui-même ce changement. Mais ceci me semble rentrer dans les règles particulières aux divers genres de poëmes.

[2] Dans ces vers, qui sont du mètre *khafîf*, composés, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن et فعلن ou فعلان, la rime a lieu entre شبانه et خانه, qui ne forment, l'un et l'autre, qu'un seul mot, et یا نه, qui forme deux mots.

هر قدر او عتاب وناز آرد
دل بیچاره ام نیاز آرد
به که آن دلربا برغم رقیب
بعد ازین خاطرم نیازارد [1]

Plus elle me fait des agaceries, plus mon pauvre cœur fait des supplications ; mais je désire que désormais cette belle, malgré mon rival, ne tourmente plus mon esprit. (Faquîr.)

SECTION V.

Division de la rime par rapport à la mesure.

D'après ce qui a été dit plus haut, on a pu voir qu'il faut, pour former la rime, deux lettres quiescentes ; et c'est ainsi qu'il y a cinq sortes de rimes relativement à la mesure :

1° Celle qu'on nomme *murâdif* مرادف, et qui consiste en deux quiescentes contiguës. Exemple :

نایب مصطفی بروز غدیر
کرد در شرع خود مر اورا میر [2]

[1] Dans ces vers qui sont du même mètre que les précédents, le mot نیازارد doit se séparer en deux portions, dont la première, نیاز, offre la rime, et dont la seconde, c'est-à-dire ارد, fait partie du *râdif* ou de la répétition. J'ai eu l'occasion de parler d'un cas pareil à l'article sur la *tajnîs* ou l'allitération, article que j'ai déjà cité.

[2] Ces vers sont du mètre *khafîf*. *makhbûn* et *macsûr*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلان.

Au jour de l'allocution *du Prophète* avec *Alî* (au lac de Gadîr[1]), Mahomet le nomma son vicaire et prince de sa religion. (Sanâï.)

2° Celle qu'on nomme *mutawâtir* متواتر, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par une lettre mue. Exemple :

در صف رزم پای او محکم
واز پی امر جان او محرم [2]

Son pied est solide dans les rangs du combat et son âme est fidèle à l'ordre *du souverain*. (Sanâï.)

3° Celle qu'on nomme *mutadârik* متدارك, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par deux lettre mues. Exemple :

جوشن صورت برون کن در صف مردان [3] در آ
دل طلب کز دار ملك دل توان شد پادشا [4]

[1] Voyez, dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, l'article au sujet de la fête qui porte ce nom, p. 71, 2° édit.

[2] Ce vers est du même mètre que le précédent, si ce n'est que le dernier pied est réduit à فعلن, *fâlûn*.

[3] Il est essentiel de remarquer qu'ici, le *noun* de مردان ne compte pas dans la scansion, et qu'ainsi on prononce *mardâ* comme *pâ* de *pâdschâh*.

[4] پادشا et mis ici au lieu de پادشه, pour la satisfaction de l'œil, car la prononciation est la même. En effet, l'*alif* et le *hé* final ont, comme je l'ai fait observer dans mon édition de la Grammaire persane de Jones, p. 51, un son identique. Ce vers est du mètre *raml mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois فاعلاتن et d'un فاعلن.

Débarrasse-toi de la cuirasse des choses extérieures et entre dans la compagnie des hommes *dignes de ce nom.* Étudie ton cœur et tu pourras devenir le souverain de sa maison. (Khâcânî.)

Les deux lettres mues sont, dans le premier hémistiche, le *dâl* et le *ré*, et, dans le second, le *dâl* qui, pour la scansion, doit être mu par un *kesra*, et le *schîn*, et ces lettres séparent les deux *alif* quiescents.

4° Celle qu'on nomme *mutarâkib*, متراكب, et qui consiste à placer trois lettres mues entre les lettres quiescentes de la rime. Exemple :

زور او بت شكن زروز ازل
دست او تيغ زن بر اوج زحل [1]

Sa force a brisé de toute éternité les idoles, sa main a frappé de l'épée le sommet de la planète de Saturne. (Sanâï.)

5° Enfin, on nomme *mutakâwis*, متكاوس, la rime composée de deux quiescentes séparées par quatre lettres mues. Cette dernière espèce n'existe qu'en arabe. Le mot اَلنَّفَقَةُ, « la dépense (ce qu'on dépense), » en offre un exemple. En effet, dans ce mot qui se prononce اَنْنَفَقَتُو *ănnăfăcătū*, le premier *noun* quiescent qui représente le *lâm* de l'article est séparé, par quatre lettres mues, du *wâw* quiescent qui représente le *zamma*.

[1] Ce vers est du mètre *khafîf*, *makhbûn* et *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن.

Ces différentes sortes de rimes ne peuvent pas s'employer indistinctement pour tous les mètres, mais seulement pour ceux dont les paradigmes offrent, à leur dernier pied, les combinaisons dont il vient d'être parlé[1].

SECTION VI.

Sur le *radîf* رديف.

On entend par cette expression un ou plusieurs mots indépendants qu'on place après la rime à la fin des hémistiches ou des vers, mots qui doivent être les mêmes dans tout le poëme.

La même chose a lieu quelquefois en anglais : c'est ce qu'on nomme l'*hypermètre*. Voyez les vers de Swift, cités dans la Poétique anglaise par Hennet, t. Ier, p. 68; et ces vers de Th. Moore :

⏑ – ⏑ – ⏑ –
There shone such truth about *thee*
⏑ – ⏑ – ⏑ –
I did not dare to doubt *thee*.

J'en ai donné plusieurs exemples dans la Rhétorique[2]. En voici encore un :

در آه و ناله تقصیری نکردم
چه حاصل فکر تاثیری نکردم [3]

[1] En consultant la liste des mètres primitifs et dérivés, il sera facile de trouver les paradigmes qui permettent l'emploi de ces différentes rimes.

[2] IIe partie, ch. II, section xv, p. 137 et suiv.

[3] Ce vers est du mètre *hazaj* à six pieds *mahzûf*, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux مفاعیلن et d'un فعولن.

Je n'ai pas épargné mes gémissements et mes plaintes; mais à quoi bon? Je n'ai pas songé à obtenir le moindre résultat. (Zuhûrî.)

Dans ce vers, l'expression نكردم est répétée à chaque hémistiche et la rime a lieu dans les mots précédents.

On trouve même des vers composés seulement de la rime et du *râdif*, comme dans le *rubâï* suivant :

من در غم هجر ودل بديدار تو خوش
تن در غم هجر ودل بديدار تو خوش
تا كى چشم سرشك حسرت ريزد
اندر غم هجر ودل بديدار تو خوش [1]

Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit de ta vue; mon corps *languit* dans le chagrin, mais mon cœur jouit de ta vue. Jusqu'à quand mon œil répandra-t-il des larmes de regret? Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit de ta vue. (Jâmî.)

On donne le nom particulier de *hâjib* حاجب au *radîf* placé entre deux rimes. J'ai parlé de cette figure de mots dans la Rhétorique, IIe partie, ch. II, sect. XXII, p. 152 et suiv., et j'en ai donné un exemple :

L'usage du *radîf* a été introduit par les poëtes persans, et les poëtes arabes modernes l'ont adopté à l'imitation des premiers.

Le poëte ne doit pas changer de *radîf* dans un même poëme, à moins qu'il n'en avertisse lui-même, comme

[1] Ce *rubâï* est de la branche *akhrab*. (Voyez le tableau.)

on le voit dans un *cacîda* de Kamâl Ismâîl qui commence par le *radîf* مى آمد (il est venu), et où, plus loin, le poëte emploie مى آيد (il vient) de cette façon :

سپيده دم كه نسيم بهار مي آمد
نگاه كردم وديدم كه يار مى آمد

. . . .

. . . .

زبهر فال زماضى شدم بمستقبل
كه بر انام چنين خوشگوار مى آيد [1]

. . . .

A l'aurore, lorsque le zéphyr printanier est venu, j'ai regardé, et j'ai vu que ma bien-aimée était arrivée. . . . .

. . . .

Je crois de bon augure de passer du prétérit au futur, car le futur est, en effet, plus agréable à l'humanité. . . . .

. . . .

CHAPITRE VIII.

La nomenclature des différents genres de poëmes adoptés par les nations musulmanes serait un utile complément à la prosodie, mais elle donnerait trop d'étendue à ce travail.

[1] Les vers de ce poëme sont du mètre *mujtas makhbûn* et *mahzûf*, c'est-à-dire composés, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن.

Je me bornerai à indiquer ceux qui sont le plus usités en persan et en hindoustani.

Ces genres sont les suivants :

1° Le *gazal*, غزل, sorte d'ode sur laquelle on peut consulter l'introduction de la seconde édition de mon Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, t. Ier, p. 31. C'est la réunion des pièces de ce genre disposées selon l'ordre de l'alphabet par la lettre finale des vers qui forment proprement ce qu'on nomme un *diwân* ديوان. Hâfiz, Sauda, Bâqui, et une foule d'autres écrivains persans, turcs et hindoustanis, ont écrit un ou plusieurs *diwâns*. Mir Taquî, le plus fécond des poëtes hindoustanis[1], en a écrit six.

On trouve des gazal dont chaque vers se compose d'un hémistiche hindoustani et d'un hémistiche arabe. Le vers suivant est extrait d'une pièce de ce genre, écrite par le poëte Faïz[2] :

تیری غم میں نین سوں بہتا هی جل
فی البساتین نایحا كالعندليب

Par l'effet du chagrin provenant de l'
piré, des pleurs coulent de mes yeux ; je
qui gémit dans le jardin.

2° Le poëme arabe nommé *cacîda* قصيدة
louange et à la satire, est très-usité da

[1] La collection de ses œuvres forme un volume très-grand in-4° de 1088 pages, imprimé à Calcutta en 1811.

[2] Le mètre de ce vers est le رمل réduit aux pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن.

l'Orient musulman. La plupart des poëtes qui ont écrit en urdû, en ont composé plusieurs qui se lisent ordinairement à la suite de leur diwan. Il est inutile de donner des détails sur ce genre de poëme, que Gladwin a fait connaître dans ses *Dissertations*[1]. Je ferai seulement observer qu'en hindoustani, le dernier vers des *cacidah* contient toujours le nom poétique de l'écrivain, ou *takhallus* تخلص, comme on le voit dans ce vers final d'un *cacîdah* de Walî[2] :

عارفان بولینگی جان و دلسون لاکهای آفرین
جب ولی تیری مدح مین گوهر افشانی کری

Les spiritualistes applaudiront de cœur et de bouche lorsque Walî répandra, pour te louer, les perles de l'éloquence.

3° La pièce nommée *quitâ* قطعه est fort employée dans les ouvrages en prose entremêlés de vers. En voici un, extrait de la traduction hindoustani de l'*Anwâri suhaïlî*[3] :

شوم گر مال اپنا نا کهاوی
غیر اسکو کریگا سب بر باد

[1] *Dissertations on the rhetoric, prosody and rhyme of the Persians*, pag. 2.

[2] Cette pièce est du mètre رمل dont le dernier pied est réduit à فاعلن.

[3] Pag. 57, édition de Madras, ville nommée en hindoustani *Mand-raj* et *Chinapatan*. Les vers cités ici sont du mètre خفيف.

يا او وارث کو جب که پهنچيگا
جز بدی کی وه نين کريگا ياد

Tandis que d'un côté l'avare s'interdit les jouissances que l'or pourrait lui procurer, de l'autre son héritier le jette au vent et ne se souvient souvent de celui qui l'avait amassé que pour en dire du mal.

4° Les pièces nommées *rubâ'î* رباعی et *fard* فرد sont autant usitées en hindoustani qu'en persan; j'en ai parlé *loco citato.*

5° Le *masnavi* مثنوی (*muzdawij* مزدوج en arabe) est un poëme dont chaque vers a une rime particulière, chaque paire d'hémistiches rimant ensemble. En persan, en turc et en hindoustani, les poëmes épiques, historiques, moraux, en un mot, toutes les compositions poétiques d'une certaine longueur, sont des *masnavi*, généralement écrits dans les mètres هزج رمل et متقارب. Pour ce genre de vers, le dernier pied des deux hémistiches doit être pareil. Il n'en est pas de même dans les hémistiches qui ne riment pas. Voilà pourquoi, dans la *Prosodie arabe* de S. de Sacy, on voit généralement une différence dans les derniers pieds des deux hémistiches d'un vers, par exemple فعلن et فعلات.

6° Le *tarjî band* ترجيع بند est un poëme composé de strophes de cinq à onze vers. Les vers des strophes respectives riment entre eux, et au bout de chaque strophe se trouve toujours le même vers qui sert de refrain jusqu'à la fin du poëme. Le vers qui dans la dernière strophe précède ce refrain contient, comme dans les *gazals* et les *cacîda*, le *takhallus* ou nom poétique de l'écrivain.

On trouve deux pièces de ce genre à la suite du diwan de Walî : une sur Mahomet, et l'autre sur le contemplatif Wajîh uddîn.

7° Le *muçammat* مسمّط est un poëme en stances de trois, quatre, cinq ou six hémistiches. Les hémistiches de la première stance riment tous entre eux; mais dans les stances suivantes les premiers hémistiches seulement riment entre eux, et le dernier rime avec la première stance. La dernière contient aussi le nom poétique ou *takhallus*, de l'écrivain. Les مسمّط les plus usités sont ceux qui ont quatre hémistiches et qui sont nommés *murabbâ* مربّع, et de cinq hémistiches, nommés *mukhammas* مخمّس. On en trouve aussi de six qui portent le nom de *muçaddas* مسدّس. Il y a de ces genres de composition à la suite de la plupart des diwans. Les *marcia* مرثيه, sortes d'hymnes élégiaques, où l'on retrace les souffrances d'Huçaïn et de ses compagnons, sont en stances de quatre hémistiches[1].

8° Enfin le *mustazâd* مستزاد est un poëme composé de vers qui riment à la manière des gazal, et dont chaque hémistiche est suivi de quelques mots en prose. L'addition du second hémistiche est souvent terminée par une nouvelle rime qui est la même dans toute la pièce. Ce qui fait le mérite de ces poëmes, c'est qu'il faut pouvoir les lire à volonté avec ou sans l'addition dont il s'agit. De là vient qu'il y a des manuscrits qui contiennent, sans مستزاد comme de simples gazal, certaines pièces que d'autres portent avec cette addition. Je terminerai

[1] Gilchrist, *Hindoostanee grammar*, pag. 273.

mes observations par un مستزاد[1] de Walî, écrivain dont j'ai publié les « Œuvres » et qui est surnommé à juste titre *le père de la poésie hindoustanie :* باباى ريخته.

معلوم نهين كن نى ميرى دلكون ليا هى
اس عشوه گران مين
كس شوخ ستمگر نى مجهى پيچ ديا هى
اس مو كمران مين
اس شوخ نظر بازكى انداز نگه كا
در كام نهين يون
ديوانه ميرى دلكون كهو كن نى كيا هى
جادو نظران مين
ظاهر مين تر و تازه و باطن مين تيرا داغ
ركهتا هى جو دايم
ه اسى بوجه كه جسى رنگ ديا هى
خونين جگران مين
عاشق كون هى بيتابى و بيطاقتى دل
سرمايهٔ بينش
بن عشق جو عالم مين فراغت سون جيا هى
هى بى بصران مين

[1] Il est du mètre هزج composé des pieds مفعول مفاعيل مفاعيل فعولن.

تنہا نہین سرشار ولی شوقسون تیری
ای ساقی بد مست
تجہ عشق کا اس بزم مین جو جام پیا ہی
ہی بیخبران مین

J'ignore encore laquelle de ces agaçantes beautés a touché mon cœur; j'ignore qui l'a agité parmi ces femmes gentilles dont la taille est aussi déliée qu'un cheveu. Si ce n'est pas cette œillade attrayante, ah! dis-le moi, quel de ces regards enchanteurs a pu me faire perdre la raison?

A l'extérieur, il est frais et vigoureux; mais la blessure que tu lui as faite, demeure au dedans de lui. Parmi les amants dont le cœur est ensanglanté, il est semblable à la tulipe, et lui a même donné sa couleur.

Pour tout capital de discernement, l'amant n'a autre chose que la faiblesse et l'impuissance du cœur; toutefois il est du nombre des insensés, celui qui a vécu paisiblement dans le monde, sans amour.

O échanson d'ivresse, Wali n'est pas seul enivré de ton amour; tous ceux qui dans ce banquet ont bu à ta coupe, sont du nombre de tes adorateurs passionnés.

APPENDICE

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES A L'HINDOUSTANI.

Les différents peuples qui se sont convertis à la religion de Mahomet, ont adopté, pour écrire leur propre langue, les caractères dans lesquels est tracé le Coran, et avec eux un grand nombre d'expressions relatives surtout à la religion, les mots techniques de la grammaire, et enfin le système métrique des Arabes. Ce système est donc celui qu'ont suivi les poëtes qui ont écrit en hindoustani[1]; car, bien que cet idiome soit parlé dans toute l'Inde, tant par les Hindous que par les musulmans, comme il fut l'ouvrage de ces derniers, forcés de se mettre en relation avec les natifs, il reçut le cachet de leurs caractères sacrés, et doit être considéré comme une langue musulmane, avec l'arabe, le persan, le turc, le puchtou, le sindhî, le malais, le madégasse, etc.

Et de même que, pour la forme extérieure, la poésie hindoustanie ressemble à celle des Persans, à laquelle elle a emprunté le système métrique des Arabes, de

[1] Il ne s'agit ici que de l'hindoustani proprement dit ou de l'urdû. L'*hindouï* ou *brajbhakha* est soumis à d'autres règles de versification qu'on trouve exposées dans plusieurs traités nommés *Pingal* پنگل.

même, aussi, elle a beaucoup d'analogie, quant au fond, avec celle de ce peuple. Les poëtes hindoustanis sont cependant loin d'avoir servilement imité les Persans. Leurs productions, comme celles des poëtes turcs, se distinguent de celles des premiers par des peintures d'un autre climat, des métaphores résultant d'autres idées, des pensées empreintes d'une autre teinte. Enfin, leur merveilleux n'est pas seulement puisé dans la théologie et l'histoire musulmane, il est encore emprunté à la mythologie indienne[1] inconnue aux poëtes de la Perse. Walî s'exprime ainsi dans son *masnavi* sur Surate, sa ville natale :

سبها اندرکی هی هریك قدم میں
چهپا اندر سبها کون لی عدم میں
کشن کی گوپیانکی نهین هی یو نسل
رهین سب گوپیان وو نقل یو اصل

A chaque pas vous trouvez des groupes de femmes charmantes, tels que si Indra les voyait, il se cacherait et plongerait dans le néant sa cour céleste. Ces beautés délicieuses sont les prototypes des bergères de Krichna, bien loin d'être de leur race.

Et Afsos, en décrivant une danse de bayadères, parle en ces termes :

[1] Les poëtes chrétiens ont souvent tiré de même leurs images des allégories grecques et romaines ; bien plus, quelques-uns se sont permis de mêler la théologie biblique à la mythologie d'Hésiode et d'Ovide.

تو یوسف بھی اس بزم دلکش میں آئی
تو دل ایك نظاری پر بیچ جائی
یہہ ھر مہ کا چمکا ھوا رنگ ھی
کہ اندر کی بھی اپچھرا دنگ ھی

Le saint patriarche Joseph, si célèbre par sa chasteté, aurait ouvert son cœur au plaisir, s'il eût pu contempler un spectacle aussi beau. Les *Apsaras* d'Indra sont elles-mêmes ravies d'étonnement, en voyant le coup d'œil enchanteur qu'offre la réunion de ces aimables danseuses.

Le Dr Gilchrist a bien consacré un chapitre de sa *Grammaire hindoustani* imprimée à Calcutta en 1796, pag. 261-276, à l'exposition des règles de la versification arabe, appliquée à l'hindoustani : mais il ne parle que d'une manière générale et en quelques lignes de ce qui est spécial à cette langue, et c'est précisément ce que j'ai voulu développer ici. J'ai fait néanmoins au travail du célèbre docteur, quelques emprunts que je n'ai pas manqué d'indiquer dans les notes.

Licences poétiques et règles r

Les règles relatives à la
avec les licences poétique
suivantes :

I. Ajouter une lettre.

II. Omettre une lettre.

III. Substituer une lettre à une autre et les assimiler.

IV. Faire longue une voyelle brève.

V. Faire brève une voyelle longue.

VI. Augmenter le nombre des syllabes dans un mot.

VII. Le réduire.

VIII. Compter ou non certaines lettres dans la scansion.

Je vais expliquer en quoi consiste chacune de ces licences.

I. Et d'abord les lettres qu'on peut ajouter dans les vers hindoustanis sont :

1° L'*alif* à la fin des mots, pour représenter l'*a* bref indien, comme dans ce vers du poëme des *Aventures de Kamrûp*[1], où بهوجنا est mis pour بهوجن :

کنور کو نگهبان سنکے بٹھا
دیا بهوجنا انّ پانی پلا

Les gardiens ayant entendu (cet ordre), firent asseoir le prince et lui donnèrent à manger de la nourriture et de l'eau à boire.

2° Le *noun* nasal au milieu ou à la fin des mots, destiné à représenter l'*anuswara* de l'écriture *dévanagari*, comme dans ce vers du poëme que je viens de citer, où اپنان est pour اپنا :

مترچند سنکر اپن سده مین هو
کہا تم مجهی نام اپنان کہو

[1] Ce poëme est du mètre nommé متقارب, irrégulier au dernier pied seulement, qui est réduit à فعو ou فعل.

Mitarchand ayant entendu ces mots, revint à lui et dit : Faites-moi connaître votre nom.

3° On peut aussi, comme se le permettent les Arabes eux-mêmes[1], ajouter une lettre quelconque au moyen du *teschdid*, ainsi que dans le vers suivant de Mir[2], où le *lâm* de شلاق doit être doublé :

کای امیر اس روز کا شلاق خوار
آج در اوپر هی پهر خواهان بار

O émir, celui que vous fîtes fustiger ce jour-là, sollicite, à votre porte, la faveur d'être introduit.

II. Lorsque les lettres dont je viens d'indiquer l'addition comme permise, ont été introduites par un usage constant, et par conséquent doivent être écrites et prononcées, on peut les retrancher en poésie. Il en est donc ainsi :

1° De l'*alif* final représentant l'*a* bref, comme dans ce vers du poëme des *Aventures de Kamrûp*, où تمهار est pour تمهارا[3] :

تب اسنی کها انهہ چهہ یار یار
کنور مین اچارج هون پنڈت تمهار

[1] S. de Sacy, *Grammaire arabe*, t. II, p. 372.

[2] Ce vers est du mètre رمل, réduit à trois pieds, et le dernier à فاعلن.

[3] On trouve aussi तुम्हार pour तुम्हारा dans la traduction hindouie du *Mahâbharata* (not. 52, 17), et cette forme paraît être usitée.

Alors il dit : O prince, je suis Archârâj, ton pandit, un de tes six amis.

2° Du *nûn* représentant l'*anuswara*, comme dans le vers suivant du même poëme, où هسیان est mis pour هنسیان :

گھڑی دو تلك هر دو خوشیان کیی
زمر کی بچن کہکی هسیان کیسی

Ils se réjouirent ensemble pendant deux *ghari*, ils se divertirent, s'entretenant de leur amour.

Mais le retranchement de ce *nûn* est inutile, puisque, ainsi qu'on le verra plus loin, il n'a pas généralement de valeur dans la scansion. Dans quelques cas cependant, il est bon de l'effectuer lorsque la scansion peut être douteuse, comme dans le vers qui précède.

Le retranchement du *noun* après une voyelle longue est permis même en persan, comme dans ce vers du *Bostân*[1], où on trouve زمی pour زمین.

در معرفت دیدهٔ آدمیست
که بکشوده بر آسمان و زمیست

La porte de la connaissance (de Dieu), c'est l'œil de l'homme, car il est ouvert pour voir le ciel et la terre.

3° De la lettre insérée dans une autre au moyen du

[1] Page 387, ligne 4 de l'édition Graf.

teschdîd, comme dans cet hémistiche de Walî[1], où le mot بتّى *battî*, mèche, doit se prononcer *batî* sans teschdîd :

بن تیل هور بتی هی روشن چراغ میرا

Ma lampe est lumineuse sans mèche ni huile.

Il en est de même pour les mots arabes; ainsi on prononce souvent en poésie حدْ pour حدّ, فنْ pour فنّ, etc. Les poëtes arabes prennent eux-mêmes cette licence.

4° Enfin, à cause de la rime ou pour d'autres raisons, on peut retrancher le *hé* ه des lettres aspirées, qui deviennent ainsi identiques avec leurs tenues. L'hémistiche suivant de Walî[2] en offre un exemple dans le mot پڑ pour پڑه du verbe پڑهنا *lire* :

اس سحر کی طومار کون پڑ کون سکیگا

Qui pourra lire ce livre magique?

5° On peut retrancher aussi le ء après une voyelle longue et même le ح. Hâtim dit expressément dans son *Diwân-zâda* qu'on le fait disparaître quelquefois, entre autres dans les mots تسبیح et صحیح qui deviennent ainsi تسبی et صحی.

III. Les lettres qu'on peut substituer à d'autres sont :

[1] Le gazal d'où est tiré cet hémistiche est du mètre مضارع, composé des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

[2] Le mètre de cet hémistiche est celui qui est nommé هزج. Il est ici composé des pieds مفعول مفاعيل مفاعيل فعولن.

1° Le *noun* dental, qu'on peut mettre à la place du *noun* représentant l'*anuswâra;* et au contraire, celui-ci, qu'on peut employer au lieu du premier. L'hémistiche suivant, tiré du poëme des *Aventures de Kâmrûp*, offre un exemple de ces deux licences poétiques : de la première dans la postposition میں *dans*, dont le *noun* forme la première syllabe de l'avant-dernier pied; et de la seconde dans l'adjectif persan انگوری, dont le *noun* ne compte pas dans la scansion :

انگوری رس اس میں معمور هی

Il y a du jus de raisin.

2° Les consonnes propres à l'arabe et au persan, sont prononcées en hindoustani comme celles de l'alphabet indien qui s'en rapprochent le plus. Par suite, on fait rimer ensemble des syllabes d'une prononciation identique, mais d'une orthographe différente; et pour les rimes on emploie identiquement le *ré* arabe et le *ré* indien, c'est-à-dire cérébral. Ainsi on fait rimer گهوڑا avec بورا, دهڑ avec سر[1]. Dans ce cas quelques copistes croient devoir changer les lettres arabes pour rendre la rime visible, comme on l'a vu plus haut, et substituer l'*alif* au ہ, comme بندا pour بندہ, etc. Tel est, dans le vers suivant du poëme des *Aventures de Kâmrûp*, le mot نگاہ (نگاح selon le copiste), *regard*, *attention*, *etc.*, qui rime avec صلاح, *avis*, *etc.*

کها سن کرمچهند اب یهه صلاح

[1] Hâtim, préf. orig. de son *Diwân-Zâda.*

کنور کو رکھین رین دن در نگاه

Karamchand ayant entendu cet ordre, dit : Je veillerai jour et nuit sur le prince.

IV. En hindoustani ainsi qu'en arabe, on peut rendre longues les voyelles brèves, en ajoutant à la motion la lettre de prolongation qui lui est analogue, comme dans le mot ایدهر, employé pour ادهر dans les vers suivants d'un *gazal* de Cudrat[1] :

اس طرح سی کل هوس ترغیب دیتی تهی مجهی

کیا هی ملك روم کیا هی سر زمین روس هی

در میسر هو تو کس عشرت سی کیجی زندگی

اسطرف آواز طبل ایدهر صدای کوس هی

Hier ces désirs agitaient mon cœur. Quels beaux pays, me disais-je, que la Turquie et la Russie !

Si la chose était possible, j'y passerais délicieusement ma vie. Là, au bruit du tambour guerrier ; ici, au son retentissant de la timbale.

V. On peut rendre brèves : 1° les voyelles longues soit معروف soit مجهول, ainsi que les diphthongues, tant au commencement qu'au milieu et à la fin des mots. Dans l'hémistiche suivant d'Afsos[2], par exemple, les monosyllabes کا کی هی sont brefs :

[1] Gilchrist, *Hindoostanee grammar*, pag. 249. — Ces vers sont du mètre nommé رمل dont le dernier pied est réduit à فاعلن.

[2] Il est du mètre متقارب avec le dernier pied réduit à فعل.

هی اردو کی بولی کا ماخذ وہ

L'hindoustani s'est formé là.

L'hémistiche suivant du *Sihr ulbayân* d'Haçan[1] offre un exemple de تہا employé pour une brève :

یہی دل تہا اسکا کہ دیکھا کروں

C'est son cœur que je ne cesse d'admirer.

Dans le vers suivant de Walî[2], la première syllabe de آگی est brève :

ای دل باغ ادا سرو تیری قد ادی
دلپہ هر آزاد کی صورت سوهان هوا

O rose du jardin de la beauté, le cyprès, en présence de ta charmante stature, n'offre à tout contemplatif que la figure d'une lime.

Lorsque les voyelles nommées مجہول, c'est-à-dire او ओ et ای ए, sont employées comme brèves, au commencement ou au milieu des mots, on les change quelquefois, surtout dans les ouvrages imprimés, aux voyelles brèves qui leur correspondent. Ainsi on écrit مِرا pour میرا *de moi*, تِرا pour تیرا *de toi*, دپٹا pour دوپٹا *sorte de voile*, *etc*. Hâtim, dans la préface du *Diwân-zâda*, cite aussi بگانہ pour بیگانہ. Il en est de même des voyelles معروف. Le même auteur cite دِوانہ pour دیوانہ.

[1] Ce poëme est du même mètre que le précédent hémistiche.
[2] Ce vers est du mètre مدید régulier.

Dans ce premier vers d'un charmant *masnavi* de Mîr[1], اِك est mis pour ايك :

عشق هى تازه كار و تازه خيال
هر جگهہ اسكى اك نئى هى چال

L'amour crée sans cesse de nouveaux piéges ; il produit partout quelque acte nouveau.

Ces voyelles longues ne laissent pas d'être considérées comme brèves, quoiqu'elles soient suivies d'un *noun* nasal lequel, comme on le verra plus loin, ne compte pas dans la scansion. Ainsi هين est bref dans cet hémistiche de Mîr[2] :

ايسى هى هوتى هين تضحيك سلف

Le mépris qu'on a pour les anciens est tel que, etc.

Par suite de cette abréviation des voyelles longues, on trouve dans un vers du poëme des *Aventures de Kâmrûp*, le mot جوهرى *joaillier*, de deux syllabes; la diphthongue أو n'ayant que la valeur de أ et le ه étant réuni dans la scansion à cette diphthongue :

وه جوهرى [3] نے كنور كو پهچان كر

[1] Cette pièce est du mètre خفيف composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلات. Elle se trouve pag. 897 et suivantes de l'édition des œuvres de Mir Taquî.

[2] Il est du mètre رمل réduit aux pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن.

[3] Il faudrait écrire جُهْرى pour représenter la manière dont ce mot doit être scandé.

Le joaillier ayant reconnu le prince, etc.

Il faut observer que ces voyelles longues étant considérées comme brèves, un وتد مفروق ou *trochée* composé d'une consonne, d'une voyelle longue et d'une autre consonne, peut devenir un سبب خفیف ou une simple longue; comme, par exemple, la syllabe زیك du mot نزیك dans cet hémistiche de Walî[1] :

ولی توں حق کی نزیك کر هزار عجز ونیاز

Wali, fais à Dieu mille prières et mille supplications.

2° Une syllabe longue terminée par une consonne, étant suivie d'une syllabe commençant par une voyelle, un و ou un ی consonnes, peut être jointe avec elle dans la scansion et devenir brève. Ainsi, par exemple, dans le vers suivant de Walî[2], les mots قائل اس doivent se scander comme s'ils étaient écrits قائلس, et ils forment les trois premières syllabes du pied فاعلاتن ;

نہیں هی گل پیو کی مکھ سا عالم میں
قائل اس بات کی هی باد صبا

Aucune rose dans le monde ne peut donner une idée de ton visage vermeil; le zéphyr du matin le déclare.

[1] Cet hémistiche est du mètre مجتث composé des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن.

[2] Le mètre de ce vers est le خفیف composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن.

Dans cet autre vers du même écrivain[1], les mots پر آفتاب doivent se lire comme s'il y avait پرافتاب :

دیکھا جو تجکون آپ سون روشن جگت منین
شرمسون [2] لیا نقاب زرین سکھ پر آفتاب

En voyant l'éclat de ta beauté l'emporter sur le sien dans le monde, le soleil, confus, a couvert sa face d'un voile doré.

Dans le vers suivant, encore du même écrivain, du mètre متقارب régulier, هریك est un وتد مجموع ou un ïambe :

رکھیا تجھ دھن کر صفت مین ولی
هریك فرد مین جوهر فرد کون

En décrivant les charmes de ton visage, Walî a placé sur chaque feuille de papier une perle unique pour la beauté.

Dans le vers suivant du même poëte distingué[3], دریا est aussi un ïambe :

جوش دی یکبارگی دلکی دریا کون لهو ستی
گوهر انجھوانکون رو رو رنگ مرجانی کری

Il mettra en agitation l'océan de son cœur; en versant des pleurs mêlés de sang, il en rendra les perles aussi rouges que le corail.

[1] Ce vers est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلات مفاعیل فاعلات.

[2] Le ر *ré* se prononce très-faiblement dans l'Inde, c'est ce qui fait que شرم ne compte que pour une longue, comme s'il était écrit شم.

[3] Il est du mètre رمل, irrégulier au dernier pied seulement, qui est réduit à فاعلن.

Enfin dans ce vers d'Haçan[1], les mots بند اور اسّی forment un épitrite second, c'est-à-dire, une longue, une brève, puis deux longues :

كوئی كا هی منه بند اور اسّی اژی
كئی لاكهه من كی هی ايك سل پڑی

L'ouverture du puits est fermée par une pierre du poids de quelques cent mille *mans*.

VI. On augmente dans un mot le nombre des syllabes :

1° En détachant le *hé* ه des consonnes aspirées et le considérant comme une lettre à part. Ainsi dans l'hémistiche suivant du poëme des *Aventures de Kâmrûp*, كها racine du verbe كهانا *manger*, est un dissyllabe composé d'une brève et d'une longue, comme si c'était le prétérit du verbe كہنا *dire* qui se lit aussi dans cet hémistiche :

كها[2] بهوجنا كر كنور سين كہا

Ayant pris de la nourriture, il dit au prince.

2° En changeant en dissyllabes certains monosyllabes arabes et persans de trois lettres ; ou, pour mieux dire, en les rendant des وتد مجموع ou *ïambes* de وتد مفروق ou *trochées* qu'ils sont régulièrement[3]. C'est ainsi que

[1] *Sihr ulbayân*, page 99, ligne 7. Ce poëme est du mètre متقارب.

[2] Ce mot devrait être écrit كہا, si on voulait représenter la manière dont il doit être scandé.

[3] Ces mots ne sont proprement monosyllabes qu'en prose : car

dans le vers suivant du poëme des *Aventures de Kâmrûp*, ملك est employé comme un ïambe :

تجون یهہ ملك مال اور راج سب
کرو تم ایسی راج کا کاج سب

J'abandonnerai ce royaume et mes richesses ; je laisserai mon gouvernement, et vous l'administrerez pour moi.

Cette prononciation, usitée en poésie lorsque la mesure l'exige, est, du reste, généralement adoptée dans le langage parlé. On dit en effet مُلُك زُلُف شَكَل ذِكَر عُقَل قَدَر, etc., et non مُلْك زُلْف شَكْل ذِكْر عُقْل قَدْر, etc.

3° En plaçant l'*izâfat* persane entre un mot persan et un mot hindoustani ; tandis que cette construction n'est autorisée par la grammaire qu'entre deux mots persans. Ainsi dans le vers suivant de Walî, du mètre مدید, le mot نور est un spondée :

بسکه ای نور نین تجهہ مین هی انسانیت
عشق سون تیری صنم صورت انسان هوا

O lumière de mes yeux, c'est parce que tu aimes l'humanité que j'ose t'offrir mon amour humain.

VII. On réduit le nombre des syllabes :

1° En attachant le *hé* ه, lettre indépendante de l'alphabet, à la consonne qui le précède, lorsqu'elle est du

ils sont considérés comme dissyllabes en poésie et forment un trochée. La licence dont je parle ici consiste donc plutôt en une transposition qu'en une addition.

nombre de celles qui sont susceptibles de recevoir l'aspiration. Le *hé* ne forme alors avec cette consonne qu'une seule lettre aspirée, et se prononce en une seule émission de voix, sans voyelle intermédiaire. Ainsi پہنچی qui est proprement trissyllabe, ne compte que comme dissyllabe dans cet hémistiche de Mîr[1] :

یہہ خبر پہنچی[2] جو ہر بازار مین

Lorsque cette nouvelle parvint dans tout le marché, etc.

Il en est de même de کہون, aoriste du verbe کہنا *dire*, qui est monosyllabe et se prononce par conséquent *khun*, et non *kahun*, dans cet hémistiche de Walî[3] :

تیری فراقین کیا کہون[4] دوجی رفیقونسون

Que dirai-je de ton absence aux autres compagnons ?

2° On se permet même d'unir le *hé* ه avec des lettres autres que celles qui viennent d'être indiquées. Ainsi وہان *là* ne forme qu'une seule syllabe dans cet hémistiche de Walî[5] :

[1] La pièce d'où est tiré cet hémistiche, est du mètre رمل réduit aux pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن.

[2] Si on veut représenter la manière dont ce mot doit être scandé, il faut l'écrire پھنچی.

[3] Il est du mètre مجتث composé des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن.

[4] Il faudrait écrire کھون pour représenter la manière dont ce mot doit être scandé et prononcé.

[5] Il est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلات مفاعيل فاعلن.

تون جهان رهتا هي وهان سون تجهي ديكهتا هون مين

Je te vois là où tu résides.

Et نهين *non* est employé deux fois comme monosyllabe dans cet autre hémistiche du même écrivain, qui est du mètre هزج régulier :

کسی کی بات سنتا نہین کسی پر رحم کرتا نہین

Il n'entend aucun discours, il n'a pitié de personne.

On se permet aussi, lorsqu'un mot commence par un *hé* ه, de l'unir à la dernière consonne du mot précédent, qui devient ainsi aspirée. Le ه de هور *et*, est, dans ce cas, dans ce vers de Walî, du mètre هزج régulier :

پرت کی پنتھ مین جو کوئی سفر کرتی هین رات هور دن
وو دنیا کون بغیر از چاه بابل کر نهین گنتی

Ceux qui parcourent nuit et jour la route de l'amour, ceux-là ne considèrent le monde que comme le puits obscur de Babylone[1].

3° Dans les mots où une syllabe brève de sa nature est suivie d'une voyelle longue formant une autre syllabe, il arrive qu'on fait de ces deux syllabes une seule longue, comme dans l'hémistiche suivant de Mîr[2], où نَيِن devient نَيْن :

[1] Selon le Coran (sur. II, v. 102), les anges Harût et Marût se tenaient cachés dans ce puits, dans l'intention de séduire les mortels.

[2] Il est, ainsi que le suivant, du mètre رمل réduit aux pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن.

دست ہو تو انکتین[1] کرئی تلف

Si on le pouvait, on les anéantirait.

Le mot کای, contraction de کہ ای, est dans le même cas, dans l'hémistiche suivant déjà cité, où il ne forme qu'une seule longue :

کای[2] امیر اس روز کا شلاق خوار

O prince, celui que vous fîtes fustiger ce jour-là, etc.

گئی participe passé irrégulier féminin du verbe جانا, est aussi d'une seule syllabe dans ce vers d'Haçan[3] :

ذرا آنکھہ لگ گئی جو اس حال میں
تو دیکھا پہنسا اس کو جنجال میں

Comme ses yeux étaient fixés, dans le même état, elle l'aperçut plongé dans la peine.

De même, la dernière consonne d'un mot qui, détachée, dans la scansion, de la syllabe avec laquelle elle se prononce en prose, forme une syllabe brève, cette consonne, dis-je, se joint quelquefois à un ا bref, qui commence le mot suivant, et, dans ce cas, cette syllabe

[1] انکتین est pour انکی تین. Il a été dit plus haut qu'on substitue souvent aux voyelles مجہول employées comme brèves, les motions qui leur correspondent.

[2] On devrait écrire کِی pour représenter la manière dont ce mot doit être scandé.

[3] *Sihr ulbayân*, pag. 99, lig. 2.

composée reste brève. Les mots لبریز ایاغ en offrent un exemple dans cet hémistiche de Walî, du mètre رمل :

بادۂ حسرت سوں ھی لبریز ایاغ عاشقی

La coupe de l'amour est pleine du vin des soupirs.

Il en est ainsi de مہر et اپسکی, dans cet hémistiche de Walî [1] :

اب مہر اپسکی ھر گز ای صبحدم نکر کم

Toi dont l'haleine embaumée rappelle le zéphyr matinal, ne diminue pas ton amour pour moi.

4° Souvent deux voyelles longues n'ont la valeur que d'une seule. Par exemple, ھوئی est monosyllabe dans l'hémistiche suivant de Walî, qui est du mètre رمل :

در طلب ھی تجکوں راز خانۂ دل ھوئی عیاں

Les secrets de la maison du cœur te seront dévoilés, si tu cherches à les pénétrer.

Et ھوئیں est aussi monosyllabe dans le vers suivant [2] du même écrivain :

وہ بھنواں کیوں نہ ھمسوں ھوئیں بانکی
ماہ نوئی جسی سلام کیا

[1] Le mètre de cet hémistiche est le مضارع composé des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

[2] Il est du mètre خفیف composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن.

Comment ces sourcils agaçants ne feraient-ils pas de l'effet sur moi, puisque le croissant de la lune lui-même semble s'incliner pour les saluer ?

Le substantif بهوین est également monosyllabe dans ce vers[1] du célèbre poëte que je viens de citer :

خاکسارانکی انجهو حق کون هین منظور نظر
جیونکه مقبول هی خورشید کون بهوین سون شبنم

Les larmes des gens humbles sont agréables à Dieu, comme la rosée de la terre l'est au soleil.

Dans le vers suivant[2], encore du même poëte, دیون est aussi monosyllabe :

طاقت نه رهی بات کی پهر انفعال سون
تشبیه تجهه لبانکون اگر دیون شکر ستی

Après avoir comparé tes lèvres au sucre, je suis dans l'impuissance de rien ajouter de plus.

Le pronom indéfini کوئی est souvent aussi monosyllabe[3] comme dans cet hémistiche[4] de Walî :

[1] Il est du mètre رمل composé des pieds فاعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلن.

[2] Il est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلات مفاعیل فاعلن.

[3] Lorsque کوئی est monosyllabe, on l'écrit کو, dans certains manuscrits.

[4] Il est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

نهین کوئی که تجهه گلی مین دلکون بسر نه آیا

Il n'est personne qui n'ait laissé son cœur dans la rue où tu habites.

Enfin, dans l'hémistiche cité dans le paragraphe suivant, فرماؤ est de deux syllabes seulement, les voyelles آ et او se contractant conformément à la règle dont il s'agit.

Quelquefois même ces deux voyelles longues de leur nature, réunies ainsi en une seule syllabe, sont employées comme une simple brève. L'hémistiche suivant de Walî en offre un exemple dans هوین qui forme la première syllabe du troisième pied [1] :

تو حشر لگ وو مقدم هوین باد صرصر سون

Jusqu'au jour de la résurrection, leur course sera plus rapide que celle du vent qui précède l'orage.

5° Une licence toute contraire à celle dont il a été question à l'article 2 du paragraphe précédent, a lieu dans des mots hindoustanis composés de trois lettres et de deux syllabes; elle consiste à les rendre monosyllabes ou pour mieux dire وتد مفروق ou *trochées* de وتد مجموع ou *ïambes* qu'ils sont proprement. Le mot برس *baras*, année, est dans ce cas dans l'hémistiche suivant de Walî, du mètre رجز régulier, où il se prononce *bars* :

تجهه درس کا کی برس سون مشتاق هون ای بیوفا

[1] Ce vers est du mètre مجتث composé des pieds مفاعلن فعلاتن مفاعلن فعلن.

Depuis combien d'années ne suis-je pas désireux de te voir, ô infidèle?

On dit de même *marz* pour *maraz* مرض, *garz* pour *garaz* غرض, etc. C'est d'après le même système qu'on prononce *barkat* pour *barakat* برکت.

VIII. Les lettres qu'on ne compte pas généralement dans la scansion sont :

1° Le *hé* ه ajouté à la consonne *tenue* pour la rendre aspirée. Par exemple بهائی *frère*, qui représente भाई, se compose d'un spondée ou de deux longues (et non d'un bacquique, c'est-à-dire d'une brève et de deux longues), comme dans l'hémistiche suivant de Saudâ[1] :

لڑکی بولی که بهائی جی فرماؤ

Les enfants dirent : Cher frère, ordonnez.

2° Le *hé* ه final nommé مختفی, soit dans les monosyllabes, où il n'est placé que parce qu'un mot ne peut consister en une seule lettre, comme dans نه که چهه[2], etc.; soit dans les polysyllabes, comme le ه de جلوه dans ce vers de Walî[3] :

دیکهیگا هریك آن تیری جلوه دری کون
پایا هی تیری مهر سون جو دیده وری کون

[1] Il est du mètre خفیف composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن.

[2] Dans چهه *six*, le premier ه ne compte pas, parce qu'il aspire le چ; et le second ne compte pas non plus, parce qu'il est مختفی.

[3] Il est du mètre هزج composé des pieds مفعول مفاعیل مفاعیل فعولن.

Celui qui a obtenu un regard de ton amour, pourra voir à chaque instant l'éclat de ta beauté.

On retranche même dans l'écriture le ة final, après un *alif*. Ainsi par exemple on écrit پادشا pour پادشاه. Je trouve aussi cette orthographe, d'autant plus irrégulière que le ة semble être ici radical, dans le *Bostân* (p. 350, édition Graf).

زن خوب فرمان بر پارسا   كند مرد درويش را پادشا

Une femme belle et obéissante fait un Roi du derviche auprès de qui elle est.

3° L'*yé* ى précédé d'une consonne et suivi d'une voyelle, comme dans l'hémistiche[1] suivant de Walî, où دنيا ne forme qu'un ïambe :

اسباب سون دنيا كى بيغرض هون سدا مين

Je ne me soucie en aucune manière de tous les biens du monde.

Il en est de même des mots très-usités, جيون *comme*, كيون *pourquoi*, پيو *amant*, كيا *quoi*, etc., lesquels ne comptent que comme monosyllabes. Ainsi on trouve dans l'hémistiche suivant de Mîr[2] كيا employé comme سبب خفيف ou simple longue.

[1] Il est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

[2] Cet hémistiche est du mètre رمل, composé des pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن.

خار و خس سی کیا یہہ عرصہ صاف تہا

Combien cet emplacement n'était-il pas purgé d'ordures!

Cette règle s'applique aussi à l'*yé* euphonique qui, dans le dialecte hindoustani du Décan, se place avant l'*alif* final du participe passé et les terminaisons du pluriel آن et اون. Ainsi رهیا pour رها participe passé du verbe رهنا *rester*, est un ïambe dans ce vers de Walî [1] :

دو نین سون تیری هی دو بادام کا سوال

سن یو سوال دلمین رهیا بسته لب عجب

Les amandes[2] ont demandé à tes yeux leur forme. Comme j'ai entendu cette demande, je suis resté muet d'étonnement.

Et le pluriel آنکهیان est aussi un ïambe dans ce vers[3] du même écrivain :

کیون عاشقانکی صف مین پاوین وو سرخ روی

جنکی آنکهیانکی اوپر خون جگر نه آیا

Comment pourrions-nous trouver au nombre de tes amants ce jeune homme au visage vermeil, qui n'eût jamais ses yeux mouillés du sang de son cœur?

[1] Ce vers est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلات مفاعیل فاعلن.

[2] Les Orientaux comparent fréquemment la forme des yeux à celle des amandes.

[3] Ce vers est du même mètre que le précédent, mais de la variété composée des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

4° Le *nûn* ں des mots hindoustânis et sanscrits qui représente l'*anuswâra*. Par exemple, جنگل (जंगल) est un *ïambe* ou وتد مجموع dans cet hémistiche de Walî[1] :

مدت تلک جنگل میں دیوانه هو پهرا هوں

J'ai erré pendant longtemps dans les bois comme un insensé.

Toutefois, ce *nûn* compte aussi quelquefois dans la scansion, comme dans میں de l'hémistiche suivant déjà cité, où il forme la première syllabe de l'avant-dernier pied :

انگوری رس اس میں معمور هی

5° Le *noun* qui vient après une voyelle longue, n'est généralement pas compté non plus dans la scansion; quelquefois même dans les mots arabes où il est radical. Par exemple, dans l'hémistiche suivant de Walî[2], le mot مجنون est simplement un spondée :

فوج مجنوں کوں تیری زلف نی زنجیر کیا

Les tresses de tes cheveux ont servi de lien à la troupe des insensés.

Il est même permis de ne pas compter le *noun* dans la scansion, toutes les fois qu'il est quiescent, quand même il serait précédé d'une voyelle brève de sa nature. Ainsi,

[1] Cet hémistiche est du même mètre que le vers précédent.

[2] Cet hémistiche est du mètre رمل composé des pieds فاعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلن.

e mot arabe عنبر *ambre* est employé comme un *ïambe* dans cet hémistiche de Walî, qui est du mètre رجز :

تجهہ زلف کی مشتاق کون مشك و عنبر سون کام کیا

Qu'importe le musc et l'ambre à celui qui recherche les tresses de tes cheveux?

6° La lettre arabe *aïn* ع qui n'a pas de correspondante dans l'alphabet *nagarî*, et qui, dans ce caractère, ne se rend que par la voyelle brève qui l'accompagne, ne compte quelquefois pas plus dans la scansion que dans cette écriture et dans la prononciation ordinaire on ne la fait pas sentir du tout. Ainsi dans l'hémistiche suivant de Walî, qui est du mètre هزج régulier, le ع du mot عاشق doit être omis dans la scansion :

کہ جنّی حق سون پایا هی خطاب عاشق نوازیکا

C'est de la vérité même qu'il (Mahomet) a acquis un langage agréable à ceux qui aiment Dieu [1].

7° Dans des mots généralement d'origine sanscrite, deux consonnes se suivent quelquefois sans voyelle intermédiaire. Ces consonnes sont alors groupées dans l'écriture dévanagarî ; mais quoiqu'on soit obligé de les

[1] Je trouve un exemple de la même licence dans cet hémistiche du *Bostân* (p. 324, édition Graf) :

بر عیب پری رخ زبان بر کشود

qu'il faut scander ainsi selon le mètre *mutacârib :*

Băr 'ăïb-ī | părī-rūkh | zăbān bār | kŭschūd

Il délia la langue sur les défauts de cette belle personne.

écrire séparément dans l'écriture hindou-persane, elles se prononcent néanmoins sans voyelle intermédiaire, n'équivalent ainsi qu'à une seule consonne. Le mot قرت *krut* en offre un exemple dans ce vers du poëme des *Aventures de Kamrûp* :

کنور نی تب اس رس کو تهوڑا لیا
قرت اندك دوال پا کو پینی دیا

Alors le prince prit un peu de ce jus, et en donna quelques gorgées aux *Duâl-pâ.*

Tel est encore le mot انبرت *ambrit* (pour امرت *amrit*), *ambroisie* et *nectar*, dans cet hémistiche de Walî[1] :

شمع بزم وفا هی انبرت لعل

Le rubis de tes lèvres d'ambroisie est aussi rouge que la flamme de la bougie qui éclaire l'assemblée de la fidélité.

Il est bien entendu qu'on peut aussi scander ces mots comme si la première des deux consonnes, qui s'articulent ensemble, avait une voyelle. Ainsi dans le vers suivant de Walî[2], lequel est gravé sur un cachet dont feu Reinaud avait vu l'empreinte quelque part, le mot پرت (*prit*), *amour*, est dissyllabe[3] :

[1] Le mètre de cet hémistiche est le خفیف composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن.

[2] Ce vers est du mètre مضارع composé des pieds مفعول فاعلاتن répétés deux fois.

[3] Il se prononce vulgairement il est vrai *pirat* en dakhnî.

هی ای ولی پرت سون معمور کعبۂ دل
نہین باج حقکی دوجا دلکی حرم کا محرم

O Wali, l'amour remplit la caaba de ton cœur, de ce cœur dont le *harem* n'a d'autre *mahrem* que Dieu.

Et dans l'hémistiche suivant[1], برہمن (*brahman*) est trissyllabe :

ای برہمن دیکھ تجھ کون بید خوان مجنون ہوا

O brahmane, en te voyant, le lecteur du *Véda* est devenu fou.

Des mètres usités plus particulièrement en hindoustani.

Les mètres les plus usités en cette langue sont :

I. Le هزج qui est extrêmement employé surtout dans les gazal.

1° Le régulier, comme dans ce vers de Walî :

نپاوی دینکی لذت جسی دنیا کی هی خواهش
قفل هی لذت دنیا حقیقت کی خزانیکا

L'homme qui aime le monde ne ressent aucun goût pour les choses spirituelles; les plaisirs, en effet, dont il jouit, forment pour lui le trésor des biens célestes.

2° Le dernier pied de ce mètre est quelquefois changé en مفاعیلان, comme dans ce vers cité par le Dr Gilchrist[2] :

[1] Il est du mètre رمل dont le dernier pied est réduit à فاعلن.
[2] *Hindoostanee grammar*, Calcutta, 1796, pag. 268.

ملایم ہو ﮔﺌﯿﮟ دل پر برہ کی ساعتیں کڑیاں
پہرکتنی لگی جن بن نکلتی تہیں ہمیں گھڑیاں

Les cruels instants de l'absence deviennent plus supportables pour mon cœur, puisque je puis passer actuellement sans Elle des jours entiers; tandis qu'autrefois je n'aurais su rester quelques heures sans la voir.

3° On emploie fréquemment cette même mesure composée des pieds مفعول مفاعیلن répétés deux fois, comme dans cet hémistiche d'Yaquîn[1] :

کیا کام کیا دل نے دیوانے کو کیا کہیے

Qu'as-tu fait, ô mon cœur? Mais que dire à un insensé?

4° Du pied مفعول suivi de trois مفاعیل ou de deux مفاعیل avec فعولن pour dernier pied.

Le vers suivant, extrait du premier *gazal* du diwan de Saudâ, offre un exemple de ces deux variétés du mètre ہزج qui sont souvent employées concurremment dans les mêmes poëmes :

ٹک دیکھ صنم خانۂ عشق آنکے ای شیخ
جیوں شمع حرم رنگ جھمکتا ہے بتانکا

O cheikh, viens voir un moment le temple de l'objet de mon amour. La beauté de mon idole y brille comme la bougie qui éclaire le temple de la Mecque.

[1] *Id. ibid.*

5° Chaque hémistiche peut être réduit à trois pieds et former entre autres la variété qui se compose des pieds مفاعيلن مفاعيلن فعولن laquelle est très-usitée. Le poëme de *Joseph et Zalîkhâ*, d'Amin, est écrit sur cette mesure; le vers suivant en est tiré :

زمان رهتا نهين يك حال اوپر
نهين پهرتا گگن يك چال اوپر

Le monde ne reste pas dans le même état : le firmament ne présente pas toujours le même aspect.

6° J'ai trouvé aussi employée la variété composée des pieds مفعول مفاعلن فعولن, comme dans ce vers de Walî :

تون آج جو سينه شاد دستا
مطلب هى كه با مراد دستا

Toi dont le cœur est aujourd'hui ouvert à la joie, tu parais agité de désirs.

Les variétés du mètre هزج, que je viens de citer, sont employées par les poëtes de l'Inde pour les gazal, les cacida et les masnavî. Beaucoup de gazal du diwan de Saudâ et de Walî, le *Bârah mâçâ* et plusieurs masnawîs et cacidas de Zakî, Mîr, Dard, etc.[1], sont écrits en ce mètre.

II. Le mètre رجز est beaucoup moins usité que le précédent, toutefois on en trouve des exemples. Telle est la gazelle de Walî qui se termine par le vers suivant :

[1] Gilchrist, *Hindoostanee grammar*, pag. 269.

یون شعر تیرا ای ولی مشہور هی آفاق میں
مشہور هی جیونکر سخن رس بلبل تبریز کا

O Walî! tes vers sont aussi célèbres dans le monde que ceux de l'éloquent rossignol de Tauris[1].

III. Le mètre رمل est extrêmement usité en hindoustani, notamment :

1° La variété qui se compose du pied فاعلاتن quatre fois répété, mais réduit la dernière fois en فاعلات ou en فاعلن. Le vers suivant de Saudâ offre la réunion de ces deux variétés, qui souvent s'emploient concurremment dans les mêmes poëmes :

دیکھی وہ انکھیان کوئی محراب ابرو کی تلی
ای مسلمانو هی مسجد میں دوکان میفروش

Quelqu'un verra-t-il ses yeux sous le *mihrab* du sourcil ? O musulmans, la boutique du marchand de vin est-elle dans la mosquée ?

2° La variété composée des pieds فاعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلن. La première gazelle du diwan de Walî, d'où est tiré le vers suivant, est écrite en ce mètre :

وو صنم جب سون بسا دیدۂ حیران میں آ
آتش عشق پڑی عقل کی سامان میں آ

Depuis que mes yeux étonnés ont contemplé cette idole, le feu de l'amour a embrasé mon cœur.

[1] C'est-à-dire, Schams-uddin Tabrîzî.

3° On l'emploie aussi, réduit aux pieds فاعلاتن فاعلاتن فاعلن, comme dans ce vers de Sajjâd :

هجر کی راتین بھی آخر کٹ گیئن
ایك سی رهتي نهین هین دن همیش

Les nuits de l'absence sont aussi passées, le temps ne reste pour personne dans la même situation.

4° Et aux pieds فاعلاتن فعلاتن فعلن, comme dans le vers suivant de Walî :

دلمین جب عشق فی تاثیر کیا
فرد باطل خط تدبیر دیا

Lorsque l'amour a fait impression dans mon cœur, il a rendu inutile l'écriture du destin.

IV. Le mètre منسرح est très-rarement employé en hindoustani. On trouve cependant quelques pièces sur ce mètre. Le vers suivant, extrait d'un gazal de Walî, dont les vers se composent des pieds مفتعلن فاعلن répétés deux fois, en offre un exemple :

تیری شکر لب کون اب مثل عسل بولنان
بلکه اصل پو عسل اسکون نقل بولنان

On doit comparer tes lèvres de sucre, au miel ; bien plus, les considérer comme son essence.

V. Le mètre مضارع, composé primitivement des pieds مفاعيلن فاعلاتن répétés deux fois à chaque hémistiche, est fort usité en hindoustani, dans toutes ses variétés.

1° Dans celle où le pied dérivé مفعول remplace le primitif مفاعيلن ; le vers suivant en offre un exemple :

کم بولنا ادا هی هر چند پر نه اتنا

مند جانی چشم عاشق تو بهی وه لب نکهولی

Il est bon de parler peu ; mais non au point de ne pas ouvrir les lèvres lorsque ton amant ferme les yeux[1].

2° Dans la variété composée des pieds مفعول فاعلات مفاعيل et فاعلات ou فاعلن ; l'hémistiche suivant de Mir offre un exemple du premier cas :

جانا جهان سی سب کو مسلّم هی زیر خاك

Nous devons tous quitter le monde pour être ensevelis sous la poussière.

Et le suivant de Walî un exemple du second :

اي نو بهار باغ محبت سخن مين آ

Daigne m'adresser la parole, ô printemps du jardin de l'amour.

VI. Le mètre مجتث est
exemple tiré d'un gazal d
mètre composé des pieds ن

سهی قد مکان جوئبار ناز و ادا

La place digne de cette beauté à la taille élancée, c'est la rivière de l'amabilité et de l'enjouement.

[1] Gilchrist, *Hindoostanee grammar*, pag. 270.

VII. Le mètre سریع est extrêmement peu usité; le Dr Gilchrist[1] cite cependant un hémistiche de la variété de ce mètre qui est composé des pieds مفتعلن مفتعلن فاعلن :

هی متوطن وہ لعین روم کا

Ce maudit habite la Grèce.

VIII. Le mètre خفیف est employé quelquefois en hindoustani; mais on ne le trouve guère que dans la variété composée des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن, comme dans ce vers de Walî :

تک ولی کی طرف نگاہ کرو
صبح سوں منتظر هی درسن کا

Jette un regard du côté de Walî; il l'attend depuis ce matin avec impatience.

IX. Le mètre متقارب, surtout la variété dont le dernier pied est réduit à فعل, s'emploie fréquemment dans les poëmes nommés *masnavî*, principalement dans ceux qui ont une certaine étendue, tant moraux qu'héroïques, historiques, didactiques, descriptifs, etc. Les *Aventures de Kâmrûp*, le *Sihr ulbayân* d'Haçan, le *Sarafrâz nâma* de Hadic et le *Saquî nâma* de Dard-mand[2] sont de ce mètre, comme le *Bostân* et le *Schâh-nâma*. On trouve aussi d'autres pièces sur cette même mesure; tel est le *Tarjî-band* de Walî, dont le vers suivant est extrait :

[1] *Hindoostanee grammar*, pag. 270.
[2] *Hindoostanee grammar*, pag. 271.

شت وروز مجهہ عاشق پاك كون
فراموش كرنـان تـيـرا كام هـى

Ton occupation jour et nuit est de m'oublier, moi ton amant sincère.

X. Le mètre مديد est peu usité; mais on le trouve néanmoins employé quelquefois dans les bons écrivains, comme dans le gazal de Walî, d'où est tiré le vers suivant :

كنج مين تجهہ عشق كى جن نى كيا هى مقام
اسكون توٹا بوريا تخت سليمان هوا

Celui qui a demeuré dans l'angle de ton amour, considère la natte déchirée comme le trône de Salomon.

XI. J'ai rencontré le mètre كامل :

1° Régulier, comme dans l'hémistiche suivant :

كوئى كهيت هووى جهان مين ولى پانى بن نه هوا هو تك

Aucun champ, dans le monde, ne saurait être frais sans eau.

2° De la variété composée du pied dérivé مفاعلاتن, répété quatre fois à chaque hémistiche. Le vers suivant de Walî en offre un exemple :

سورج هى شعله تيرى حسن كا جو جا فلك پر جهلك كيا هى
نهك نى اپنى نهك كون كهوكر تيرى نمكسون نهك ليا هى

Le soleil n'est autre chose qu'un rayon de ta beauté qui est allé répandre la lumière dans le ciel. Le sel ne tient sa saveur piquante que de ton agaçante vivacité.

Les autres mètres nommés متقارب متدارك طويل وافر et بسيط sont très-rarement employés en hindoustani. Je n'en ai pas rencontré d'exemple.

Quant aux mètres قريب جديد et مشاكل, ils sont particuliers à la langue persane et paraissent tout à fait inusités en hindoustani.

Observations sur la rime.

Les observations particulières à la rime en hindoustani, peuvent se réduire aux suivantes :

1° On fait rimer quelquefois les mots terminés par un *noun* nasal représentant l'*anuswara*, avec des mots qui n'en ont pas, comme dans le vers suivant des *Aventures de Kâmrûp*, où سامهنی rime avec تمهين :

کها جا مهاراج کی سامهنی
مهاراج بنسی مبارک تمهين

Étant allés auprès du Maharaj, ils lui dirent : Il vous est né un prince béni.

2° En général, les poëtes hindoustanis évitent de faire rimer les voyelles nommées مجهول avec les معروف qui leur correspondent, c'est-à-dire, او औ *o* avec او ऊ *û*;

اى ए *é* avec اِى ई *î*. Néanmoins ils prennent quelquefois cette licence. Ainsi on trouve un gazal de Walî où les mots qui contiennent la rime sont : طاوس *tâûs*, افسوس *afsos*, فانوس *fanûs*, پابوس *pabos*, جاسوس *jaçûs*, بوس *bos*, etc. On trouve ailleurs dans le même écrivain کے *ké* rimant avec کی *kî*. On voit même dans le célèbre poëme d'Haçan, intitulé *Sihr ulbayân*, page 137, ligne 7, la diphthongue اَو औ *au* rimer avec la voyelle او ओ *o*, dans ce vers :

عجب مسند ایك جگمگی اَور فرش
تمامی کی عالم کا چوکور فرش

Il y avait là un siége resplendissant, recouvert d'un tapis carré d'une beauté parfaite.

3° Les lettres nommées *cérébrales* peuvent rimer avec les dentales qui leur correspondent, comme dans ces vers métaphoriques de Walî[1] :

تجه نین کی ساموا رگڑ کون سکیگا
بن نیند اس انکهیانکون پکڑ کون سکیگا
خوش آب حیاتی ستی یو لب هی لبالب
بیڑی بغیر اس لب کون اتر کون سکیگا

Qui pourra le disputer de puissance avec tes regards animés?

[1] Ces vers sont du mètre هزج composé des pieds مفعول مفاعیل مفاعیل فعولن.

Ces lèvres sont pleines de l'eau de la vie : qui pourra y aborder sans le *béra* de Khizr[1] ?

Dans ce cas, les copistes écrivent quelquefois les consonnes dentales avec les quatre points qui distinguent les cérébrales, ou avec le *toé* ط arabe, servant de points diacritiques.

[1] Voyez au sujet de cette allusion mon *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 82.

FIN.

TABLE

DES MOTS TECHNIQUES ORIENTAUX

RANGÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE ARABE

TABLE DES MATIÈRES

